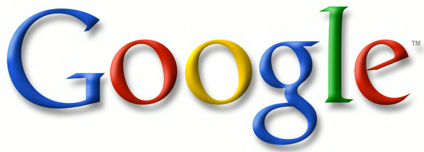
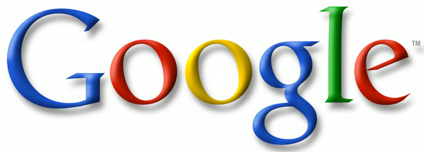





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



AULNOY
(1er publ. 1703)

2 tomes en un vol.

Ce livre apparti[ent]
à Emery

Quilleriq

LE COMTE DE WARWICK.

Par Madame DAULNOY.

Nouvelle Edition Revûë & Corrigée.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCCXXIX.

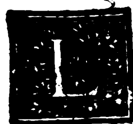
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A

MONSIEUR LE MARQUIS DU PIROU PRESSEY.



ORSQUE j'ai commencé l'Histoire que je vous envoye, mon cher Cousin, j'avois lieu de croire qu'elle seroit aßez divertiſſante : vous y

remarquerez d'abord un caractere enjoüé, qui se seroit soûtenu s'il m'avoit été permis de l'achever dans le même esprit: Mais l'on a trouvé que les évenemens étoient trop recents & trop connus. Je vous avoüe que cette objection m'a jettée dans un grand embarras. J'ay été obligée de chercher dans les siecles passez, une Cour & des noms qui convinssent à ceux dont je parlois. Il a fallu suivre le Regne d'Edoüard d'York Roy d'Angleterre, sans m'éloigner de la verité. Enfin je me promettois que s'il y avoit des fautes je n'en paroîtrois pas l'auteur, & qu'après avoir écrit la Relation de mon voyage d'Espagne, & les Memoires de la même Cour, les Nouvelles Espagnolles, Hipolite Comte de Duglas, Jean de Bourbon Prince de Carency, huit Tomes des Contes des Fees, les Memoires Historiques, ceux de la Cour d'Angleterre, deux Paraphrases sur les

Pseaumes, sans mettre mon nom à pas un de ces Ouvrages, il me seroit encore permis de le supprimer : Mais on me donne tant de Livres que je n'ay point faits, & cela est si aisé en mettant un D avec des étoiles, que j'aime mieux convenir que le Comte de Warwick, est à moy, que de me laisser attribuer des Livres qui ne m'appartiennent point. Je vous envoye celui-ci pour vous divertir dans ce beau Château que nos Poëtes ont chanté plus d'une fois, & qui merite de l'être sur un ton encore plus haut & plus harmonieux, depuis que vous en êtes le Maître, & que vous y avez rassemblé tout ce que le goût le plus exquis, & la magnificence moderne pourroient faire trouver chez les Princes ; vous y passez d'heureux jours dans vôtre aimable famille ; l'on s'empresse de la chercher, & quelque soin qu'on se donne là-dessus, l'on en est payé avec

usure dès qu'on vous trouve & qu'on voit Madame de Pirou ; j'espere bien que j'irai aussi partager vôtre charmant repos, & profiter de ce bon esprit qui vous rend les délices de la Province : nous méditerons aux bords de la Mer le sujet de quelque Ouvrage qui meritera vôtre approbation. Veüillez cependant agréer celui-ci, je vous le dedie, mon cher Cousin, comme à mon meilleur Ami, & à mon plus proche Parent.



LE COMTE DE WARWICK.

TOME PREMIER.

HENRY de Lenclastre Roy d'Angleterre, avoit paisiblement regné trente ans, lorsque Richard Duc d'Yorck, dont les Ancêtres possedoient cette Couronne, trouvant une occasion favorable pour rétablir ses droits, il ne manqua pas de la saisir, secondé par Edoüard Comte de la Marche son fils, & par Richard de Neville Comte de Warwick son ami. Ils leverent des Troupes, * ils assemblerent leurs

*1456.

Creatures, & commencerent la guerre contre Henry.

Il sembloit que la Fortune avoit choisi le Royaume d'Angleterre pour en faire le théâtre de tous ses caprices ; après plusieurs batailles dont le succès fut different, le Duc d'Yorck étant sur le point d'en donner une, André Trolop vieux Capitaine, pour lequel il avoit beaucoup de confiance, passa tout d'un coup du côté du Roy avec l'armée du Duc. Cette désertion lui ôtant ses forces, il n'eut point d'autre parti à prendre que de s'éloigner promptement.

Les Comtes de la Marche & de Warwick le quitterent pour aller travailler à leurs communes affaires, & chacun revenant sur ses pas avec des Troupes nouvelles, ils marcherent vers Londres, profitans si bien des intelligences qu'ils y avoient ménagées, qu'ils furent reçûs dans la Ville pendant que le Roy se retiroit à la Tour. Marguerite d'Anjou sa femme, dont le courage étoit intrepide, ne laissa pas de rassembler des Soldats & de se mettre avec le Roy à la tête d'une grosse Armée : comme elle ne cherchoit que l'occasion de combattre, & que les deux Comtes la cherchoient aussi ; les unes & les autres l'eurent bien-tôt trouvée ; la Bataille se donna à Nortampton, les Comtes la gagnerent, & l'infortuné Henry * tomba entre leurs mains pour servir à leur triomphe.

Malgré ce bon succès, le Duc d'Yorck

* 1457.

n'ayant pas trouvé les dispositions dont il s'étoit flatté, il voulut garder quelque mesure par un accommodement qu'il fit avec le Roy captif; mais la Reine plus fiére & moins traitable que son mari, ne put consentir à vivre sous cette espece de tutelle, qui ne convenoit ni à son courage ni à son rang. Elle refusa constamment de revenir à Londres, bien qu'on obligeât le Roy de la rappeller, & continuant de travailler à rétablir son parti, elle se trouva bien-tôt en état de donner une grande Bataille au Duc d'Yorck.

Ce Prince méprisoit des forces commandées par une femme; elle fut cependant victorieuse, il y perdit lui-même la vie * avec le Comte de Rutland son fils; la Reine irritée fit exposer leurs têtes sur une des Portes de la Ville d'Yorck.

Elle tournoit ses pas vers Londres pour voir le Roy son époux & pour le tirer d'oppression, lors qu'elle apprit que les Comtes de la Marche & de Warwick le conduisoient comme leur prisonnier, & qu'ils avoient une nouvelle armée, elle n'hésita pas à la combattre & triompha encore; mais elle joüit peu de son bonheur; le Comte de la Marche la prévint, il entra dans Londres † & se fit reconnoître pour Roy sous le nom d'Edoüard IV.

Cette nouvelle étant portée à Henry & à Marguerite, ils la ressentirent vivement & travaillerent à former un parti. Edoüard aïant

* 1460. † 1461.

appris qu'ils avoient déja bien des forces, il ne voulut pas se laisser assiéger dans Londres, de maniére qu'il courut avec le Comte de Warwick vers son armée, & trouvant celle de Henry proche de Saxton, il s'y donna une Bataille si furieuse qu'elle dura deux jours; il y perit 36. mille hommes, Edoüard remporta la Victoire & ne voyant personne qui pût tenir la campagne contre lui, il se mit en état de récompenser ses amis, & de goûter les douceurs d'un repos qu'il ne connoissoit pas depuis long-temps.

Ce Prince étoit doüé de toutes les qualités qui rendent aimable. La grandeur de sa Naissance & la Couronne qu'il portoit, lui attiroient moins le respect & l'amour de ses sujets que sa bonne mine & ses grandes qualités; il avoit un esprit engageant, vif, plein de douceur, le cœur tendre, il étoit trop galant, & les differentes inclinations qu'il a euës lui peuvent attirer quelque reproche; mais tout au moins il n'aimoit que lors qu'il n'avoit point de guerre; quand il s'agissoit de combattre il n'y avoit rien au-dessus de lui.

L'on peut juger de l'extrême joye que chacun ressentit le voyant revenir à Londres chargé des Lauriers qu'il venoit de moissonner; le General Talbot Comte de Strop étoit un de ceux qui l'avoient mieux servi, & cè jeune Monarque voulant que tout le monde sçût les obligations qu'il lui avoit, le combla de biens, l'honora de sa confidence, & d'un cre-

dit qui lui attiroit une Cour considerable.

Le Comte de Dévonshire avoit alors des affaires importantes; il réchercha l'amitié du General Talbot, & il auroit peut être eu de la peine à la gagner, car c'étoit un homme peu pratiquable, qui faisoit consister toute sa politesse à être fidele serviteur du Roy & bon soldat: mais ayant été un jour se promener à Hamptoncourt, il trouva dans le jardin la Comtesse de Dévonshire si belle & si charmante qu'il en parut éblouï: le Comte d'Anglesey son pere l'avoit toûjours gardée chés lui depuis son mariage, craignant que sa beauté naissante ne fit trop de fracas à la Cour; il falloit qu'une rencontre imprévûë fournît l'occasion de la voir.

Le General demeura également frappé d'amour & de respect, il n'osa l'aborder, il se contenta de passer cent fois dans une allée de charmille d'où il pouvoit l'appercevoir; il revint à Londres tout rempli de cette charmante idée, & se rendit à Witthall.

Le Roy étoit au jeu avec plusieurs Dames; une grosse troupe de Courtisans l'entouroit: Le Comte de Warwick s'étoit écarté de la foule, voulant écrire sur ses tablettes quelque chose qu'il avoit interest de ne pas oublier.

J'ai déja dit qu'il se nommoit Richard de Neville Comte de Warwick; mais je n'ai pas dit qu'ayant été élevé avec le Roy, ce Prince l'aimoit plus cherement qu'aucun de ses Favoris, & il n'y en avoit point aussi à qui il

dût tant qu'à lui : Il étoit fils de Richard de Neville Comte de Sarisburg, Grand Chancellier d'Angleterre, & d'Alicie fille unique de Thomas de Montaigu Comte de Sarisburg. Bien qu'il fût très-jeune, il étoit déja veuf d'Anne sœur de Henry Duc de Warwick ; celui dont j'écris l'histoire étoit superieur en merite, en valeur, & en generosité à tout ce qu'il y avoit d'hommes à la Cour. Ces qualités toutes merveilleuses lui avoient acquis dans le monde le surnom de Grand : L'on n'a jamais dépensé plus volontiers, & donné de meilleure grace que lui, il se soucioit moins d'amasser du bien ou de conserver le sien, que si le bien eût été une chose absolument inutile ; mais malgré cette indifférence, il ne laissoit pas d'être le plus riche Seigneur de tout le Royaume ; son esprit étoit si superieur aux autres, que quelque prévenu que l'on fût, soit pour le contrarier ou pour ne le pas croire, si-tôt qu'il parloit, l'on demeuroit comme enchanté, & l'on ne vouloit rien que ce qu'il vouloit ; il étoit admirablement beau & bien fait, sa magnificence jointe à la galanterie qui lui étoit naturelle, le rendoit également aimable & dangereux. Le Roy l'aimoit par inclination & par devoir, il possedoit sa confiance & les premieres Charges de la Couronne : L'on peut dire encore qu'il n'y auroit rien eu au dessus de sa Sphere s'il avoit été capable d'application : mais son penchant pour l'amour & le sistême qu'il s'étoit fait que les plus grands honneurs coûtent trop

cher, quand il faut leur facrifier les plaifirs de la vie, le faifoient quelquefois reculer dans une carriere où il ne dépendoit que de lui d'aller auffi loin qu'il auroit voulu.

Ce portrait fur lequel je me fuis peut être trop étenduë, m'a éloignée du General Talbot : Il regarda joüer un moment ; mais auffitôt qu'il apperçut le Comte de Warwick, il vint à lui & lui dit tout bas : Vous êtes trop galant pour vous foupçonner d'écrire autre chofe que des Vers à vôtre Maîtreffe ? mais que vous êtes heureux, Milord, d'en fçavoir faire ! Le Comte le regarda, & foûriant de ce qu'il lui difoit : Eft-ce le General Talbot, repliqua-t'il, qui comprend quelque plaifir dans les tendres fentimens qui font faire des Vers ? Il ne lui repondit qu'en levant les yeux au Ciel d'une maniere fi plaifante, qu'il remarqua dans ceux du Comte cet air yronique & malin qu'on lui reprochoit ; Ha ! s'écria le General, je voulois vous faire une confidence ; mais vous n'êtes pas affés indulgent. A ce mot de confidence, le Comte fentit une extrême envie de fçavoir fon fecret ; il avoit déja jugé par fes foupirs & par fon émotion qu'il s'agiffoit d'un engagement, & il comprenoit comme une chofe trésplaifante, de voir cette efpece de fauvage pris dans les filets d'une jeune beauté.

Raffurez-vous, lui dit-il, contre mes manieres badines, je fçai être ferieux quand il le faut ; je pénetre une partie de vos penfées ; vous aimés, & vous pouvés compter que je

ſuis l'homme du monde de qui vous recevré les meilleurs avis. Il eſt impoſſible que j'aim en ſi peu de temps, repliqua le General, il n'a pas trois heures que j'ai vû pour la premier fois la perſonne qui me fait ſoûpirer, mais Milord, continua t'il, que je la trouve belle ſon air eſt noble ſans affectation, il n'a jamai été une taille plus parfaite; ſon teint, la couleur de ſes cheveux, tous ſes traits, tout, dis-je, charme en elle. J'étois allé à Hamptoncourt pour y voir le Duc de Norfolk; il y eſt malade depuis quelques jours; je ſuis entré dans le Jardin, le Comte de Dévonshire & ſa femme ſe promenoient: Comme il ſouhaite que je le ſerve dans une affaire directement oppoſée aux interefts d'un de mes amis; ſi-tôt que je l'ai reconnu, j'ai pris ſoin de l'éviter: J'ai paſſé dans une allée où je ne croyois pas qu'il dût venir; hélas! au bout de quelques momens, je l'ai apperçû aſſis avec la Comteſſe ſur un lit de gazon; il faiſoit chaud; elle étoit laſſe de s'être promenée; ſes joües reſſembloient à des roſes blanches mêlées d'incarnat; elle avoit les yeux ſi brillans que je n'en ai point vû de pareils: Vous le dirai-je encore bien des fois, Milord, je la trouve raviſſante? Vous me le dirés tout autant que cela vous fera de plaiſir, repartit le Comte; Je ſuis charmé que vous ſoyés ſenſible pour une belle perſonne, & je m'imagine déja que je vous vois filer comme Hercule faiſoit près d'Omphale. Qu'il s'en faut qu'elle ſoit mon Omphale, ajoûta-t'il, vous voyés un

malheureux qui ne sçait pas les premiers principes d'un art où vous excellés. Ne parlons point d'ignorance, lui repondit le Comte, il suffit d'aimer pour acquerir subitement toute la capacité dont on a besoin ; & puis vous ne me ferés pas accroire que vous n'ayés jamais été touché par quelque autre? Non, dit-il, je ne connois point l'Amour ; je vais vous en faire des sermens épouventables.

Il alloit en effet attester le ciel & la terre, lorsque le Comte l'interrompit : Je vous croy, Milord, je vous croy, lui dit-il ; Je suis persuadé que vous n'avés pas aimé ; mais apprenés-moi ce que je peux faire pour vôtre service. Vous pouvés, dit-il, m'instruire de la conduite que je dois tenir pour me faire aimer : car enfin, vous le sçavés mieux qu'homme du monde. Il faudroit que je connusse la Comtesse de Dévonshire, repliqua le Comte, que je l'eusse pratiquée, & qu'elle me donnât quelque part dans sa confidence ; je pourrois alors vous servir de guide : mais vous me mettés dans un Païs où je ne suis pas orienté ; je n'en sçai ni les mœurs ni le langage : Que puis-je vous dire qui ne serve à vous jetter dans de nouveaux embarras? Je n'en aurai pas au moins pour être agréablement réçû chés elle, reprit le General ; son mari, comme je vous l'ay déja dit, a besoin de moi, & je le servirai de mon mieux ; mais ce n'est pas toûjours un moyen sûr pour plaire à l'épouse que de plaire à l'époux. C'est en tout cas un grand achemine-

ment, dit le Comte, & il arrive plus souve
que ceux qui plaisent à la Dame déplaisent a
mari, qu'il n'arrive que ceux qui plaisent a
mari déplaisent à sa femme. Il rit de tout so
cœur de ce que Monsieur de Warwick lui di
soit: Vous m'encouragés, ajoûta-t'il; Je meur
d'envie de m'embarquer sous de si favorable
auspices: Au fond qu'ai-je à risquer? Une li-
berté dont je dois être las. Je ne sçai si vous er
étes las, dit le Comte, mais je sçai bien que
vous devriés en être honteux.

Ils parloient avec tant d'attention que le Roy avoit fini son jeu sans qu'ils l'eussent remarqué; il s'étoit même approché d'eux assez doucement, & comme il entendit les derniers mots de leur conversation, il l'interrompit en demandant dequoi le General devoit être honteux? Le Comte alloit lui dire pour le divertir, quand il lui fit signe de ne le pas déceler. Il répondit à sa Majesté qu'il reprochoit au General son indifference, & qu'il lui proposoit de trocquer, si cela se pouvoit, une partie de sa sensibilité contre une partie de son insensibilité. Le Roy repliqua en soûriant, qu'il en sçavoit bon gré au Comte, & qu'il aimoit assez le General pour lui souhaiter un amusement.

Tout ce que le General avoit dit à Monsieur de Warwick de la Comtesse de Dévonshire, lui donna une extrême envie de la connoître; il l'avoit déja veuë, mais elle lui sembloit si jeune, on la laissoit paroître si ra-

rement

rement à la Cour, & il étoit si occupé d'une autre personne, que ses charmes n'avoient fait aucune impression sur lui : Il n'eut pas de peine à trouver un prétexte pour aller chez elle ; il choisit un jour qu'il sçavoit que le Comte étoit à la chasse ; il feignit d'avoir à l'entretenir, & composant une affaire qu'il avoit très bien arrangée, il fit demander à la Comtesse s'il pouvoit, sans l'incommoder, lui parler sur quelques interests qui regardoient son mari.

Elle étoit dans une Grotte qui termine son Jardin, il faisoit fort chaud ; il la trouva couchée sur un lit de gazon, avec une robbe de chambre de taffetas couleur de rose à fleurs d'argent, elle paroissoit negligée & rêveuse ; la Comtesse d'Anglesey sa mere étoit assise sur le même lit de gazon.

Bien que les exagerations & les transports du General Talbot l'eussent fort prévenu, il ne laissa pas de goûter tout le plaisir de la surprise ; son cœur d'accord avec ses yeux l'assurerent qu'il n'y avoit rien au monde de si beau que Madame de Dévonshire ; & malgré cette hardiesse naturelle qu'on reprochoit au Comte, malgré le plan qu'il s'étoit fait de parler d'une affaire assez specieuse pour n'avoir rien à craindre, il demeura si interdit, que sans cesser de faire des reverences, il fatigua beaucoup les Dames, il cherchoit cependant ce qu'il vouloit leur dire, & il n'en retrouvoit pas le premier mot.

L'embarras pour se placer fut bien une autre chose ; la Comtesse d'Anglesey vouloit qu'il se mît auprès d'elle ; il crut qu'il ne verroit pas assez bien sa fille : mais ayant trouvé une grande coquille de marbre, qui recevoit ordinairement l'eau d'un vase posé au dessus, il s'assit sur le bord sans prévoir ce qui lui pourroit arriver, & pria ces Dames de l'y souffrir. Il commença alors le compliment, ou pour mieux dire, le galimatias le plus abstrait que l'on puisse faire, il s'en appercevoit bien, mais il avançoit toujours chemin, quand il sentit au bout d'un moment une fraîcheur si extraordinaire qu'il ne sçavoit que devenir ; les Fontainiers qui l'avoient vû entrer dans la Grotte s'étans hâtés de faire joüer les eaux, celle qui tomboit du vase prit son cours dans son habit, & le moüilla comme s'il eût été au bain : En cet endroit son embarras augmenta à tel point, que tout d'un coup il le rendit muet, mais si bien muet, que la Comtesse de Dévonshire qui l'écoutoit avec attention, & qui n'en avoit pas moins pour le regarder, lui voyant perdre la parole au milieu de son discours, elle crut qu'il se trouvoit mal : Permettez moi, Milord, lui dit-elle, de vous demander comment vous vous portés ? Il pensa lui dire qu'il se portoit fort mal, & il lui auroit dit vrai : il demeura tout confus de cette question. Sans doute, disoit-il en lui même, qu'elle connoît mon embarras ; lui apprendrai-je que je suis pénetré d'eau jusqu'aux os ? elle me plaisantera ; mais

aussi je serai bien plus plaisanté pour peu que je m'obstine à rester dans cette maudite coquille.

Pendant qu'il raisonnoit là dessus, il ne répondoit pas un mot. La Comtesse d'Anglesey, persuadée qu'il avoit perdu la parole se-leva brusquement, & lui jettant de l'eau au visage : Milord, s'écria-t-elle, m'entendés-vous ? Oüi, Madame, repliqua-t'il en éclatant de rire de la pensée qui leur étoit venuë, je vous entends & je vous vois très bien, il s'en faut tout que je ne sois évanoüi ; la Fontaine qui m'inonde m'empêcheroit bien de tomber en foiblesse quand j'y aurois quelque disposition. En achevant ces mots, il se leva tout moüillé. La jeune Comtesse fit de si longs éclats de rire, que tout le serieux de sa mere ne put les moderer ; l'air de joye qu'elle avoit pris dissipa l'embarras du Comte, & lui inspira tant de vivacité, qu'elle n'avoit jamais entendu une conversation si brillante.

L'état où il étoit ne lui permit pas de rester auprès d'elle aussi long-tems qu'il l'auroit souhaité ; mais comme il sçavoit que son mari ne reviendroit pas le lendemain, il ne dit qu'une partie de l'affaire qui servoit de prétexte pour l'introduire ; & il lui demanda la permission de venir encore l'en informer. Bien qu'elle n'eût pas envie de refuser une grace si mediocre à un homme de sa qualité, elle regarda sa mere avant que de répondre, & le Comte s'apperçut qu'elle en attendoit la permission. La Comtesse

d'Anglesey lui dit qu'il leur feroit beaucoup d'honneur, & que son avanture leur causoit trop d'inquietude pour ne pas desirer d'en sçavoir bien-tôt les suites, je crains que vous ne soyés enrhumé, Milord, dit la Comtesse de Dévonshire, le bain dont vous sortés étoit assés mal préparé. Il prit congé des Dames & revint où son chariot l'attendoit ; ses gens surpris de le voir ainsi pénetré d'eau, ne pouvoient comprendre ce qui lui étoit arrivé.

Aussi tôt qu'il fut chés lui il se mit au lit, & sans faire le délicat il en avoit besoin ; mais il pensa bien moins à sa santé qu'à l'aimable personne qu'il venoit de quitter ; il l'avoit si fortement dans l'idée qu'il croyoit toûjours la voir & l'entendre ; il rouloit dans son esprit mille desseins confus, aucuns n'alloient à le guerir, ils tendoient tous à augmenter son mal ; & ce qui le tourmentoit davantage, c'étoit la maniere dont il voyoit que Madame d'Anglesey gardoit sa fille : Quel Argus, s'écrioit-il, il me sera impossible de trouver un moment favorable pour me faire entendre ; mais il pensoit que si la Comtesse aimoit quelque chose, ce n'étoit que son mari, & selon ses Regles un mary étoit moins redoutable qu'un amant, plus il révoit à elle, & plus sa passion augmentoit.

Il s'étoit insensiblement oublié dans ces differentes réflexions, quand on l'avertit que le Roy venoit de sortir de table. Il se leva promptement & ne tarda guere à se rendre

auprès de lui : Aussi-tôt qu'il l'apperçut, il lui dit de le suivre dans son Cabinet; il avoit reçû des nouvelles de France qu'il lui fit lire tout haut, & comme il les lisoit, il lui demanda s'il venoit de se baigner, qu'il paroissoit enroüé & morfondu ? Cette question surprit le Comte, mais ne pouvant imaginer qu'il sçût ce qui s'étoit passé dans la Grotte, il lui repliqua que la soirée étant un peu fraîche, il s'étoit enrhumé.

Le Roy sourit d'un air malicieux, le Comte rougit & se déconcerta ; il le rémarqua & rit davantage, le Comte rougit encore plus ; le Roy s'en réjoüit, & continuant de le railler : Sçavez-vous, dit-il, que le Comte de Dévonshire vient de me prier de vous deffendre d'aller chez lui, il est jaloux de la liberté que vous avez prise de vous baigner devant sa femme. Ha, Sire, s'écria-t-il, s'il est vrai que vous sçachiez mon avanture, l'on vous donne des avis d'une mediocre importance. Comment, reprit le Roy, croyez-vous que je ne sois pas bien-aise de sçavoir à quoi vous vous occupez ? De bonne foi, Milord, ajouta-t il après quelques momens de silence, qu'alliez-vous faire chez cette belle Dame ? vouliez-vous parler à son mari ? Oüi, Sire, repliqua le Comte, il étoit à la chasse, & je ne l'ai vûë qu'un moment. Vôtre harangue étoit mal arrangée, dit le Roy, vous ne sçaviez ce que vous disiez. Il crût par ce reproche que la Comtesse ou sa mere l'avoient plaisanté, &

il se sentit piqué à tel point, qu'il repartit aussi tôt : Ces deux Dames ne m'ont pas assez surpris pour me déconcerter, comme vôtre Majesté le pense, leur merite n'a rien d'extraordinaire. Je ne vous conseille pas pour vôtre honneur d'en parler ainsi, continua le Roy, car il vaut mieux que l'on croye que vôtre galimatias est un effet d'étonnement, que de l'attribuer à la confusion de vôtre esprit.

Il sentit un chagrin extrême de la raillerie du Roi, & méditoit quelques moyens pour se vanger de ces Dames, lorsqu'il lui dit encore : Est-ce que vous aimez Madame de Devonshire, & que vous trouvez mauvais qu'elle ait rendu compte à son mari de ce qui s'est passé en son absence? Je ne donne pas mon cœur, Sire, avec tant de facilité, lui repliqua-t il, la Comtesse seroit encore plus aimable qu'elle ne l'est, que je voudrois la connoître particulierement avant que de m'attacher à elle. Plus vous la connoîtriez & plus vous l'aimeriez, s'écria le Roi en soupirant ; la nature n'a jamais rien fait de si achevé, c'est un de ses miracles. L'air dont il prononça ce peu de paroles surprit le Comte à tel point, que n'ayant pas la force de se soutenir, il s'appuya contre un Cabinet : Le Roi ne remarqua point le trouble où il étoit, parce qu'il s'abandonna tout entierement à ses pensées.

Le Comte lisoit alors tout ce qui se passoit dans l'esprit du Roi : Quoi est-il donc possi-

ble, disoit-il, que mon Maître soit mon Rival, & qu'il ait si bien sçeu cacher ses sentimens, que je n'aye point encore découvert ce qu'il ressent pour la Comtesse? Pendant qu'il révoit profondément à cet espece de miracle (car c'est un miracle que les Souverains puissent aimer sans bruit & sans éclat), le Roi jetta les yeux sur lui: Milord, dit-il avec un air de bonté adorable en tout autre qu'en un Rival, vous m'étes cher, je ne puis consentir à vôtre perte; comptez que vous seriez perdu, si vous preniez de l'amour pour la Comtesse: je vous ôterois mes bonnes graces, vous ne parviendriez pas aux siennes; son cœur altier ne veut voir au nombre de ses esclaves que des Rois, & je croi qu'elle dédaigneroit mes propres Freres. Sire, repliqua-t-il, je ressens, comme je le dois, le charitable soin que vôtre Majesté prend de me garantir du naufrage; mais je lui avoüerai sincerement que je ne me suis point trouvé en danger; peut-être que dans la suite cette heure fatale dont on ne sçauroit se défendre, m'auroit livré à la Comtesse, & peut-être que ma raison n'auroit pû sauver mon cœur; ce que j'apprends de vôtre bouche me servira de contrepoison. Je ne veux pas, ajoûta le Roi que vous ayez lieu de penser que je ne vous fais qu'une demi confidence, il faut vous donner mon secret tout entier, & vous avoüer mes foiblesses.

J'étois à la chasse vers Windsor où je de-

vois passer quelques jours, vous aviez la fiévre, & la plûpart des Courtisans repetoient une Comedie avec les Dames qui resterent à Withall auprès de Madame la Duchesse ma Mere; je n'avois avec moi que ceux qui ne s'étoient pû dispenser de me suivre, la troupe étoit assez petite, & dans l'ardeur de la châsse je m'égarai : Le Soleil avoit déja perdu une partie de sa force, le ciel étoit couvert, le tems froid, il commença de pleuvoir, j'avois beaucoup courû, je ne voyois plus les chiens, & le bruit des cors me paroissoit si éloigné, que j'aimois mieux les attendre dans une grande route oû je me trouvai, que de les aller chercher.

J'apperçûs une touffe d'arbres assez propre pour me garantir de l'orage, je mis pied à terre, & je fus me ranger dessous : mais j'y étois à peine quand j'entendis de grands cris, & que j'apperçûs une femme que son cheval emportoit; il venoit vers moi, je n'eus pas de peine à l'arrêter; & jettant les yeux sur celle que j'avois secouruë, je la reconnus pour la Comtesse de Dévonshire : elle étoit si pâle & si tremblante, que jugeant qu'elle se trouvoit mal, je la pris entre mes bras, & je la descendis de cheval. Dans les premiers mouvemens de son trouble elle ne me reconnut point, & elle ne me parla que de sa peur : Cessez, Madame, d'en avoir, lui dis-je, vous étes en sûreté; plût au Ciel qu'en vous y mettant, je pûsse aussi m'y mettre ; mais je sens

déja qu'il est difficile de se garantir de tous les maux qui sont inséparables du plaisir de vous voir. Pendant que je parlois elle s'étoit assez remise pour remarquer avec étonnement toute la liberté de ma conversation, elle arrêta ses yeux sur moi, & me reconnoissant: Quoi c'est à vous Sire, s'écria t-elle en se levant du lieu où elle étoit assise, c'est à vous à qui je dois la vie? de quels termes me servirai-je pour vous marquer ma reconnoissance! Si vous me permettez, lui dis-je, de vous dicter les termes dont je veux que vous vous serviez, ils n'emprunteront rien du respect ni de la soumission, je souhaite quelque chose moins commun & plus tendre. Elle rougit, & me pria de trouver bon qu'elle ne restât pas davantage auprès de moi: Que penseroit le Comte de Dévonshire, dit-elle, s'il me trouvoit seule dans un lieu si solitaire avec vôtre Majesté? Il me croiroit plus heureux que je ne le suis, Madame, repliquai-je, mais il ne pourroit me croire plus touché de vôtre merite & de vôtre beauté.

En effet, continua le Roi, je n'ai jamais rien veu de plus charmant, ses cheveux tomboient par boucles sur ses épaules; elle avoit un juste-au-corps qui laissoit voir toute sa taille, & vous sçavez que c'est une merveille; l'incarnat qui avoit suivi sa pâleur unissoit sur son teint les roses avec les lys; elle avoit une émotion extraordinaire de crainte, & peut-être de joye de ma rencontre imprévûë, qui ajoûtoit de

nouvelles graces à celles que tout le monde lui trouve ; enfin je la regardois avec un plaisir que je ne ſçaurois exprimer ; je voulois la retenir, je craignois de lui faire de la peine, parce que ſon mari, qui ſe promenoit dans la forêt, alloit ſans doute la chercher par tout : mais la voyant ſur le point de monter à cheval : Eſt-il poſſible, lui dis-je, que vous puiſſiez encore vous expoſer au même peril que vous venez de courir ? non, Madame, je ne le ſouffrirai pas, & s'il eſt vrai que vous ayez des raiſons pour me fuir, je veux bien m'éloigner, quelque violence que je me faſſe de vous quitter, mais promettez-moi que vous me ménagerez d'autres momens. Il n'en eſt point avec moi, Sire, répondit-elle modeſtement, qui ne doivent vous être indifferens.

Jamais orage n'a été plus terrible que celui que j'eſſuyai ; l'on me cherchoit avec beaucoup d'inquietudes, & de mon côté j'en reſſentois une très violente de ce qui feroit arrivé à la Comteſſe. Non, diſois-je en moi-même, je ne ſçaurois excuſer mon imprudente complaiſance ; je l'ai quittée au milieu de cette forêt, le temps eſt affreux ; que je me ſuis cruel d'avoir négligé une occaſion ſi favorable de reſter auprès d'elle ! S'il lui arrive quelque accident pourrai-je me le pardonner ? la Fortune & l'Amour d'intelligence l'avoient conduite dans cette ſolitude, mais je la laiſſe de gayeté de cœur, & je perds un bien que je regretterai peut-être toute ma vie.

Lorſque je fus à Windſor je dis en ſoupant que l'on avertit le Comte de Dévonshire de m'envoyer ſa meûte, parce que n'ayant pas amené mes grands chiens, je ne pouvois chaſ-ſer le Cerf ; je ne doutois point qu'il ne me vînt faire ſa cour ; il n'y manqua pas auſſi, & je le reçûs comme le mary d'une perſonne que j'aimois déja, c'eſt-à-dire fort bien ; car il eſt rare que l'on veüille effaroucher un époux : ce-lui-là étoit ſoutenu par le Comte d'Angleſey & par ſa belle-mere d'une maniere à me per-ſuader que je devois garder de grandes me-ſures à l'égard de la jeune Comteſſe. Je lui de-mandai ce qu'il avoit fait la veille, & pourquoi il n'étoit pas venu à la chaſſe ? Il me dit que s'é-tant trouvé mal, il avoit pris le parti de ſe pro-mener en chariot, que ſa femme, qui étoit à cheval, avoit couru le plus grand danger que l'on puiſſe imaginer, & qu'elle devoit la vie à un Païſan qui l'avoit ſauvée.

Je m'arrêtai peu avec lui ; je partis pour al-ler à la chaſſe du côté de ſa maiſon ; j'avois tant d'envie d'y arriver, que j'en apperçûs à peine les pavillons, qu'il me ſembloit qu'ils fuyoient devant mes yeux.

Mais pour garder des meſures, malgré mon impatience, je ſuivis le Cerf qu'on venoit de lancer, dans une ſi furieuſe crainte qu'il ne me menât trop loin, que j'étois tenté à tous momens de faire tirer deſſus : Amour, diſois-je, tuë-le d'une de tes fléches, avance les mo-mens où je dois voir la Comteſſe, tu ne ſçau-

rois me rendre un meilleur office.

Je feignis, quand le Cerf fut pris, d'être fort altéré ; le Comte me supplia d'entrer chez lui : je ne l'obligeai pas à m'en prier plus d'une fois: Au bruit des cors & des chiens, la jeune Dame parut sur une terrasse de plein pied à son appartement ; elle se promenoit avec quelques femmes du voisinage & sa mere. Sire, s'écria le Comte de Warwick en interrompant le Roi, qu'étoit-elle donc devenuë ? Elle aime peu la campagne, repliqua-t-il, le Comte d'Anglesey ne se portoit pas bien. C'est-à-dire, continua le Comte en levant les yeux au Ciel, que tout favorisoit vôtre Majesté ? J'en conviens, ajoûta le Roi, car le Comte occupé à donner des ordres pour me faire servir une superbe collation, me laissa l'entiere liberté d'entretenir la Comtesse.

Que vous m'avés causé d'inquietudes, lui dis-je ! Hélas ! Madame, je craignois tout pour vous après ce qui vous étoit déja arrivé ! & combien me suis-je reproché la complaisance que j'avois euë de vous quitter ! Rien n'étoit plus necessaire pour le repos de tout le monde, répondit-elle en soûriant, vôtre Majesté n'étoit pas encore fort éloignée quand Monsieur de Dévonshire arriva. Il me demanda par quel miracle j'avois pû échapper de la fureur d'un cheval emporté ? je lui en rendis compte, Sire, à cela près qu'au lieu de nommer vôtre Majesté, je parlai d'un Païsan qui m'avoit garantie d'être tuée. Le mistere que vous avez

fait là-dessus m'est d'un heureux présage, repliquai-je ; je veux croire que vous avez été attentive à me garantir de la jalousie de vos surveillans, & il ne seroit pas possible que me voulant sauver auprès d'eux, vous voulussiés me perdre auprès de vous. Elle rougit des esperances dont je me flattois : J'ai peut être eu tort, me dit-elle, de faire un mistere d'une chose si innocente ; mais, Sire, à mon âge, on a si peu d'experience qu'il est difficile de faire tout aussi bien qu'on le voudroit. Ah ! Madame, m'écriai-je, que vos réflexions sont cruelles ! laissez-moi quelque esperance de vôtre côté, pendant que je vous aimerai du mien avec un attachement si tendre & si parfait, que vous serés convaincuë de toute ma passion.

Elle m'écouta d'abord sans me répondre ; puis levant les yeux, qu'elle avoit toûjours tenus baissés, & que diroit-on dans le monde, Sire, dès qu'on seroit informé de vos sentimens? L'on diroit, repliquai je que ma fortune est plus grande de vous plaire que de posseder le Royaume d'Angleterre ; Et ceux qui ont un droit absolu sur mes volontés, continua-t'elle, comment s'en accommoderoient-ils ? Laissez-moi démêler cette affaire avec eux, lui dis-je, songez à m'assûrer vôtre cœur, je vous assûrerai contre toute la terre ; Non, Sire, non, s'écria-t'elle, personne n'aura mon cœur que celui à qui je le dois.

Je lui parlois avec tant d'application & de vivacité, que son mari qui venoit me rejoin-

dre, n'étoit plus qu'à quelques pas de nous, lorſqu'elle s'en apperçut ; elle ne ſe déconcerta point, & dit, comme ſi elle m'eût répondu; j'aime fort la chaſſe,& j'y vais quelquefois ; le Comte demeura perſuadé qu'il n'étoit pas queſtion d'autre choſe ; il me pria d'entrer dans un grand Sallon, où je trouvai un ambigu ſervi avec tant de propreté, que j'en aurois été fort ſatisfait ſi la diligence eût été moins grande ; mais j'étois au déſeſpoir d'avoir vû interrompre nôtre converſation, & je ne penſois qu'aux moyens de la renoüer. La choſe n'étoit pas aiſée, l'importune civilité de Dévonshire m'impatientoit ; je propoſai à la Comteſſe de joüer, je pris pour tiers l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qui m'avoit accompagné ; il ne ſçait point l'Anglois : le Comte me dit cent fois que ſa femme étoit une ignorante, & qu'il me demandoit la permiſſion de lui donner quelques conſeils, afin qu'elle joüât mieux & plus vîte. Je lui dis que c'étoit juſtement le moyen de me chagriner ; que je ne voulois point qu'on regardât les jeux, & je fis ſi bien qu'il fut ſe promener avec ceux de ma ſuite.

Dès qu'il eut pris ſon parti, je pris le mien, qui fut de perſuader à l'Ambaſſadeur que le jeu ne me plaiſoit qu'autant que je faiſois de longs raiſonnemens ſur les coups paſſés, & ſur ceux qui ſe préſentoient ; de ſorte que je parlois à la Comteſſe & qu'elle me répondoit ſans que nôtre tiers s'apperçût de rien. Hélas ! lui

disois-je, charmante Comtesse, quand vous serés de retour à Londres, que ferai-je, si je ne vous vois pas tous les jours ? Ha ! vous m'abandonnerés, il m'en coûtera la vie ; elle sourioit d'un air enfantin, & ne vouloit point me dire ce qu'il falloit faire pour trouver quelque accès chés elle qui la garantît du fracas ; je pénetrai que c'étoit ce qu'elle craignoit davantage, & plus je connus sa timidité, plus je lui donnai lieu d'apprehender l'impatience d'un homme qui n'est pas accoûtumé aux obstacles : mes raisons ne pûrent réduire son opiniâtreté, elle ne me disoit rien de dur ; mais elle se gardoit bien de me rien dire d'obligeant, & tout mon empressement ne m'attira que des assûrances de respect.

J'avois chargé mon premier Valet de Chambre de prendre langue, & il travailla avec tant de bonheur qu'il découvrit une vieille Demoiselle qui avoit été Gouvernante de la Comtesse ; en l'entretenant il s'apperçût qu'elle étoit d'une humeur si interessée qu'elle ne résistoit pas à mes liberalités ; enfin après avoir longtemps parlé à Madame de Dévonshire, je la quittai si rempli de son mérite, qu'encore qu'elle ne voulût point flatter ma passion, je resolus de l'aimer toute ma vie ; son mari m'accompagna jusqu'à Windsor, je lui dis que je voulois courir le Cerf le lendemain & qu'il ne manquât pas d'y venir ; je passai une partie de la nuit à rêver sur tout ce qu'elle m'avoit dit, & sur ce que je devois faire pour gagner ses bonnes graces.

Je me levai avant le soleil, ma diligence surprit tout le monde ; j'étois parti de si bonne heure que Dévonshire ne me trouva plus. Il me vint chercher avec beaucoup de hâte ; je le reçûs agreablement ; & prenant le prétexte de lui parler de sa maison, pour lui parler de sa femme, je lui demandai de ses nouvelles : Elle est cause, Sire, me dit-il, que j'ai un peu tardé à me rendre auprès de vôtre Majesté, elle a voulu retourner ce matin à Londres ; je ne sçai s'il me regardoit alors, mais je perdis toute contenance, & il eut le temps de m'apprendre que le Comte d'Anglesey, qui se trouvoit déja mal lorsqu'elle étoit partie, souhaittoit de la voir auprès de lui, parce qu'il n'avoit du plaisir à rien, & que peut-être sa conversation le divertiroit. Je me remis un peu pendant qu'il achevoit de me dire le sujet d'un voyage qui me causoit déja tant de chagrin ; mais après avoir suivi un moment le Cerf, je poussai tout d'un coup mon cheval dans des routes écartées, faisant si bien que je me trouvai seul. Je mis pied à terre & je me couchai sous des arbres qui m'offroient une fraîcheur agreable.

Quand je fus en liberté de rêver, je m'abandonnai tout entier au souvenir de la Comtesse : Que je me promettois de plaisirs, disois-je, Faut-il qu'un moment me dérobe ce que j'aime ? Je n'ai pris aucunes mesures pour la revoir ni pour lui écrire : devois-je m'éloigner d'elle ; il falloit plûtôt feindre d'être malade pour rester dans sa maison ou la ramener à

Windsor sur quelques prétextes : Hélas ! de quoi me sert d'avoir une autorité absoluë si je n'en use pas ? Je prenois donc des resolutions pour l'avenir : mais je les abandonnois dès que je pouvois croire qu'elles lui déplairoient; ainsi combattu entre mes desirs & mes craintes, je flottois sur une mer qui n'est jamais tranquille ; & j'en revenois toûjours à m'affliger du départ de ma charmante Comtesse, lorsque j'entendis le bruit de plusieurs chevaux & la voix de quelques femmes : je n'aurois eu aucune curiosité pour les voir passer, si ce n'eût été que c'étoit si près de moi, que me levant afin de les éviter, la premiere chose que j'apperçûs ce fut Madame de Dévonshire ; je ressentis dans ce moment tout le plaisir d'une agreable surprise; je courus à elle & sans lui demander si elle vouloit descendre, & sans bien sçavoir moi-même ce que je voulois, je la pris entre mes bras, & je la mis à terre.

La réflexion vint au bout d'un moment; je m'inquietois de ce que je venois de faire, il étoit un peu tard pour y remedier, je lui en demandai pardon, & la conjurai de m'apprendre par quel bonheur imprévû elle revenoit sur ses pas : elle me dit que la fléche de son Chariot s'étoit rompuë dans un mauvais chemin, qu'il ne falloit pas moins qu'un jour pour la r'accommoder, & qu'elle avoit pris le parti de retourner chés elle ; je lui racontai l'état où m'avoit mis son départ ; que je ne m'étois éloigné de tous ceux qui m'accompagnoient,

ue pour venir en secret penser à elle, & re-
retter de passer un jour sans la voir : elle me
arut touchée d'une chose qu'elle ne pouvoit
uére mettre en doute, me trouvant dans ce
eu écarté, où j'ignorois le désordre arrivé
son équipage, ni que je la rencontrerois.

Je remarquai entre les femmes qui la sui-
oient Albine, qu'on m'avoit si parfaitement
ien dépeinte, qu'il étoit impossible de s'y
néprendre; j'aurois bien voulu dans cet inf-
ınt travailler à m'assûrer d'elle; mais les
Grands ont le malheur de ne pouvoir rien fai-
: qui ne soit remarqué: cette même raison
'empêcha de retenir la Comtesse aussi long-
mps que je l'aurois souhaité; je lui dis tout ce
ıe l'on peut imaginer de plus tendre, elle ne
: parut point dans une autre situation que cel-
où elle étoit la veille, & je remis à Londres
moyens de ménager quelques momens pour
voir; je la suivis des yeux, je poussai mille
ıpirs après elle, je retournai ensuite où le
ıit de la chasse m'appelloit

Le Comte de Dévonshire ne sçavoit rien de
qui étoit arrivé à l'équipage de sa femme,
apprit de moi, & que je l'avois rencontrée;
:royois qu'il seroit plus dangereux d'en fai-
ın mistere, que d'en parler naturellement;
s pour le coup j'en fus la duppe, il expli-
tout en mari jaloux: il s'en prit à elle du
ordre de son chariot, il crut que nous
ns arrêté de nous rencontrer dans la Fo-
& sans examiner que nous ne pouvions

deviner la maladie du Comte d'Anglefey, qu'ils n'apprirent qu'après mon départ; il refolut de l'éloigner de mon voifinage avec la derniere diligence. Je ne m'apperçûs point de ce qu'il méditoit, & je finis la chaffe d'affez bonne heure. Dès qu'il m'eut quitté, il alla donner fes ordres ne voulant s'en fier qu'à lui-même; de forte qu'il partit avec elle au milieu de la nuit, & la pauvre femme fut livrée à des reproches qu'elle ne méritoit pas.

Dès que je le fçûs, je revins à Withall, la vieille Albine qui étoit dans mes interêts, me dit que le Comte de Dévonshire avoit prié Madame d'Anglefey de garder fa fille plus foigneufement que jamais; que je l'avois vûë & qu'affûrement je la trouvois à mon gré. Ces nouvelles me pénetrerent de douleur, je lui écrivis; elle ne me fit réponfe que pour me prier avec ardeur de vouloir bien facrifier mon impatience à fa gloire; jugés, continua le Roi, de la maniere dont je l'aime, puifque j'ai été capable jufqu'à prefent de vous en faire un miftere. J'ai tous les jours de fes nouvelles, & je fuis certain de lui parler dès qu'on en trouvera une occafion favorable: Cependant j'ai fçû par Albine la vifite que vous lui avés renduë, que vous avés paru très embaraffé, & qu'on vous foupçonne d'y être allé de ma part, cela accommoderoit auffi peu mes affaires, que les vôtres: Croyés-moi, je ne veux, ni Confident, ni Rival, aimés ailleurs, & ne voyés plus ma Comteffe.

Je n'ai rien à sacrifier à vôtre Majesté, repliqua le Comte de Warwick, qui avoit eu le loisir de se remettre, & de penser à ce qu'il avoit à dire; si la jeune Comtesse m'avoit paru aussi belle qu'à vous, Sire, je l'oublierois pour le reste de mes jours, m'en dût-il coûter la vie; mais ce n'est pas sur moi que la fatalité tombe, c'est uniquement sur le General Talbot: oüi, Sire, il aime Madame de Dévonshire avec tant de passion, que s'il vous trouve dans son chemin, il ne résistera pas à sa douleur. Je ne sçaurois croire ce que vous me dites, répondit le Roi; où avez-vous pris que le General soit amoureux, lui qui ne l'a été de sa vie, & qui est un des hommes du monde le plus sage & le plus indifferent? C'est une confidence qu'il me faisoit un certain jour que vôtre Majesté s'approcha de nous, dit le Comte; Je voulus sur le champ en réjoüir vôtre Majesté, mais il me fit un signe mystérieux, & je me retranchai à parler de son indifference, au lieu de vous entretenir de sa tendresse.

Le Roi ne répondit rien; son cœur étoit plus genereux que sensible: il aimoit le General par reconnoissance, il aimoit la charmante Comtesse par inclination; son embarras étoit si grand, que pour en cacher une partie au Comte, dont la pénétration lui déplaisoit, il sortit de son Cabinet, & il entra dans la chambre de la Duchesse D'Yorck sa mere. Le Comte revint chez lui avec une sombre tristesse, l'on n'a jamais passé une nuit plus

agitée : Cesse, cesse infortuné, disoit-il, d
dorer une beauté inaccessible, elle plaît à t
Maître ; malgré ses soins & sa grandeur, il
jusqu'ici aucune certitude d'être aimé ; que
seroit ta destinée si tu t'opiniâtrois dans t
passion si fatale ? Il faut y renoncer, & reg
der cette aimable personne comme un écu
dangereux, qui te menace d'un cruel nauf
ge : Ces résolutions étoient à peine pris
qu'il les désavoüoit comme des foiblesses
dignes de son courage, & de l'heureuse tér
rité qui lui avoit toujours réüssi. Ma pass
est-elle si foible, continuoit-il, que je c
avec tant de facilité au torrent qui s'opp
à ces progrez ? n'ai-je pas remarqué dans
yeux de la Comtesse quelque chose de f
rable ? Il faut seulement persuader au
que si le General Talbot l'a pour Riv
mourra de douleur, & convaincre Elis
de Lucy de l'infidelité du Monarque
qu'elle songe à le retenir.

C'étoit une fille de qualité, dont la
avoit toujours été distinguée par de g
Charges. En 1173. Richard de Lucy
cier d'Angleterre, commandoit les
pour le Roi pendant les Guerres Civ
depuis ce tems, la Maison de Lucy a
inviolablement attachée à celle d'Yor
s'étoit vûe plusieurs fois éloignée de la
quand Edoüard monta sur le Trône
signala entre les plus affectionnées,
cause que tous les Favoris, & particul

le Comte de Warwick jetterent les yeux sur Elisabeth de Lucy pour en faire la Maîtresse du Roy : Ils y réussirent sans peine, le jeune Monarque étoit, comme je l'ai déja dit, le plus galand Prince de son siecle, le mieux fait, le plus brave, & le plus spirituel. Elisabeth de son côté pouvoit être regardée comme un miracle de Beauté; rien n'égaloit celle de sa taille, & son esprit auroit suffi pour faire valoir des charmes bien inferieurs aux siens : il est vrai qu'elle avoit beaucoup d'orgüeil & de hauteur; elle se croyoit en droit de choisir des Adorateurs dans la Famille Royale, & qu'on lui faisoit une grande injustice de porter d'autres chaînes que les siennes.

Le Roi ne put lui refuser son cœur; il la vit d'abord avec des ménagemens pour sa réputation: mais il est difficile que l'ambition du côté de la Maîtresse, & l'amour de celui de l'Amant, laissent ignorer long-tems un secret de cette nature; elle voulut être tirée; le Roi la fit Marquise d'Hereford : ce nouvel honneur lui attira une grosse Cour & beaucoup d'envieuses.

Comme le Roi se trouva dans une entiere liberté de faire les galanteries & l'éclat qui pouvoient satisfaire sa passion, il la fit connoître par tout; mais peut-être qu'un engagement qui faisoit tant de bruit commençoit à perdre ce qu'il avoit de plus délicat & de plus agréable.

Quoiqu'il en soit, la Comtesse de Dévons-

hire lui plaisoit infiniment ; il fut touché d'apprendre que le General Talbot eût déja pris tant de passion pour elle : il comprenoit avec douleur celle qu'il lui causeroit ; & sa generosité étoit si grande, que s'il avoit pû lui sacrifier son attachement, il auroit été capable de le faire ; il combattoit là-dessus, & se fâchoit que son cœur manquât de docilité, & ne voulût pas se guérir.

Pour soulager son inquiétude, il pensa que le Comte de Warwick qui étoit adroit & hardi, se servoit peut-être du General comme d'un bouclier avec lequel il lui seroit aisé de se cacher : Car enfin, disoit-il, il n'y a point d'apparence que ce Guerrier, incapable jusqu'ici d'aucune galanterie, s'avise de s'entêter si mal-à-propos ; ne doit-il pas considerer qu'il n'y a rien qui puisse le flatter de plaire à Madame de Dévonshire? Elle est une des plus grandes Dames du Royaume par sa naissance & par ses richesses, rien n'égale sa beauté & son esprit ; on la garde plus soigneusement que la Toison d'or, par où donc s'en promet-il la conquête? Quoiqu'il soit bien fait, il n'est plus jeune : Ah ! sans doute, c'est Warwick qui l'aime, il cherche à me donner le change. Cette opinion le consoloit ; mais pour s'en assûrer davantage, il résolut de trouver les moyens d'éprouver le General.

Cependant le Comte de Warwick avoit appris par le récit du Monarque, qu'une des femmes de Madame de Dévonshire n'étoit pas

inacceſſible; il penſa qu'il pourroit la gagner par des preſens plus conſiderables que ceux qu'elle avoit reçûs du Roi, & il regarda cet endroit, comme une choſe néceſſaire à ſon repos, afin d'interrompre le commerce de lettres de ſon Maître avec la Comteſſe, & d'en établir un pour lui-même: il prit encore la réſolution de ne point parler au General de tout ce qui s'étoit paſſé, craignant qu'il ne voulût tout ceder au Roi, car cette generoſité s'accordoit mal avec ſes deſſeins.

Il ſe rendit de bonne heure chez le Roi, & paſſa le reſte du jour dans l'Appartement de la Marquiſe d'Hereford, mais il lui fut impoſſible de lui apprendre qu'elle avoit une dangereuſe Rivale: Il falloit pourtant la faire agir pour empêcher que le Roi ne s'engageât davantage dans cette nouvelle paſſion; comme il étoit incertain de trouver une heure favorable pour l'entretenir, il hazarda de lui écrire ces mots,

IL n'a pas tenu à moi, Madame, de vous épargner le chagrin de ſçavoir le Roi infidele; j'ai oſé lui repréſenter ce qu'il doit à ſes ſermens, & le tort qu'il a de vous préferer la Comteſſe de Dévonshire, dont les charmes ſont ſi inférieurs aux vôtres. Que voulez vous, Madame, l'amour eſt aveugle, & le Roi ſe perſuade que ma paſſion pour vos interêts, m'engage à négliger les ſiens; mes avis lui ſont devenus ſuſpects, il n'y a que vos reproches qui puiſſent vous le rendre: s'il eſt

inſenſible

insensible à cette conduite, je vous conseille de dire que vous ferez un éclat qui vous vengera de son mauvais procedé. Ne négligez rien, Madame, & sur tout ne me sacrifiez pas, puisque vous n'avez point d'Ami qui vous soit plus dévoüé que moi.

Elisabeth de Lucy s'étoit bien apperçûë que le Roi n'avoit plus les mêmes empressemens pour elle; mais son intrigue avec la Comtesse de Dévonshire étoit encore si secrette, que malgré ses soins, elle n'en avoit pû rien découvrir. La Lettre du Comte de Warwick l'éclaircit tout d'un coup sur mille doutes qui la tourmentoient; sa situation n'en devint guere meilleure. Comme elle étoit naturellement fiere, elle eut bien de la peine à prendre le parti de la douceur; mais elle n'avoit pas encore eu de démêlez avec le Roi, & elle jugea, en personne habile, qu'il falloit connoître son caractere avant de faire connoître le sien; elle se retira dans son Cabinet, ne pouvant se contraindre avec ceux qui s'étoient arrêté chez elle pour lui faire leur cour.

Le Comte de Warwick avoit si mal dormi, que se trouvant accablé d'une grande migraine, il ne put se lever, & donna même ordre qu'on ne lui fit voir personne. Le General Talbot vint, les gens du Comte crurent qu'un homme si important étoit toûjours excepté, ainsi ils le laisserent entrer: Le General parut au desespoir de l'indisposition du Comte; peut-être qu'en un autre tems il n'en auroit pas été

si touché, mais il le regardoit alors comme son fidele guide dans un pays dont il ne connoissoit point encore les routes.

Depuis que je ne vous ai vû, lui dit-il, j'ai eu, Milord, des avantures infinies, & vous serez peut-être aussi surpris que moi de l'adresse avec laquelle je m'en suis tiré. Je ne me serois jamais douté que l'amour m'eût rendu fin & rusé; vous allez pourtant en convenir. Parlez, Milord, tant qu'il vous plaira, dit le Comte, je suis plus en état de vous écouter que de vous répondre.

Lorsque je fus hier au soir faire ma cour, reprit le General, je trouvai le Roi occupé à regarder des Portraits que l'on avoit peint sur des glaces de miroirs; il m'appella aussi-tôt qu'il m'eût apperçû: Avez vous du goût, me dit-il, pour ces sortes d'ouvrages? Je m'approchai, & lui dis que les flambeaux n'étoient guere propres à faire découvrir la beauté ou les défauts de la Peinture; Ce ne sont que des Copies, repliqua le Roi, ainsi je hazarde peu; mais entre toutes, j'ai un attachement particulier pour celle-là, me dit-il, en me montrant le Portrait de Madame de Dévonshire, le marchand ne sçait qui c'est, il faut qu'il s'en informe à un Italien, qui l'a chargé de les vendre.

J'avois une idée trop vive de cette aimable personne, continua le General, pour manquer de la reconnoître; son Portrait me jetta dans une confusion dont je ne pouvois revenir: la

curiosité du Roi me fit trembler ; je me gardai bien de lui apprendre son nom, & je repliquai que c'étoit sans doute une Etrangere. Pourquoi, dit le Roi, ne voulez-vous pas que ce soit une Angloise ? Il me semble, ajoutai-je, qu'étant si belle on l'auroit vûe quelque part. Je vous assûre, continua-t'il, que j'ai un souvenir confus de l'avoir rencontrée. Ce pourroit être en France ou en Hollande, lui dis-je, mais la plûpart du tems les Peintres font des Portraits à plaisir, qui ressemblent à tout le monde. Le Roi ne repliqua rien, il avoit les yeux attachez sur ce Portrait, & paroissoit assez rêveur. Je rêvois aussi de mon côté : Quel malheur, disois-je, si j'ai un tel Rival ! Un Roi aimable est plus en droit de plaire que moi : Seroit-il possible qu'il renonçât si-tôt à sa Maîtresse ?

Le Comte de Warwick admiroit en secret la bizarerie du Destin, qui conduisoit justement le General Talbot chez le Roi, quand on lui apportoit un Portrait de la Comtesse de Dévonshire. Il ne comprenoit pas bien encore pourquoi sa Majesté feignoit de ne la pas connoître ; car une partie de ceux qui l'avoient suivi à Windsor sçavoit qu'il avoit fait collation chez elle ; mais il conclut que le General l'ignoroit, & qu'il vouloit le mettre à quelque épreuve pour s'éclaicir de ce qu'il lui avoit dit de sa passion.

Pendant qu'il rêvoit à toutes ces choses, le General l'éxaminoit, & l'étonnement où il le

trouva, l'étonna lui-même. Qu'avez-vous donc, Milord, lui dit-il, vous ne me parlez point? Je vous ai déja déclaré, dit le Comte, que je ne vaux rien aujourd'hui pour la belle conversation. J'y consens, ajoûta le General, pourvû que vous me disiez tout au moins pourquoi vous êtes si surpris de ce que je viens de vous apprendre? C'est, repliqua le Comte en se remettant un peu, qu'il me paroît fort extraordinaire que quelqu'un soit en état de vendre le Portrait de la Comtesse, car je doutois même que la gardant, comme l'on fait, on voulût la laisser peindre. Quoiqu'il en soit, répondit-il, le Roi acheta ce Portrait, & me chargea de le porter dans son petit Cabinet comme un bijoux dont il connoissoit le mérite: s'il m'avoit examiné il auroit vû toute mon agitation; mais comme il commandoit qu'on lui amenât le Peintre qui avoit fait ces Portraits, je me doutai bien qu'il vouloit s'informer du nom de cette belle Dame. Il n'en falloit pas davantage pour me réveiller de bon matin; je suis allé chez le Peintre, je lui ai fait une liberalité assez considerable pour l'assûrer; je l'ai obligé à me vendre l'Original dont le Roi n'a que la copie, & de lui dire que c'est la belle Rosemonde, fille du Comte de Cliffort, Maîtresse de Henry II. Roi d'Angleterre, & que s'il trouvoit la drapperie trop moderne pour être de ce tems-là, il lui dit qu'il l'avoit habillée à la mode pour s'en défaire mieux; enfin je l'ai si bien instruit qu'il s'est tiré à merveilles de

toutes les questions du Monarq y venir, il en lu être le témoin, afin de l'aider soin d'amu- à quelque chose, & de tems en tems n'étoit pas disoit : En verité, Rosemonde étoit il lui mable, je ne suis pas surpris que Henry ac- jamais pardoné à sa femme d'avoir fait moure une fille si charmante : la Reine Eleonor la regardoit avec des yeux jaloux, Sire, ai-je repliqué. Ouy, a dit le Roi, & pour moi je l'admire ; voila ce qui fait la difference de nos sentimens. Je n'ai presque rien répondu à cela ; j'avois tant peur de lui mettre Rosemonde trop avant dans l'esprit, & qu'il ne trouvât la Comtesse de Dévonshire en son chemin, que j'ai cherché soigneusement à le dissiper par une partie de paulme, que je lui ai donné envie de faire avec le Duc de Glocestre. Ce qui me met en repos, continua-t'il, c'est que le voilà persuadé qu'il ne s'agit que de Rosemonde, & que la Comtesse d'Anglesey qui connoît la beauté de sa fille, & ce qu'elle pourroit produire sur un jeune Prince susceptible des plus tendres impressions, la cache si soigneusement qu'elle ne l'a pas amenée à la Cour, & qu'elle fait croire à tout le monde qu'elle est presque toujours malade.

Mais je sçai, continua-t'il, à quoi m'en tenir, & je suis résolu à faire une étroite amitié avec le Comte de Dévonshire. Je vous ai déja dit, Milord, qu'il a besoin de moi dans une grande affaire, où je voulois prendre un parti qui lui étoit fort opposé ; mon crédit peut faire

pancher la balance de quelque coté qu'il tourne, ces raisons l'ont obligé à me recevoir avec des égards infinis, & quand j'allai chez lui, il me pria d'entrer dans l'appartement de sa femme. Je vous avoûe que les charmes de son esprit acheverent ce que ceux de sa personne avoient commencez. J'étois si ébloüi & si enchanté qu'il ne falloit pas moins que la présence de son mari, pour m'empêcher de faire sur le champ ma déclaration; je moderois mes soupirs avec une violence capable de m'étouffer, & jamais homme à mon âge n'a fait un si rude noviciat. Hélas! je ne suis plus surpris que l'amour apprivoise les tigres & les ours, vous jugez bien cependant que si j'étois condamné à me taire encore long-tems, je choisirois aussi-tôt la mort; mais il ne m'est pas aisé d'entrer en conversation, si vous ne me faites le plaisir de venir avec moi, vous entretiendrez le Comte & je parlerai à mon aise à la Comtesse.

Cette proposition convenoit trop bien au Comte de Warwick pour la refuser; il avoit fait plusieurs tentatives afin de la revoir, il y étoit allé differentes fois & sous divers prétextes. Madame d'Anglesey, qui étoit une surveillante habile, avoit donné de si bons ordres, que passé la premiere visite, où à proprement parler il le surprit, il y avoit toûjours des raisons & des excuses prêtes pour les renvoyer honnêtement; de maniere que lorsque le General qui s'étoit fort impatroni-

sé dans la maison, le pria d'y venir, il en fut ravi. Il n'y avoit que le soin d'amuser le Comte de Dévonshire qui n'étoit pas tout-à-fait de son goût ; mais quand il lui auroit fait une pire condition, il l'auroit acceptée, esperant au moins qu'il pourroit de tems en tems dire quelques petits mots qui le payeroient de sa peine.

Le General vint le prendre dans son Carosse, afin que la livrée du Comte que l'on s'étoit accoûtumé à renvoyer de chez la Comtesse d'Anglesey n'effrayât personne, il ne fut suivi d'aucuns de ses gens ; de sorte qu'ils étoient à la porte de Madame de Dévonshire qu'elle croyoit voir le General tout seul, & bien que son mary n'y fût pas, sa mere & elle le jugeoient si peu redoutable, qu'elles le reçûrent sans façon,

Le Comte de Warwick avoit trop d'interêt à examiner l'accüeil qu'on lui feroit pour n'y pas mettre toute son application, il remarqua que sa presence les embarrassoit ; elles eûrent l'une & l'autre beaucoup de civilité pour lui ; mais la jeune Comtesse levoit à peine les yeux pour le regarder, que rencontrant aussi-tôt ceux de sa mere elle les baissoit avec precipitation & changeoit de couleur ; il n'eut pas lieu de douter que cet air de joye, qui s'étoit repandu dans leur premiere conversation, n'étoit pas approuvé par Madame d'Anglesey, & qu'elle avoit peut-être donné là dessus quelques leçons qui ne lui étoient

pas favorables ; enfin il demeura fort embarraſſé à ſon tour ; mais le plaiſir de voir une ſi aimable perſonne & ſi rare , l'emporta ſur le chagrin que lui cauſoit ſon ſerieux.

Le General Talbot avoit été un peu fâché de trouver Madame d'Anglesey dans la Chambre de ſa Fille, il s'épouvantoit bien moins du Comte de Dévonshire ; mais prenant ſon mal en patience , il dit en entrant qu'il le venoit attendre pour l'entretenir d'une affaire importante : & comme il ſe trouva placé proche Madame d'Angleſey , il penſa qu'il ne ſeroit pas mal de l'entretenir pour s'inſinuer dans ſon eſprit. Il y avoit des ſujets ſur leſquels il s'étendoit volontiers ; par exemple , ce fameux ſiege d'Orleans que le Comte de Saliſbery fit avec lui, où la Pucelle d'Orleans commença de ſe ſignaler par une valeur miraculeuſe , auſſi-bien qu'à la bataille de Patay que le Comte de Suffolk perdit ; le General s'y ſurpaſſa , & ils furent l'un & l'autre faits priſonniers par la même Heroïne. Le General ne s'étendoit pas moins volontiers ſur la priſe de Roüen par le Comte de Dunois ; c'étoit lui qui deffendoit cette grande Ville avec le Duc de Sommerſet , & qui reſta ſeul en ôtage pour cinquante mille écus d'or ; mais les Anglois auroient plûtôt engagé la moitié du Royaume que de l'abandonner. Ils ſçavoient qu'il étoit un de leurs plus braves deffenſeurs, & communément on l'appelloit l'Achille d'Angleterre : Tout cela n'étoit ignoré de perſon-

ne

te, la Comtesse d'Anglesey le sçavoit mieux qu'aucun autre, ayant beaucoup d'esprit & un rang à la Cour qui la distinguoit de toutes les manieres ; cependant par complaisance elle ne voulut point l'interrompre ; & comme il s'échauffoit aisément dans un recit où il avoit joüé un si beau & si grand rôle, & que la présence de la Comtesse de Dévonshire lui donnoit une vivacité extraordinaire, il y eût plusieurs endroits de son discours où il parla si haut, que la Comtesse d'Anglesey qui en étoit la plus proche en fut aussi la plus incommodée.

Le Comte de Warwick n'avoit garde de perdre le moment de dire à la Comtesse de petits mots tout le plus bas qu'il pouvoit ; il feignoit pour cela de prendre du tabac, & de se servir souvent de son mouchoir dont il cachoit sa bouche quand il lui parloit ; il ne la regardoit pas dans la crainte que sa mere ne s'en apperçût, mais il ne laissa point de cette maniere de lui dire qu'il l'adoroit, qu'il ne demandoit pour toute recompense que la permission de la servir avec le même respect qu'on sert les Dieux, & que son desinteressement meritoit quelque bonté. Quoy qu'elle feignit de ne pas l'entendre, elle l'entendoit fort bien ; l'application du Comte à marmoter des mots étoit si grande qu'il arriva plus d'une fois que la Comtesse d'Anglesey lui addressa la parole sans qu'il l'entendit : sa fille en avoit de la peine ; elle n'étoit peut-être pas

fâchée de ce qu'il lui disoit, mais elle l'auroit été beaucoup, qu'on eût penetré ce mystere. Au milieu de tous ces embarras, la satisfaction du Comte augmentoit quand il pensoit que la mere & le General en étoient également les duppes, & qu'il s'étoit déja assez expliqué pour faire sçavoir sa passion.

Cette visite passa toutes les regles des visites extraordinaires, elle fut d'une longueur horrible : le Comte de Dévonshire ne revenoit point ; ils ne songeoient plus à s'en aller, lorsque Madame d'Anglesey dit d'un air ennuyé, qu'il étoit tard, & qu'apparemment son gendre souperoit en Ville. A ces mots ils se leverent & sortirent.

Le General avoit un extrême chagrin du mauvais succez de sa visite, il querella le Comte de ce qu'il s'étoit placé proche de la jeune Comtesse, trouvant, que puisqu'il l'aimoit, personne que lui n'avoit ce droit : mais sa mauvaise humeur, bien loin de chagriner son Rival, le rejoüit beaucoup.

Monsieur de Warwick avoit encore découvert de nouveaux charmes dans l'esprit & dans la personne de la jeune Comtesse ; il étoit affligé de lui trouver une terrible surveillante, en la personne de sa mere, & comme il n'imaginoit aucuns moyens de l'apprivoiser : Hélas ! s'écrioit-il souvent, sera-ce ici l'écüeil de ma bonne fortune & souffrirai-je encore bien des peines sans aucune certitude d'en voir une seule payée au gré de mes desirs ?

Il n'avoit pas seulement ses chagrins à soûtenir, il avoit ceux du General; celui ci venoit le réveiller à la pointe du jour pour lui conter des choses qui lui seroient devenuës tres indifferentes, si le nom de la Comtesse dont elles étoient mêlées, n'eût adouci sa mauvaise humeur. Il n'avoit pû trouver l'occasion de retourner chez elle, parce que le Comte de Dévonshire ayant appris que le General l'avoit attendu si long-tems, étoit allé chez lui plusieurs fois de suite; & comme le General n'étoit pas fertile en expedients amoureux, quelque envie qu'il eût de ménager des prétextes, il les avoit tous épuisez, de sorte qu'il vint chez le Comte avec un air fort fâché. Je suis au desespoir, lui dit-il; le Comte de Dévonshire m'a vû si souvent que nous n'avons plus rien à nous dire; j'ai reglé l'affaire qu'il avoit, plus avantageusement pour lui, qu'il ne l'auroit reglée lui-même, cela est cause que j'ai fait une injustice à mon meilleur ami; il semble que mes soins ne sont d'aucun merite auprès de ce jaloux; il me prend à présent envie, continua-t'il brusquement, de me broüiller avec lui: car enfin de quoy me servent les liaisons que j'ai ménagées? Je ne vois plus sa femme, je vous avoüe que j'étouffe, & que mon silence me fait perdre des pensées qui pourroient lui plaire. Ce seroit un mauvais moyen, dit le Comte, pour vous faire bien recevoir d'elle, que de vous broüiller avec

lui : mais comme vous le connoiſſez plus que moi, feignons qu'il veut vendre la belle maiſon, qu'il a proche de Windſor, & que je veux l'acheter; allons le trouver enſemble, s'il y eſt, vous l'entretiendrez d'abord & je tâcherai de parler à la Comteſſe pour la préparer à vous écouter favorablement; s'il n'y eſt pas, vous profiterez de l'occaſion.

Le General fut ſi content de cet expedient, qu'il l'embraſſa de tout ſon cœur: ils envoyerent ſçavoir ſi le Comte de Dévonshire étoit chez lui; on vint lui dire que non; c'eſt ce qu'ils demandoient. Ils y furent auſſi-tôt; il étoit déja revenu. Cette nouvelle penſa les deſeſperer, leur Caroſſe étoit entré dans la cour, au lieu de deſcendre ils s'amuſerent à regler ce qu'ils devoient faire, l'un vouloit monter tout droit dans la Chambre de la Comteſſe de Dévonshire, l'autre vouloit qu'on ne vît perſonne & qu'on s'en retournât ;on les regardoit par les fenêtres qui diſputoient comme des gens en colere: enfin le Comte de Warwick gagna ſur le General qu'il deſcendroit ſeul, que ſa viſite ſeroit fort courte, & qu'il ne parleroit point de la maiſon de campagne; ce qu'ils avoient reglé enſemble fut exactement executé; le General paſſa un moment avec Milord de Dévonshire qui lui parut auſſi long qu'une année; il rentra dans ſon Caroſſe comme un poſſedé. Je ſuis au deſeſpoir, dit il au Comte, je trouve à mon chemin des ob-

ſtacles inſurmontables, n'eſt-ce que pour moi qu'ils ſont faits ? J'avois toûjours entendu parler de l'amour comme d'une paſſion douce, qui cauſoit de grands plaiſirs & rarement des peines : Je croyois qu'il ſuffiſoit d'aimer pour ſe voir aimé, pour ſe le dire, pour faire des parties de promenade enſemble ; j'ai connu mille gens qui alloient de plein pied chez leurs Maîtreſſes, & mille Maîtreſſes que l'on ne connoiſſoit que par le nom & le mérite de leurs Amans ; A mon égard toutes les regles ſont changées ; je trouve par tout des dragons à combattre, je n'ai pû parler à celle que j'adore, & ma patience eſt miſe à la plus rude épreuve : C'en eſt fait, Milord, je ſuis las d'une vie ſi differente de celle que j'ai menée juſqu'à préſent, je ne veux plus ſonger qu'à ma premiere liberté ; c'eſt elle qui ſera mon unique maîtreſſe, & je me trompe ſi je m'en ſépare jamais.

Il auroit parlé avec la même véhémence le reſte du jour, ſi en arrivant à Withall, ils n'euſſent pas trouvé le Roy qui rentroit ; le Comte de Warwick fatigué des lamentations du General & plein de dépit de n'avoir pas vû la Comteſſe, ſe hâta de joindre ſa Majeſté, qui l'ayant vû deſcendre de Caroſſe, lui dit tout bas : D'où venez-vous ? Sire, repliqua le Comte, vôtre Majeſté le peut bien ſçavoir puiſque je ſuis avec le General. Je vous entends, dit-il : mais vous avez

tort de ne pas travailler à sa guerison ; je suis assûré que vous étes assez malin pour entretenir son amour de quelques flatteuses espérances. Il n'a pas besoin que je le gâte là-dessus, dit le Comte en riant, il est fort soigneux de se persuader tout ce qui lui fait plaisir.

Le Roy l'entretenant ainsi, passa dans son Cabinet & lui dit : Je ne pouvois croire que le General se fût engagé si mal à propos, & sur tout dans un âge si avancé, j'en voulus donc faire l'autre jour une experience qui me réüssit ; car ayant fait peindre la Comtesse de Dévonshire sans qu'elle l'ait sçû ; comme j'avois instruit le Peintre, il envoya un Marchand me le vendre ; le General s'inquiéta en reconnoissant ce Portrait, & ce qui me fit plus de plaisir, c'est qu'il n'oublia rien pour me tromper : il fût le lendemain chez le Peintre, lui donna bien de l'argent, & l'engagea de me faire accroire qu'il s'agissoit de Rosomonde Maîtresse de Henry II. morte il y a plus de trois cents ans ; je ris encore quand je pense à la satisfaction qu'il ressentoit de me trouver si facile à persuader, & je n'eus pas lieu de mettre en doute l'interest qu'il prend à me cacher Madame de Dévonshire.

Je sçay : Sire, ce que vôtre Majesté vient de me conter, dit le Comte, le General glorieux d'un tour si fin, me chercha pour m'en informer & pour attirer mes ap-

plaudissemens ; je m'en acquittay aussi en homme complaisant. Il vous en sçaura gré toute sa vie, reprit le Roy ; mais vous venez de chez la Comtesse, dites-moi de ses nouvelles : Toûjours invisible à nos yeux, repliqua le Comte, elle ne s'est point montrée, son mary a paru ; le General a pensé le brusquer, de sçavoir si peu vivre, que de se trouver dans sa maison quand il le croyoit sorti.

Le Roy ne repliqua rien à ce que lui disoit le Comte, il étoit tombé dans une grande rêverie : mais il lui dit ensuite : Vous voyez que je passe tout d'un coup de la jöye à la tristesse, j'ay de la peine de celle que le General souffrira, s'il sçait l'intrigue que j'ay avec la Comtesse de Dévonshire. Vous étes donc bien-heureux, Sire, s'écria le Comte ? Non jusqu'ici je n'ay eu que des esperances agréables, repliqua-t'il ; & si ce n'étoit Albine qui me console, je me déterminerois à prendre le party d'agir ouvertement avec sa Maîtresse ; car enfin qu'ay je à craindre, & que sçais-je si sa Gouvernante ne me trompe point ? Vôtre Majesté est au dessus de tout, dit le Comte : mais n'est-ce pas un plaisir capable de toucher un cœur délicat, de penser que vous étes peut-être le seul Monarque dont les Amours sont secrettes ? Oüy, répondit le Roy, j'y serois sensible, & je goûterois ce mystére dans toute l'étenduë de son mérite. si j'étois heu-

reux : mais changeons de Théſe ; je ſuis peut être le ſeul Monarque qui ait la patience de ſoûpirer ſi long-tems ſans ſçavoir mieux ma deſtinée, je me laiſſe conduire par une vieille qui radotte ; je crains de déplaire à la Comteſſe, & je ſouffre beaucoup attendant un jour favorable : il eſt vray, ajoûta-t'il, que ce jour n'eſt plus éloigné, je dois envoyer Dévonshire & Angleſey à Yorck. Le prétexte eſt leger, il s'agit de quelques differens, dont ils iront s'informer pour m'en rendre compte.

Apparemment, dit le Comte, Vôtre Majeſté ira ſans façon chez la Comteſſe dès qu'ils ſeront partis ? Je n'y prévois qu'une difficulté, c'eſt la préſence de Madame d'Angleſey, qui eſt une cruelle ſurveillante quand on parle à ſa Fille : mais il faudra faire proviſion d'Opium. Vous raillez à vôtre aiſe, reprit le Roy, ſçachez que je n'ignore pas l'humeur de ce dragon : Voicy donc ce que j'ay arrêté avec Albine ; le même ſoir que j'envoyeray le Pere & le Mary à Yorck, j'iray proche de leur maiſon du côté d'une certaine petite porte qui donne vers le jardin, je ſeray très-bien déguiſé & vous auſſi. Comment, Sire, dit le Comte, Vôtre Majeſté me met de la partie, eſt-ce pour entretenir la bonne Gouvernante ? A peu prés, dit le Roy, car il faudra que vous alliez frapper à la grande porte, que vous ſoyez très-bien traveſti & que vous demandiez à lui parler.

Dès qu'elle sera venuë, vous lui direz: Vôtre neveu vient de se battre, il a tué son ennemi, on le cherche, il est ici près, & il attend que vous le fassiez entrer pour passer seulement la nuit en sûreté, il s'embarquera avant le jour, & je le conduiray en Hollande; alors la Vieille toute tremblante ira parler à la Comtesse d'Anglesey, elle la priera de trouver bon que son neveu entre, & si elle peut obtenir la clef de la petite porte, j'iray par un degré dérobé dans l'appartement de la Comtesse. Mais si sa mere ne veut point vous recevoir, Sire, que ferez-vous, dit le Comte? Elle le voudra bien, continua-t'il, car elle aime Albine, & elle aura pitié de sa peine.

Le Roy, en finissant ces mots entra dans sa chambre, & le Comte se retira chez lui, si pénetré de douleur, qu'il ne pût faire autre chose que de se jetter sur son lit, il pesta contre sa mauvaise fortune, il se reprochoit d'avoir differé si long-tems à mettre Albine dans ses interêts; il ne comprenoit point la cause du silence d'Elizabeth de Lucy, & tous ses raisonnemens alloient à croire qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes: Il ne m'est pas même permis, s'écrioit-il, d'ignorer l'excès de mes disgraces! Celui qui les cause est mon Maître, & m'a choisi pour son Confident, il veut que je le suive dans un lieu où je ne pourray le voir sans mourir. Quoy je le laisseray chez la Comtesse aprés

que j'auray pris tous les soins necessaires pour l'y faire entrer ! Je pourray m'aller jetter la tête la premiere dans la Tamise : mais ne vaudroit-il pas mieux que j'y fusse dês à présent, je croirois au moins que quelque chose auroit empêché l'heureux succès de ce rendez-vous ?

Le Comte se tourmentoit, se levoit, s'asseyoit, & se sentoit si accablé qu'il ne sçavoit à quoi se resoudre; son esprit peu accoûtumé à succomber, ne s'inquietoit pas tant d'avoir le Roy pour Rival, qu'il s'inquietoit des sentimens trop tendres que la Comtesse avoit pour le Monarque. Beaux yeux, s'écrioit il, que vouliez-vous donc me dire dès la premiere fois que je vous vis ? qu'entendiez-vous encore l'autre jour par ces regards lancez à la dérobée pleins d'esprit & de tendresse ? Ah ! pourquoi ne me témoigniez-vous pas de la colere quand je vous disois que je n'adorois que vous. Je croyois, continuoit-il, qu'elle n'auroit voulu m'entendre que pour me sacrifier, si elle avoit informé le Roy de mes démarches ; mais elle en a gardé le secret ; à quoi bon ce mystere ? d'oû vient qu'elle me ménage d'un côté quand elle me poignarde de l'autre ? & lorsque j'auray mis Albine dans mes interêts, quelle utilité m'en pourra-t'il revenir, puisque sa Maîtresse aime assez le Roy pour le recevoir en secret ?

La moitié de la nuit étoit déja passée sans

qu'il eut pû se déterminer sur rien, lorsque tout d'un coup il lui vint de nouvelles esperances qui le consolerent un peu; il en regarda la réüssite comme une espece de miracle, qui pourroit peut-être apporter un grand changement au triste état de ses affaires, & son cœur peu accoûtumé à la désolation, se laissa volontiers flatter.

Il ne fit aucune démarche vers Madame de Dévonshire, & vit partir sans inquiétude son pere & son mary que le Roy envoya à Yorck, il fut aussi-tôt trouver Elizabeth de Lucy. Quoi, Madame, lui dit-il, après avoir été capable de sacrifier vôtre réputation & de vouloir passer pour la Maîtresse du Roy, vous souffrez patiemment qu'on vous l'enleve; de quelle honte vôtre triomphe va-t'il être suivi? c'est cette nuit, Madame, qui en doit decider, le Roy n'a pû encore entretenir la Comtesse de Dévonshire, tout est reglé pour le faire entrer secrettement chez elle, voulez vous être là-dessus aussi tranquille que vous avez été sur mes premiers avis? Milord, dit-elle, je n'ai point été insensible au malheur dont j'ai été menacée, je me flattois que mon déplaisir joint à ma tendresse effaçeroit ma Rivalle d'un cœur que j'ai souverainement possedé; j'attendois quelque occasion favorable, pour découvrir mes sentimens au Roy; mais puisque le mal presse, il faut que je l'envoye prier de me venir trouver, que je l'accable de

reproches, que je pleure, que je crie & que je le menace de me tuer à ses yeux s'il me quitte. Rien n'est mieux, Madame, dit le Comte, mais joüez de grace un petit Acte de Comédie devant moi, afin que je vous applaudisse, ou que je vous corrige, car vous sçavez que j'entends assez le Théatre. Non, Milord, s'écria la Marquise, ce n'est point ici une chose sur laquelle je sois en état de plaisanter, je n'ai rien ressenti en ma vie plus vivement; mais, dit-elle, après avoir rêvé quelque tems, je ne sçai par où le Roy connoit la Comtesse, ni ce qu'il a fait pour lui plaire, il faut m'en instruire, le Comte ne le trouva pas moins à propos qu'elle: il lui rendit compte de la chasse de Windsor, & la pria sur tout de ne point particulariser le rendez-vous où le Roy devoit aller le soir même; parce qu'il l'accuseroit de le lui avoir dit, n'en ayant parlé à personne qu'à lui.

Il n'étoit pas necessaire que le Comte de Warwick donnât du courage à Elizabeth de Lucy; elle se sentoit trop vivement picquée pour emprunter des armes ailleurs que chez elle; elle ne negligea aucun de ses avantages: sa Robe d'un fond or & bleu étoit attachée aux extrêmitez par des agraffes de pierreries; sa coëffure paroissoit negligée, sans cacher ses cheveux, dont le noir lustré lui séyoit très-bien; elle avoit le Portrait du Roy à son bras, & après avoir consulté son miroir, il la conseilla si bien, qu'elle n'a

jamais été plus aimable ; elle envoya prier sa Majesté de venir chez elle pour une chose de consequence. Il n'avoit garde d'y manquer, on ne pouvoit conserver plus d'égards qu'elle en conservoit, & malgré sa nouvelle passion elle avoit un ascendant sur lui dont il n'étoit pas le maître.

Il s'inquiéta de l'empressement qu'elle marquoit, & se tournant vers le Comte de Warwick: que me veut-elle, lui dit-il, ne pouvez-vous point le deviner? Sire, répondit le Comte, je devine que la Maîtresse d'un jeune Roy aussi aimable que vous, n'a point de plus pressans desirs, que de le voir, de lui plaire & de ménager un cœur dont la possession fait la felicité de sa vie : du reste j'ignore si quelques affaires sont mêlées dans le compliment qu'elle vient d'envoyer à vôtre Majesté. J'y vais passer une demie heure, dit le Roy, car ce soir je ne veux rien trouver en mon chemin qui m'arrête ; le Comte fremit à ces mots, & pour retarder le Roy, il le fit souvenir qu'il avoit promis audience à l'Ambassadeur d'Espagne, qu'il alloit se rendre â Witthall, & qu'il valoit mieux n'aller chez la jeune Elizabeth qu'aprés l'avoir vû.

Le Roi differa sa visite, & si-tôt que l'Ambassadeur l'eût quitté, il fut chez sa Maîtresse; il trouva qu'elle chantoit un air fort triste, desqu'elle vit le Roi, elle cessa de chanter, mais il la pria de continuer : *Telle que le Cigne au bord*

du Scamandre, dit-elle, *plaint sa mort par ses chants, telle j'annonce la mienne aujourd'hui, & je l'annonce, Sire, en vous reprochant de me l'avoir causée:* Il rougit à ces mots, & la regarda d'un air tendre: Que voulez vous donc me dire, repliqua-t'il, par des reproches si peu méritez; elle s'en expliqua aussi-tôt avec beaucoup de vivacité & de larmes. Le Roi surpris de la voir si bien informée, se retrancha sur des assûrances que rien au monde n'étoit plus faux, qu'il n'avoit vû la Comtesse de Dévonshire qu'un moment chez elle, pendant son voyage de Windsor, & que depuis ce temslà, il n'y avoit pas même pensé: que s'il étoit vrai qu'elle l'eût frappé d'admiration au point qu'elle le croyoit, il ne lui auroit peut-être pas été impossible de la retrouver: mais qu'apparemment on vouloit lui fournir des armes pour se détruire elle-même, puisqu'il ne haïssoit rien davantage que les éclaircissemens & les les tracasseries. La Marquise piquée de le voir si ferme sur le désaveu de son infidelité, s'emporta avec excez, & ne voulut jamais souffrir qu'il sortît de chez elle; desqu'il parloit de s'en aller, elle jetta des cris perçans, & disoit qu'elle alloit se tuer à ses yeux.

Comme il sçavoit que Messieurs d'Anglesey & de Dévonshire resteroient quelques jours dans leur petit voyage, il comptoit qu'au plaisir près de voir la Comtesse de Dévonshire, qui alloit être reculé, il seroit égal qu'il y fût ce soir-là ou le lendemain; de sorte qu'il ne

ne quitta Elisabeth de Lucy que fort tard ; il l'appaisa un peu, & le Comte de Warwick qui étoit trés-intrigué de ce qui se passoit chez elle, sçachant que les Officiers avoient ordre d'y porter le souper du Roi, ne douta point que l'autre partie ne fut rompuë.

Dans cette confiance il courut chez lui ; il se déguisa de son mieux, prit Berincour : C'étoit un de ses Gentilshommes qui étoit accoutumé de longue main aux galanteries nocturnes de son Maître, il l'instruisit en deux mots, & se recommandant à sa bonne fortune, il se rendit à la petite porte du Jardin de la Comtesse d'Anglesey, & envoya aussi-tôt Berincour parler à Albine.

Tout ce qu'il faisoit étoit si témeraire, qu'il n'osoit y reflechir, il s'agissoit de tromper la jeune Comtesse, en passant pour le Roi, & il ignoroit dans quel lieu elle le recevroit, s'il seroit éclairé ou obscur ; il devoit tout craindre de la part de son Maître s'il découvroit son avanture ; enfin il pouvoit arriver mille contre-tems impréyus tout aussi fâcheux les uns que les autres ; cependant son intrépidité naturelle & son amour ne lui permirent d'envisager le péril que pour le braver ; il y courut sans hésiter un moment.

Dès qu'il fut proche du Jardin, il s'y arrêta pendant que Berincour s'acquittoit de sa commission ; tout étoit si heureusement préparé, que le Comte entendit bien plutôt qu'il n'auroit osé l'esperer, le bruit d'une clef, qui

faisoit cent tours dans la serrure sans la pouvoir ouvrir; Albine ne s'en servoit jamais, & elle se trouvoit si émûe, qu'elle ne sçavoit ce qu'elle faisoit, toutes ses peines étoient inutiles, elle forçoit la serrure, & après l'avoir bien mêlée, elle dit par une fente de la porte, qu'il lui étoit impossible d'ouvrir, qu'elle ne voyoit point, qu'elle n'osoit aller querir de la lumiere; que pour ce jour-là, elle n'imaginoit aucun remede. Le Comte pensa se désesperer; il comprenoit que s'il perdoit cette occasion, il n'y en auroit plus de semblables pour lui, & que le Roi viendroit lui-même débrouiller toutes les Enigmes; qu'il sçauroit ce qui lui étoit arrivé, & lui voudroit autant de mal, que s'il avoit parlé à la Comtesse.

Il étoit fort grand, de belle taille, & très-léger; les murailles assez basses, & il avoit remarqué le jour qu'il trouva Madame de Dévonshire dans sa Grotte, qu'elles étoient garnies d'espaliers.

Il prit le parti de monter sur les épaules de son Gentilhomme qui n'étoit pas petit, & se gravissant contre le mur avec force, il parvint jusqu'en haut, aux dépens de quelques ongles arrachez, & de plusieurs écorchures.

Quand il fut dans le Jardin, il vuida ses poches qu'il avoit remplies de piéces d'or, & pria galamment la veille Albine d'en être la gardienne; elle les reçût volontiers, croyant toûjours que c'étoit le Roi, & craignant bien qu'il ne lui en donnât plus, & que le dénouëment

de l'intrigue ne lui devint fatal; de sorte qu'elle étoit si troublée & prévenue, que quand elle auroit vû le Comte, elle l'auroit méconnu. Il fut avec elle jusqu'à un petit dégré dérobé; la Vieille demeura en bas, & lui dit qu'il trouveroit Madame de Dévonshire en haut; il rêvoit profondément à ce qu'il alloit lui dire, pour justifier la trahison qu'il faisoit au Roi & à elle, lors qu'approchant d'une porte, on le prit par la main, il entra doucement dans une chambre, & sans lui donner le tems de parler, on lui dit: Que pouvez-vous penser de moi, Milord Comte, je n'ose presque vous le demander ? les démarches que je fais vous doivent paroître si criminelles que je suis peut-être à la veille de perdre toute cette estime, dont vous m'avez assûrée quand vous vîntes ici avec le General Talbot.

Le Comte de Warwick étoit tellement surpris de ce qu'il entendoit, qu'il se trouvoit fort embarrassé pour y répondre. Par quel hazard, disoit-il, cette personne sçait-elle que je ne suis pas le Roi ? bien qu'elle ne me voye point, elle me parle de mes affaires avec trop de lumieres pour s'y méprendre: est ce un piége que l'on me tend ? Suis-je auprès de ma charmante Comtesse, ou de quelqu'autre qui cherche à me tromper ? Il n'avoit pas le tems de trop rêver à son aise, car cette Dame attendoit sa réponse pour continuer la conversation. Je suis si confus de l'excez de mon bonheur, lui dit-il, que bien loin d'avoir des

pensées qui puissent vous être injurieuses, je sens une augmentation de tendresse & de reconnoissance, qu'il m'est impossible de vous exprimer : Cependant, Madame, au travers de toute ma bonne fortune, je vous avoûe qu'il me manque le plaisir de vous voir, je vous le demande avec la derniere instance. Volontiers, repliqua-t'elle, je vais faire apporter de la bougie ; elle sortit pour appeller Albine, qui n'avoit pas eu la force de quitter le bas de l'escalier, tant elle trembloit: mais ce fut bien pis, lorsqu'elle lui commanda d'apporter un flambeau ; pour le coup elle se crut perduë, en voici la raison.

Dès la premiere visite que le Comte de Warwick rendit a Madame de Dévonshire, cette étoile fatale qui détermine quelquefois le cœur à prendre un engagement pour le reste de la vie, agit si puissamment sur le sien, qu'elle ne songea pas même à se garantir d'une destinée où il est toûjours bon de resister. Bien éloigné, elle chérit ses inquiétudes, & toute occupée du Comte, elle dit à Albine qu'elle ne vouloit plus qu'on lui parlât du Roi. Cette vieille Gouvernante désesperée de perdre tout d'un coup un si gros profit, se garda bien de faire aucune résistance à sa Maîtresse ; elle songea que ce seroit le moyen de perdre un secret qu'il falloit qu'elle possedât pour en faire un usage utile : Votre éloignement pour le Roi, lui dit elle, n'est point l'effet des réflexions ; il faut, Madame, que quelque chose

vous plaise plus que lui, ayez pour moi une entiere confiance, je n'en abuserai point, & vous ne vous en repentirez jamais. Hélas! repartit la jeune Comtesse, que je suis aise, Albine, que tu veuille m'écouter, je me soulagerai en te racontant que je suis charmée du mérite & de l'esprit du Comte de Warwick: Comme je n'aurai jamais de commerce avec lui, que je le fuirai, & que mon seul devoir sera la regle de toute ma conduite, je me prépare à souffrir des peines infinies; je te les dirai, il est doux de se plaindre avec une personne affectionnée & fidelle; cependant ne manque point de faire entendre au Roi, que ma Famille me tourmente à cause de lui, que je le supplie de ne plus penser à moi, & que c'est la seule grace que je lui demande pour le prix de tout mon respect.

Albine se trouva fort embarrassée dans une intrigue qu'elle vouloit faire durer pour ses interêts, & qui étoit si proche de sa fin. Elle avoit un Neveu qui ne manquoit point d'esprit, elle l'appella dans son petit conseil, & ils conclurent qu'il ne falloit rien dire au Monarque des sentimens d'indifference de la Comtesse, qu'ils ouvriroient les lettres qu'il lui écriroit, & qu'ils en feroient d'autres sous son nom pour y répondre. Bien que cet expedient fut des plus hardis, Albine le goûta, parce qu'il prolongeoit un commerce qu'elle avoit interêt d'entretenir: mais comme le Roi témoignoit une extrême impatience de voir la

Comteſſe, & qu'Albine ſçavoit bien qu'elle n'y conſentiroit jamais, elle uſa d'un autre ſtratagême : Madame, lui dit-elle, ſi vous voulez empêcher le Comte de Warwick de ſe perdre, il faut que vous lui expliquiez vous même vos ſentimens; il eſt perſuadé que ſes ſoins, ſa paſſion, le tems, tout enfin vous diſpoſera en ſa faveur. Cette opinion le met en état de faire chaque jour des extravagances outrées aux dépens de ſa fortune, & même de votre réputation : vous connoiſſez l'humeur de Milord de Dévonshire, s'il s'apperçoit que le Comte vous aime, il croira que vous l'aimez; voyez-le, pour lui déclarer que ſes eſpérances ſont mal fondées. Ah ! que me conſeilles-tu, Albine, dit la Comteſſe, ne t'ai-je pas confié le deplorable état de mon cœur ? eſt-ce le moyen de guérir, que de parler à un ennemi ſi aimable ? Non, non, il vaut mieux l'abandonner à ſon ſort, que de hazarder témerairement de le voir; mes yeux pourroient démentir ma bouche; quelle honte, Albine, s'il ſçavoit un jour mes foibleſſes; quelque déplaiſir que j'en reſſente, quelques involontaires qu'elles ſoient, il ſuffit que je les aye pour l'éviter; mais, Madame, repliqua cette dangereuſe femme, ne feroit-ce pas un plus grand mal ſi vous lui attiriez l'averſion du Roi, & ſi vous attiriez celle de votre mari ? Et pourquoi me haïroit-il, reprit-elle, d'un air plein de douceur ? Suis je Maîtreſſe d'un penchant qui m'a captivé malgré moi ? Ne ſuis-je pas à plain-

dre plutot qu'à blâmer ? Non, Madame, vous ne serez pas plainte, continua-t'elle, si vous refusez un moment au Comte de Warwick, afin qu'il sçache de votre bouche qu'il se flatte d'espérances inutiles, & qu'il ne peut travailler trop tôt à sa guérison, quand il ne pensera plus à vous, je doute que vous pensiez à lui. Plût au Ciel, s'écria la Comtesse, en versant des larmes ! mais je crains de trouver du poison dans le remede que tu me propose ; cependant, continua t'elle, pour que tu n'aye rien à me reprocher, ménage un quart d'heure où je puisse l'entretenir. Ce fut donc sur cette permission que la Vieille manda au Roy qu'il pouvoit venir.

A la verité elle ne sçavoit pas trop bien quel seroit le succês de cette entrevûë, comment le Roy souffriroit d'être pris pour le Comte ; & comment la Comtesse s'accommoderoit de trouver l'un pour l'autre ; ce dénouëment lui paroissoit une des plus difficiles affaires qui se fût passée dans son siécle ; enfin elle en prit le hazard, persuadée contre toutes les regles qu'ils n'en viendroient pas à un éclaircissement, mais qu'au fond sa Maîtresse ne pouvoit etre fâchée d'avoir un Roy tendre, aimable & soûmis au lieu du Comte de Warwick.

Quoy qu'elle eût fait son compte sur ce pied, lorsque la Comtesse lui demanda de la bougie, elle resta si troublée qu'elle pensa mourir ; enfin elle prit tout d'un coup le par-

ti de lui avoüer ce qui se passoit ; elle se jetta à ses pieds & la retenant par sa Robbe, elle lui dit avec mille sanglots, qu'elle lui demandoit pardon de l'innocente tromperie qu'elle venoit de lui faire, que ce n'étoit qu'un effet de son zele & de son envie de la voir au dessus des autres ; qu'elle lui avoüoit en tremblant que ce n'étoit pas le Comte de Warwick qui l'attendoit dans sa chambre, mais que c'étoit le Roy qui l'avoit toûjours aimée constamment. A ces mots, Madame de Dévonshire s'emporta contre Albine, elle la menaça d'une haine éternelle; & sans vouloir l'écouter davantage, elle entra brusquement dans une autre chambre, dont elle ferma la porte,

Le Comte de Warwick étoit fort étonné de ce que la même personne qui lui avoit parlé ne revenoit point ; il n'osoit l'aller chercher dans la crainte d'en rencontrer d'autres qu'il ne cherchoit pas. Il attendoit avec une impatience extrême lorsqu'il entendit du bruit ; & que quelqu'un en tâtonnant s'approcha de lui ; Je suis au desespoir, Sire, lui dit-on, Madame de Dévonshire a d'étranges caprices, elle ne veut plus revenir ici. Hé que lui ay-je fait, dit il, pour l'obliger à me fuir ? Elle se fait une chimere de vôtre passion pour Elizabeth de Lucy, ajoûta cette personne, si vôtre Majesté veut m'en croire, elle sortira tout à l'heure du Jardin, & elle me laissera le soin de lui persuader d'en user autrement.

Le Comte avoit l'esprit du monde le plus vif, il pénetra tout d'un coup l'intrigue, & dit à Albine qu'il aimoit trop la Comtesse pour lui donner un moment de chagrin, qu'il vouloit la charger d'un billet pour elle, qu'elle lui apportât dequoi écrire & qu'ensuite il se retireroit. La Vieille fort contente de l'esperance qu'il lui donnoit, alla querir de la lumiere; mais quelle fut sa surprise en regardant celui qui passoit dans son esprit pour le Roy, de trouver que c'étoit le Comte de Warwick; il sembloit qu'elle venoit d'être petrifiée, elle ouvroit les yeux & la bouche sans pouvoir prononcer une parole. Je sçay, Albine, tout ce que vous pensez, lui dit il, je n'ay pas le tems de vous rien expliquer, trouvez le moyen de me faire parler à vôtre Maîtresse, je feray ma paix & la vôtre. Suivez moi, Milord, lui dit-elle, allons doucement, j'espere que toutes les portes ne nous seront pas fermées; en effet, ils entrerent par le faux fuyant d'une garde-robe & surprirent Madame de Dévonshire qui pleuroit couchée sur un lit de repos.

Le Comte étoit à ses pieds avant qu'elle se fût apperçûë qu'il y avoit quelqu'un proche d'elle. Est-il possible, divine Comtesse, lui dit-il, que je sois assez malheureux pour voir que vous me fuyez; tout ce que je hazarde en venant jusques ici; ne doit-il pas vous persuader de ma passion? Quoi vous êtes à la suite du Roy, s'écria-t'elle? Ha! je

ne pensois pas, Milord, que vous fussiez le Confident de ses sentimens pour moi? Bien que j'en sçache une partie, Madame, repliqua le Comte, je vous avouë que je serois mort de douleur plûtôt que de l'accompagner ici; mais je suis seul, & viens chercher auprès de vous le secours dont j'ay besoin pour soûtenir toutes les peines qui sont inséparables d'une passion malheureuse. Je ne peux ni ne veux vous secourir, Milord, dit la Comtesse, & je n'ay consenti à vous voir que pour vous ôter tout d'un coup les idées dont vous vous flattez à mon égard. Achevez, Madame, achevez; repliqua-t'il, poignardez-moi, voici mon épée & mon cœur; ce temeraire ose vous adorer, ne lui refusez pas la grace d'être puni de votre main: cependant s'il osoit employer les momens où vous lui donnez quelque attention à se justifier, que ne vous feroit-il pas voir, Madame, dans pureté de ses sentimens? songez-vous, Milord, lui dit-elle, en l'interrompant, que vous parlez à Madame de Dévonshire, & qu'elle ne peut être innocente dès qu'elle peut vous écouter? Cessez donc pour toujours de m'aimer & de me le dire, car je ne suis capable que d'ingratitude pour vous? Ha! Madame, s'écria le Comte, je ne connois que trop que je m'étois flatté: vous ne voulez que des Rois pour esclaves. Vous jugez mal de mes dispositions, répondit la Comtesse, il ne s'agit que de mon devoir, & j'ose

vous

vous dire que s'il m'étoit permis de faire un choix entre le Roy & vous, ce ne seroit pas vous, Milord, qui auriez sujet de vous plaindre; mais ne vous prévalez point de cet aveu, il ne sera favorable pour personne.

Le Comte resta dans un extrême accablement, quoiqu'il entrevît quelque lueur d'esperance dans la prévention qu'elle lui témoignoit & dans la démarche qu'elle faisoit de lui parler si tard, & d'une maniere si mysterieuse; mais elle continua toujours de le prier de ne plus troubler son repos par des soins dont elle ne lui tiendroit aucun compte. Il répondit à tout ce qu'elle lui dit avec un respect & une passion si vive, qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier d'un air penetré de douleur: Ha! Milord, pourquoi vous ai-je connu? quelle fatalité pour une jeune personne à qui l'on fait mener une vie si cachée. Hélas! Madame, permettez-moi, lui dit-il, de venir partager quelquefois vôtre solitude, je me trouverai trop heureux, & j'essayerai par mille soins empressez & par mille complaisances à vous adoucir la rigueur de cette retraite. O Dieu! repliqua-t'elle, la consolation que vous me proposez est trop dangereuse: il faut me fuir, Milord, il faut que je vous fuye.

Le Comte l'écoutoit & l'admiroit; elle lui disoit cent autres choses qui l'enchantoient; jamais momens n'ont passé si vite, & comme l'on dit qu'un horloge gouverné par l'Amour

eſt toujours dans un grand deſordre, ſans Albine le jour les alloit ſurprendre ; elle les avertit de ſe ſéparer. Le Comte auroit donné la moitié de ſa vie pour reſter encore quelques heures auprès de la belle Comteſſe, mais il n'y en avoit pas une à perdre pour ſe retirer ſans bruit : il la quitta dans un trouble & dans un chagrin qu'il eſt impoſſible de repreſenter.

Berincour attendoit le Comte le long des murs du Jardin, il ne fut pas obligé à les franchir comme il avoit fait pour y entrer, parce qu'il trouva le moyen d'ouvrir la petite porte. Albine le conduiſoit, il lui promit tant de biens & de recompenſes, qu'elle s'engagea à n'être plus qu'à lui, & de dire au Roi de ſi bonnes raiſons de la froideur de ſa Maîtreſſe, qu'il ſongeroit à ſe guerir d'une paſſion plus incommode qu'agreable.

Ainſi Monſieur de Warwick ravi d'avoir entretenu Madame de Dévonshire, ſe retira chez lui & donna ſes meilleurs momens à penſer à elle. Il y avoit employé le reſte de la nuit & commençoit à dormir vers le matin, quand on vint l'éveiller pour lui dire que le General vouloit abſolument lui parler, il entra dans ſa chambre d'un air ſi gay, que le Comte, qui le voyoit toujours fort ſerieux, croyoit rêver. Il le regardoit avec des yeux où on liſoit ſa ſurpriſe, & plus le General remarquoit ſon étonnement, plus ſa joye augmentoit.

Quel excés, s'écria le Comte ! qu'avez-

vous donc, Milord? oseroit-on vous demander quelque part à vos secrets? Ha! mon cher Milord, dit-il en l'embrassant, vous voyez l'homme du monde le plus heureux; regardez-moi bien: car sans vanité il n'y en a pas un sur la terre dont la fortune égale la mienne. Je vous entends, repliqua le Comte, cela veut dire que vous êtes tout-à-fait gueri de cette importune passion qui vous tirannisoit. Moi gueri, reprit le General brusquement? j'aimerois mieux mourir; vous pouvez compter que je suis plus malade que jamais, il faut donc que vous ayez fait quelque progrés dans le cœur de la Comtesse de Dévonshire? Oh, pour celui-là, dit le General, j'en demeure d'accord, écoutez ce qui s'est passé.

Le Peintre qui m'a vendu le Portrait de cette Dame ayant jugé par le prix que j'y ai mis, & par les leçons que je lui avois faites quand il iroit parler au Roi, pour lui persuader que c'étoit Rosemonde, que j'avois de grandes raisons d'en user de cette maniere, & qu'il falloit que mon cœur entrât pour beaucoup dans tous les soins que je prenois, n'a pas douté que je n'aimasse la Comtesse de Dévonshire; & comme il sçait les peines infinies qu'on a pour la voir, il a trouvé à propos de m'applanir ces difficultez, & m'a proposé de me faciliter un rendez-vous avec elle; je vous laisse à penser si j'ai accepté le parti, & je lui en ai fait à mon tour un très-avantageux pour sa fortune; & enfin cette nuit pendant l'obs-

curité, il m'a conduit dans le Jardin de Madame d'Anglesey, je suis entré dans sa Grotte, & par le secours de quelques bougies, j'ai vû la Comtesse plus belle que l'astre qui nous éclaire; elle a eu pour moi mille manieres gratieuses, jusque-là, qu'elle m'a demandé mon gros Diamant, qu'elle l'a mis à son doigt, & m'a donné à la place ce petit cœur de turquoise, que j'estime sans prix.

N'admirez vous pas, continua-t'il, comment ce qui nous paroît quelquefois le plus éloigné, réüssit par des endroits où l'on ne s'attendroit jamais? car à votre avis, Milord, qui se seroit douté qu'un petit Peintre eut gouverné la plus belle personne de nos jours; je lui ai demandé par quel miracle cela se pouvoit faire, il m'a répondu naïvement qu'elle ne l'auroit peut-être pas choisi pour Confident, si elle avoit eu plus de liberté; mais qu'ayant long-tems travaillé pour la Comtesse d'Anglesey, on le regardoit dans cette maison comme un ancien domestique, & qu'il parloit à la jeune Dame sans se rendre suspect. Que sur l'argent que j'avois donné de son Portrait, il lui étoit venu dans l'esprit que je l'aimois, & qu'il s'étoit hazardé de lui en faire la déclaration, que cette nouvelle lui avoit arraché un profond soupir, qu'elle s'étoit écriée: Je ne suis pas assez heureuse, hélas! il n'aime que la gloire; qu'il lui avoit rappellé là-dessus les Amours de Mars pour Venus, & d'Hercule pour Omphale; mais qu'elle avoit répondu: Ce que

vous me racontez n'eſt qu'une Fable. Jugez, Milord, ajouta le General, du plaiſir que je pouvois reſſentir par un aveu ſi naturel & ſi agréable : toutes mes prétentions ſe bornoient à pouvoir l'adorer ſans lui déplaire, & j'oſe croire à préſent que je ne ſuis pas haï.

Le Comte de Warwick ne pût l'écouter davantage ſans éclater de rire ; il n'en auroit peut-être pas eu tant d'envie, s'il avoit été moins certain d'avoir vû la Comteſſe cette même nuit. A l'air de joye que je vous remarque, dit le General, ſans lui donner le tems de parler, je connois que vous êtes ravi de ma bonne fortune ? je le ſuis à tel point, repliqua t-il, que je reſſentirois moins la mienne: le General l'embraſſa, & lui dit : En verité, Milord, je croi être le ſeul au monde qui ait un ſi bon Maître, une ſi belle Maîtreſſe, & un Ami ſi tendre. Le Comte ſuffoquoit d'envie de rire, de la prévention du General, qui donnoit dans le panneau du Peintre, & qui ſe croyoit aimé de la Comteſſe ; il ne laiſſoit pas de faire des réflexions ſérieuſes, ſur la foibleſſe des plus grands Hommes, dès qu'ils ſont fortement touchez ; & s'il avoit eu moins de ſujet d'admirer Madame de Dévonshire, il auroit dans ce moment abjuré l'Amour pour le reſte de ſa vie. Je ne doute point, Milord, dit-il au General, qu'avec le ſecours du Peintre vous ne voyez ſouvent la Comteſſe ? C'eſt un ſi grand bien, repliqua-t'il, que ſi la choſe dépendoit de moi, je la verrois tous les jours ; mais elle

a trop de mesures à garder pour s'y exposer, je n'ose la presser là-dessus, crainte que sa complaisance ne lui fit des affaires. Après quelques discours semblables, il laissa le Comte en liberté de se lever, pour se rendre chez Elisabeth.

Il avoit la derniere impatience de sçavoir d'elle le succès de sa conversation avec le Roi, il la trouva au lit, mais elle le fit entrer sans façon; il l'a voyoit souvent, & le Monarque le vouloit ainsi. Hé bien! Madame, lui dit-il, êtes-vous victorieuse? a-t'on pû résister à des charmes si puissans? avez-vous encore une Rivale? Ha! Milord, s'écria-t'elle, vous ne pouvez comprendre à quel point le Roi l'aime; je le connois trop pour n'avoir pas penetré tout ce qu'il a dans le cœur; que n'y ai-je point vû? j'en fremis, c'est un barbare; mes larmes le touchoient quelquefois; mais enfin l'idée de Madame de Dévonshire lui revenoit si fortement, que je voyois dans ses yeux une secrette colere contre moi & même de la haine. Il ne faut cependant pas qu'il croye que je sois une victime aisée à sacrifier, je me porterai à tout ce que le déesespoir inspire. Quoi, Madame, dit le Comte, vous n'avez pû tirer une parole positive qu'on n'aimera que vous? Bien loin de cela, dit-elle, il n'a jamais voulu m'avoüer sa passion, il la cache, parce qu'elle lui est chere, & craint que ma fureur ne la trouble. Il n'a pas trop de tort, répondit le Comte en soûriant, vous me paroissez peu docile sur

cet article; Je veux lui écrire, continua-t'elle, & vous charger de ma Lettre. N'allez pas lui mander, dit-il, que je suis venu vous voir; la moindre chose me rendroit suspect, je serois hors d'état de vous servir. Hé bien, repliqua-t'elle, je l'envoyerai par un autre; mais trouvez-vous auprès du Roi quand il l'a recevra. Dans le moment elle écrivit ces mots:

Est-il possible qu'il soit si tard, & que vôtre Majesté n'ait pas envoyé sçavoir à quelle heure je suis morte cette nuit; à moins d'un désastre particulier, tout autre que moi seroit étouffée de sa douleur; mais j'ai le malheur d'y survivre. Je veux croire que le Ciel me reserve au plaisir de la vangeance: Ouy, Sire, je sçaurois punir celle qui me dérobe votre cœur, c'est pour moi une perte irréparable; depuis que je l'ai faite je compte ma vie pour rien: ma Rivalle doit craindre l'excez de mon désespoir, & votre Majesté se doit reprocher éternellement de me l'avoir causé.

Le Comte de Warwick parut à peine chez le Roi, qu'il l'appella en passant dans son Cabinet; il s'assit dans un fauteuil, & lui dit: Ne sçavez-vous rien de toutes les scenes que m'a fait essuyer la jeune Elizabeth? Non, repliqua le Comte, je les ignore; ce sont des reproches, des cris, des larmes & des emportemens infinis, reprit le Roi; je voudrois pour toutes choses découvrir les donneurs d'avis. Voyez qu'il étoit nécessaire de lui dire que

j'aime la Comtesse de Dévonshire, & au fond qui le peut sçavoir? Albine trouve trop son compte dans mon commerce pour se trahir elle-même, la jeune Dame n'est pas assez simple pour en parler: Qui est-ce donc? J'espere, Sire, dit le Comte, que votre Majesté ne me soupçonne pas? Non, dit le Roi, quoiqu'en matiere d'aventures amoureuses vous soyez assez indiscret; mais au moins, reprit le Comte sérieusement, je ne le suis pas en celle-cy. Je vous dis encore une fois, continua le Roi, que je ne m'en prend point à vous; il est vrai que je suis fort chagrin de voir cette Fille si désolée, il semble qu'elle va mourir.

Le Comte qui vouloit connoître les sentimens de son Maître pour cette Dame, lui dit en soûriant: Je ne tiendrois que votre Majesté dût s'affliger si fort quand elle mourroit, vous en aimez une autre; elle vous fatiguera toujours de mille reproches: rien n'est plus désagréable que d'avoir deux maîtresses à ménager. Il est vrai, répliqua le Roi, que cela pourroit m'embarrasser, étant droit & sincere au point que je le suis; mais pour vous qui êtes le plus grand fripon du Royaume, vous en auriez trente, & vous les tromperiez toutes, sans que pas une s'en apperçût. Comme il achevoit ces mots, on lui rendit le Billet d'Elizabeth de Lucy, après l'avoir lû tout bas, & rêvé un peu, il le lût tout haut: Voilà une Fille bien outrée, dit le Roi, que vous en semble? Le Comte qui connut dans ses yeux un retour de tendresse, lui

dit: J'espere, Sire, de l'humeur dont elle est, qu'elle ne sera pas en vie ce soir; mais à qui en a-t-elle, reprit le Roi? elle se fait des chimeres pour les combattre, m'a-t'elle vû moins d'empressemens, de libéralitez, d'ouverture de cœur, où prent-elle que j'en aime une autre? Allez la trouver de ma part, & l'assûrer que si elle me perd, c'est elle qui m'y contraindra par sa méfiance; enfin remettez son esprit autant que vous le pourrez. Mais, Sire, lui dit le Comte, si vous trouvez du goût dans la nouvelle passion que vous avez prise, pourquoi s'arrêter à l'autre? Ne vaudroit-il pas mieux l'abandonner à son désespoir? Allez, dit le Roi, faites ce que je souhaite.

Monsieur de Warwick ravi de cette commission, fut chez la belle Elizabeth, & lui rendit compte de ce qui s'étoit passé, ils convinrent ensemble de tout ce qu'il devoit dire au Roi.

Il se promenoit dans le Mail de S. James, le Comte l'apperçût qui marchoit à grands pas sans parler à personne, il s'avança vers lui; le Roi s'arrêta, & lui demanda comment il avoit trouvé cette extravagante? Sire, lui dit-il, elle m'a paru fort tranquille; j'ai entré dans un long détail de vos sentimens & de vos bontez pour elle; je l'ai conjurée de croire que vous n'aviez point changé, que c'étoit ses ennemis qui lui faisoient de fausses confidences pour troubler son repos, & peut-être pour donner atteinte à votre passion; qu'elle devoit

être attentive là-dessus, afin de ne s'en pas trouver la duppe : elle m'a répondu froidement qu'elle sçavoit de science certaine, toutes les particularitez de l'intrigue ; qu'elle s'étoit flattée d'un retour sincere, de la part de votre Majesté, qu'elle ne l'esperoit plus ; que son parti étoit pris ; en effet, continua-t'il, elle s'est tournée du côté de la ruëlle, & n'a plus voulu répondre à tout ce que je lui disois : enfin après avoir attendu assez long-tems, je suis sorti ; mais en passant par sa petite galerie qui est assez sombre, j'ai senti quelqu'un qui me tiroit, j'ai regardé, j'ai vû Eleonor toute en larmes, Milord, m'a t'elle dit, ma Maîtresse a de sinistres desseins, elle veut mourir, elle m'a demandé de l'Opium, & m'a deffendu d'en parler à personne. Quoi, s'écria le Roi, elle seroit assez folle pour s'empoisonner ? En doutez-vous, Sire, dit le Comte, votre Majesté ne connoît-elle pas assez l'humeur des Angloises, elles méprisent la mort comme ces illustres Romaines, qui se la donnoient sans crainte & sans foiblesse.

Je vous avoüe, dit le Roi, avec beaucoup de mélancolie, que je ne suis point à cette épreuve ; je l'aime, c'est une désesperée ; que ferai-je ? Sire, dit le Comte, il faut vous attacher à celle qui vous plaît davantage, & laisser périr l'autre tout comme elle voudra. Ah ! je n'en suis pas capable, s'écria le Roi, & s'appuyant contre un arbre, il rêvoit profondément, lorsque celui qui recevoit les Lettres

de la Comtesse de Dévonshire, lui en présenta une.

A la vûe d'un caractere si cher, il revint à lui, & décacheta le paquet avec précipitation, il n'y trouva rien qui lui fit plaisir; elle lui mandoit, comme Albine en étoit convenuë, que la Comtesse d'Anglesey la faisoit coucher dans une chambre si proche de la sienne, que l'on n'entroit dans l'une que par l'autre; qu'elle seroit perdue sans ressource, si sa Famille découvroit qu'elle eût quelque commerce avec lui, qu'elle le supplioit de ne pas troubler son repos, par un éclat qui lui couteroit mille déplaisirs; & qu'il falloit attendre que le tems lui fournît des occasions favorables.

Le style de cette lettre étoit si different de celles qui l'avoient précedé, que le Roi s'en mit véritablement en colere; il la déchira en piéces, & dit qu'elle ne méritoit pas les égards qu'il avoit eu, qu'il y avoit dans tout cela, quelque tour de légereté, mais qu'il l'en feroit repentir: & qu'après l'avoir perduë par le bruit de sa passion, il la perdroit par celui de son indifference, qu'il vouloit l'aller voir chez elle avec toute sa Cour, & lui reprocher sa légereté.

Voilà un moyen sûr, dit le Comte, de faire mourir tout au moins trois personnes; Elizabeth de Lucy s'empoisonnera, General Talbot expirera d'ennui, si votre Majesté le traverse, & le Comte de Dévonshire emporté

& jaloux tuera sa femme : N'importe, dit le Roi, je veux une fois en ma vie contenter mon cœur, sans écouter mille égards importuns, qui nuisent à ma satisfaction. Je ne prétends pas, Sire, dit le Comte, engager vôtre Majesté à des Mesures sérieuses pour personne. Madame Elizabeth ne mérite pas que vous vous fassiez aucune violence ; le General n'est pas sage de s'être embarqué dans une telle passion ; & pour la Comtesse de Dévonshire, j'ose conseiller à vôtre Majesté de l'aimer tambour battant, dût-on l'empoisonner un quart d'heure après. Pendant qu'il parloit ainsi, le Roi rêva toujours sans lui répondre, & peu après il rentra à Witthall.

Dès qu'il eut dîné, il passa chez sa Maîtresse, il lui donna un Cachet d'une beauté singuliere : il étoit gravé sur un grand rubis, qui jettoit mille feux ; le reste étoit d'un gros diamant fait en cœur ; le corps de la Devise représentoit une Lune, & une vaste Mer avec ces mots pour Ames :

Elle fait mon calme & mon trouble.

Il lui dit là dessus mille jolies choses, & la conjura de ne le point accabler par des soupçons qu'il ne méritoit pas. La Marquise reçut le Cachet avec autant de joye que de reconnoissance; elle étoit ravie que la Devise eût été gravée pour elle ; mais enfin ses yeux s'emplirent de larmes, & elle fit encore quelques

reproches au Roi ; il crut cependant avoir assez gagné pour un jour, & ne voulut point exiger qu'elle lui nommât ceux qui l'avertissoient si bien de ce qui se passoit, mais il ne perdit pas l'envie de le sçavoir.

Il étoit si tard, avant que les conventions de la paix fussent reglées, qu'ils souperent ensemble ; le Comte ne manqua pas d'attendre le Roi, & comme il avoit une entiere liberté de lui parler : Je vois dans vos yeux, lui dit-il, le triomphe de Madame Elizabeth, & la déroute de la Comtesse de Dévonshire, Non, dit-il, vous n'en voyez pas tant, il m'en reste toujours une idée agréable, que je ne peux effacer aussi-tôt que je le voudrois; Mais, Sire, dit le Comte, oserois-je demander à votre Majesté si tout de bon vous le voulez ? Le Roi rêva un peu, & répondit ensuite : Je ne sçai ce que je veux, car je comprends une souveraine felicité à plaire à la Comtesse ; d'ailleurs je ne suis pas content d'elle, & je crains qu'Elizabeth ne meure de chagrin, si elle n'a la préference. Comment ferez-vous donc, Sire, dit le Comte ? Je veux parler à Madame de Dévonshire, ajouta le Roi. Le Comte ne craignoit rien davantage, soit par l'éclat qu'une visite de cette importance pouvoit faire, soit par la jalousie que le Comte de Dévonshire en concevroit, ou par la juste appréhension que la Comtesse ne fût éblouïe du mérite & de la grandeur de ce Monarque : enfin de quelque côté qu'il regardât la chose, elle lui pa-

roissoit fort dangereuse. Sire, dit-il, vous pourriez écrire à la Comtesse, que si elle ne ménage les momens de vous entretenir, vous sçaurez les ménager vous même, aux dépens de tout ce qui pourra lui en arriver; de telles ménaces la rendront diligente, elle surmontera toutes les difficultez; vous la verrez sans bruit, & c'est le moyen d'épargner vos deux Maîtresses. Le Roi goûta son avis, il étoit bien-aise de ne point donner de sujets essentiels de chagrin à l'une, en cherchant à plaire à l'autre.

Cependant le Comte se retira pour écrire à sa charmante Comtesse, tout ce que le cœur inspire quand on aime beaucoup, & que l'on peut se flatter de n'être pas haï. Comme il pensoit les choses avec une délicatesse & une vivacité inexprimable, il les disoit dans des termes si choisis, si naturels, & si nobles, que son esprit n'enchantoit pas moins que sa personne; il mouroit d'impatience qu'elle lui accordât la permission de la revoir; mais les mesures qu'il falloit garder étoient trop grandes pour risquer si-tôt un rendez-vous de cette importance.

L'empreinte de la clef de la porte du Jardin, ayant été prise avant que d'être renduë à la Comtesse d'Anglesey, Albine l'envoya au Comte, pour qu'il en fit faire une pareille; il en chargea aussi-tôt Berincour, & celui-ci parla à un serrurier, qui lui fit de grandes difficultez, afin d'en tirer une récompense pro-

portionnée à ce service.

Le Comte ressentoit une joye infinie d'être maître de la clef du Jardin, & il attendoit avec une impatience sans égale, quelque occasion favorable pour s'en servir, lorsque le Roi envoya avant le jour chez lui, l'avertir de se rendre à Witthall : il y courut, & le trouva déja dans son Cabinet, fort inquiet de ce que le Roi Henry avoit obtenu des troupes de la Reine d'Ecosse, & que la Reine sa femme, par le moyen de son pere René d'Anjou, Roi de Sicile, ayant ménagé l'esprit du Roi de France, il lui donnoit deux mille hommes, qu'elle conduisoit elle-même comme une Amazone : Toutes leurs forces unies, dit-il au Comte, marchent vers nous, allez donc en diligence joindre votre Frere, & vous opposer à nos ennemis. Le Comte jusqu'alors, n'avoit eu que de la joye quand il s'étoit éloigné de Londres pour aller commander les Armées ; mais il sentit dans cette occasion, que le Dieu d'Amour étoit plus fort que celui de la Guerre. Le Roi fut surpris de sa tristesse & de son silence : Qu'avez-vous, lui dit-il, Sire, j'en suis vivement touché, & j'espere m'acquitter si bien de mon devoir, que vous n'aurez pas lieu de regretter la préference que votre Majesté m'accorde. Ha! je pénetre, ajouta le Roi, que vous aimez? Ne pénetrez rien, Sire, repliqua le Comte en soûriant, je vais me préparer à vous obéir. En effet, il retourna chez lui, mais avec un chagrin affreux ; il envoya

confulter Albine par Berincour ; il lui promettoit tout ce qu'elle voudroit au monde pour lui ménager un moment, où il pût dire adieu à fa belle Maîtreffe : Mais quelque foigneufe qu'elle fût de le chercher, il ne fe préfenta point, & Madame de Dévonshire ne voulut pas aider à le faire trouver ; de forte qu'il lui écrivit avec autant de paffion que de refpect, & après bien des irréfolutions, elle lui fit la réponfe pour lui fouhaitter une heureufe campagne & un heureux retour. Il eft vrai qu'elle en fut fâchée prefque auffi-tôt. Albine, dit-elle, que deviendrois-je fi mon billet étoit trouvé ? il ne fuffit pas d'être innocente, il faut que perfonne ne puiffe nous croire coupables. Vous vous préparez de longues peines, Madame, lui dit cette vieille femme. Ignorez-vous qu'on a toûjours lieu de s'applaudir quand on a rien à fe reprocher ? Mais, mon Dieu, le puis-je, Albine, reprenoit la Comteffe, & m'eft il permis d'écrire à Monfieur de Warwick ? En un mot, voudrois-je que le Comte de Dévonshire fût mon Confident ? Elle parloit ainfi quand fa Lettre étoit déja entre les mains du Comte qui ne pouvoit plus fe réfoudre à lire autre chofe, car il en étoit charmé.

Il fut obligé, malgré fon empreffment pour la voir, de partir & de fe joindre au Marquis de Montaigu fon Frere ; la Bataille fe donna proche d'Exham, le malheur ordinaire de Henry, le contraignit à chercher fon falut dans la fuite ; il abandonna fes plus fideles fer-

viteurs

teurs aux Victorieux; ainsi Edoüard voyant Henry Duc de Sommerset, Robert Comte de d'Humgerford, & Thomas Rosse à son pouvoir, il leur fit trancher la tête sans aucun quartier.

Pendant que l'infortuné Henry se sauvoit, sans tenir aucune route certaine, la Reine Marguerite sa femme qui affrontoit le péril au milieu de l'Armée, voyant la sienne en déroute, ne songea plus qu'à la conservation du Prince de Galle: Ce jeune enfant lui tenoit lieu de tout, elle le prit devant elle, & poussant son cheval dans une grande Forêt, elle s'y cacha plusieurs jours de suite, ne marchant que la nuit: mais il falloit vivre. Ils ne trouvoient que des fruits sauvages, & son cher Fils ne pouvoit résister à la fatigue & au besoin; cette tendre mere désolée imploroit le secours du Ciel, & cette grande Reine croyant que rien ne pouvoit augmenter ses malheurs, elle tomba entre les mains d'une troupe de voleurs, qui ne resterent pas médiocrement surpris de trouver dans un lieu si écarté, une Dame si belle & si magnifiquement vêtuë; son air majestueux auroit pû imposer du respect à tous autres qu'à des scelerats. Ils lui laisserent à peine une juppe, & l'ayant dépouillée de ses riches habits, & des pierreries dont ils étoient couverts, le partage causa entr'eux une grande contestation; la Reine les voyant courir à leurs armes, jugea bien que c'étoit le seul moment favorable pour se sauver; elle prit son Fils

entre ſes bras : ainſi chargée d'un fardeau que l'Amour rendoit leger, elle s'enfuit dans un bois voiſin, & marcha juſqu'à ce que toutes ſes forces l'abandonnerent. Alors ſe jettant à terre : C'eſt ici mon cher Enfant, diſoit-elle au Prince, en moüillant ſon viſage de ſes larmes, & le ſerrant entre ſes bras, c'eſt ici où la Reine d'Angleterre & l'heritier de la Couronne vont mourir. Comme elle diſoit ces mots, un voleur qui alloit rejoindre ſa troupe paſſa ſeul dans le lieu où cette Princeſſe ſanglottoit. Si-tôt qu'elle l'apperçut, elle prit du courage, & s'addreſſant à lui : Tiens, mon ami, dit-elle, en lui préſentant le Prince, ſauve le Fils du Roi; Cet homme touché de pitié & de reſpect, reçût avec joye l'Auguſte dépôt de la Reine, & la ſoûtenant pour lui aider à parvenir juſqu'au rivage, elle s'y embarqua, & prit port à l'Ecluſe, d'où elle ſe rendit à Bruges; elle y laiſſa ſon Fils, ayant trop de chemin à faire pour obtenir de nouveaux ſecours d'hommes & d'argent.

Cependant l'infortuné Henry s'étoit jetté dans une place de la Principauté de Galle, où craignant de ne pouvoir pas aſſembler aſſez promptement ſes amis & ſes fideles ſujets, il quitta ce lieu, ſe déguiſa, & fut preſque auſſitôt reconnu, pris & conduit à Londres : Edoüard l'y renferma dans la Tour, & lui fit ſouffrir une longue captivité.

Le Comte de Warwick étant déja de retour, ſa paſſion pour la Comteſſe de Dévons-

hire ne lui permettoit pas de moissonner jusqu'aux derniers Lauriers; il laissa le soin à son frere de dissiper les foibles restes d'une Armée battue. Edoüard reçût le Comte avec mille témoignages d'amitié & de distinction; il loüa infiniment sa conduite & ses actions.

Pour la Comtesse de Dévonshire, elle ne put être indifferente à sa gloire & à son retour; ils auroient bien souhaité se voir, mais il s'y trouvoit des impossibilitez qui faisoient languir le Comte, & qui lui donnoient lieu d'écrire à cette aimable Personne, des Lettres si touchantes, qu'elle ne pouvoit les lire avec indifference.

Les choses étoient en cet état, lorsque le Roi étant allé à la chasse du côté d'Oxfort, il se trouva si proche d'une maison, où étoit la Veuve du Duc de Betfort, Regent en France sous le Roi d'Angleterre Henry IV. & son Oncle, qu'il ne voulut pas se dispenser de la voir. Cette Dame se nommoit Jacqueline de Luxembourg, Fille aînée de Pierre de Luxembourg, Comte de S. Pol, mais malgré toute l'élevation de sa maison, l'Amour la contraignit de s'abaisser jusqu'à un simple Gentilhomme, appellé Richard de Riviere, qu'elle épousa en secondes nôces, dans le tems où tout ce qu'il y avoit de plus Illustre en France & en Angleterre, souhaitoient son alliance : elle eut plusieurs enfans de ce mariage, entr'autres Elizabeth de Riviere, doüée de toutes les graces de l'esprit & du corps, qui forment une per-

ſonne parfaite. Il y avoit ſi peu de biens dans ſa maiſon, que ſes parens ne ſe trouverent point en état de la faire parcître à la Cour, ils la marierent à Jean Grey, dont la naiſſance n'étoit pas plus élevée que la ſienne.

Ce Gentilhomme médiocrement riche, & naturellement jaloux, prit volontiers le parti de vivre chez lui; & lorſqu'il fut obligé d'aller à l'Armée, il laiſſa ſa femme avec la Ducheſſe de Betfort; mais il fut tué, & comme elle étoit encore très-jeune, elle ne quitta point ſa mere; ainſi toute cette Famille unie goutoit en repos les plaiſirs innocens de la campagne: ce qui étoit bien different de l'élevation, où la Ducheſſe de Betfort s'étoit vûë: car ſans compter le bien de ſon mari & le ſien, il avoit deux cent quarante mille écus de penſion, ce qui étoit prodigieux en ce tems là.

Le Roi avoit choiſi pour aller à la Chaſſe, un de ces beaux jours, où le ſoleil eſt caché, ſans qu'on reſſente ni vent, ni poudre, ni chaleur; le Duc de Gloceſtre ſon Frere, & le Comte de Warwick l'accompagnoient; le reſte des chaſſeurs étoit demeuré dans la Forêt, attendant ſon retour.

Madame Grey ſe promenoit dans une longue avenuë, & tenoit par la main Thomas & Richard Grey ſes deux fils: ils étoient ſi beaux & ſi jeunes, qu'ils reſſembloient à des Amours autour de Venus: ſon habit étoit ſimple, mais d'une propreté parfaite, & le bon goût régnoit ſur toute ſa perſonne.

Comme elle n'avoit jamais vû le Roi, ni aucun de ceux qui le suivoient, le premier de ses soins fut de baisser un grand voile sur son visage, & de les saluer sans s'arrêter, & sans jetter les yeux sur eux : des manieres si modestes ne plûrent pas moins au Roi que l'extrême beauté qu'il lui avoit remarquée ; & bien qu'il la connût aussi peu qu'elle le connoissoit, il n'hésita pas à mettre pied à terre pour l'aborder, avec cet air de politesse & de noble fierté qui caractérise aisément ceux qui l'ont : Après l'avoir saluée, il lui demanda galamment si elle ne craignoit point étant seule, que quelqu'un ne voulût être le Pâris d'une si belle Hélene ? Elle lui répondit que ces sortes d'aventures étoient reservées au tems d'Homere, & qu'il n'y avoit dans son désert ni Pâris, ni Hélene. Plus le Roi l'écoutoit, plus il aimoit à l'entendre ; il s'informa des nouvelles de la Duchesse de Betfort, & sçût insensiblement que Madame Grey étoit sa Fille.

Comme ils approchoient de la maison où elle étoit, la Duchesse qui regardoit par les fenêtres de son Cabinet, ne resta pas médiocrement surprise d'appercevoir sa Fille entre le Roi, le Duc de Glocestre & le Comte de Warwick : elle courut au devant d'eux, & pour l'accüeil qu'elle faisoit au jeune Monarque, Madame Grey demeura confuse dans la crainte d'avoir peut-être manqué au respect qui lui étoit dû : L'attention qu'il avoit pour elle, lui fit pénetrer ce qu'elle pensoit. Que ne lui dit-il pas

de joli & de galant ! elle n'avoit jamais tant trouvé d'esprit à personne; mais la conversation ne se soutenoit point, il tomboit tout d'un coup dans une rêverie dont il ne pouvoit plus se retirer; puis prenant les deux petits Enfans de la jeune Veuve, il les caroissoit en regardant tendrement leur mere.

Le Comte de Warwick moins occupé, entretenoit la Duchesse de Betfort, & remarquoit la naissante passion du Roi; il conjura ces deux Dames de venir demeurer à Londres; Je vous assûre, dit-il à la Duchesse, que Madame la Duchesse d'Yorck sera ravie de vous revoir, vous avez passé une partie de vos beaux jours ensemble, il est bien juste que vous lui en renouvelliez la mémoire, & qu'étant Roi, je fasse pour vos enfans ce que je ne pouvois faire étant Comte de la Marche.

Mesdames de Betfort & de Grey, le remercierent avec les sentimens de la plus vive reconnoissance. Comme il eut peur qu'on ne s'apperçût trop du plaisir qui le retenoit chez elle, il se fit un effort pour prendre congé des Dames; mais il ne put s'empêcher de parler mille fois de la belle Veuve, comme d'un chef-d'œuvre parfait.

Quelques jours après, il dit au Comte de Warwick qu'il en avoit une idée si vive, qu'il falloit mourir ou la revoir; qu'il craignoit cependant de lui déplaire s'il retournoit si promptement chez elle, & qu'il le prioit de penser à quelque moyen, qui pût

l'attirer à la Cour. Le Comte, dont l'esprit étoit fort vif, repliqua que toute cette famille n'étoit pas riche, qu'il falloit donner des Charges au pere & aux freres de Madame Grey, des pensions à ses enfans pour être élevez à la Cour, une place à la Duchesse de Betfort chez Madame la Duchesse d'Yorck; & que tous ces bienfaits qui environneroient Madame Grey l'engageroient à laisser sa solitude pour venir goûter les plaisirs du grand monde.

Le Roi goûta extrémement ce que le Comte lui disoit. Il combla en peu de tems toute cette maison de ses bienfaits; la Duchesse de Betfort & son mari vinrent à Londres avec leurs enfans : mais la belle Veuve, qui étoit la seule qu'on y vouloit n'y vint pas. Le Roi en ressentit un chagrin vif qui l'obligea de l'aller chercher; il lui fit mille reproches sur son indifference & il n'oublia rien pour l'engager à se rendre à la Cour. Vous étes trop dangereux, Sire, lui dit-elle avec un air de gayeté charmant; jusqu'ici ma vertu n'a point été combattuë; seule dans mon domestique au fond d'un Village, occupée à plaire à mon mari, ou occupée de sa perte, je n'ay rien vu que j'aye eu lieu de craindre; mais si je vous voyois souvent, je sens bien, Sire, que je devrois vous craindre beaucoup; je sens encore mieux que ma vertu est trop fiére pour que je voulusse être vôtre Maîtresse, & que ma fortune n'est pas assez bonne pour me promettre un

Trône : Je dis, continua-t-elle aussi-tôt, à vôtre Majesté, ce qu'une autre ne lui diroit peut être qu'au bout de quelques années ; mais j'aurai au moins la satisfaction de ne vous point chagriner par des espérances trompées.

Le Roi n'étoit pas accoutumé à s'entendre tenir un langage si rempli de franchise, il rêva quelque tems & lui dit ensuite qu'elle pouvoit attendre tout de son mérite ; qu'il ne seroit jamais heureux sans elle ; qu'il lui promettoit de l'épouser, mais qu'il falloit que ce secret demeurât enseveli : qu'il avoit encore des Ennemis qui pourroient se prévaloir contre lui du mariage qu'il feroit avec elle ; qu'il la conjuroit donc de se fier à la parole d'un Prince qui l'adoroit, & que si elle ne vouloit pas venir à Londres, il étoit résolu de l'aller chercher tous les jours à la campagne.

Elle trouva que le Roi faisoit tant de choses en sa faveur lorsqu'il vouloit bien entendre les propositions d'une alliance si inégale, qu'elle n'eut pas la force de lui refuser plus long-tems d'aller à la Cour ; elle se rendit à Witthall chez la Duchesse de Betfort sa mere.

Les Visites que sa Majesté avoit renduës à cette belle Veuve faisoient déja du bruit, & la joye qu'il fit paroître quand elle arriva, jointe à tous les soins qu'il prit pour son appartement, causerent une jalousie extrême à Elizabe de Lucy. Madame Grey qui avoit son poin de veuë songea qu'il falloit mettre le

Comte

Comte de Warwick dans ses intérêts; de sorte qu'elle le prévint par une distinction & une confiance, dont il ne pouvoit manquer de lui tenir compte. Elle le conjura d'être de ses Amis, & de vouloir lui donner quelques lumieres sur les personnes qu'elle devoit craindre.

Le Comte ravi de cette commission, lui parla de la Comtesse de Dévonshire, comme de celle pour qui le Roi avoit plus de penchant. Il lui demanda un secret inviolable, & lui promit de l'avertir de ce qui pourroit être contre ses interêts : de sorte qu'aussi-tôt que le Roi marquoit de tendres retours pour cette Comtesse, Monsieur de Warwick le disoit ou l'écrivoit à Madame Grey, & celle-ci employoit les larmes ou les ménaces de se retirer; tout cela si à propos, que le Roi lui cachoit avec le dernier soin les foiblesses de son cœur; mais il ne laissoit pas de chercher toujours les moyens de plaire à la Comtesse de Dévonshire; il lui écrivoit par Albine, tantôt en Amant, tantôt en Maître, & toujours comme un Monarque passionné : mais elle étoit si vivement touchée du mérite de Monsieur de Warwick, que quelque attention qu'elle eût pour l'éloigner de son soûvenir, il y étoit toûjours présent; c'étoit le seul plaisir qu'elle fût capable de goûter. Du reste, rien ne pouvoit lui donner de la joye; elle ne vouloit plus s'habiller, elle se reprochoit en secret une parure qui n'étoit pas employée à lui plaire, & nulle conversation ne lui étoit si agréable que celle d'Albine,

parce qu'elle ne pouvoit parler qu'à elle, de celui qu'elle aimoit déja trop pour le repos de sa vie.

La Comtesse d'Anglesey qui étudioit soigneusement sa Fille, ne faisoit part à personne de la surprise où la jettoit un changement si extraordinaire; enfin elle résolut de lui parler. Elle se promettoit d'un âge si peu avancé, & d'une éducation si excellente un aveu sincere; de sorte que sans qu'il y parut aucune affectation, elle descendit un jour dans le Jardin à l'heure où il fait encore trop chaud, pour se promener long-tems sans en être incommodée; elle s'appuyoit sur la Comtesse. Feignant que le Soleil lui faisoit mal, elle entra dans la Grotte moins pour s'y reposer que pour l'entretenir avec liberté.

Il m'est impossible, dit Madame d'Anglesey lorsqu'elles furent assises, de vous voir plus long-tems dans l'état où vous êtes, sans vous demander ce qui peut le causer? ce n'est point par curiosité, ce n'est pas non plus par un esprit sévere, & pour me rendre terrible: non, ma chere Fille, je ne ne veux ni vous gronder, ni vous faire des reproches; l'on tombe aisément à vôtre âge, dans des fautes que l'on ne connoît point, je ne souhaite rien que de vous fournir des armes pour combattre; je veux connoître vos peines afin de les soulager; croyez moi, ma Fille, en m'ouvrant votre cœur, vous ne hazardez rien; en me le fermant, vous hazardez tout, laissez-moi la liberté d'y entrer & ne craignez point que la ren-

contre imprévûë de quelque Etranger que je n'y cherche pas, me surprenne & m'irrite; je mêlerai mes larmes aux vôtres, & je vous servirai de bouclier pour vous deffendre de tous les traits trop dangereux d'un ennemi que vous avez peut-être la foiblesse de ménager.

Pendant qu'elle parloit, la jeune Comtesse minutoit confusément dans son esprit ce qu'elle devoit répondre, & le parti qu'elle pouvoit prendre dans une rencontre si pressante: elle sçavoit que sa mere étoit remplie d'esprit & de pénetration, hautaine, entêtée de ses opinions, qui ne se détromperoit pas de ce qu'elle avoit imaginé par tout ce qu'elle auroit pû lui dire: mais quelle affliction de sacrifier le Comte de Warwick! son cœur ne pouvoit s'y résoudre, étant un aveu qui lui auroit coûté pour toujours le plaisir de le voir; cependant le discours de sa mere s'achevoit, il falloit y répondre, ou s'accuser par un silence qui auroit été mal expliqué.

Elle prit tout d'un coup son parti, & se jettant à ses pieds: Madame, lui dit-elle, je suis criminelle d'avoir pû vous cacher une chose dans laquelle je devois recourir à vous pour me conduire: c'est cela seulement que j'ai lieu de me reprocher, car je suis incapable de prendre aucunes impressions contraires à mon devoir: je vais vous avoüer sincerement, que ce qui me rend mélancolique depuis quelque tems, c'est la vive persécution du Roi; vous verrez par cette Lettre ses sentimens pour moi,

& les miens pour lui : vous verrez mon dessein de faire un éclat ; je tremble pour la fortune de mon Pere & de mon Mari, j'esperois toujours que mes rigueurs le fatigueroient sans l'irriter ; voyez, Madame, voyez sa colere.

En achevant ces mots, elle présenta à sa mere la derniere Lettre du Roi qu'Albine lui avoit renduë, elle la lut, elle répandit dessus des larmes de joye, puis serrant sa Fille entre ses bras : Ma chere Enfant, lui dit-elle, ne craignez rien pour personne ; nous sommes trop heureux que vous soyez née avec tant de vertu ; qui, ne courroit risque à vôtre âge d'être éblouïe par la passion d'un grand Roi si aimable ? mais qu'il est dangereux de s'y fier ! Vous voyez l'infidelité qu'il fait pour vous à la belle Elizabeth de Lucy, & à l'aimable Madame Grey ; elles qu'il aimoit si cherement, & qui sont si charmantes. Soyez persuadée que vous seriez encore moins capable de le fixer, parce qu'elles ont plus d'adresse & plus d'usage du monde que vous ; laissez, laissez tonner le Roi, nous en dût-il coûter à tous la vie.

Cette vertueuse mere s'attendrit fort en cet endroit ; elle donna un libre cours à ses larmes, & la Comtesse ne pût s'empêcher d'en répandre ; elle étoit restée à ses pieds, elle parloit avec action & véhemence, au moment que les Comtes d'Anglesey & Dévonshire entrerent dans la Grotte.

L'état où elles étoient les surprit, la Com-

teſſe d'Angleſey penſa auſſi-tôt que rien n'étoit plus propre à faire tort à ſa Fille dans l'eſprit de Monſieur de Dévonshire, qu'il s'imagineroit peut-être qu'elle lui faiſoit quelques reprimandes ſur ſa conduite; & comme elle ſçavoit qu'il avoit déja eu des ſoupçons à cauſe de la rencontre de ſa femme avec le Roi dans la Forêt, & qu'il lui en parla alors d'une maniere dure & ſéche, elle dit à Monſieur d'Angleſey, & à lui, d'écouter ce qu'elle vouloit leur apprendre. Vous louërez ſans doute la Comteſſe de Dévonshire, continua-t'elle, de la maniere droite & naïve dont elle en uſe, la voilà qui me remet entre les mains une Lettre du Roi pleine de ménaces, ſi elle continue de le traiter avec indifference.

Le Comte de Dévonshire rougit, & prenant la Lettre d'un air auſſi inquiet que bruſque; il en reconnut l'écriture, & lut avec beaucoup de plaiſir les plaintes de ſon Maître; il dit à Madame d'Angleſey qu'il n'avoit jamais douté que ſa femme ne tînt une pareille conduite, qu'il connoiſſoit la bonté & la droiture de ſon cœur, & que c'étoit une choſe digne d'elle, de préferer ſon devoir à des idées ſi flatteuſes. Le Comte d'Angleſey de ſon côté ne pouvoit marquer juſqu'où alloit ſa ſatisfaction. La jeune Comteſſe parloit peu, & ſe reprochoit de ne pas ſacrifier le Comte de Warwick de la même maniere qu'elle ſacrifioit le Roi.

Quand leur converſation fut achevée, elle ſe retira pour entretenir Albine de ce qui s'é-

toit passé;celle-ci ne manqua pas d'en informer Monsieur de Warwick: mais il jugea aussitôt que la Famille de la Comtesse ne la laisseroit guere long-tems à Londres; que tout leur deviendroit suspect, & qu'il devoit se préparer à une cruelle séparation.

Ce qu'il avoit prévû, arriva. Monsieur de Dévonshire dit à son beau-pere, que le Roi se rebuteroit difficilement, & que le meilleur moyen pour lui faire oublier la Comtesse, c'étoit que Madame sa Mere l'emmenât à Twitnam. Le Comte d'Anglesey approuva si fort sa pensée, que l'on donna secrettement ordre aux choses nécessaires pour le voyage: Cependant le Roi étoit toûjours dans une inquiétude extrême; il vouloit aller chez Madame de Dévonshire, & ne differoit cette visite qu'à cause de Madame Grey, pour laquelle sa passion prenoit tous les jours de nouvelles forces; & le Comte de Warwick n'oublioit pas de son côté à persuader au Roi, que rien n'étoit plus beau ni plus aimable qu'elle: il faisoit valoir tout ce qu'elle disoit: elle expliquoit à son avantage ce qu'elle ne disoit pas, & même ce qu'elle n'avoit jamais pensé.

La Comtesse de Dévonshire fut informée par sa mere du déssein que l'on avoit pris de la mener à la campagne:cette nouvelle lui causa une sensible douleur; elle confia sa peine à Albine, & lui deffendit de la faire sçavoir au Comte de Warwick: mais la perfide Vieille ne lui obéit pas. Elle ajoûta que sa Maîtresse

ne pouvoit lui dire adieu, à moins qu'il n'arrivât quelque évenement imprévû. Le Comte à cette nouvelle pensa se désespérer : il marchoit à grands pas dans sa chambre, lorsque le General entra brusquement; ses yeux étoient sombres, & son air chagrin. Ha, dit-il, Milord, je viens d'apprendre une chose qui m'accable ; la Comtesse de Dévonshire part avec Madame d'Anglesey pour Twitnam, elle me l'écrit, & ce qui me tuë, c'est qu'on soupçonne que je lui ai parlé. Je suis donc cause de la jalousie de son mari, & de la séverité de sa mere : je ne la verrai plus; quel changement de fortune pour un homme heureux. Je vous plains, repliqua le Comte: mais enfin, vous restez avec la certitude d'être aimé. Cela ne me soûlage point, reprit le General, je crois que je préfererois à l'heure qu'il est sa rigueur à ses bontez : Elle ne tardera peut être pas à revenir, dit le Comte, figurez-vous de quel agrément sera suivi son retour : Figurez-vous plûtôt, s'écria-t'il, ce que je souffrirai par son absence. Je dois la voir demain pour lui dire adieu; & ce n'est pas sans peine que le fidele Peintre me ménage ce moment. Le Comte l'en felicita, il avoit tant de choses dans l'esprit, qu'il ne voulut point l'arrêter par des questions inutiles ; il lui dit seulement qu'il ressentoit ce contre-tems comme s'il l'eût regardé lui même, & qu'il lui devoit la justice de croire qu'il en étoit aussi touché que lui.

Dès qu'il fut en liberté d'écrire, il employa son esprit & les charmes qu'il sçavoit si bien répandre sur ce qu'il disoit, pour persuader à la Comtesse que si elle partoit sans qu'il pût la voir, il en mourroit de douleur. Elle fut touchée des expressions tendres & soumises de cette Lettre, & elle n'auroit peut-être pas été fâchée de lui accorder cette grace : mais quel moyen de risquer une chose si importante, dans une maison remplie de monde ? elle en parla le soir avec Albine.

Cette vieille Gouvernante écouta à peine la Comtesse qui lui représentoit la jalousie & la valeur du Comte de Dévonshire, & que le Comte de Warwick étant découvert, on lui feroit un mauvais parti. Albine, dis-je, qui avoit plus d'avarice que de prudence, repliqua, qu'au pis aller, le Comte diroit qu'il venoit de la part du Roi, & que sans doute, on n'en useroit point mal avec lui de peur d'irriter le Monarque. La Comtesse n'en convint qu'avec beaucoup de peine ; elle avoit remarqué depuis quelques jours, qu'on témoignoit une défiance pour elle qui n'étoit point ordinaire, & sur le moindre soupçon, tout auroit été en allarme : mais qu'il est aisé de gagner une jeune personne déja touchée ! Albine se promit d'applanir toutes les difficultez. Elle ajouta donc que le Comte de Warwick mourroit s'il recevoit des preuves d'une dureté si opiniâtre : il n'en fallut pas davantage pour convaincre la Comtesse qu'elle pouvoit le voir.

Il eſt aiſé de croire qu'il ne manqua pas au rendez-vous ; bien que ce dût être fort tard, il ſe leva fort matin, & ſon impatience lui perſuada que le jour ne vouloit plus finir ; Que ne dit-il pas au Soleil ? tout ce qu'un Amant ſçait dire quand il eſt dans ſes frêneſies ; il appella cent fois la nuit à ſon ſecours : dès qu'elle eut couvert les cieux de ſon voile ſombre, il ſe couvrit d'un grand manteau, & ſuivi ſeulement du fidele Berincour, il parvint à la petite porte du Jardin, ne doutant point que ſa nouvelle clef, qu'il n'avoit pas encore eſſayée ne l'ouvrit ſans peine. Il ſe donna des ſoins bien inutils pour en venir à bout, elle étoit mal limée, & ſe caſſa dans la ſerrure : Que faire après ce malheur ? il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, que d'eſcalader les murailles ou de s'en retourner : Il auroit mieux aimé être tué en tentant le premier, que de s'éxemter du péril par l'autre. Ainſi ſans héſiter, il grimpa, comme il avoit déja fait la premiere fois ; & il alloit ſauter dans le Jardin, lorſqu'il le vit plein de gens qui tenoient des flambeaux, & qui paroiſſoient occupez à chercher quelque choſe.

En effet Madame d'Angleſey ayant perdu le Portrait de la Ducheſſe d'Yorck, qu'elle portoit toujours à ſon bras, elle ne s'en étoit apperçûe qu'en ſe mettant au lit ; & après avoir fait chercher dans tout ſon appartement, elle commanda que l'on parcourût les allées du Jardin, de peur que la péſanteur de l'or & des

diamans ne le fit enfoncer dans le sable.

Comme tous les Domestiques n'étoient pas également occupez à cette recherche, quelques-uns en levant la tête, apperçûrent le Comte de Warwick prêt à s'élancer dans le Jardin; ceux qui le virent ne douterent pas que ce ne fut un voleur; ils se prirent à crier de toutes leurs forces; le Comte connut que le meilleur parti pour lui, étoit de se retirer en diligence; mais son Gentilhomme qui s'étoit un peu éloigné, ne croyant point qu'il alloit revenir si promptement, ne se trouva pas assez-tôt au pied du mur pour lui aider;de sorte que n'ayant pas de ce côté-là comme de l'autre, un espalier pour descendre, il tomba fort rudement, & se blessa au bras de telle sorte, qu'il crut se l'être cassé.

Malgré la douleur qu'il souffroit, il se hâta de s'éloigner du lieu fatal où il s'étoit promis de voir une personne si chere. La maniere précipitée dont il marchoit, regardant derriere lui, & disant de tems en tems à son Ecuyer: Ne nous suit-on point? persuada un homme, qui par hazard les entendit, que c'étoient des voleurs: il en avertit le Guet qui fondit sur eux & qui les eut plûtôt entouré qu'ils n'eurent mis l'épée à la main pour se deffendre de la violence qu'on leur faisoit.

Le Capitaine de cette Escoüade étoit yvre & brutal; il demanda au Comte qui il étoit, d'où il venoit, & où il alloit. A cela on ne lui répondit rien, autant par mépris que par la ne-

cessité de se taire, car ils n'étoient pas encore bien éloignez du Jardin, & ils présupposoient, comme en effet cela étoit vrai, que les Comtes d'Anglesey & de Dévonshire seroient avertis que l'on avoit veu un homme sur la muraille.

Il est vrai aussi que l'on courut à la petite porte, & que l'inquiétude augmenta quand on trouva la clef rompuë; il y eut là dessus des raisonnemens infinis où la secrette jalousie du Comte entroit pour quelque chose. La Comtesse voyoit ses projets renversez, & la necessité de partir achevoit de la desoler: Elle n'osoit témoigner son inquiétude; mais bien qu'elle en cachât une partie, il ne laissoit pas de paroître une certaine agitation dans ses yeux qui pouvoit être aisement remarquée.

Pour revenir au Comte de Warwick, lorsqu'il se trouva au milieu de la Brigade du Guet, il crut qu'il suffisoit de donner de l'argent au Capitaine pour obtenir qu'il le laissast aller sans faire une information desagreable de son nom. Il avoit rempli ses poches de piéces d'or pour Albine, & n'ayant pû parvenir à la voir, il les offrit au Capitaine; sa liberalité lui fut nuisible, cet homme jugea encore mieux qu'il s'agissoit d'un vol important; il s'apperçût même qu'il étoit blessé au bras & qu'il cachoit soigneusement son visage. Il prit là-dessus la resolution de l'arrêter, comme l'on arrête tous ceux qui ne veulent pas se faire connoître lorsqu'on les rencontre la nuit.

Il y a des bancs à Londres à chaque coin de ruë attachez contre le mur ; l'on y fait asseoir ceux que l'on soupçonne ; on passe leurs jambes dans des ais troüez exprés, sur lesquels on en rabat un autre fort épais qui se ferme avec une serrure ; il est impossible que l'on fasse un pas sans se rompre les jambes & cette espece de morgue réjoüit médiocrement ceux que l'on y expose.

Quand le Comte vît qu'il n'étoit pas en état de se garantir de cette desagreable avanture, il tira le Capitaine à part : Je veux bien, lui dit-il vous confier que je suis le Comte de Warwick, laissez-moi aller & tenez la rencontre secrette. A ces mots le Capitaine qui ne lui voyoit point l'Ordre de la Jarretiere ni le S. Georges brodé que les Chevaliers portent sur leurs Juste-au corps, ne douta pas que ce ne fût un fourbe ; ne pouvant comprendre qu'un aussi grand Seigneur se fût exposé à aller pendant la nuit si mal accompagné : Va, lui dit-il, quand je ne te soupçonnerois pas d'être un frippon, l'impudence avec laquelle tu prens le nom d'un homme si considerable, te coûteroit cher. Alors sans vouloir l'entendre davantage, il l'attacha par les pieds, bien résolu de les mener son Gentilhomme & lui, dés qu'il feroit jour, chez le Comte de Warwick.

Il est aisé de juger de la situation de son esprit dans une telle rencontre. Depuis que le monde est monde, disoit il à Berincour, s'est-il trouvé une avanture semblable à la

mienne ? Je m'en consolerois si j'avois dit adieu à la Comtesse; mais je suis si malheureux qu'on l'emmene sans que je la voïe; outre que la blessure que je me suis faite ne sera pas si-tôt guerie; de sorte que tout ce qui pouvoit m'arriver de fâcheux m'arrive; Je te défie, bizarre Fortune, s'écrioit-il, de me faire pis: Cependant, ajoutoit-il aprés quelques momens de reflexions: Qui ne voudroit pas en Angleterre être à ma place, & où seroit-on à l'heure qu'il est ? assis sur un banc au coin d'une ruë, les jambes prises dans des antraves bien serrées & qui s'enflent: Voilà pourtant où ceux qui voudroient être dans ma place se trouveroient en dépit d'eux; car assûrement j'y suis en dépit de moi. Il faudra bien, Milord, dit son Gentilhomme, que cela finisse avec le jour, celui qui voudroit être Comte de Warwick n'auroit point un trop méchant parti pour le reste de sa vie: Je ne sçai ce qui vous en semble, dit-il, pour moi j'aimerois mieux être crocheteur; car enfin celui ci travaille tant que le jour dure; dès qu'il cesse, il goûte mieux le plaisir du repos qu'un General qui vient de gagner une Bataille; il n'a point de Maître & n'est pas obligé de se contraindre pour lui plaire; a-t'il une Maîtresse, il la voit sans garder aucune mésure, il meurt toûjours d'appetit & créve de santé, quand sa Femme le chagrine il se donne le plaisir de la battre; il ne craint ni les Grands ni les Voleurs, on ne sçauroit diminuer sa fortune, son Souverain

ignore s'il eſt habitant de la terre, & il n'en connoît point d'autre que celle où il vit le mieux. Quelle comparaiſon avec des Courtiſans comme nous ? Comme vous, Milord, s'écria Berincour ? ſe peut-il une étoille plus heureuſe que la vôtre ? le Roi vous doit ſa Couronne, & tout ce qu'il peut jamais faire pour vous, eſt au deſſous de tout ce que vous avez fait pour lui. Je n'en ſuis pas moins à plaindre à l'heure qu'il eſt, reprit le Comte, & je ne me laſſe point d'admirer la bizarrerie continuelle de la Fortune ; il me ſemble que je vois le caprice & le hazard qui jouënt l'un contre l'autre, le ſort des pauvres mortels, & qui décident toûjours en maîtres de ce qui les regarde. Il parloit ainſi pour ſe diſtraire un peu du noir chagrin qui l'accabloit quand ils entendirent aſſez proche d'eux, crier au meurtre, au guet, au ſecours : la Brigade qui n'étoit pas éloignée courut vers ce côté-là, elle ramena au bout d'un moment un homme qui paroiſſoit peu docile.

Le Comte & ſon Eſcuyer n'aïans nulle curioſité de le voir, ſe tournerent afin qu'il ne les vît pas eux-mêmes : mais le Capitaine qui l'amenoit, dit en riant : Ne vous plaignez point des camarades que je vous donne, Monſieur le General Talbot ; voici le Comte de Warwick avec un autre Milord qui vous tiendront compagnie ; parlez à vôtre aiſe de la Cour juſqu'à l'aurore où j'aurai l'honneur de vous revoir : en diſant cela, il lui faiſoit paſſer les jambes

dans la planche, & quand il les eut bien cadenassées, il prit congé de ses trois prisonniers.

Monsieur de Warwick attendoit que la lanterne sourde ne fust plus de la partie pour parler à son compagnon d'infortune : Qui que tu sois, lui dit-il, qui éprouve un sort aussi fatal que le mien, dis-moi par quelle vision tu as pû t'échapper de la main de ces satellites en te disant le General Talbot : Mais, toi même, curieux trop importun, repliqua cet homme, pourquoi m'interroge-tu si mal à propos étant assez hardi pour te nommer le Comte de Warwick ? Le Comte trouva cette réponse si plaisante qu'il ne put s'empêcher de rire, & son rire avoit quelque chose d'assez particulier pour être reconnu : Je vois à present pourquoi tu prens son nom, continua l'homme qui lui parloit, c'est que tu ris à peu prés comme lui. Tu as raison, dit Monsieur de Warwick, l'on m'a toûjours flatté que je lui ressemblois, & dans une extremité l'on met tout en usage : mais continua-t'il, encore que tu fusses pressé de pareils motifs que les miens, dis moi par où tu esperois de persuader que tu'es le General, c'est une fourberie qui n'a aucune vraye semblance ; j'ay pris le premier nom qui s'est presenté à mon esprit, reprit cet homme : Je suis fâché, dit le Comte, que tu n'aye pas choisi celui de Warwick comme moi, nous aurions vû auquel il seroit resté. Le dernier venu ne répondit plus, & le Comte cessant de parler, dit tout

bas à son Gentilhomme que lorsque le Guet passeroit il falloit faire de nouvelles propositions pour se tirer de la peine où ils étoient.

Comme ils parloient entr'eux, leur camarade d'infortune qui s'étoit fort échauffé & qui avoit eu tout le tems de se réfroidir, fut pris d'une violente toux : le Comte l'écoutoit avec étonnement : Si j'ay le rire de Monsieur de Warwick, dit-il, tu as bien la toux du General Talbot. Le connois-tu assez pour sçavoir cela, repliqua l'homme enrhumé ? il ne faut qu'avoir été soldat pour ne s'y pas tromper, dit le Comte. Ils causoient ainsi quand le Guet passa, ils l'appellérent pour l'engager à les conduire chacun chez eux : Vous étes des frippons, dit le Capitaine, vous resterez ici jusqu'au jour ; mais craignant qu'ils n'eussent deffait quelque chose à la serrure qui renfermoit leurs jambes, il y regarda avec sa lanterne sourde. Dans ce petit instant les prisonniers jetterent les yeux à la dérobée l'un sur l'autre & se connûrent avec une égale surprise.

Le Capitaine étant parti, ils firent tous deux un grand cri, puis se donnant la main : Quoi c'est vous ? quoi c'est vous ? se dirent-ils : ce qui m'est arrivé, ajoûta le General passe toute croyance ; si nous étions seuls je me soulagerois en vous le racontant : Vous pouvez étre certain, dit le Comte, que ce tiers-ici est sourd & muet dés que je le veux ; c'est vous en dire assez pour vous assûrer de lui. Je suis si pressé du desir de vous l'apprendre, reprit le General,

General, que je vais parler sur vôtre parole.

Vous sçavez la passion qui m'occupe depuis quelque tems, moi qui en avois été affranchy toute ma vie ; je ne pouvois guére comprendre les progrez qu'elle feroit sur mon cœur, & j'en craignois si peu les suites, que je la cherissois comme un bien. Il est vrai que les difficultez que je trouvois à voir la Comtesse de Dévonshire, me parurent un mal, & me rebutterent si fort, que j'avois résolu de guérir & de mépriser courageusement ma foiblesse; lorsque ce malheureux Peintre qui avoit pénétré une partie de mes sentimens, & connu, par sa propre experience, que j'étois d'humeur à lui faire beaucoup de bien, me vint trouver pour me faciliter, disoit-il, les moïens de la voir. Je les acceptay tous, & nous réglâmes qu'il viendroit par une porte de derriere avec un carosse. Je montois dedans tout seul ayant une espece de honte d'informer aucuns de mes domestiques de mes extravagances. Il me conduisoit dans un beau jardin ; de-là au fond d'une grotte où je trouvois la Comtesse si tendre, si sage & interessée, que je n'y comprenois rien : Mais l'attachement & le respect que j'avois pour elle, me persuadoient que j'étois trop heureux ; elle ne m'accordoit que le plaisir de la voir & de soupirer pour elle. Je ne lui demandois aussi que cela ; car j'aurois un parfait mépris pour une femme capable de manquer à son devoir : toute mon inclination pour elle ne résisteroit pas à l'aversion secrette que j'en

concevrois. Je suis persuadé de tout tems, que la vertu & la retenuë sont les mérites essentiels d'une femme. Elle sçavoit sans doute mon humeur : elle s'y étoit tellement reglée, que je n'ay jamais eu la liberté de toucher sa main que pour charger ses doigts de bagues.

Quand j'en palois à mon Peintre, il me disoit qu'en son pays les Dames étoient encore plus cruelles, & que parler d'une Italienne ou d'un tygre, c'étoit la même chose. Je n'avois pas la bonté de le croire ; mais j'avois la patience de l'écouter. Enfin, Milord, vous sçavez ce que je vous ay dit ce matin ; que je lui dirois adieu ce soir. Je suis allé à la grotte avec mon guide ordinaire ; la Comtesse m'attendoit ; mais au bout d'un moment j'ay vû entrer un vieillard avec quatre grands garçons tous armez : Le pere s'est avancé, & sans me regarder : Malheureuse, a-t'il dit à sa fille, qui t'oblige à nous deshonorer par une si mauvaise conduite ? N'avois-tu pas de ta mere & de moi toutes les douceurs que tu pouvois désirer selon ta condition ? Ta vie nous payera l'affront que tu nous fais. Il a tiré un poignard, & il lui en a porté un coup que je n'ay pû lui parer, quoique j'eusse l'épée à la main : mais j'ay blessé un de ces jeunes hommes qui m'est venu attaquer ; aussi tôt les trois autres & leur pere m'ont entouré. La partie étoit trop inégale pour la vouloir soûtenir, & en faveur de qui, je vous le laisse à penser ? D'une petite friponne qui ressemble effectivement si fort à Madame de Dé-

vonshire, qu'il faloit être détrompé au point que j'avois lieu de l'être pour y trouver quelque difference.

Je n'ay donc songé qu'à m'éloigner, & je ne sçay si ces gens-là me connoissent, ou non: mais ils ne se sont opposez que foiblement à ma retraite. J'en étois quitte sans deux vieilles qui sont accouruës au bruit, & qui ont poussé des cris si perçans aprés moi; qu'enfin le guet s'est émû. Je l'ay rencontré au coin d'une ruë que je traversois assez vîte, sans sçavoir bien où j'allois. Car mon scelerat d'Italien qui faisoit la sentinelle, s'est sauvé diligemment, & ne restera pas selon les apparences à Londres, aprés m'avoir fait un tel tour.

Quoiqu'il en soit, j'ay été plûtôt environné du guet, que je n'ay pû songer à l'écarter sur les questions ordinaires que font ces sortes de gens. J'ay crû que le plus court étoit de répondre de bonne foi: Je suis un tel. Quelle huée n'ont-ils pas faite à mon nom? J'ai vû l'heure que pour faire leur cour au general Talbot, ils m'assommeroient; & vous voyez par le lieu où ils m'ont mis que je ne suis guere mieux qu'assommé.

Le Comte auroit été plus surpris qu'il ne le fut de cette histoire, s'il ne s'y étoit préparé, sçachant déja que la scene rouloit sur une fausse Comtesse de Dévonshire, & que le dénoüement ne pouvoit guere se faire sans bruit; il ne laissa pas d'en marquer la derniere surprise, & de joüer fort bien son personnage. Si vous vou-

liez suivre mon conseil, lui dit-il, vous travailleriez à vous guérir d'une passion qui n'a fait jusqu'ici que vous tourmenter & vous tirer de ce caractere de grandeur pour lequel vous êtes né. Il est certain, répliqua le General, que je ne suis pas fait pour ces sortes d'amusemens; J'en ay tant de honte que si quelqu'autre que vous, Milord, sçavoit mes foiblesses; je ne pourrois le soûtenir. Vous jugez donc bien que je ne chercherai pas à nourrir des feux que je méprise; par bonheur la veritable Comtesse part pour la campagne; je ne la rencontrerai plus, & il ne tiendra point à moi de ne la voir de ma vie: Mais continua-t'il, par quel hazard; êtes vous tombé dans l'embuscade? Je n'ay pas besoin de vous le dire, repartit le Comte, pour vous faire comprendre qu'il s'agissoit d'un rendez-vous. Tout au moins, ajoûta le General, vous avez vû la personne que vous cherchiez? Il s'en faut quelque chose, dit il, & je suis fort blessé au bras. Nous voilà aussi mécontens l'un que l'autre, reprit le General. Mais qui seroit le sorcier assez habile pour en deviner le sujet, & pour dire où nous sommes à present? A mon égard, répliqua le Comte, il ne faudroit pas trop que l'enfer s'en mêlât pour aider au magicien. L'on sçait de longue main que je suis fort avanturier. Ne vous souvient il pas de ce qui m'arriva avec le Roi pendant qu'il étoit encore Comte de la Marche? Une belle nuit où le guet nous attrapa, il falut dire son nom & le mien; Mais ils se garderent

bien de nous en croire. Ils nous ramenerent jusque dans la chambre de Madame la Duchesse d'Yorck qui étoit au lit : Ces brutaux lui voulurent parler. Tenez Madame, dirent-ils, voila vôtre fils, ne le laissez plus aller ; car si nous le ratrappons nous ne vous le ramenerons pas. Il me souvient de cela, dit le General. Je vois bien en effet que ce n'est pas ici vôtre Noviciat. Pour moi j'y suis tout neuf, je vous l'avouë ; & je serois inconsolable que l'on pût faire un conte burlesque d'une chose qui n'est que trop risible, & que j'ai par malheur traitée serieusement. De quelque côté que l'on regarde celle-ci, dit le Comte, elle ne vous fera jamais de tort.

Dans le tems qu'ils parloient, le jour commença de dissiper les ténebres : Leur impatience de quitter un si mauvais poste redoubla à tel point, que peu s'en fallut qu'ils n'hazardassent de se casser les jambes pour s'en délivrer. Le Guet vint vers eux. C'étoit le même Capitaine, dont les Escoüades s'étoient jointes, pour se retirer dans ce nombre. Il se trouva deux hommes qui connoissoient parfaitement le General & le Comte. Dès qu'ils les virent ils penserent tomber de leur haut ; & se hâtant de dire au Capitaine la faute qu'il avoit commise, il pâlit comme un homme condamné, & vint se jetter à leurs pieds. Il étoit dans un véritable désespoir. Les deux Comtes lui disoient de se rassûrer, & de ne songer qu'à ouvrir la serrure des planches qui les retenoient, afin

qu'ils ne perdissent point de tems. Il se troubloit tellement, qu'il ne les entendoit pas, & qu'il sçavoit encore moins, où il avoit mis la clef nécessaire. Enfin on lui aida à la chercher, & rien ne fut trouvé plus à propos pour les garantir d'être découverts par le Comte de Dévonshire.

Celui-ci plus occupé de jalousie que de sommeil ne s'étoit point couché; prenant pour prétexte, de donner les ordres nécessaires pour faire partir son équipage, il se promena presque toute la nuit avec l'air du monde le plus chagrin, & réveilla sa belle-mere & sa femme de si bonne heure, qu'elles passerent dans la ruë où le General & le Comte avoient été arrêtez un moment après qu'ils en furent partis.

Le Capitaine du Guet étoit encore sur le banc fatal, où il s'arrachoit les cheveux en homme désolé. La Comtesse d'Anglesey touchée de pitié, fit arrêter son Chariot, & l'appella; mais il ne voulut point s'approcher. Elle prià le Comte de Dévonshire qui l'accompagnoit à cheval, de parler à ce Capitaine, qui ne lui étoit pas inconnu, parce qu'ordinairement il gardoit leur quartier. Si-tôt que le trouble de son esprit lui eut permis de s'expliquer de sa disgrace, il la raconta à Monsieur de Dévonshire, ajoûtant qu'il se croyoit perdu pour jamais, & qu'il se déterminoit à quitter l'Angleterre.

Le Comte ne pouvoit ajoûter foi à une cho-

se si extraordinaire. Ce qui en ôtoit toute créance, c'est qu'il y mêloit le General Talbot. Cet homme si sage ne couroit point les ruës la nuit avec le Comte de Warwick ; de sorte qu'il attribuoit son discours au dérangement de sa tête. Il le dit ainsi à la Comtesse d'Anglesey, qui le pensa de même ; & là dessus le Carosse s'éloigna: Mais la jeune Comtesse de Dévonshire ne sçavoit que trop à quoi s'en tenir. Son chagrin augmenta terriblement, quand elle aprit l'avanture du Comte; & qu'enfin il étoit blessé au bras; elle essayoit inutilement de se contraindre. On lisoit dans ses yeux le secret de son cœur. Sa mere lui demanda ce qu'elle avoit : elle lui répondit qu'elle se trouvoit mal ; & comme on la croyoit grosse, les questions n'allerent pas plus loin.

Le Comte de Warwick revint chez lui avec beaucoup de peine ; Ses jambes avoient souffert : Son bras lui faisoit grand mal, & son esprit étoit encore plus malade que son corps. Il craignoit que quelqu'un des Archers du Guet ne s'avisât de conter son avanture, & que l'on ne parvînt à développer un mystere qu'il avoit grand interêt de cacher.

Le General Talbot se faisoit de son côté des phantômes pour les combattre. Il ne vouloit faire confidence à personne de son inquiétude, & la renfermoit toute en lui-même. Il est vrai qu'il se trouvoit affranchi des chaînes de la Comtesse, & qu'elles l'avoient trop tourmenté pour ne pas goûter ce nouveau repos.

Cependant le Comte de Warwick étoit si affligé du départ de Madame de Dévonshire, & si incommodé, qu'il se mit au lit; mais quelle augmentation d'inquiétude n'eût-il pas, lorsque voulant prendre sa tabatiere dans sa poche, il ne la trouva plus? Il connut bien qu'il l'avoit perduë, ou qu'on l'avoit volée, lequel que ce pût être le mettoit dans le dernier désespoir. Il commanda à Berincour de ne rien épargner pour la recouvrer; & il resta dans un accablement si extraordinaire, qu'il ne se possedoit plus.

Dès que le Roi fut levé, il demanda le Comte de Warwick: on courut l'en avertir. Il dit qu'il avoit la fiévre; & le Monarque qui l'aimoit, ne resta pas long-tems sans passer dans son appartement. Il sçavoit déja le départ précipité de Madame de Dévonshire, Albine l'en avoit averti, & cette nouvelle l'ayant sensiblement touché, il en vouloit conferer avec le Comte. Enfin lui dit-il, on m'enleve la Comtesse. Je suis surpris d'être capable de la regretter après le procedé qu'elle a eu, & je veux croire aussi que je regrette moins sa personne, que le plaisir de me vanger par un éclat. Oubliez-la, Sire, dit le Comte languissamment, elle est indigne de votre tendresse, & je trouve qu'elle va être suffisamment punie à la campagne, de la legereté qu'elle a euë à Londres. Cela ne me suffit point, ajoûta le Roi, je veux découvrir ce qui l'oblige à garder si peu de mesures avec moi. Il faut attendre son retour,

tour, repliqua le Comte; vôtre Majesté sçaura alors qui oze barrer son chemin.

Le tems qu'il falloit differer ne convenoit point à l'impatiente colere du Roi; il vouloit quelquefois le faire revenir sur ses pas, un moment après il méditoit de l'aller trouver; ensuite il vouloit y envoyer son Favori, puis il s'en défioit, & ses differentes pensées l'occuperent plusieurs jours. Madame Grey s'apperçut bien de sa distraction, elle auroit volontiers recommencé ses plaintes là dessus, mais elle craignoit de rebuter le Roy & qu'il ne s'accoutumât à voir couler ses larmes sans vouloir les arrêter. Elle étoit persuadée que rien n'est plus dangereux pour une Maîtresse, & qu'une infidelité que l'on prend soin de cacher, promet plûtôt un retour qu'un engagement où l'on ne garde point de mesures.

D'ailleurs, le Comte qui l'avoit toûjours aigrie, s'étoit fort ralenti sur les avis qu'il lui donnoit, il ne craignoit presque plus les progrez du Roi depuis le départ de Madame de Dévonshire, & il n'étoit occupé que de ses propres affaires: Quelles allarmes n'avoit-il pas, quand il pensoit qu'elle ne reviendroit de long tems? qu'il n'y avoit aucun moyen de la voir qui ne fût tres-dangereux pour elle & pour lui, & qu'il devoit tout craindre des conseils de la Comtesse d'Anglesey, dont la vertu n'auroit pû tolerer la plus legere foiblesse dans une fille si chere & si parfaite? Il s'enfermoit bien souvent dans son Cabinet pour s'abandon-

ner tout entier à ses tristes réflexions; son chagrin augmentoit chaque jour, sa tabatiere n'étoit point rétrouvée, Albine ne lui écrivoit plus, il vouloit tout tenter pour voir la Comtesse, ou tout au moins pour lui envoyer son Ecuyer, qui ne manquoit ni de courage ni de conduite: mais la peur d'hazarder quelque démarches l'arrétoit; & dans ces differentes irrésolutions, bien loin de guerir, son mal empiroit. Quand le Comte de Dévonshire eut quitté le Capitaine du Guet, il fut jusqu'à un bois par où il falloit passer pour aller à Twitnam, & donnant son cheval à un petit Page qui l'avoit suivi, il marcha lentement le long d'une grande route rêvant au voleur qui s'étoit laissé voir sur la muraille, à la clef rompuë dans la serrure, & enfin à la vision de ce Capitaine qui croyoit avoir arrêté les Comtes de Warwick & de Strop: S'il n'y avoit eu que le premier, disoit-il, je n'en douterois point; mais le dernier est trop sage pour se trouver mêlé dans une avanture si bizarre.

Comme il se tournoit de tems en tems pour voir si le Carosse de sa Belle-mere approchoit, il remarqua quelque chose de brillant dans les mains de son Page; il s'approcha & trouva que c'étoit une grande tabatiere d'or couverte de pierreries qu'il avoit veuë plusieurs fois entre les mains du Comte de WARWICK; il s'informa avec émotion où son Page l'avoit prise, il lui avoüa qu'étant sorti des premiers dans la ruë après qu'on eut apperçu le voleur sur la murail-

le, l'éclat de cette tabatiere d'or couverte de Diamants qui étoit à terre, avoit arrêté ses yeux, & que l'ayant ramassée, il n'avoit pas crû mal faire de la garder. Le Comte la prit, il la considera long-tems, elle lui sembla assez épaisse pour y avoir un double fonds, il chercha les moïens de l'ouvrir avec une émotion dont il devinoit déja la cause, & s'étant éloigné de son Page, il vint enfin à bout de trouver le Portrait de sa femme qui y étoit renfermé, avec ces mots gravez autour:

Elle est mieux dans mon cœur.

A cette fatale veuë, il pâlit, il frissonna, son ame fut en proie aux plus cruelles réflexions; il aimoit Madame de Dévonshire, il vouloit quelquefois la justifier, mais il n'en venoit point à bout: car enfin le Maître de la tabatiere étoit sans doute le même homme qui s'étoit muni d'un fausse clef pour ouvrir la petite porte du Jardin, qui après l'avoir rompuë dans la serrure, avoit escaladé la muraille, qui s'étoit sauvé ensuite, dont la tabatiere ne désignoit que trop le Comte de Warwick. Que penser après toutes ces preuves? trouvant sur tout le Portrait de sa femme par une avanture si extraordinaire. Il s'abandonnoit à son desespoir, lorsqu'il entendit le bruit du Carosse de Madame d'Anglesey; il remonta à cheval & lui dit quelques mots en passant, il voulut cacher son chagrin jusqu'à ce qu'il l'eut entretenuë. Le petit Page étant affligé que son Maître eût gar-

dé sa tabatiere ; il ne put s'empêcher de le raconter à Albine dont il étoit parent, & lui en exaggera la richesse d'une maniere qui toucha beaucoup la vieille avaricieuse ; elle auroit bien voulu l'avoir, au hazard de toutes les méchantes suites qui auroient pû lui en arriver. Dés qu'elle put entretenir sa Maîtresse elle lui dit ce contre-tems, & jamais l'on a eu plus de crainte d'être découverte par tant de choses qui faisoient connoître le Comte de Warwick. Ne suis-je pas bien à plaindre, lui disoit-elle, que ma complaisance pour tes conseils puisse me coûter tout le repos de ma vie? Qu'ai-je prétendû enfin, quand j'ay consenti de dire adieu au Comte ; le Ciel m'est témoin, que malgré ma prévention pour lui, je ne voudrois pas sauver sa vie par un soupir criminel ; & depuis le moment fatal où je l'ai vû, j'ai tout tenté pour l'oublier : mais n'y pouvant parvenir, j'ai toûjours été en garde contre moy-même, comprenant que mon cœur n'étoit que trop dans ses interests. Albine, qu'as tu fait lorsque tu m'as persuadé de lui parler? cette veuë si charmante & si redoutable, fit une impression dans mon ame qui ajouta de nouvelles peines à celles que je souffrois deja ; n'étois-je pas assez malheureuse sans que tu te sois si soigneusement appliquée à me parler de lui? pourquoi lui as-tu donné le moyen de venir dans ma maison? Sa tabatiere est entre les mains de mon mari, il n'a pas lieu de douter de ce que le Capitaine du Guet lui a dit ; il ne me regardera plus

qu'avec mépris, & les reproches secrets que je me fais, acheveront de lui faire remarquer la confusion où je suis : Vous devez, Madame, lui dit Albine, vous tourmenter moins, il vous est aisé de persuader à toute vôtre famille que si le Comte fait une tentative pour entrer dans le Jardin, ce doit être par l'ordre du Roi, que vous n'y avez aucune part & que l'aveu sincere que vous avez fait des sentimens de sa Majesté pour vous, est une preuve convaincante du peu de part que vous avez à tout ce qui s'est passé, Non, s'écria la Comtesse, je ne sçay point soutenir le mensonge avec la même hardiesse que l'on soutient la verité ; ma mere lira dans mes yeux tout ce qui se passe : Hélas ! si elle y lisoit de même, mon innocence & mes malheurs, qu'aurois-je à craindre ?

Pendant qu'elle s'affligeoit ainsi le Comte de Dévonshire impatient d'entretenir Monf. & Mad. d'Anglesey, les engagea dans une promenade écartée, & leur dit en ce lieu les soupçons qu'il avoit contre sa femme ; il leur montra son Portrait dans la tabatiere du Comte de Warwick : cette veuë les accabla de la plus vive douleur ; il étoit difficile de justifier la Comtesse ; cependant Madame d'Anglesey ne pouvoit se resoudre à la condamner sans l'entendre ; elle pria son Gendre de ne lui parler de rien qu'elle ne l'eût entretenuë, & cette conversation ne fut differée que jusqu'au lendemain.

Madame de Dévonshire jugea bien, lorsque

Madame d'Anglesey s'enferma avec elle, que c'étoit le moment où l'on alloit la mettre à une severe inquisition ; elle trembloit, & sa pâleur marquoit assez son inquiétude : mais après avoir essuyé mille reproches sans interrompre la Comtesse : lorsqu'elle vit le Portrait qui étoit dans la tabatiere, elle ne put se résoudre à souffrir davantage l'opinion où étoit sa mere qu'elle eût fait ce present au Comte : elle s'éleva là-dessus, & parla d'un air si irrité, quoique ce fût sans perdre le respect, qu'il n'y avoit pas lieu de douter de son innocence.

Madame d'Anglesey demeura très-persuadée de ce que sa fille disoit ; elle lui promit de ne rien oublier pour remettre l'esprit du Comte de Dévonshire dans une situation favorable : La Comtesse la supplia avec beaucoup de larmes de la servir auprès de son mary; elle pensa cent fois luy demander en grace de renvoyer Albine, mais elle craignoit que cette maligne Vieille n'irritât encore davantage le Comte de Dévonshire contre elle ; & que faisant des commentaires malicieux sur la facilité qu'elle avoit euë à parler au Comte pendant le voyage de son pere & de son mary à Yorck, elle ne la broüillât absolument dans sa famille. Cette seule raison la fit consentir à garder auprès d'elle un monstre qui n'en pouvoit être trop-tôt éloigné.

Madame d'Anglesey parla fortement à son Gendre, & se rendit caution de l'innocence

de sa femme ; tout roula sur la passion du Roy ; & ce qui est de vray, c'est que Madame de Dévonshire ne sçavoit point le mystere de cette boëte, qu'on ne pouvoit être plus offensée qu'elle l'étoit contre le Comte de Warwick, & qu'elle disoit à tout moment : Que pourra penser celui qui m'a peinte, Albine, il croira que j'ai consenti de donner cette faveur : Ah ! malheureuse, s'écrioit-elle, qu'ay-je fait lorsque j'ay eu la complaisance d'écouter le Comte ? Que ne m'en coûte-t-il pas ? je perds l'estime de mon mary, il lui restera toujours des dispositions à la jalousie que toute ma bonne conduite ne pourra changer. Eh ! que vous importe, Madame, qu'il soit jaloux, disoit Albine, pourvû que vous n'ayez rien à vous reprocher ? Si vous aviez manqué en quelque chose, il vous seroit permis de donner un libre cours à vos larmes : mais encore que le Comte de Warwick ait votre Portrait, vous n'en devez pas être blâmée. N'a-t'on pas celuy de toutes les Souveraines : Elles le donnent même sans que l'on y trouve à redire. Ces exemples generaux n'ont rien de commun avec une particuliere comme moy, répliqua-t'elle, une Reine pourroit faire beaucoup de choses qui seroient innocentes à son égard, & que l'on trouveroit fort criminelles au mien. Je ne suis ni assez aveugle, ni assez témeraire, pour me regler sur de tels exemples : Vous n'avez donc plus que de la haine pour le Comte ? dit Albine ! Si

j'étois parvenuë à le haïr, reprit la Comtesse en soupirant, je ne serois pas inquiette au point que je la suis ; mais un souvenir encore trop cher me persecute. J'ay la foiblesse de ne le pas haïr, & je suis inutilement en garde contre mon cœur, il n'y a que l'absence & le temps qui me puissent guerir. Madame de Dévonshire sçut par la Comtesse d'Anglesey tout ce qui s'étoit passé entr'elle & son Gendre : Vôtre conduite à l'avenir, luy dit-elle, doit confirmer ce que j'ay avancé ; car enfin, ma chere fille, j'aimerois mieux vous voir morte que de vous voir entêtée pour qui que ce soit au monde. Comme j'ay les mêmes sentimens, repliqua-t'elle, la plus grande grace que vous puissiez m'accorder, c'est de me laisser à la campagne ; j'éviteray le Roy, j'éviteray le monde, j'éviteray enfin de perdre mon heureuse tranquillité & de vous déplaire. Madame d'Anglesey l'embrassa avec beaucoup de tendresse, & lui dit qu'elle approuvoit sa résolution, qu'il falloit s'éloigner de la Cour pour quelque temps, & qu'il étoit bien certain que le Monarque l'oublieroit : Mais, ajouta-t'elle, le Comte de Warwick n'entre-t'il pour rien dans l'intrigue ? Est-il possible qu'il se soit exposé à monter sur les murs de mon Jardin, à se faire arrêter par le Guet & à toutes les suites de cette affaire uniquement pour servir son Maître, luy qui est de longue main si accoutumé à suivre ses volontez, qu'il n'obeït à celles du Roy qu'au-

tant qu'il y trouve sa satisfaction. Ajoutez à cela votre Portrait dans sa tabatiere ; si il est au Roy, pourquoi le garde-t'il ? Peut-être, Madame, repliqua la Comtesse assez embarassée de tous les soupçons qui rouloient dans l'esprit de sa mere, peut être que le Roy craint la curiosité de sa Maîtresse, & que pour l'éviter il a donné cette boëte à son Favory. La Comtesse parut assez contente de cette raison ; & sortant de la chambre de sa fille, elle la laissa dans son cabinet accablée de mille déplaisirs.

Ne me devoit-il pas suffire, disoit-elle à sa confidente, d'obéïr avec soûmission, sans m'aviser de donner des conseils contre mon repos ? Je demande qu'on me laisse à la campagne pour le reste de ma vie ; qu'on me garde à vûë, & qu'on ne me donne aucune liberté. S'il arrive qu'on le fasse, pourray-je me plaindre ; & si on le fait, pourray-je vivre ? Ce trait cruel qui m'a blessée est encore au milieu de mon cœur ; je ne reverray plus celuy que je ne sçaurois oublier. Albine, que je suis malheureuse ! elle pleura long-temps, & sa Gouvernante qui mouroit d'envie d'entretenir toûjours quelque commerce où elle pût profiter, ne manqua pas de prendre ce moment pour lui proposer d'écrire au Comte l'état où elle étoit. La Comtesse ne se contenta pas de la refuser ; elle luy deffendit de luy rappeller davantage une idée qu'elle vouloit effacer de son souvenir.

L'éloignement de la Comteſſe de Dévonshire avoit d'abord chagriné le Roy ; mais comme il n'avoit point entendu parler d'elle, & qu'il croyoit avoir lieu de s'en plaindre, il ne voulut plus penſer qu'à Madame Grey ; & ce retour de tendreſſe la rendit ſi fiere, qu'elle ſacrifioit volontiers ſes meilleurs amis au plaiſir d'en faire un bon conte. C'eſt ce qui arriva à l'égard du Comte de Warwick.

Le Capitaine du Guet qui luy avoit fait paſſer une ſi mauvaiſe nuit en l'arrêtant mal à propos, ne douta point de ſa perte s'il n'opposoit une forte protection à l'autorité du Comte. Sa ſœur étoit à Madame Grey. Il luy dit ſon avanture & ſes juſtes allarmes : Cette fille jugea que le General & le Comte perdroient ſon frere. Cela l'obligea de ſe jetter aux pieds de ſa Maîtreſſe, pour la conjurer d'avoir pitié de ſa famille, & de parler au Roy de tout ce qui s'étoit paſſé. Madame Grey trouva cette hiſtoire trop plaiſante pour manquer de la raconter au Monarque : Elle y ajoûta mille circonſtances qui pouvoient y manquer, & qui le réjoüirent beaucoup ; mais après en avoir ry long temps, il eut une forte curioſité de ſçavoir d'où le Comte & le General revenoient ; & comme ce dernier étoit d'un caractere plein de bonne foy & de droiture, il penſa qu'il luy ſeroit plus aiſé de pénetrer ce myſtere par ſon ſecours, que par l'aveu du Comte de Warwick, qui ne luy diroit rien de ſes intrigues.

Dès que le Roy vit le General, il l'appella dans son cabinet, & luy dit d'un air obligeant, qu'il étoit un peu offensé que tout le monde sçût, excepté luy, l'avanture qu'il avoit euë avec le Guet. Si vous voulez faire vôtre paix, continua-t'il, ouvrez-moi vôtre cœur, & que je sçache au moins d'où vous veniez. Sire répliqua le General, Vôtre Majesté m'auroit fort embarassé si elle m'avoit demandé il y a quelque temps un pareil aveu. A present que j'ay rompu des chaînes qui me paroissoient pesantes, & que je me trouve affranchi d'une passion tyrannique, pour laquelle je ne suis point fait, je conviendray de bonne foy que la beauté trop piquante de la jeune Comtesse de Dévonshire m'avoit ôté toute ma raison.

Il lui raconta alors d'un air soldat, ses sentimens, ses inquietudes, & le tour du Peintre: Mais il ne faisoit pas semblant d'avoir sçû que le Roy étoit son Rival, & c'étoit l'article de politique sur lequel il n'avoit point voulu étendre sa narration. Le Roy l'interrompit, & luy dit en riant: Hé! quoy? Milord, vous oubliez ce qui me regarde! Le General demeura un peu déconcerté; mais il ne le fut pas long-temps. Vôtre Majesté, dit-il, cache si bien quand elle veut les secrets de son cœur, que je n'ay point penetré la part qu'elle peut avoir dans cette avanture. Nous en demanderons des nouvelles au portrait de Rosemonde, continua le Roy en souriant, il sera peut-être

plus ſincere que vous. Le General rougit & parut embaraſſé. Sire, luy dit-il, la profeſſion ſincere que je fais de ne vous rien celer, s'accommode mal avec le reproche de vôtre Majeſté; je m'en trouve honteux, & vous m'épargneriez une veritable peine ſi vous vouliez bien croire que le temps où j'ay ſoupiré pour Madame de Dévonshire, me paroît comme ces ſonges dont l'idée s'éfface à meſure que l'on s'éveille. Je ne me ſouviens plus de ce qui s'eſt paſſé, & j'ay pû en effet oublier quelques circonſtances ſans en avoir le deſſein; mais c'eſt plûtôt par un défaut de memoire, que par aucune envie de manquer à ſatisfaire votre Majeſté ſur ce qu'elle veut ſçavoir. Quoiqu'il en ſoit, reprit le Roy, dites-moy ſi le Comte de Warwick vous avoit accompagné dans ce charmant rendez-vous? Non, Sire, dit le General, nous reſtames auſſi ſurpris l'un que l'autre, de nous rencontrer ſur cette eſpece de ſellette; nous eûmes même quelques momens de converſation ſans nous reconnoître, & je n'ay jamais pû arracher de luy une confidence réciproque pour apprendre d'où elle venoit.

Le Roy qui l'écoutoit attentivement, ſentoit naître des ſoupçons contre le Comte de Warwick qu'il rejettoit dans la crainte de s'irriter; ſa tendreſſe pour luy faiſoit taire ſa jalouſie, il auroit été fâché d'avoir les éclairciſſemens qu'il demandoit; de ſorte que ſon eſprit flottant dans l'incertitude, ne changea

point les manieres obligeantes qu'il conservoit toujours avec ce Favory.

Mais le Comte dont la passion augmentoit à proportion des obstacles, qui s'opposoient à son bonheur, ne cherchoit plus que les moyens de revoir la Comtesse de Dévonshire; & comme il négligeoit presque tous ceux qui se présentoient de faire sa cour, le Roi ne lui trouvoit plus cet esprit enjoué, plein de charmes & d'agrémens, qui le réjoüissoient si fort. Il remarquoit avec peine que son caractere n'étoit pas seulement changé, mais que sa personne l'étoit aussi; qu'il avoit un abattement qu'il ne pouvoit surmonter; que sa santé s'alteroit, & qu'enfin ses distractions & ses rêveries le menoient quelquefois si loin, qu'il n'étoit pas toujours le maître d'en revenir. Il s'en inquiéta avec bonté; il lui vint plus d'une fois dans l'esprit, que le Comte pouvoit avoir manqué au respect & à la fidelité qu'il lui devoit, à l'égard de Madame de Dévonshire, & qu'il l'aimoit en secret: mais comme je l'ai déja dit, il éloignoit cette pensée, & lui témoignoit une tendresse si égale, qu'il auroit eu lieu de s'estimer infiniment heureux, si son cœur avoit été moins engagé.

Un jour que le Roi avoit parlé long-tems d'un dessein très sérieux, qui méritoit beaucoup d'attention, & sur lequel il vouloit faire une Harangue au Parlement, il crut que sa mémoire pouvant lui être infidele, il feroit bien de la dicter au Comte pour l'écrire: mais

comme il gardoit de tems en tems le ſilence, lorſqu'il rêvoit à cette affaire, & que le Comte, qui n'en étoit point occupé, penſoit uniquement à la ſienne, je veux dire à la Comteſſe, il lui vint tout à coup dans l'eſprit, des penſées qui le troublerent ſi fort, que ſans ſe ſouvenir qu'il tenoit un papier que ſon Maître alloit lire, il écrivit ces Vers:

L'Hymen vous engage
Sous les Loix d'un Epoux,
Vôtre cœur eſt ſon partage,
Pour aimer un Amant vous n'êtes plus à vous.

Il auroit peut-être continué; mais ſa Majeſté reprit la parole. Le Comte faiſant un nouvel article, écrivit tout ce qu'il lui diſoit; la page s'emplit, le Roi ſe tût encore, il arrangeoit dans ſon eſprit un diſcours qu'il vouloit rendre perſuaſif, & le Comte toujours entêté de la Comteſſe, continua d'écrire:

N'aime point un Epoux dont l'affreuſe puiſſance
Malgré toi t'arrache à ton ſort;
Et qui ſans conſulter ſi ton cœur eſt d'accord,
Oſe te faire violence.

Le Roi vouloit achever ſa Harangue, le Comte l'écrivit, ſans faire réflexion aux Vers dont il l'avoit entremêlée; & comme elle ne fut finie que tard, & qu'il avoit promis à la Ducheſſe ſa mere d'aller chez elle, il plia ce

papier, & sortit promptement de son cabinet sans le lire.

Monsieur de Warwick ne le suivit point, il avoit affaire chez lui, & il s'y rendit promptement, pour envoyer chez la Duchesse de Norfolk, Sœur de la Comtesse de Dévonshire; il sçavoit qu'elle cherchoit depuis quelques jours un Jardinier pour la Comtesse d'Anglesey, qui se faisoit un plaisir de ses occupations champêtres, & qui vouloit faire renverser son Parterre pour en faire un autre. Le Comte avoit une maison, ou pour mieux dire un Palais à Chelsey, proche de Londres, qui étoit également orné de l'Art, & de la Nature. Sa situation au bord de la Tamise ajoûtoit beaucoup à ses autres beautez, & il n'épargnoit rien pour en faire un lieu charmant. Il avoit fait venir de France des desseins de ce fameux Jardinier, qui avoit été employé par Charle VII. aux Jardins d'Agnés Sorel, sa Maîtresse, dans sa jolie maison de plaisance proche Vincennes; & pour executer bien ces desseins, on lui avoit envoyé deux Jardiniers; il en détacha un qui fut trouver la Duchesse de Norfolk, & lui montra les desseins qu'il avoit apportez.

Le Jardinier étant bien instruit par le Comte & ne manquant point d'esprit, s'acquita si bien de sa commission, que Madame de Norfolk convint de l'envoyer chez la Comtesse d'Anglesey; il lui demanda permission de prendre un de ses garçons, elle y consentit; ainsi Berincour, qui étoit François, n'eût point d'em-

barras pour parler ſa langue naturelle; il en eut bien davantage à ſe traveſtir, de maniere qu'on ne le reconnût pas ; car il accompagnoit aſſez ſouvent ſon Maître à la Cour, & il étoit fort bien fait; cependant il ſe déguiſa à merveille, & partit avec le Jardinier chargé des ordres du Comte, & d'une Lettre pour la Comteſſe de Dévonshire, dont le caractere paſſionné & reſpectueux, conſervoit tout enſemble les égards qui étoient dûs à une femme de ſon mérite & de ſa naiſſance, avec les témoignages de la plus grande paſſion & de la plus vive ardeur.

Le Roi ne reſta pas long tems chez la Ducheſſe ſa mere;il l'engagea adroitement au jeu, il ſe mit de moitié avec elle ; ſi-tôt que la partie fut commencée, il ſortit de ſon appartement, & paſſa dans celui de Madame Grey, qui lui fit quelques reproches de le voir ſi tard: Ne grondez point, lui dit-il, j'ai travaillé à des choſes fort ſérieuſes, je n'ai même été qu'un inſtant chez Madame la Ducheſſe, afin de me rendre plutot ici : Il faut encore que je liſe la Harangue que j'ai faite pour l'ouverture du Parlement, car je n'ai pas eu le tems de la voir.

Tout au moins, Sire, reprit-elle, d'un air careſſant, liſez-la tout haut ; il le voulut bien, mais lorſqu'il ſe trouva dans l'endroit où le Comte avoit écrit des Vers, ſon étonnement ne put s'exprimer: Que penſez-vous de ceci, dit-il à ſa Maîtreſſe ? Eſt-ce exprès, eſt-ce

par

par hazard, de qui parle-t'il, qui donc l'occupe si fort ? Madame Grey les lût attentivement; & sans être sorciere, elle devina de quoi il étoit question : Ha! le traitre, s'écria-t'elle, il m'a prise pour duppe,

Ces paroles pénetrerent le Roi, il crut que Madame Grey étant une des plus aimables personnes du monde, il l'avoit aimée & s'en étoit fait aimer, mais que dans la suite il étoit encore revenu à la charmante Comtesse de Dévonshire. Tout rempli de cette pensée, il regarda fiérement cette belle Veuve, & la chargea de reproches avec tant de colere, qu'il ne lui donna pas le tems de se justifier; & se levant d'un air brusque, il l'alloit quitter, quand elle se jetta à ses pieds, elle embrassa ses genoux, & s'écria toute en pleurs: Je vais mourir si vôtre Majesté refuse de m'entendre; Non, Sire, je ne suis point coupable: Ce que j'ai dit inconsidérement à l'égard du Comte de Warwick, n'a rien de commun avec moi, tout roule sur son infidelité pour vous.

Le Roi à ces mots parut un peu plus tranquille, les beaux yeux de Madame Grey, noyez de larmes, l'avoient touché jusqu'au fond de l'ame, il se reprochoit de lui avoir donné lieu d'en répandre; il reprit la place qu'il venoit de quitter, & Madame Grey voulant profiter de cette favorable audience, lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : J'ignorois, Sire, la passion que vous aviez pour la Comtesse de Dévonshire, vôtre Majesté l'auroit peut-être

aimée long-tems sans que je l'eusse sçû, si le Comte de Warwick n'avoit pris soin de m'en avertir par vingt Billets que je vais faire voir à votre Majesté. Ce fut lui encore qui vint m'apprendre que vous vouliez l'aller chercher à Twitnam, & j'ai toujours agi d'intelligence avec lui pour interrompre vos projets: C'est lui qui m'a engagé à vous fatiguer si souvent de mes reproches ; si je m'en étois cruë, j'aurois tenu une conduite plus douce & plus respectueuse; mais il me faisoit voir que j'étois sur le point de vous perdre. Il n'en falloit pas davantage pour me désesperer; je me figurois qu'il m'aimoit assez pour entrer dans mes interêts, & que c'étoit l'unique motif qui lui faisoit tout hazarder, en me confiant un secret qui pouvoit lui ôter vos bonnes graces. J'aurois soigneusement caché le sien, si ce n'eût été que je vois aujourd'hui les raisons qui l'engageoient à me faire des confidences où l'affection n'avoit aucune part. Bien loin de m'aimer, Sire, comme votre Majesté l'a pensé, il aime la Comtesse de Dévonshire, il est votre Rival, & je suis le Bouclier qu'il vouloit mettre entre vous & elle, pour vous guérir par une passion naissante, d'une plus ancienne. Daignez rappeller la conduite qu'il a tenuë, lorsque vous lui avez ouvert votre cœur; voyez les Billets & relisez ces premiers Vers :

L'Hymen vous engage
Sous les Loix d'un Epoux,

Vôtre cœur est son partage,
Pour aimer un Amant vous n'êtes plus à vous.

Vous verrez, Sire, qu'il répond à ses pensées, qu'il est persuadé que la Comtesse aime son mari, qu'il craint de ne la pouvoir toucher, & que cette crainte l'occupe si fortement, qu'il oublie tout d'un coup ce que vôtre Majesté lui dicte. Rempli de sa passion, il écrit la chose du monde qu'il doit le mieux taire, sur un papier qui reste entre vos mains, & que vous allez lire. Son extravagance est telle, qu'il écrit encore ces Vers :

N'aime point un Epoux dont l'affreuse puissance
Malgré toi t'arrache à ton sort ;
Et qui sans consulter si ton cœur est d'accord,
Ose te faire violence..

Ceci regarde sans doute la précipitation du départ de la Comtesse : Il sçait qu'elle en a eu du chagrin, & il l'employe comme une bonne raison, pour ralentir l'amitié qu'elle conserve à son mari. Vôtre Majesté voit à présent, continua-t'elle, si je mérite les reproches dont elle vient de m'accabler, & si le Comte m'a jamais aimée.

Elle auroit continué de parler le reste du soir, sans que le Roi l'eût entenduë ; il avoit connu tout d'un coup que ses soupçons contre elle étoient très-mal fondez, & passant de

ce sujet de jalousie à celui de fureur, qu'il trouvoit dans le procedé du Comte de Warwick, il s'étoit abîmé dans une profonde rêverie; Madame Grey en pénetroit trop bien la cause pour l'interrompre, elle gardoit le silence, lorsqu'il s'écria, comme s'il eût parlé au Comte: Ah perfide! est ce-là le prix de toute la tendresse que j'ai eu pour toi, de la parfaite confiance que je t'ai témoignée, des biens dont je t'ai fait part, & de mille bontez que j'ai euës? Quelle trahison! Il m'a ravi une jeune Maîtresse qui m'avoit touché, & qui n'y étoit pas indifferente. Il n'a rien oublié pour m'arracher votre cœur, Madame, peut-on voir des Lettres plus artificieuses que celles qu'il vous a écrites? Que les Rois sont misérables! ou ils se font haïr par la crainte qu'ils inspirent, ou ils se font mépriser par la liberté qu'ils donnent; ils ne goûtent presque point le plaisir de se croire aimez, par rapport à eux-mêmes.

Il se tut à cet endroit, sa mélancolie à mesure qu'il reflechit sur les graces dont il avoit comblé le Comte, & sur le procedé qu'il tenoit avec lui, augmenta; il soupira, regretant d'aimer encore un homme qui le méritoit si peu: ensuite il regarda Madame Grey d'un air tendre, & la pria d'oublier tout ce qu'il lui avoit dit dans les premiers mouvemens de sa jalousie. Elle fut contente & fort appaisée; mais elle avoit beaucoup d'inquiétude de la tristesse où elle le voyoit, elle essaya de la dis-

ſiper par une converſation graticuſe & inſinuante, qui lui auroit fait du plaiſir en tout autre tems que celui-là. Il ne l'écoutoit point, ou il la contrarioit; enfin il la quitta, lui voulant quelque ſorte de mal, de l'avoir éclairci ſur la conduite de ſon Favory.

Le Comte de Warwick ne parut point au coucher du Roi, il étoit tout occupé du voyage qu'il faiſoit faire à Berincour, il r'ouvrit trois fois la Lettre dont il l'avoit chargé pour la Comteſſe de Dévonshire; il y ajoûta toûjours quelque choſe, & mit cent répetitions qui en ôterent toute la beauté; il écrivit à Albine, il lui envoya une bague de prix, & quoi qu'il fit & qu'il dit, il n'étoit point content, il craignoit toujours que quelque contre-tems ne déroutât ſes précautions, ou que Madame de Dévonshire ne s'irritât de la liberté qu'il prenoit.

Le Roi commença & finit la nuit avec mille inquiétudes, qui ne lui permirent pas de fermer les yeux: La beauté de la Comteſſe de Dévonshire, ſes graces & ſes agrémens, revenoient à ſon eſprit, & tourmentoient ſon cœur avec empire; il connoiſſoit par les Vers du Comte, qu'il n'avoit point encore fait de progrés auprès d'elle, qui pûſſent le rendre heureux: Mais la conduite qu'elle tenoit depuis quelque tems, lui donnoit tout ſujet de craindre qu'elle ne voulût pas ſon plus l'aimer. Il ſe perdoit dans ſes differens doutes, & il ne quittoit ſes reflexions que pour s'aban-

donner à la colere que méritoit le Comte de Warwick. Il avoit d'abord réſolu de l'éxiler au Nord d'Ecoſſe, dans ces montagnes affreuſes, dont le peuple eſt ſi ſauvage, qu'il ne ſe diſtingue des animaux les plus féroces, que par la figure humaine: C'eſt-là, diſoit-il, où il entretiendra les rochers de ſa paſſion, la Mer répondra à ſes gémiſſemens pendant que j'y ſerai ſourd, & que j'aurai le plaiſir de lui faire ſubir une longue pénitence de ſon infidelité: Mais la reconnoiſſance qu'il lui devoit, l'engagea de changer ſon premier deſſein en celui de l'obliger à avoüer ſa faute & de s'en repentir. Comme ce dernier article n'étoit pas bien aſſûré, il craignit de ſe préparer de nouveaux ſujets de colere, contre un homme à qui il vouloit pardonner pour peu qu'il s'en rendit digne, & il aima mieux lui faire parler que de lui parler lui-même.

Il jetta les yeux ſur Guillaume Hàbert, Comte de Pembroc pour le charger de cette commiſſion: c'étoit ſon ſecond Favory; l'on ne pouvoit porter plus loin la magnificence & la galanterie, il avoit beaucoup d'eſprit, une converſation charmante, il étoit jeune & bien fait, & n'épargnoit rien pour plaire, il y réuſſiſſoit auſſi, mieux qu'aucun Courtiſan.

Sa Majeſté commanda qu'on fût l'avertir de ſe rendre Witthall: Il étoit encore ſi matin qu'on le trouva au lit, il ſe hâta d'obéir, inquiet de ce que le Roi vouloit lui commander. Aprés l'avoir fait entrer dans ſa chambre,

il lui dit: Le meilleur de vos amis m'a trahi, le Comte de Warwick n'a jamais mérité ma tendresse; je lui ouvrois mon cœur, mes bontez étoient bien mal employées.

Le Comte de Pembroc écoutoit le Roi avec beaucoup de trouble, il aimoit cherement le Comte de Warwick: Que me dites-vous, Sire, s'écria-t'il? seroit-il possible qu'il eut manqué à ce qu'il doit, au plus grand Roi & au Maître de la terre? Voudroit-il contribuer au retour du Roi Henry, & de la Reine Marguerite? Ha! sans doute quelque jaloux de son bonheur a imposé à vôtre Majesté pour le perdre: Croyez-en vos yeux, repliqua le Roi. Il lui donna aussi-tôt les Billets qu'il avoit pris à Madame Grey, & la Harangue où étoient les Vers dont j'ai parlé.

Le Comte demeura dans la derniere surprise, il baissa la vûë, & devint aussi interdit que s'il avoit été le coupable: Je vous sçais bon gré, dit le Roi, de la tristesse où vous me paroissez; il n'y a guére de Favory assez genereux pour plaindre celui qui peut le dévancer: Puisque vous êtes dans ses intérêts, allez le trouver, & lui conseillez d'obtenir le pardon de sa faute, par un aveu sincere de son intrigue avec la jeune Comtesse de Dévonshire. C'est l'unique moyen de désarmer ma colere. Je vais l'amener aux pieds de votre Majesté, répondit le Comte. Non, s'écria le Roi, de quelque repentir qu'il soit touché, je ne suis pas encore en état de lui parler, je

voulois même ne le voir de ma vie, & l'envoyer dans un séjour affreux méditer à loisir sur ses fautes : Mais un reste de bonté m'engage à le traiter mieux : Qu'il soit sincere, c'est son salut.

Le Comte de Pembroc fut sur le champ chez le Comte de WARWICK; mais il y fut avec un trouble si extraordinaire, qu'il seroit difficile de le bien exprimer. Je le ferai comprendre plus aisément, en racontant le sujet qu'il en avoit; ainsi je me trouve dans l'obligation de prendre cette avanture dès son commencement. Le Comte de Pembroc arrivoit de Rome où il s'étoit fait un plaisir de passer quelques mois, lorsque Milord Stanley frere de la Comtesse de Dévonshire alla chez luy. Après les premiers complimens, il remarqua dans sa chambre un Tableau qui representoit Psiché dans ce magnifique Palais que Cupidon avoit bâti pour elle : Les Ris, les Jeux, les Plaisirs voloient autour d'elle, rien n'étoit plus beau ny plus aimable que cette jeune Princesse, telle enfin qu'il faut être pour donner de l'amour à l'Amour même. Milord Stanley attacha ses yeux dessus, & ne pouvoit plus les en retirer. Sa visite étant faite, il revint chez luy résolu de mettre tout en usage pour avoir ce Tableau; il ne sçavoit pas trop comment en venir à bout, parce qu'ils étoient Rivaux, & que le Milord étant le plus heureux, ce n'étoit pas un endroit trop propre pour inspirer de la complaisance au Comte. Ils aimoient une

Comedienne

Comedienne toute charmante, nommée Lelie qui ayant toujours eu plus d'inclination pour Milord Stanley, que pour le Comte de Pembroc, rendoient l'un jaloux de la fortune de l'autre. Il jugea que Lelie auroit ſans peine le Tableau d'un homme naturellement liberal, & qu'il lui auroit volontiers donné quand il ne l'auroit pas aimée. Le Milord parla, & promit à ſa Maîtreſſe tout ce qu'elle voudroit, ſi elle réuſſiſſoit. L'intérêt & l'inclination la firent agir avec une égale chaleur, & Pſiché lui fut envoyée deſqu'elle eut dit, Je la veux.

Elle ne la regarda que le tems qu'il falloit pour jetter les yeux deſſus ; elle avoit trop d'impatience de ſatisfaire celle du Milord, & il l'auroit reçue avec la derniere joye, ſans le contre-tems qui arriva : C'eſt que le Comte de Pembroc lui rendoit viſite dans le moment que celui qu'elle en avoit chargé entra dans la chambre de Milord Stanley. Comme ce Domeſtique jugea bien que ſa peine ſeroit liberalement récompenſée, il ne voulut pas differer ſon compliment ; de maniere qu'encore que le Milord lui fit ſigne de ſe retirer, n'ayant que trop deviné à la vûë d'un Tableau, qu'il étoit queſtion de la belle Pſiché : il ne laiſſa pas de la découvrir, & de l'expoſer aux yeux du Comte de Pembroc, qui n'en demeura pas moins embarraſſé. Ils rougirent l'un & l'autre ; Milord parut déconcerté, le Comte ſourit d'un air plein de dépit : J'aurois quelque regret à mon Tableau, dit-il, ſi je lui voyois

faire une autre cascade; mais il est bien juste que Lelie vous amuse par ses petites préferences, quand j'ai lieu de croire qu'elle m'en donne de plus tendres sur vous. Je ne suis point surpris de ce que vous me dites, repliqua Milord, j'ai toujours crû que vous étiez plus heureux que moi, & votre absence n'a pas même avancé mes affaires auprés d'elle. Le Comte qui sçavoit de reste à quoi s'en tenir, termina promptement une conversation qui ne lui faisoit aucun plaisir. Il fut sur le champ chez Lelie, pour la charger de tous les reproches qu'elle méritoit; elle y parut indifferente, elle s'étoit mise dans l'esprit, que si quelque chose pouvoit fixer l'étoile errante de Milord Stanley, c'étoit le sacrifice qu'elle venoit de lui faire.

L'on ne parloit en ce tems-là que de la merveilleuse Maison que le Comte de Warwick faisoit bâtir à Chelsey; l'on en racontoit chaque jour des beautez nouvelles, & tout le monde s'empressoit de l'aller voir avant qu'il y eut renfermé quelques jeunes Maîtresses qui en auroient rendu l'entrée inaccessible. il y faisoit travailler avec la derniere diligence; mais il y alloit rarement, à cause de son assiduité auprès du Roi.

Le Comte de Pembroc picqué contre Lelie & peu gueri de la passion qu'il avoit pour elle, fut chercher dans ce lieu un azile à sa tristesse. Après s'être long-tems promené, il s'assit au bord d'un ruisseau, qui couloit sur un sa

ble doré entre des gazons ; plusieurs grands arbres rendoit ce lieu frais & sombre. Il trouva cet endroit convenable à son état, il rêva quelque tems, & il écrivit ensuite des Vers sur ses Tablettes : Mais la voix de plusieurs personnes qui s'avançoient de son côté l'interrompit, & l'obligea de se lever brusquement pour les éviter. Il s'éloigna avec tant de diligence, qu'aucunes de ces Dames ne pûrent le reconnoître. Elles remarquerent seulement par la magnificence de ses habits, que ce devoit être un homme de qualité, & cela leur fut confirmé, lorsque la Comtesse de Dévonshire qui devançoit les autres de quelques pas, apperçut des Tablettes dont le dessus étoit d'or cizelé, garnies aux extrémitez de diamans, qui paroissoient d'un prix considerable.

La Comtesse d'Anglesey avoit confié sa Fille à la Comtesse d'Oxfort, pour la mener à Chelsey avec la Comtesse de Bath, Mademoiselle Howard & Milord Stanley. On sçavoit que le Comte de Warwick avoit suivi le Roi à la chasse, & Madame d'Oxfort s'étoit chargée de faire les honneurs de la maison de son frere.

La Comtesse de Dévonshire leur montra les belles Tablettes qu'elle venoit de trouver ; mais elles fermoient avec une petite clef qui n'y étoit pas. Quand elles voulurent les ouvrir, cela leur parut impossible, à moins que de les rompre. Elles en avoient toutes

bien envie, lorsque Milord Stanley s'y opposa, leur disant, qu'elles ne pouvoient douter que celui qui venoit de les perdre, ne revînt bien-tôt les demander: Ainsi elles resterent entre les mains de Madame de Dévonshire. Après quelques tours de promenade, Milord Stanley dit tout bas à sa sœur & à Mademoiselle Howard, de passer pour un moment dans une autre allée; & si-tôt qu'elles y furent, il demanda les Tablettes: J'ai une petite clef, ajoûta-t'il, qui pourra les ouvrir; j'en ai fait un mystere à ces Dames, parce que je suis trompé, si je n'y ai quelque sorte d'interêt. Je veux en être toujours la Maîtresse, dit sa Sœur en riant. Tout ce que je peux faire pour votre satisfaction, c'est de me servir de cette clef; & comme j'ai le goût du mystere, je vous avouë que je serois bien-aise d'y trouver quelque joli secret. Dès qu'elles furent ouvertes, elles lûrent sur la premiere feuille:

L'objet de mon amour m'offense;
Je n'ai pû l'engager,
Il se plaît à changer:
C'est un plaisir de se vanger
Par une heureuse indifference.

Nôtre inconnu est mécontent de son sort, dit la Comtesse en riant; mais il prend son parti, & je le crois déja dans une heureuse liberté: Ha! Madame, repliqua Mademoiselle

Howard, ce n'eſt pas toujours un coup ſûr ; j'ai entendu là-deſſus des gens qui avoient été expoſez plus d'une fois à ces ſortes d'épreuves. Ils aſſuroient que les bleſſûres du cœur ſont fort differentes des autres, & que l'on en guérit difficilement. Je vous conjure, mon Frere, dit la Comteſſe en ſe tournant vers Milord Stanley, dites-nous de bonne foi ce que vous en penſez : Je crains de parler contre le beau Séxe, & vous voulez m'expoſer à l'indignation de la plus aimable perſonne du monde, dit-il, en regardant Mademoiſelle Howard. Vous ne pouvez dire pis que ce que vous venez de dire, ajoûta-t'elle ; ainſi, Milord, mon imagination eſt déja frappée contre vous;tous les ménagemens que vous auriez, ſeroient inutils. Je dis donc, continua-t'il, que vous vivez dans une grande erreur, ſi vous croyez que l'on ſoit à préſent fixé pour long-tems ; l'on nous aſſûre qu'on étoit autrefois parfaitement fidele, que de quelque poids que pût être une chaîne,on l'adoroit toujours, content ou maltraité ; l'on aimoit pluſieurs années de ſuite, ſans pouvoir obtenir de ſa raiſon de changer l'objet aimé : Mais à preſent, l'on ſuit des routes toutes oppoſées & bien plus incommodes. La perſonne qui ſe dégage, ne prévient que de quelques momens celle qui reſte engagée. L'on aime une Maîtreſſe comme les Papillons aiment les fleurs ; lorſqu'on ſe quitte ſans ſe déchirer & ſans donner la Comedie au Public, l'on dit qu'on a eu

le plus joli procedé du monde, & qu'on doit être fort contens les uns des autres.

Si j'avois quelque penchant à prendre un engagement, dit Mademoiselle Howard, la description que vous venez de faire me guériroit pour le reste de ma vie. Une regle si generale a ses exceptions, repliqua le Milord, & je prétends bien, Mademoiselle, être un des premiers qui peut prouver que l'on sait aimer tout autrement que je ne viens de le dire. Je ne sçai ce que je vous prouverai, ajoûta-t'elle, mais je sçai bien que je ne me mettrai pas à l'épreuve : Voici encore des Vers, dit la Comtesse en l'interrompant; voyons s'il sont du caractere des premiers.

Lelie entre les bras d'un Rival glorieux
Lui va prodiguer tous ses charmes :
Ah ! vangeons nous ! courens l'immoler à ses yeux.
Helas ! que ma fureur fera couler de larmes !
Je livre ce que j'aime aux plus cruels ennuis ;
N'importe, vangeons-nous ; aussi bien l'Inhumaine
N'a pas d'un seul regard daigné calmer ma peine,
Et le desespoir où je suis.

Comme la Comtesse sçavoit que son Frere

aimoit Lelie, elle jetta les yeux sur lui, & le regardant d'un petit air malin : Vous avez raison, lui dit-elle, de vous interresser aux choses qui pouvoient être renfermées dans ces Tablettes, l'on se plaint de vôtre Maîtresse: Mais est-ce vous qui en êtes la cause ? ou vôtre sort seroit-il semblable à celui de ce malheureux Amant? Vous revelez mes secrets sans ma permission, repliqua-t'il ; & que pourra penser Mademoiselle Howard, si je dis que je suis content ? Cet aveu lui paroîtra plein de vanité. Celle dont il s'agit, Milord, n'impose pas assez par sa conduite, repliqua t'elle, pour m'obliger à tirer des conséquences à vôtre désavantage, de la bonne fortune dont vous pouvez vous vanter. Il est vrai, dit il, que l'on est mal prévenu sur sa conduite; mais ce qu'elle fait pour moi, ne laisse pas d'avoir son mérite; elle me préfere au Comte de Pembroc, qui est, comme vous le sçavez, fort superieur aux autres Courtisans.

Il leur conta là-dessus ce qui s'étoit passé à l'égard du Tableau de Psiché. En verité, mon Frere, lui dit la Comtesse, je crains les suites de cette affaire; il me paroît furieusement picqué, & sans doute qu'il va venir chercher ses Tablettes, s'il vous trouve ici, ce sera une augmentation de chagrin; je vous conjure par toute nôtre amitié de vous éloigner de nous : Je rejoindrai la Comtesse d'Oxfort, & la prierai de ne lui point dire qui je suis. Est-ce qu'il ne vous connoît pas, dit Mademoiselle Ho-

ward? Non, ajoûta la Comteſſe, je vais ſi peu à la Cour, que s'il m'a vûe, ce doit être d'une maniere à ne s'en plus ſouvenir. Milord Stanley pria ſa Sœur de ſe tranquilliſer; elle lui promit de le faire, à condition qu'il la quitteroit.

Lorſqu'il ſe fut éloigné, elle dit à Mademoiſelle Howard: Il me ſemble que j'ai bien fait de ne vouloir pas que le Comte de Pembroc ait le déplaiſir de rencontrer un Rival heureux, & dont il ſe plaint dans ſes Vers. Mademoiſelle Howard loüa ſa prudence, & lui dit qu'elle auroit apprehendé quelque éclairciſſement entr'eux.

Cependant le Comte s'étoit apperçu avec inquietude de la perte de ſes Tablettes; il retourna ſur ſes pas, & les chercha dans le même lieu où il s'en étoit ſervi. Il ne les trouva point, & ne doutant plus que les Dames qu'il avoit entenduës, & voulu éviter, ne les euſſent, il courut vers une allée où il les apperçût; c'étoit la Comteſſe d'Oxfort, & la Comteſſe de Bath qui ſe promenoient, attendant la Comteſſe de Dévonshire: Il les aborda, & après leur avoir témoigné ſa joye pour une rencontre ſi heureuſe, il les ſupplia de lui rendre ſes Tablettes. Nous les avons trouvées, dit la Comteſſe d'Oxfort, ſans ſçavoir qu'elles étoient à vous, Milord, & nous avons été maîtreſſes de notre curioſité; ſi vous leur avez confié quelque ſecret, ſoyez certain que nous l'ignorons. Je ne mérite pas, Madame, repliqua-

t'il, que vous daigniez vous interesser à ce qui me touche, ainsi je ne suis point surpris de l'indifference que vous avez eu là-dessus. Nous ne sommes point si indifferentes que vous le croyez, reprit la Comtesse de Bath, nous voulions les rompre plutot que de manquer à les ouvrir; mais Milord Stanley les a garanties de cette violence. Le Comte à ce nom changea de couleur.

Si les Dames avoient été un peu informées de ce qui se passoit entr'eux, elles auroient bien vû sur le visage & dans les yeux du Comte, l'agitation où il étoit: mais comme elles ignoroient l'avanture du Tableau, elles ajoûterent que c'étoit la Comtesse de Dévonshire qui les avoit trouvées, & qui s'en étoit renduë la gardienne; elle est dans ce bois, lui dirent-elles, avec Mademoiselle Howard & Milord Stanley, il ne tiendra qu'à vous de les lui demander. Le Comte leur fit une profonde reverence en s'éloignant d'elles.

Il étoit dans un embarras extrême; l'idée de trouver Milord Stanley avec la Comtesse de Dévonshire lui faisoit de la peine: mais la crainte qu'il n'eût ouvert ses Tablettes, & qu'il ne lût les plaintes qu'il faisoit contre Lelie, dont apparemment il ne manqueroit pas de le plaisanter avec elle, ajoûtoit beaucoup à son dépit. Dans cet état, il s'avançoit vers une petite allée assez sombre, lorsqu'il la vit traverser brusquement par Milord Stanley; l'air dont il sembloit l'éviter, lui persuada qu'il s'étoit ren-

du le maître de ses Tablettes, & qu'il vouloit les garder pour en faire quelque raillerie.

Cette idée fut si forte qu'il le suivit à grands pas, & lui criant : Arrêtez, Milord, arrêtez, il aborda d'un air menaçant, la main sur la garde de son épée ; il lui demanda ses Tablettes : Le Milord lui répondit fiérement qu'il ne les avoit point, & fit la même action que le Comte ; de sorte, que sans un plus long éclaircissement, ils tirerent l'un & l'autre l'épée, & commencerent un combat qui auroit été funeste, si la Comtesse de Dévonshire, & Mademoiselle Howard qui passoient proche de cette allée, n'eussent entendu le bruit qu'ils faisoient, & ne fussent accouruës vers eux : La Comtesse crioit de toute sa force au secours, & ces jeunes personnes se jetterent courageusement entre les épées pour séparer ces deux Rivaux.

Milord Stanley n'avoit pas lieu d'être fâché puisque Lelie le préferoit ; & pour le Comte de Pembroc, lorsqu'il eut jetté les yeux sur la belle Comtesse de Dévonshire, il demeura si surpris d'admiration, & sa beauté lui fit si parfaitement oublier Lelie, qu'il ne put croire dans ce moment, que son cœur eût jamais soûpiré pour d'autres que pour celle qu'il voyoit, il l'avoit rencontrée plusieurs fois sans en être frappé au point qu'il le fut alors ; soit qu'il eût moins d'attention pour elle, ou que l'heure de se rendre ne fût pas encore venuë : il prit son épée par la poin-

te; & mettant un genouil en terre, il la lui présenta d'une maniere galante & respectueuse : Je suis vaincu, lui dit-il, Madame, je vous demande une vie que je souhaite d'employer à votre service. Je ne veux desarmer que votre colére, répondit-elle, en l'obligeant de se lever : mais, Milord, puisque vous me donnez la confiance de vous demander une graçe, accordez moi celle de vous racommoder tout-à-l'heure avec mon frere ; je suis certaine qu'il ne tiendra point à lui que vous ne soyez amis ; & les sujets de démêlez que vous pouvez avoir sont si legers, que je serois bien honteuse d'entreprendre cette affaire sans y réussir. Vous pouvez tout, Madame, repliqua le Comte : je vous rends maîtresse absoluë de mon sort. En achevant ces mots, il fit quelques pas vers Milord Stanley, qui s'avança ; & sans entrer en aucune explication, ils s'embrasserent & se parlerent civilement.

Ils s'entretenoient tous ensemble, lorsque la Comtesse d'Oxfort & la Comtesse de Math, qui étoient surprises de ne les point voir, vinrent les chercher, & sçurent ce qui s'étoit passé entre le Comte & le Milord. Elles les presserent encore de s'embrasser devant elles, & se rendirent dépositaires de la parole qu'ils se donnoient d'être amis. Le Comte faisoit toutes les avances, parce qu'il se flattoit qu'il trouveroit un facile accès chez Mr de Dévonshire, quand il iroit avec son beau-frere.

La Comtesse d'Oxfort avoit donné ordre

que l'on servît un grand souper dans le salon : C'étoit le lieu le plus agréable de cette maison. Il étoit orné de peintures & de statuës merveilleuses. Il y avoit aussi un excellent tableau de Psiché. Le Comte de Pembroc s'en approcha, & le regardoit avec plaisir. Je crains, dit la Comtesse de Dévonshire, que cette peinture ne renouvelle dans votre cœur quelque mouvement de dépit contre mon frere. Ha, Madame, lui dit-il ! qu'il s'en faut que je ne sois à present occupé du sujet de notre querelle : Non, je ne suis plus sensible pour Lelie, je ne regrete plus ma Psiché, mais qu'en voyant la felicité de l'Amour, que je regrete, Madame, de n'être pas à sa place : je blesserois certaine mortelle qui me paroît si fort audessus de toutes les autres, qu'il ne faut pas moins qu'un Immortel pour lui plaire. Vos desseins sont bien élevez, Milord, repliqua la Comtesse ; mais c'est un effet de votre mérite.

Elle ne lui laissa pas le tems de rien ajoûter à ce qu'il lui avoit dit : Les yeux de ce Cavalier s'étoient trop expliquez ; & quelque soin qu'il se donnât le reste de la soirée pour être auprès d'elle, son adréssе à l'éviter fut si grande, qu'il la trouva toûjours avec les Dames, bien qu'il n'y parût aucune affectation. Il ne laissa pas de s'en appercevoir ; l'Amour a des lunettes d'approche qui portent loin, & qui découvrent ce que les personnes indifferentes ne sçauroient seulement remar-

quer. Il étoit peu accoûtumé à trouver des maniéres si reservées : ses bonnes qualitez jointes aux charmes de son esprit, le garantissoient de ce désagrément, & la passion qu'il venoit de prendre étoit encore si nouvelle, qu'il se flatta plus d'une fois de se voir heureux, s'il s'appliquoit à le devenir.

Il ménagea si bien Milord Stanley, qu'il le mena chez la Comtesse sa sœur; mais il eut moins de peine à plaire à Monsieur de Dévonshire, pour lequel il n'avoit qu'une complaisance de politique, qu'à celle qu'il adoroit. Elle observoit un si juste temperament entre le bon accueïl qu'elle lui faisoit, & une parfaite retenuë, qu'il n'avoit jamais sujet de s'en loüer ni de se plaindre. Rien n'étoit plus propre à l'affliger; il ne pouvoit se resoudre à perdre le flatteur espoir qui soûtenoit sa passion. Il ne pouvoit l'écouter avec complaisance; puisqu'il n'osoit même découvrir ses sentimens. Il en avoit trouvé cent occasions, sans profiter d'aucune. La crainte de déplaire à cette belle personne, retenoit son secret dans le fond de son cœur; & toute sa consolation dans ses peines, c'est qu'il se flattoit, qu'elle étoit également indifférente à tout le monde; que le tems pourroit lui donner des secours inesperez, & que tout au moins il avoit le plaisir de la voir souvent : Mais malgré son silence elle s'étoit bien apperçûë qu'il avoit pour elle des sentimens particuliers; & peut-être qu'elle en auroit été touchée, si le

mérite du Comte de Warwick ne l'avoit pas mise hors d'état de faire attention à celui du Comte de Pembroc. Voilà où les choses en étoient lorsque le Roy apprit au Comte de Pembroc qu'il aimoit la Comtesse de Dévonshire, & que le Comte de Warwick l'aimoit aussi. Il le chargea, comme je l'ai déja dit, d'aller le trouver, & de tirer de lui une confession ingenuë qui meritât son pardon.

Le Comte de Pembroc se souvint aussi-tôt de la profonde reverie où il avoit vû quelquefois Madame la Comtesse de Dévonshire, des soûpirs qui lui échapoient, des réponses distraites qu'elle faisoit, & de sa joye quand on parloit du Comte de Warwick. Comme il ne sçavoit point qu'elle le connût, il n'avoit jamais eu de soupçons qui pussent lui faire de la peine : ce fut dans cet unique moment qu'il pénetra l'excès de son malheur, & qu'il se vit un rival dangereux en la personne du meilleur de ses amis, & d'un ami que la colere du Roy étoit sur le point de perdre, pour peu qu'on l'aigrît.

Il eut besoin de toute sa genérosité pour ménager les interêts du Comte de Warwick; & peut-être qu'il ne l'auroit pas fait, sans que la passion de son Maître pour la Comtesse ne pouvoit pas lui faire moins de mal. Que n'auroit-il donc pas eu à se reprocher, s'il avoit contribué à augmenter une disgrace qui le touchoit sensiblement ? Il prit là-dessus son parti, & sacrifia l'amour à l'amitié, re-

folu de servir son rival, tant qu'il seroit malheureux, & de rompre avec lui dès qu'il cesseroit de l'être.

Il trouva que le Comte de Warwick s'étoit mis au lit depuis deux heures : il avoit employé une partie de la nuit à instruire son Escuyer sur tout ce qu'il devoit dire à la Comtesse de Dévonshire & à la vieille Albine. Enfin il n'oublia rien : il repeta cent fois la même chose; & l'ayant fait partir, il croyoit prendre quelques momens de repos, lorsqu'il fut interrompu par le Comte de Pembroc.

Aprês qu'il lui eut raconté ce qui se passoit : Ne songez pas, ajoûta-t'il, à vous justifier par un desaveu : le Roy m'a commandé de vous montrer les témoins qu'il a de votre passion pour la Comtesse, & de votre mauvaise foi pour lui; il veut en sçavoir jusqu'à la moindre circonstance; il examinera ensuite s'il vous fera grace ou justice.

Le Comte de Warwick fremit à la vûë des billets qu'il avoit écrit à Madame Grey. La perfide m'a sacrifié, s'écria-t'il : Elle a eu raison de croire que s'il n'avoit été question que de ses interêts, je ne me serois pas mis en peine de les ménager; mais elle n'en sera pas moins punie avec le temps. Il ne s'agit point de songer à la vengeance, dit le Comte; il faut appaiser le Roy. Comment l'appaiseray-je, repliqua le Comte de Warwick? Il sçait que j'aime Madame de Dévonshire; il ne luy reste plus qu'à luy faire sçavoir : toutes les Puissances de la

terre rassemblées contre moy, ne me feroient pas renoncer à cette passion. Le Roy demande, reprit le Comte de Pembroc, si vous êtes aimé? Aimé, dit le Comte de Warwick? je n'en sçai rien; mais si je ne le suis pas, je ne désespere point de l'être. Le Comte de Pembroc souffroit plus que la torture en l'entendant parler ainsi. Il ne laissoit pas de s'étudier si bien, qu'on ne pouvoit remarquer le trouble de son ame. Il faut sans doute, ajoûta-t'il, que vous ayez lié un agreable commerce avec cette belle personne? Il est vray, dit le Comte, que je luy ay écrit, & qu'elle m'a quelquefois fait réponse. Tendrement, dit Pembroc? Non, répondit-il, elle est pleine de circonspection & de défiance. Comment accommodez-vous cela avec la liberté que vous avez euë d'entrer la nuit chez elle? Moy, s'écria le Comte? Vous-même, reprit-il: le Roy sçait tout. Hé! que veut-il donc davantage, répliqua Monsieur de Warwick d'un air impatient? Il veut, dit le Comte, un détail exact qui l'instruise des choses importantes, & même des bagatelles.

Le Comte rêva un peu; & le regardant ensuite d'un air assûré: Milord, luy dit-il, je respecte le Roy comme mon Souverain & mon maître; & sans me vanter il ne seroit peut-être ni l'un ni l'autre, si je ne l'avois voulu; mais je l'aime aussi comme mon meilleur amy. Je le supplie d'avoir pitié des foiblesses de mon cœur. Il ne consulte pas toûjours la raison pour se donner. J'aimois la Comtesse de Dé-

ronshire avant que d'avoir sçu les sentimens que sa Majesté avoit pour elle. Quand il me fit l'honneur de me les confier, il n'étoit plus temps de me guérir. Je cherissois mes chaînes, & je les cachois soigneusement, bien moins par la crainte de déplaire au Roy, que par l'envie de plaire à celle que j'adore. Enfin son éloignement m'a jetté dans un si noir chagrin, & me cause de si profondes rêveries, que j'ay eu l'extravagance de me découvrir en écrivant des Vers, au lieu de la Harangue que sa Majesté me dictoit. Madame Grey a profité de cette occasion pour montrer mes lettres, & pour essayer de me perdre : mais au fond que peut-on me faire ? Tant que j'auray la passion qui m'occupe, je ne seray sensible à rien qu'à ce qui la regarde. Les autres biens, les autres maux, les récompenses, les châtimens; tout cela ne me touchera guere. Voilà peut être la seule chose que le Roy ignore dans cette intrigue. Veüillez luy dire de ma part, c'est aussi la seule que que je puis luy mander. Le Comte de Pembroc touché d'amitié pour le Comte, le pria de tenir une autre conduite, & d'appaiser sa Majesté par un détail sans réserve. Il répondit toûjours qu'il ne pouvoit parler autrement; qu'il n'étoit pas heureux: mais que s'il arrivoit que sa fortune devînt meilleure, les plus cruelles menaces n'arracheroient pas de sa bouche un mot qui pût interesser la gloire d'une personne si chere; qu'il voyoit avec un déplaisir mortel, que le Roy

étoit prévenu d'une très-méchante opinion pour luy, puisqu'il le croyoit capable de raconter les faveurs d'une Dame. Le Comte de Pembroc luy representa les suites fâcheuses de son opiniâtreté. Il luy dit qu'il alloit attendre le coup avec tranquillité, qu'il auroit pardevers luy la secrette satisfaction de n'avoir rien à se reprocher.

Toutes ces réponses ambiguës laissoient flotter Monsieur de Pembroc entre la crainte & l'esperance; il croyoit quelquefois que le Comte n'étoit pas plus heureux que luy, & d'autres fois il ne doutoit point qu'il n'eût quelque certitude de plaire; il ne pouvoit cependant s'éclaircir mieux; & plus il s'abandonnoit à ses reflexions, plus il pénetroit des mysteres affligeans: Hélas! disoit-il, je n'ay jamais osé parler, je n'ay pas même permis à mes yeux d'expliquer l'état où je suis, & le Comte de Warwick a écrit à la Comtesse, il l'a entretenuë au milieu d'une sombre nuit. Bien qu'il ne l'ait pas absolument avoüé, en puis-je douter après l'avanture qu'il luy arriva d'être arrêté par le Guet? Ah! voilà ce que me coûte ma timidité; le silence plein de respect que j'ay gardé est puni comme un crime. Il se désoloit, & revint à Witthall aussi abbatu que s'il eût été malade.

Le Roy le regarda avec étonnement, il ne pouvoit s'empêcher de luy sçavoir bon gré d'être un si parfait amy; & lorsqu'il rendit compte à sa Majesté de ce qui s'étoit passé,

il n'obmit rien pour l'adoucir, & trouva le secret de porter le Roy à ne pas exiler le Comte aussi loin qu'il l'avoit d'abord résolu. Il le supplia même de l'envoyer à Chelsey; mais le Roy sçavoit trop le plaisir qu'il goûtoit dans cette belle maison. Il se détermina de l'envoyer à Caerleon: C'étoit autrefois une grande Ville dans la partie la plus méridionale de la Province de Galles, située sur la Riviere d'Usque. L'on n'y trouvoit plus que des mazures & de tristes débris de l'Antiquité, peu propres à loger un homme aussi accoutumé que luy à la magnificence & au bon goût.

Sa Majesté irritée, commanda au Comte de Pembroc de retourner sur le champ chez le Comte de Warwick, lui dire de sa part de partir dans deux heures & de se rendre à Caerleon. Il hésita s'il accepteroit cette commission, ou s'il supplieroit le Roy d'en charger un autre. Mais dans la crainte que son Amy ne reçût pas cet ordre avec toute la soûmission qu'il devoit, & qu'on n'en rendît un mauvais compte à sa Majesté, en vûë de ruiner un Favory disgracié, ce qui se pratique presque toujours parmi les Courtisans, il aima mieux que le choix tombât sur luy afin de ménager ses interéts.

Il crut necessaire de dire au Comte de Warwick de certaines choses qui précedent ordinairement les mavaises nouvelles. A quoy servent vos ménagemens, Milord, s'écria-t-il?

je vous ay dit ce matin que je ne pouvois être touché que de ce qui avoit quelque rapport avec Madame de Dévonshire ; s'il ne luy est rien arrivé de fâcheux, parlez sans crainte, car je suis preparé à tout. Il s'agit de vous éloigner, luy dit le Comte de Pembroc en l'embrassant. J'en suis ravi. Le Roy a-t'il eu la bonté de me choisir un lieu bien écarté du monde ? un désert où je puisse rêver jour & nuit, où je puisse soupirer & me plaindre de ne voir plus la Comtesse, ou je puisse enfin éviter cette dangereuse Favorite dont la presence me sera toujours odieuse ? Vos souhaits sont remplis, dit le Comte de Pembroc, Caerleon est l'endroit que le Roy marque pour vôtre exil, il veut que vous partiez dans deux heures. Le temps est bien court; il n'importe, dit le Comte, je seray charmé de revoir la Riviere d'Usque, ce sejour me fait un plaisir merveilleux : Allez, mon cher Milord, en assûrer le Roy, & que dans deux heures je ne seray plus à Londres. Ils se dirent un adieu fort tendre. Le Comte ignoroit que Pembroc fût son Rival. Ainsi rien ne s'opposoit à l'amitié qu'il avoit toujours euë pour luy. Il partit avec tant de précipitation, qu'il ne voulut pas même en avertir l'Archevêque d'Yorck & le Marquis de Montaigu ses freres. Il auroit apprehendé qu'étant picquez du mauvais traitement que le Roy luy faisoit, ils ne l'eussent pressé de passer à Calais dont il étoit Gouverneur, de chercher dans la pro-

tection du Roy de France les moyens de se vanger d'Edoüard.

L'Ecuyer du Comte de Warwick arriva à Twitnam chargé des Lettres de la Duchesse de Norfolk, pour Madame d'Anglesey : mais il ne vouloit pas les présenter, dans la crainte d'être connu ; il les donna au Jardinier François, qui passoit pour son Maître, & il se tint respectueusement dans un coin de la Salle assez obscur.

La Comtesse d'Anglesey vit avec plaisir les desseins que le Jardinier lui montra ; elle en choisit un pour son Parterre, & luy dit qu'il falloit commencer dès le lendemain. Cela ne faisoit aucune peine à cet homme qui étoit né pour ce travail ; mais Berincour s'y trouva fort neuf, & comme on vouloit qu'ils avançassent leurs Parterres, il y avoit toujours quelqu'un chargé de les presser ; de sorte qu'il étoit obligé de bêcher, d'arracher des herbes, de planter des buis ; & s'il y manquoit on le quereloit rudement.

Il voyoit tous les jours la Comtesse de Dévonshire qui se promenoit d'un air mélancolique dans les allées les plus sombres d'un bois, qui terminoit le Parterre : C'étoit un endroit tout propre pour l'aborder, s'il n'eût pas aperçu des surveillans de tous côtez qui l'auroient découvert : Pour Albine, elle fut long-temps sans paroître, une fiévre lente la retenoit au lit ; ainsi le Comte qui attendoit des nouvelles dans sa solitude, n'en recevoit aucunes qui luy fissent du plaisir.

Berincour sçut qu'Albine étoit malade, il luy fit dire par une fille avec laquelle il mangeoit quelquefois, que si elle vouloit, il la gueriroit, qu'elle souffrît qu'il luy appliquât des herbes sur les bras, qu'elle en verroit un effet merveilleux. Elle le fit appeller: Aprés qu'il eut fait quelques superstitieuses ceremonies, il luy mit des herbes, & dans ce même moment, il luy fit briller à ses yeux la Bague dont son Maître l'avoit chargé pour elle, qu'il tenoit dans le fond de sa main, & dont la vieille Albine demeura si éblouïe, qu'elle n'eut plus de repos jusqu'à ce qu'elle fût dans le Jardin, où elle appella le garçon Jardinier pour l'aider à marcher & pour parler, disoit-elle, des divines herbes dont il l'avoit guérie.

Dés qu'elle put l'entretenir, il luy dit que le Comte n'avoit plus d'esperance qu'en son secours; qu'il venoit exprès pour l'informer de ce qui se passoit; qu'il ressentoit une vive douleur de n'avoir pas reçu des nouvelles de Madame de Dévonshire depuis son départ, & qu'il l'avoit chargé d'une grande lettre pour sa Maîtresse, & d'une bague pour elle. Il est arrivé tant de choses, répon dit Albine, depuis quelque temps; & Madame la Comtesse m'a si expressément défendu d'avoir aucun commerce avec Milord Comte, qu'ajoûtant à cela l'impossibilité d'écrire sans être découvert par tous nos Argus, j'ai été contrainte de me taire quand je mourois d'envie de parler.

Elle luy raconta aussi-tôt la conversation

du Capitaine du Guet avec la Comtesse de Dévonshire, l'avanture de la tabatiere & du portrait; enfin ces jalousies du Comte, la douleur de la Comtesse, & les reprimandes de sa mere. Comment ferons-nous, ma chere Albine, luy dit Berincour, mon Maître mourra si vôtre Maîtresse le traite avec tant de rigueur; chargez-vous de grace de me ménager un moment pour l'entretenir, ou prenez ma lettre, & m'en rendez réponse. Je ne vous promets rien, dit Albine; cependant comptez sur mon zele.

Leur conversation seroit devenuë suspecte si elle avoit été plus longue. Albine sortit du Jardin, mais elle y revenoit tous les jours; & sur de legers prétextes, elle entretenoit Berincour: J'ay déja dit qu'il étoit fort bien fait, malgré le soleil qui le noircissoit comme un More, & la peine qu'il prenoit à travailler, il ne laissa pas de plaire à cette vieille Fille; elle pensa que rien n'étoit plus convenable qu'un mariage entre le Confident & la Confidente de deux personnes qui s'aimoient & qui étoient fort riches; que le Comte pouvoit faire beaucoup de bien à son Ecuyer, & que la Comtesse n'auroit pas moins de bonté pour elle; enfin elle se mit cette affaire si avant dans la tête, qu'elle ne songea pas à celle du Comte de Warwick, & lorsque Berincour la pressoit, elle répondoit qu'il y avoit de grandes mesures à prendre.

Que vous ay-je fait, lui disoit-il, pour me

retenir ici? Je suis dans un péril évident si l'on me connoît, je travaille depuis le point du jour jusqu'à la nuit, je m'ennuye à mourir, & je vois bien que vous n'avez aucune envie de servir mon Maître. Que vous êtes impatient, luy dit-elle, & que vous me paroissez peu touché des soins que je me donne de vous venir parler à tous momens? Hélas! si vôtre cœur étoit sensible à la reconnoissance comme le mien, vous penseriez un peu moins à vous en aller, & vous profiteriez mieux de vos avantages. Berincour à ces mots fut sur le point d'éclater de rire, & il ne s'en empêcha qu'avec peine, & se contenta de luy répondre, qu'il n'étoit pas capable de s'occuper d'autre chose que des interêts de son Maître; mais qu'il lui promettoit à l'avenir tous ses soins, & qu'elle auroit lieu de connoître qu'il l'aimoit passionnément.

Albine ne sçavoit si elle devoit le croire ou douter de ce qu'il disoit: Qui peut m'assûrer que vous m'aimerez, répliqua-t'elle, si vous ne m'aimez pas déja? Une passion de commande me seroit bien suspecte; il lui dit là-dessus que la voir & l'aimer n'avoient été qu'une même chose pour luy; que si elle le renvoyoit promptement, il trouveroit le moïen de revenir exprès pour luy faire sa cour; enfin elle se détermina à ce qu'il souhaitoit. Dès le soir même elle apprit à Madame de Dévonshire que son silence & sa froideur ne pouvoient rebuter le Comte; qu'il avoit tout

tenté

tenté afin d'avoir de ses nouvelles, & que son Ecuyer s'étoit travesti pour lui rendre une Lettre, dont elle s'étoit chargée.

A ces mots la Comtesse changea de couleur : Voulez-vous me perdre, Albine, lui dit elle ? Avez-vous oublié tout ce qui m'est arrivé, pour avoir eu moins d'exactitude que je ne devois ? Bien que je n'aye rien d'essentiel à me reprocher, c'est toujours trop que de donner lieu aux soupçons : Ne me parlez plus de Monsieur de Warwick, mon indocile cœur ne m'en parle que trop. Quoi, Madame, lui dit Albine, vous refusez sa Lettre ? ouy, je la refuse, repliqua-t'elle, rendez-la à celui qui s'en est chargé, & lui ordonnez de ma part de partir.

Albine ne demeura pas médiocrement surprise de cette résolution : Vous serez cause de la mort du Comte, lui dit-elle, ou bien il se portera à quelque extremité, dont vous vous repentirez toute votre vie ; & depuis quand, repartit la Comtesse d'un air de colere, est-il permis de persecuter une femme qui ne veut aimer que son devoir ? Laissez-moi, Albine, je me fais une violence qui me tuë ; mais qu'importe, ajoûta-t'elle tristement, je n'ai rien qui me rende la vie agréable. En achevant ces mots, ses yeux s'emplirent de larmes : Albine crut que c'étoit un moment heureux pour faire ouvrir le paquet du Comte : Madame, lui dit-elle, en se jettant à ses pieds, ne refusez point de lire cette Lettre, Monsieur

de Warwick croira que vous le méprisez de quelle maniere un homme si fier pourra-t'il digerer un traitement si dur ? Son amour se changera peut-être en haîne. Hélqu'il me haïsse, s'écria-t'elle, c'est tout ce que je lui demande. Son cœur alors pressé de douleur, ne pouvoit plus retenir ses soupirs. Albine étudioit tous les mouvemens de sa Maîtresse; elle continua de la presser, & de lui dire mille raisons pour l'engager d'ouvrir ce paquet. Enfin, voyant que la Comtesse refusoit de le faire, elle prit le parti de lire la Lettre tout haut: Elle eut la foiblesse de l'écouter; mais elle n'y voulut jamais répondre.

Albine rendit compte à Berincour de la scene qui s'étoit passée: Il trouva de la vertu & de la tendresse dans le procedé de Madame de Dévonshire. il ne pût s'empêcher de la plaindre; & il auroit bien voulu que son Maître s'en fût détaché. Il ne laissa pas de prier la vieille Gouvernante de faire de nouvelles tentatives pour obtenir quelques lignes de sa main. Elle n'obmit ni raisons ni prieres. La Comtesse fâchée de ses importunitez, la ménaça de dire à son mari la persécution qu'elle lui faisoit; de sorte qu'il n'y eut point d'autre parti à prendre pour Berincour, que celui de s'en retourner.

Pour faciliter ce départ, le Jardinier François qui étoit avec lui, feignit d'avoir besoin de plusieurs choses qu'il lui envoyoit, disoit-il, chercher à Londres: Cependant Berincour

ne sçavoit rien de l'éxil de son Maître. Quand il en fut informé, il se hâta de l'aller trouver à Caerleon. On lui dit en arrivant qu'il se promenoit au bord de la riviere d'Usque: En effet, il l'apperçut sous des saules & des peupliers, dont l'écorce étoit déja toute chargée des Chiffres de la Comtesse, & des Vers qu'il avoit faits pour elle. Le Comte en le reconnoissant, n'eut pas la patience de l'attendre, il courut au devant de lui, & lui demanda la réponse de Madame de Dévonshire; mais Berincour qui n'en apportoit point, le supplia d'écouter ce qu'il avoit à lui dire.

Ce récit le jetta dans une profonde mélancolie; il se crut encore plus malheureux qu'il ne l'étoit. Il pensa qu'Albine par des motifs d'interêts, avoit composé tous les endroits flatteurs de la conversation qu'elle disoit avoir eue avec sa Maîtresse; mais qu'il étoit vrai qu'elle ne sentoit pour lui que de l'indifference, puisqu'elle ne lui avoit point écrit. Cette opinion se fortifia si fort par mille circonstances, que sa douleur devint extrême.

Il passa ainsi trois jours voulant une chose, en voulant une autre. Enfin il se détermina à renvoyer Berincour chez la Comtesse, & à lui écrire des plaintes si respectueuses qu'elle en pût être touchée. Son Ecuyer qui n'aimoit point cette commission, lui représenta inutilement qu'il ne réussiroit pas mieux dans son second voyage qu'il avoit fait au premier. Il lui reprocha son peu d'affection, & le fit partir

toûjours déguisé en Jardinier, afin de n'être pas connu.

Pendant son absence Madame de Dévonshire qui étoit grosse, s'étoit blessée, elle en avoit pensé mourir; de sorte que Berincour étant arrivé; Albine lui dit que sa Maîtresse auroit beaucoup de peine à trouver une heure favorable pour l'entretenir, & qu'on la laissoit rarement seule : mais, ajoûta-t'elle, ce qui est heureux, c'est que je vous verrai souvent; que nous prendrons des mesures pour nôtre mariage, & que si nous ne faisons pas les affaires du Comte de Warwick & de la Comtesse de Dévonshire, tout au moins nous ferons les nôtres.

Ne comptez pas là-dessus, lui dit-il, d'un air chagrin; ma fortune ne dépend que d'une heureuse négociation, & je ne penserai de ma vie à l'Hymen, que mon Maître ne soit content.

Ces paroles donnerent une nouvelle vivacité à la vieille Albine ; elle apprit à sa Maîtresse le retour de l'Ecuyer du Comte : Cette nouvelle la jetta dans le dernier chagrin. Elle lui deffendit absolument de se charger de sa Lettre, & lui dit que s'il ne partoit en diligence, elle l'en feroit repentir. Enfin la chose parut si sérieuse à sa Confidente, qu'elle dit à Berincour de s'éloigner au plûtôt, & que tout ce que le Comte tenteroit à l'avenir, deviendroit inutile, parce que la Comtesse profitoit de son absence pour écouter sa raison ; Qu'elle se détachoit tous les jours de lui, & qu'elle ne vouloit point lire des Lettres, dont la

caractere passionné lui rappelloit une idée trop chere, & trop dangereuse pour son repos.

Berincour n'avoit guere de chose à répondre à ce que lui disoit Albine; mais il connoissoit trop bien le Comte, pour retourner sur ses pas, sans avoir une réponse plus consolante à lui porter. Il lui représenta qu'il n'y auroit rien de plus remarquable que son départ, s'il le précipitoit si fort, & qu'il consentoit de s'en aller, pourvû qu'on lui donnât le tems qu'il jugeoit nécessaire. Albine fit si bien que Madame de Dévonshire goûta les raisons de Berincour.

La Comtesse avoit pris sur elle tout ce qu'on y peut prendre, lorsqu'elle refusa avec tant de fermeté, de lire les Lettres du Comte de Warwick; quelques désirs qu'elle eut de l'oublier, & même de le haïr, il est certain qu'elle sentoit toujours dans son cœur une fatale prévention pour lui. Non, disoit-elle à sa Confidente, je ne me pardonnerois pas les sentimens que je conserve encore, si je n'éprouvois par la violence que je me fais, qu'on n'est point maîtresse de son inclination; un astre qui m'est fatal, a permis que j'aye vû le Comte, que depuis ce funeste instant, je n'aye pû par tous les égards que je me dois, par les motifs de mon devoir, & par le secours de l'absence, l'éloigner de mon esprit. Albine avoit l'ame trop interressée pour persuader à sa Maîtresse de prendre une ferme résolution : Elle l'ex-

cusoit en tout: Elle lui fornissoit mille éxemples dangereux; & bien loin de chercher à la guérir, elle la vouloit rendre encore plus malade.

Cette belle & jeune personne étoit dans les dispositions que je viens de représenter, lorsque ses forces lui permirent de prendre l'air dans le Jardin; c'est où Berincour l'attendoit, bien résolu de lui parler, pour peu qu'il trouvât un moment favorable : Il se présenta un jour qu'elle étoit seule dans un cabinet de verdure, où elle lisoit. Les femmes à qui elle avoit ordonné de lui faire un bouquet, s'étoient éloignées; il courut aussi tôt dans le lieu où il sçavoit qu'étoient les plus belles fleurs; & pendant qu'on lui cueilloit du pied d'alloüette & des giroflées, il remplit une corbeille d'anemones, dont les couleurs bizarres & brillantes lui plûrent beaucoup. Elle y jetta les yeux; mais ensuite les ayant levez sur le Jardinier, elle ne douta point que ce ne fut l'Ecuyer du Comte. A cette vûë elle rougit, & voulut passer dans l'allée : Mais sans compter qu'elle n'avoit pas encore repris toutes ses forces, elle eut une si grande émotion qu'elle ne put marcher; elle fut obligée de se r'assoir sur le siége qu'elle venoit de quitter.

Madame, lui dit Berincour, vous sçavez assez qui je suis, & ce que j'attends de votre bonté. Que me voulez-vous, dit-elle, d'une voix tremblante? Albine ne vous a-t'elle pas parlé de ma part? Je n'ai pû croire ce qu'elle m'a dit,

ajoûta-t'il; & je ne pense point, Madame, que le Comte de Warwick vous ait jamais donné d'assez grands sujets de le haïr, pour vouloir de gayeté de cœur le faire mourir, en refusant de lire sa Lettre, & de me charger de votre réponse. Non, reprit-elle brusquement, je ne veux aucun commerce avec lui; que lui ai-je fait pour me persécuter dans une solitude, où je devrois être à l'abri de son soûvenir? qu'il vive heureux à la Cour, & qu'il me laisse vivre en repos. Vous ne sçavez donc pas, Madame, qu'il est digne de toute votre pitié? Le Roi l'a exilé dans une espece de désert, où il seroit content si vous preniez quelque part à sa peine. La Comtesse fut surprise de n'en avoir rien appris: Sa famille en étoit informée, & on lui en avoit fait un mystere pour éviter de parler du Comte. Helas! toutes ces résolutions d'indifference ne purent tenir contre cette nouvelle; l'air de son visage, & le son de sa voix se radoucirent; elle reçût la Lettre que Berinçour lui présentoit; elle la cacha soigneusement; & sans s'arrêter davantage dans le cabinet, elle sortit par une porte, pendant qu'il s'éloignoit par l'autre: l'impatience de lire ce que le Comte lui écrivoit, l'obligea de quitter la promenade. Il y avoit six Lettres de lui dans un seul paquet: Il suffit d'en lire une, pour faire juger du caractere de toutes les autres.

SI vous apprenez mon éxil, vous me plaindrez sans doute, & vous croirez, Madame, que je le regarde comme une disgrace; mais il ne me reste pas assez de sensibilité pour en être touché; les sentimens que je vous conserve me rendent indifferent pour tout ce qui n'a point de rapport à vous; & bien loin de me trouver désœuvré dans cette triste solitude, j'y suis en meilleure compagnie que je n'étois à Wittball. Ouy divine Comtesse, votre idée m'occupe tout entier, je la porte par tout, & je l'entretiens sans cesse, je ne pouvois rien souhaiter de meilleur en ne vous voyant plus, & j'ose dire que si je suis malheureux, ce n'est que par votre indifference. Helas! Madame, que vous ai-je fait pour me causer tant de douleurs? Je vous aime, voilà mon crime; mais n'aime t'on pas les Dieux sans qu'ils s'en offensent? & quand je vous traite comme eux, vous me traitez avec plus de rigueur qu'ils ne feroient. Accordez quelques lignes de votre main à l'ardeur & à la pureté de ma passion; c'est le seul remede que je désire pour tous les maux que vous me faites.

Madame de Dévonshire eut à peine achevé la lecture des Lettres du Comte de Warwick, qu'elle fit entrer Albine dans son cabinet. Cette Fille voyant sa Maîtresse toute en pleurs, crut qu'il lui étoit arrivé de nouveaux déplaisirs. Cesse de t'intriguer, lui dit-elle, en essuyant ses beaux yeux, les larmes que je répands sont

trop justes pour en arrêter le cours: je m'afflige de me trouver encore capable de tant de foiblesses, l'éxil du Comte m'a touché. Son éxil, Madame, reprit Albine, Berincour ne m'en a point parlé ; je voudrois, continua la Comtesse, que ce secret eut été gardé pour moi comme pour toi, je n'aurois point à me reprocher d'avoir lû les Lettres d'un homme dont le commerce fait de la peine au Comte de Dévonshire.

Albine devint alors fort éloquente pour persuader à sa Maîtresse, qu'elle ne pouvoit avec justice refuser sa pitié à une personne malheureuse : Elle mit le mérite du Comte au-dessus des étoiles, & cette dangereuse Confidente se tourmenta tant, & laissa si peu de repos à la Comtesse, que malgré les résolutions qu'elle avoit prises de ne point écrire, elle l'obligea de faire réponse en ces termes.

SI les sentimens d'estime que je vous ai conservez, meritent quelque reconnoissance, oubliez, Milord, que vous m'ayez jamais vûë, & laissez moi joüir d'une tranquillité que je ne connois plus. J'ignore pourquoi vous continuez à me persécuter, c'est ainsi que j'appelle les marques d'une passion qui m'offense ; elle vous auroit déja attiré ma haine, si j'étois capable d'en avoir pour vous ; mais l'impossibilité où je me trouve de vous aimer, parce que je ne le dois pas, & de vous haïr parce que je ne le sçaurois faire, est digne de toute votre pitié. Aidez-moi à trouver des dispo-

sitions d'indifference, qui puissent faire la gloire & le repos de ma vie.

Elle finit peut-être plûtôt qu'elle n'auroit fait, si l'abondance de ses larmes lui avoit permis de continuer;son cœur lui reprochoit une démarche si contraire à tout ce qu'elle avoit promis à Madame sa Mere & à son Epoux. Elle dit à Albine qu'elle alloit déchirer sa Lettre, qu'elle en craignoit même les suites; & en effet, elle la prit pour la mettre en pieces, lorsqu'elle se jetta dessus; & la cachant dans son sein: Non, Madame, lui dit-elle, je ne vous la rendrai pas, il n'est point juste que vous changiez tout d'un coup de résolution, pour un homme qui n'a rien fait qui puisse vous déplaire; vous lui deffendez de vous aimer, il faut qu'il voye vos sentimens écrits de votre main, il n'aura au moins aucun sujet de se flatter, & je suis certaine qu'il se guerira. Le crois-tu, Albine, repliqua la Comtesse dans son premier mouvement? Ha! je ne veux donc point lui envoyer ma Lettre: mais que dis-je, continua-t'elle, après quelques réflexions? que dis je? quelles sont mes intentions? est-ce que je veux être aimée d'un autre que du Comte de Devonshire? Dans le tems qu'elle parloit ainsi, & qu'elle prenoit une résolution fixe de n'avoir plus de commerce avec le Comte, & de commencer par brûler la Lettre qu'elle venoit d'écrire, Albine persuadée qu'elle ne pouvoit faire un plus grand plaisir à Berincour que de

la lui donner, pour la porter en diligence à son Maître, sortit doucement du cabinet, sans que sa Maîtresse s'en apperçût; elle courut ensuite dans le Jardin, où elle la mit entre les mains de ce Gentilhomme.

Pendant le voyage que Berincour avoit fait à Caerleon, le Jardinier François dont j'ai parlé, avoit trouvé une jolie Jardiniere Angloise, pour laquelle il s'étoit fort épris; & comme il est difficile de cacher rien à ce qu'on aime, & que c'est tout ce que pourroit faire le plus honnête homme du monde; le Jardinier ne s'amusa pas si fort à lui parler d'amourette, qu'il ne lui parlât de son Camarade. La petite Créature rêva plusieurs fois à ce Gentilhomme travesti, il lui sembloit que si elle avoit été née Demoiselle, il ne lui auroit jamais pris envie de contrefaire la Païsanne; enfin elle ne put s'empêcher de le dire à sa mere, qui seroit plutot morte que de n'en pas parler à son mari. Après que le secret eut bien circulé entr'eux, le Jardinier ne crut rien de meilleur à faire que de le déclarer au Comte de Dévonshire. Cet avis le toucha sensiblement, & ne le surprit point; il ne sçavoit à quoi se résoudre, il vouloit égorger l'Écuyer du Comte aux yeux de sa femme, & se porter ensuite aux dernieres violences contre elle, il vouloit une autre fois en parler au Comte d'Anglesey, & lui demander justice de sa Fille. Les sentimens d'amour, de jalousie, d'honneur, de tendresse & de haîne, se faisoient une cruelle guerre dans son cœur;

il étoit le Champ de Bataille, où se livroient ces differens Combats. Dans cette agitation & l'incertitude de prendre un parti, le Chevalier d'Hereford, qui étoit son parent & son meilleur ami, vint à Twitnam pour y passer quelques jours.

Le Comte regarda son arrivée comme une des choses du monde qui lui étoit la plus utile. Il lui proposa une promenade au bord de la Tamise; & s'étant éloignez de leurs gens, il lui dit, après quelques momens de silence, Vous voyez l'homme le plus malheureux qui ait jamais été: oüy, Chevalier, je ne m'approche plus de la riviere, que je n'aye envie de m'y précipiter, & de finir par ma mort des disgraces pour lesquelles je ne croyois pas être né. Hereford le regarda avec étonnement: Que vous est il arrivé, Milord, lui dit-il? vous sçavez tout ce qui m'attache à vos interêts, faites-moi part de vos déplaisirs, peut être que je vous aiderai à les supporter plus patiemment. Ah! lui dit le Comte, ma douleur vient d'un côté qui la rend plus sensible que les douleurs ordinaires: l'excès d'amitié que j'ai eu pour Madame de Dévonshire, fait à present mon supplice. Quoi! s'écria le Chevalier, vous vous plaignez d'elle? Je ne puis croire que vous en ayez aucun sujet. Ecoutez-moi, dit le Comte en l'interrompant, & vous en jugerez vous-même. Il lui fit alors un ample récit de tout ce qui s'étoit passé, il y ajoûta des reproches fort tendres & des

ménaces violentes, comme s'il eût parlé à sa femme ; & il étoit aisé de juger par tout ce qu'il disoit, qu'on auroit de la peine à moderer sa fureur : cependant le Chevalier entreprit de le faire, ayant un fond d'estime pour la Comtesse, difficile à alterer.

Vous n'êtes pas en état d'agir par vous-même, dit-il au Comte, l'affaire dont il s'agit vous touche trop sensiblement, vous avez l'esprit blessé, & vous verriez la justification de votre femme, que vous ne voudriez pas la voir. S'il est vrai que l'Ecuyer du Comte de Warwick soit chez vous déguisé en Jardinier, il faut que son Maître l'ait envoyé, ou pour le favoriser, s'il veut y venir *incognito*, ou pour recevoir ses lettres & les rendre ; il vous sera facile d'en découvrir le motif, le faisant endormir avec du pavot ; vous prendrez après cela des mesures plus justes, & moins tumultueuses, ces papiers nous sont necessaires. Si le Comte de Warwick, reprit le Comte, le tient chez moi pour s'y rendre secretement, nous ne pourrons le découvrir que par l'aveu de cet Ecuyer. N'importe, repliqua le Chevalier, il faut commencer par ce que je dis, nous finirons par où vous voudrez.

Son opiniâtreté l'emporta sur tous les autres expediens que le Comte proposoit. Il fut question de faire boire à l'Ecuyet & au Cuisinier ce jus de pavot mêlé dans de la bierre ; le Comte en donna l'ordre à un domestique fi-

dele, qui n'eut point de peine à l'exécuter : car lorsque Berincour revenoit du jardin, il étoit si las de travailler, qu'il ne goûtoit rien, & ne songeoit qu'à soûper promptement pour dormir. Il devoit se lever le lendemain avant le jour, afin de partir, ayant la réponse de la Comtesse qu'il avoit tant souhaitée.

Le Chevalier d'Hereford pria le Comte de Dévonshire de se reposer sur lui de la conduite de toute cette affaire : de sorte qu'il entra dans la chambre du Jardinier, accompagné seulement de celui qui leur avoit versé le pavot : Le paquet de Lettres que l'on prit à Berincour étoit fort gros ; parce que la Comtesse n'avoit pas voulu garder celles du Comte de Warwick, & n'ayant point la force de les brûler, elle les lui renvoyoit avec la sienne. Le Chevalier frémit à la vûë de ce paquet, il hésita s'il le porteroit au Comte, ne sçachant pas encore ce qu'il contenoit ; & ne pouvant douter que ce ne fût la perte de Madame de Dévonshire, il fit mille tristes réfléxions sur les malheurs où bien souvent une jeunesse imprudente nous jette, & s'il s'en étoit crû, il auroit évité de donner ce nouveau sujet de déplaisir à son parent ; mais sans compter que l'homme qui l'accompagnoit avoit vû les lettres, c'est qu'il sçavoit bien que Monsieur de Dévonshire ne s'en tiendroit pas là.

En effet, il l'attendoit dans une longue galerie, où il marchoit à grands pas, avec l'air du monde le plus inquiet. Dès qu'il apperçut

e Chevalier, il courut au-devant de lui, tenant la main ſur la garde de ſon épée, ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit ni ce qu'il vouloit faire. Il lui demanda bruſquement les Lettres : Je vous les apporte, dit le Chevalier. Le Comte ayant mis en piéces l'envelope & les cachets, il reconnut d'abord l'écriture du Comte de Warwick, & enſuite celle de ſa femme: il demeura ſurpris du ſtyle de ſa Lettre, pendant que le Chevalier en étoit ravi.

Vous voyez, Milord, dit-il, que la Comteſſe n'eſt point coupable : le Comte de Warwick la perſecute, il lui envoye ſon Ecuyer ſans ſa participation, elle lui défend de l'aimer, elle eſt en colére, elle ne veut pas ſeulement garder ſes Lettres, dont la lecture feroit plaiſir à toute autre qu'à elle : Que pouvez-vous ſouhaiter de plus ſatisfaiſant ? Vous me montrez la conduite de ma femme par le côté favorable, repliqua-t'il ; mais regardons la choſe dans ſon véritable point de vûë : Que vous ſemble-t'il d'une jeune perſonne qui ſouffre chez elle l'Ecuyer d'un homme auſſi dangereux que le Comte de Warwick ? Qui le ſouffre, dis-je, ſous un habit traveſti, qui en garde le ſecret, qui reçoit ſes Lettres, & qui ne lui dit que trop qu'elle l'aime, en lui diſant qu'elle ne peut le haïr ? En quel pays a-t'on l'indulgence de tolerer des choſes ſi libres ?

Le Chevalier lui laiſſa dire tout ce qu'il vouloit, crainte de faire encore pis, s'il s'y

opposoit pas des raisons que l'on n'écoute guére, lorsqu'on est frappé de jalousie : mais enfin il le conjura de ne point troubler tout le repos de sa maison par un éclat. Il lui répresenta que la Comtesse avoit acquis une estime génerale ; que l'on trouvoit dans tout le monde, qu'elle répondoit trés-bien à l'éducation que Madame sa mere lui avoit donnée ; que pour peu qu'il se déchaînât, le Public, qui est toûjours mauvais, feroit des contes outrez, & des monstres d'un moucheron ; qu'il falloit tenir, à son avis, une conduite fine & adroite, qui pourroit les broüiller le Comte & elle ; qu'on voyoit bien par ce qu'elle lui mandoit, qu'elle vouloit préferer son devoir à toutes choses ; & qu'ainsi, pour peu qu'on y travaillât, elle prendroit son parti à coup sûr : Enfin il fut resolu entre le Comte de Dévonshire & le Chevalier, de garder un profond silence à l'égard de la Comtesse, & d'écrire d'un caractere de femme ce peu de mots au Comte de Warwick.

Laissez moi en repos, je ne veux jamais entendre parler de vous.

Ils plierent le papier, & refirent le paquet tel qu'il étoit, ils le fermerent d'un cachet tout semblable à celui dont la Comtesse s'étoit servie ; car le Comte qui le lui avoit donné avoit le pareil : de sorte que tout ayant été remis dans la poche de Berincour, sans qu'il eût entendu le moindre bruit, il partit comme il l'avoit resolu, & se rendit promp-

tement

tement auprès de son Maître, dont il étoit attendu avec la derniere impatience. Quelle fut sa surprise & son ressentiment, à la lecture d'un congé si dur & si peu assaisonné! Quoi, s'écria-t'il, barbare, je souffre pour vous un exil cruel! je suis mal dans l'esprit du Roy, j'étois disposé à sacrifier mon repos & ma fortune au plaisir de vous plaire, vous le sçavez, mes Lettres & mon empressement vous l'ont assez dit, & vous ne me témoignez que du mépris. Non, non, ne croyez pas que je sois incapable de vous oublier: Je romprai vos chaînes, & je n'aurai que la honte de les avoir portées. Il ajoûta mille reproches à ceux-ci, & resta plusieurs jours comme un homme hors du bon sens, qui croit combattre un phantôme, & qui se trouve quelquefois vaincu, & quelquefois vainqueur, il ne pouvoit se déterminer à prendre aucun parti: il passoit les nuits au bord de la riviére d'Usque; parlant aux arbres & aux rochers, sans sçavoir bien souvent ce qu'il disoit.

Enfin cette fiévre la plus dangereuse de toutes, commença de se ralentir peu-à-peu, la raison, qu'il n'avoit pas vûë depuis longtems, se montra tout-d'un coup & le charma. C'est alors qu'il eut pitié de son sort, & qu'il en ressentit l'amertume: ce désert, qui lui avoit paru si aimable, n'eut plus pour lui que des desagrémens infinis; il avoit jusques-là trouvé les jours trop courts pour songer à sa passion, il les trouvoit d'une longueur in-

supportable : & s'il pensoit à la Comtesse, ce qu'il faisoit malgré lui, ce n'étoit que pour chercher ses défauts.

Il n'avoit pas daigné écrire à ses freres, pour les prier d'agir en sa faveur auprès du Roy ; il tint alors une conduite fort differente : il envoya Berincour pour parler à toutes les personnes qui pouvoient le servir, & particuliérement au Comte de Pembroc : Il le pria de dire au Roy, qu'il étoit prêt de venir à ses pieds lui faire un aveu sincere de tout ce qu'il avoit voulu sçavoir de ses avantures, & qu'il promettoit à sa Majesté de n'aimer jamais la Comtesse de Dévonshire.

Ces nouvelles causerent une joye excessive au Comte de Pembroc : il se voyoit délivré d'un rival si dangereux, qu'il n'osoit se promettre d'être écouté favorablement tant qu'il l'auroit. Il parla au Roy avec tout le zéle possible ; mais le Prince n'accorda pas sur le champ un retour demandé si tard ; il voulut que la pénitence égalât la faute, & que le Comte réiterât des priéres, qu'il avoit même bien de la peine à écouter.

Après que le Chevalier eut tiré parole du Comte de Dévonshire, de s'observer si fort qu'il ne lui échapperoit pas la plus legere marque d'indifference & de colere, à l'égard de sa femme, & qu'il fut convenu avec lui de ce qu'il devoit faire, il retourna à Londres, & revint au bout de quelques jours : C'étoit dans le tems où le Comte de Warwick avoit été

rappellé, & que les amis du Comte de Dévonshire lui manderent ce retour. Ils ajoûtoient qu'il n'avoit jamais paru si gay, & qu'il étoit déja devenu amoureux d'une des Filles d'Honneur de Madame la Duchesse d'Yorck, qui étoit jeune, enjoüée, & de fort bonne Maison.

Le Comte de Dévonshire fut bien-aise de lire ces Lettres devant sa femme; elle travailloit à des fleurs qu'elle faisoit avec une adresse extrême: mais elle fut tellement frappée de ce qu'elle entendoit, qu'elle peignit les roses de bleu, les feuilles de violet, les jasmins d'amarante, & les jonquilles de verd; elle monta son bouquet tout entier, sans s'appercevoir de cette méprise. Le Comte ne la voyoit que trop pour son repos, & il auroit peut être éclaté dans ce moment, si le Chevalier d'Hereford ne fut entré dans la chambre. Sa présence retint son dépit, il lui raconta peu après le sujet qu'il avoit eu d'en avoir. Non, disoit-il, je ne dois plus me flatter, cette ingrate l'aime, elle ne m'a que trop découvert le secret de son cœur, il faut que je me vange. Le Chevalier allarmé, emploia les prieres les plus pressantes pour lui faire prendre un autre parti.

Deux jours après, comme le Chevalier d'Hereford se promenoit avec elle, & qu'il eut une occasion favorable de l'entretenir, il lui dit qu'il étoit fâché de lui apprendre une chose chagrinante: mais qu'il se reprochoit de ne la pas avertir que le Comte de Warwick

ménageoit si peu ses faveurs, qu'il montroit ses Lettres ; qu'il y en avoit une qui étoit par bonheur tombée entre ses mains, qu'il s'étoit opiniâtré à la garder, & qu'il venoit exprès pour lui rendre. Pendant ce discours, la Comtesse essaya de payer de hardiesse, ne sçachant encore s'il lui disoit vrai, ou s'il n'avoit point été engagé par Monsieur de Dévonshire de la jetter dant cet embarras pour voir comment elle s'en tireroit : mais quand elle apperçut son écriture, & qu'il n'y eut plus lieu de douter, elle devint d'abord aussi pâle que si elle eût dû mourir ; & sont teint se ranimant ensuite d'un rouge extraordinaire, elle laissa voir dans ses yeux tout ce que la fureur y peut mettre de plus vif. Mes intentions ont été trop pures, dit-elle au Chevalier, lorsque j'ai écrit ce que vous me rapportez, pour vous nier de l'avoir fait ; & j'ose me flatter que si l'on examine bien ce billet, il me fera plus d'honneur qu'il ne me fera de tort ; je ne laisse pas de reconnoître dans ce rencontre le mauvais caractere du Comte de Warwick, contre lequel je jure une haine implacable. Il faut qu'il soit le plus malhonnête de tous les hommes pour m'avoir fait une piece si sanglante : mais il ne sera pas dit qu'il m'ait voulu perdre de gayeté de cœur sans éprouver les effets de mon ressentiment. Madame, repliqua le Chevalier, s'il m'est permis de vous donner un conseil utile pour vos interêts ; étouffez cette affaire, afin qu'elle ne vienne point jusqu'à Mi-

lord de Dévonshire, vous sçavez qu'il est fort délicat sur de certains chapitres ; & dans le dernier voyage que j'ai fait ici, il m'a raconté quelque chose de ses chagrins. Croyez moi, Madame, le meilleur parti à prendre pour une personne de vôtre naissance & de vôtre âge, c'est de ne faire jamais parler d'elle ; le monde ne manque point de gens qui interpretent les plus innocentes actions dans un sens qui les rend criminelles : vous avez à plaire à une nombreuse famille, le moyen de meriter son approbation, c'est de ne vous point donner en spectacle, & que l'on n'ait pas à raconter à la Cour, la Comtesse de Dévonshire a fait aujourd'hui telle brusquerie au Comte de Warwick, & demain telle autre, parce qu'il a montré une Lettre qu'elle lui avoit écrite.

Pendant qu'il parloit, elle tenoit ses yeux baissez dont il sortoit de grosses larmes qui s'arrêtoient sur ses joües, elle regarda ensuite le Chevalier d'un air qui marquoit assez qu'elle sçavoit se posseder, & elle le remercia des conseils qu'il luy donnoit, l'assûrant qu'elle n'oublieroit rien pour en profiter ; que sa résolution étoit prise, qu'elle ne vouloit pas aller à la Cour, & qu'elle passeroit le reste de sa vie à la campagne. Il lui dit qu'il ne falloit pas se jetter tout d'un coup dans ces sortes d'extremitez ; qu'elle devoit vouloir ce qui pourroit plaire à sa famille sans s'opposer à son retour à Londres : Elle repliqua là-dessus qu'elle n'i-

roit assûrément point que le Comte de Dévonshire ne l'y contraindroit pas, & que n'étant éloigné que de douze mille, il iroit à Londres, & reviendroit à Twitnam sans s'incommoder. Le Chevalier vit bien qu'il contesteroit inutilement, & qu'il valoit mieux approuver son dessein, puisque c'étoit celui du Comte, de la laisser long-temps à la campagne.

Dès qu'elle fut rentrée dans son appartement, le Chevalier vint rejoindre Monsieur de Dévonshire qui se promenoit vers le bois: Il lui dit sa conversation avec la Comtesse; ils s'applaudirent déja d'avoir si bien réussi, & & trouverent qu'il valoit mieux rompre son commerce avec le Comte de Warwick par des sujets mutuels de plainte, que d'avoir fait un éclat qui se seroit répandu desagréablement dans le monde, & qui n'auroit servi qu'à serrer leurs chaînes. Le Chevalier d'Hereford avoit tant d'apprehension que son parent ne prît d'autres mesures, qu'il ne le quittoit presque plus, afin de tranquiliser son esprit sur tout ce qui auroit pû l'aigrir.

Madame de Dévonshire étant revenuë, passa de sa chambre dans son cabinet; Albine remarqua quelque alteration sur son visage, & voyant qu'elle se jettoit sur un lit de repos sans prononcer un mot, elle la supplia de vouloir lui dire ce qu'elle pouvoit avoir pour être si accablée. Ah! malheureuse, dit la Comtesse, en la regardant avec colere: C'est toi qui cause mes peines; tu m'as persecutée pour re-

recevoir les lettres du Comte de Warwick ; tu es cause que malgré les justes pressentimens que j'avois, je lui ai fait réponse. Le perfide a sacrifié ma lettre à sa Maîtresse ; elle auroit couru de main à main sans le Chevalier d'Hereford qui s'interesse à ma gloire & à mon repos. Mon mari l'auroit peut-être entre les siennes ; je suis si piquée de cet injurieux procedé, que je ne l'oublierai & ne lui pardonnerai de ma vie. Albine parut dans le plus grand étonnement qu'il est possible ; il sembloit que l'on venoit de la pétrifier. Elle ouvrit la bouche sans prononcer une parole, & ses yeux étoient fermez comme si elle eût été morte ; la Comtesse penetrée de douleur, pensoit peu à celle de sa Confidente. Quoi, Madame, Monsieur de Warwick vous a joüé un tour si indigne ! Il n'a donc envoyé ici son Ecuyer que pour avoir une de vos lettres, & pour triompher dans le monde de cet avantage. Je vous proteste que je ne vous parlerai jamais de lui, que pour vous conjurer d'ajoûter toûjours quelque chose de nouveau à la haine que vous luy portez. Il n'est pas necessaire que tu t'en mêle, dit la Comtesse : Accoutume-toi plûtôt à ne prononcer de ta vie son nom devant moi ; j'aurai soin de tout le reste, & je m'en acquitterai de maniere à n'avoir rien à me reprocher.

S'il étoit permis, reprit Albine, après avoir rêvé quelque temps, de douter de ce que l'on voit, je vous avouë, Madame, que je ne con-

dannerois pas Monſieur de Warwick ſans l'entendre. Il faudroit avoir l'ame baſſe & intereſſée comme toi, dit la Comteſſe, pour chercher à ſe tromper à ſes propres dépens: Pour moi qui, graces au Ciel, ne te reſſemble en rien, je me fixe à la reſolution de le haïr juſqu'à l'horreur, & de ne le voir de mes jours. L'un & l'autre vous ſera difficile, reprit Albine: l'on ne ſçauroit guére haïr ce qu'on a aimé. Eſt-ce que je l'ai aimé, s'écria la Comteſſe, d'un air impatient? J'ai tout au plus ſouffert ſes importunitez; c'eſt ce que je me reproche, & de quoi je t'accuſe. Qu'une perſonne de mon âge eſt malheureuſe, continua-t-elle, quand elle a des femmes d'une complaiſance ſi criminelle! ſi tu m'avois fait voir le précipice où je courois, je me ſerois arrêtée, j'aurois apperçu le danger, & je n'aurois pas la douleur d'être trahie: Mais bien loin de me donner des conſeils utiles, tu ne cherchois qu'à me convaincre du merite & de l'attachement de mon ennemi. Ces triſtes penſées la jetterent dans mille reflexions differentes qui l'affligeoient beaucoup.

Elle n'étoit pas en état de paroître, elle ſe coucha: Albine dit qu'elle avoit la migraine; qu'il falloit la laiſſer repoſer; ſon mari qui ſe douta bien que c'étoit une ſuite de ſon déplaiſir, ne s'empreſſa point de la voir; ſon cœur étoit fort irrité, & ce n'étoit pas ſans une peine extrême qu'il ſe contenoit: le Chevalier d'Hereford y contribuoit par toutes les

raiſons

raisons qu'il pouvoit alleguer; sans lui, la paix auroit été bien alterée entre eux.

Le Comte de Pembroc qui tenoit toujours un tendre interêt dans toutes les choses où la Comtesse en avoit, ne manqua point de sçavoir qu'elle étoit accablée d'une fievre lente, & d'une mélancolie, que rien ne pouvoit dissiper; il ne douta point que le changement du Comte de Warwick n'en fut la cause; Quelle bizarrerie, s'écrioit-il! elle lui a écrit avec la derniere rigueur, qu'elle ne veut jamais entendre parler de lui; il est assez heureux pour prendre son parti & pour se guérir; elle le sçait à peine, qu'elle en est au désespoir; mais peut-être, continuoit-il, que le feu secret qui brûle dans son ame pour le Comte de Warwick se ralentiroit, si elle trouvoit quelqu'un qui lui fit connoître qu'en l'aimant avec toute l'ardeur imaginable, il n'entre rien dans cette passion contraire à la vertu dont elle se pique; peut-être que le Comte trop témeraire, s'est attiré les duretez qu'elle lui a écrite; pour moi, je ne dois point appréhender un pareil sort, je l'aime sans espoir, & je serai satisfait, pourvû qu'elle ne s'offense point.

L'amitié qu'il avoit liée avec le Comte de Dévonshire, le mettoit en droit de l'aller voir dans un lieu comme Twitnam, qui n'est éloigné que de douze mille de Londres. Il demanda permission au Roi d'y passer quelques jours: Vous verrez donc la Comtesse de Dévonshire, lui dit-il; je voudrois bien qu'elle revînt à la

Cour, car sa beauté est fort en desordre; je sçai qu'elle a de grands yeux battus, le teint & les levres pâles, qu'elle devient maigre, & qu'on ne la reconnoît pas: Me voilà suffisamment vangé de sa fierté; dites-lui pour l'achever, que j'ai quelques secrets desseins d'épouser Madame Grey, que je la comble de graces, que je l'aime cherement; que si elle en avoit bien usé avec moi, elle seroit triomphante à la Cour, au lieu que son mari la garde à la campagne.

Vôtre Majesté me donne une commission, lui dit le Comte, qui me feroit aisément renoncer à mon petit voyage; car enfin je ne conçois pas de quelle maniere je pourrai lui dire tant de duretez: Si vous y voulez aller, ajouta le Roi, Il faut que vous me serviez d'interprete auprès d'elle. Le Comte lui promit de s'en acquitter le moins mal qu'il pourroit; & comme il sortoit de la chambre du Roi, il rencontra le Comte de Warwick dans la salle des Gardes, il n'en fut pas fâché, ayant envie de sçavoir s'il continuoit d'abjurer les charmes de la Comtesse. Je vais, dit-il, en parlant tout bas, coucher ce soir chez le Comte d'Anglesey, n'avez-vous point de commission à me donner? Le Comte resta surpris, & demeura un instant sans lui répondre, puis prenant la parole: Vous allez voir, dit-il, un beau petit lion, je n'envie point votre bonheur. Vous êtes en colere, Milord, dit le Comte de Pembroc, mais j'apprehende un peu qu'il n'entre plus

de passion que d'indifference dans les sentimens que vous avez pour la Comtesse de Dévonshire. Vous me connoissez bien peu, reprit le Comte froidement; Si vous avez cette opinion, ignorez-vous que je suis tout d'une piece, & que je n'ai jamais sçu dissimuler; le Comte de Pembroc voulant l'agasser, ajoûta: Vous croyez être gueri quand vous êtes encore fort malade. Je ne suis pas assez novice pour ignorer les dispositions où je suis, dit-il, je lis tous les jours l'obligeant congé qu'elle m'a donné, & j'y trouve tout ce qu'il faut pour fortifier ma raison & pour augmenter mon dépit. Vous avez donc encore besoin de ce contrepoison, s'écria le Comte de Pembroc: Ah! vous êtes touché quoique vous en puissiez dire. C'est m'insulter, reprit le Comte d'un air fort serieux: Il faudroit que je fusse le dernier des hommes; non, je ne pense plus à elle; j'ai sçu qu'elle étoit malade, & je l'ai sçu avec un espece de plaisir qui me fait assez connoître que, graces au Ciel, elle a perdu tout l'empire qu'elle avoit sur moi. Je serois heureux, ajouta-t-il, d'être aussi bien gueri de la haine, que je l'ai été de l'amour; je n'aurois pas sans cesse des démêlez avec le Roi sur Madame Grey: quoiqu'il l'adore, j'espere pourtant m'en vanger; ce sera un peu plûtôt ou un peu plus tard, selon le moment favorable. Quoi, dit Pembroc, vous ne lui avez pas pardonné le mal qu'elle vous a fait? Je lui pardonnerai dès que je l'en aurai punie, dit le Comte,

jusques-là il faut que je me donne le plaisir d'être le plus cruel de ses ennemis.

Plusieurs personnes qui les aborderent interrompirent leur conversation ; le Comte de Warwick & le Comte de Pembroc se separerent ; le dernier eut une joie difficile à exprimer de tout ce que son Rival lui avoit dit ; mais il étoit à peine au bas des degrez, qu'on l'appella ; c'étoit le Comte de Warwick qui vint le rejoindre. Je viens vous conjurer, lui dit-il, de ne point laisser passer l'occasion d'exagerer mon entêtement pour ma nouvelle maîtresse ; je veux que Madame de Dévonshire sçache que ses chaînes ne sont pas éternelles ; que je les ai changées contre d'autres, & que je suis même inconsolable de les avoir portées.

En voilà assez, repliqua Monsieur de Pembroc : je vais lui raconter tout cela d'une maniére qui lui fera plaisir. Et pourquoi du plaisir, dit le Comte de Warwick ? Je ne cherche point à lui en donner : Je suis persuadé, dit malicieusement Pembroc, qu'elle sera ravie de sçavoir que vous ne pensez plus à elle. Le Comte de Warwick n'eut pas assez de force pour retenir un profond soûpir. Helas ! Milord, dit-il, que vous êtes heureux de n'aimer point cette cruelle femme ; je voudrois pour la moitié de ma vie ne l'avoir jamais connuë, ou la connoître sans l'aimer ; mais adieu je vous quitte, le recit de mes foiblesses me causeroit trop de honte.

En finissant ces mots, il remonta chez le

Roy, & le Comte de Pembroc demeura les bras croisez appuyé contre le mur, avec un trouble d'esprit inconcevable; ce que le Comte de Warwick venoit de lui dire, ne le laissa plus dans le doute dont il s'étoit flatté; il brûle toûjours des mêmes feux, disoit-il, & ce n'est que par un sentiment d'amour propre qu'il feint de mépriser celle qui le méprise, auroit-il aussi été possible qu'une passion si vive se fût éteinte tout d'un coup; peut-être encore que la Comtesse qui lui a écrit avec tant de fierté, s'est fait la derniere violence pour lui envoyer un arrest si rude; que sçay je si elle n'a point eu des raisons indispensables? O Dieux! à quels tourmens suis-je livré? Qu'ai-je à combattre? Qu'ai-je à détruire? Où veux-je aller? Mes fers sont déja si lourds; si je revois la Comtesse, si je lui déclare mes sentimens & qu'elle s'en offense, ne serai-je pas encore plus malheureux que je ne suis.

Il pensoit mille choses differentes qui le dégoûtoient de faire le voyage de Twitnam: mais enfin disoit-il, de quelle maniere qu'elle me traite, j'auray la satisfaction de m'être déclaré: Si elle me fait souffrir, elle sçaura que je souffre pour elle, & de tous les malheurs le plus grand, c'est d'aimer & de se taire. En achevant de se déterminer, il apperçut Milord Stanley auquel il proposa le voyage de Twitnam, il le voulut bien, & ils y furent reçus avec beaucoup de joye: Le Comte de Dévonshire étoit fort aise de voir du monde afin de

dissiper ce noir chagrin qui le dévoroit dès qu'il se trouvoit seul.

Le Comte de Pembroc passa la soirée sans voir la Comtesse : elle ne sortoit pas de sa chambre, & si elle avoit pû avec bien-séance en refuser l'entrée à tous ceux qui venoient chez son pere, elle l'auroit fait. Le Comte s'informa de sa santé, & pria Milord Stanley de lui persuader d'être un peu moins retirée pour lui que pour un autre. Faites-la souvenir, dit-il en riant, que c'est par son ordre que je vous ay laissé paisible possesseur de la tendresse de Lélie, n'est-il pas juste qu'elle m'en tienne compte & qu'elle ait pour moy quelque distinction? Le Milord en convint, & l'assûra qu'il le meneroit dans l'appartement de sa Sœur aussi-tôt qu'elle seroit éveillée.

Milord Stanley, pour tenir parole au Comte de Pembroc, vint le chercher dans le bois où il étoit dès la pointe du jour; il s'étoit fait un plaisir d'aller rêver au bord des fontaines, & dans les mêmes endroits où la Comtesse se rendoit souvent. Il vit naître l'Aurore qui dissipoit peu à peu l'obscurité de la nuit; les oiseaux lui contoient mille fleurettes par leurs chants amoureux, toute la nature sembloit se réveiller, & le soleil jettoit de foibles rayons dont la lumiere arrêtoit agréablement les yeux. Le Comte apostropha tous les Astres, il leur dit ses inquiétudes, il se promena ensuite & se seroit estimé trop heureux de se trouver dans un séjour que sa merveilleuse Comtesse

habitoit, si elle avoit été plus sensible pour lui ou moins sensible pour un autre ; mais cette reflexion le tuoit, il se souvenoit pourtant bien de ces trois ou quatre cruels mots qu'elle avoit écrit au Comte de WARWICK ; c'étoit toute sa ressource, & il fondoit là-dessus la déclaration qu'il vouloit lui faire.

Milord Stanley l'ayant apperçû entre une touffe d'arbres proche d'une cascade, il le vit dans une si grande rêverie, qu'il lui dit, en l'abordant : Je suis en peine, Milord, si je vous arrache à un souvenir agréable ou fâcheux, car je n'ay pas lieu de douter que vous étiez occupé de quelque chose qui vous tient au cœur. Le Comte de Pembroc soupira ; & sans lui répondre que par un sourire forcé, il se contenta de dire qu'on étoit fort heureux, lorsqu'on avoit l'indifference en partage : Il m'est aisé de vous entendre, reprit Milord Stanley, vous aimez, & vous avez quelque sujet de déplaisir. Pembroc ayant peur qu'il ne pénétrât ses sentimens, il voulut le dépaïser par une fausse confidence, & lui raconta une avanture qui lui étoit arrivée, comme si elle eut été toute nouvelle.

Il est vrai, lui dit-il, que pour oublier tout-à fait l'ingrate Lélie ; je pris la résolution de m'attacher sérieusement à une personne qui en valût la peine : Je ne restai pas long-tems sans trouver une Veuve toute charmante : elle n'étoit pas dans la premiere jeunesse, mais elle avoit conservé mille beautez qui recevoient

un nouvel éclat de son esprit ; sa conversation étoit aisée & délicate, elle me voyoit avec de grands témoignages d'estime, bien qu'elle parût d'une vertu farouche : mais j'esperois que le tems me seroit favorable ; & je la servois de bonne foy, lorsqu'étant venu chez elle, sans qu'elle en fut avertie, je jettai les yeux par hazard sur un grand miroir, qui étoit placé de maniere qu'il faisoit voir dès le vestibule une partie de ce qui se passoit dans sa chambre : Je l'apperçûs, dis je, qui poudroit un certain Pedant de College, qu'elle avoit donné pour Précepteur à son Fils. Ses cheveux toûjours gras s'accommodoient peu avec la propreté & la délicate Veuve, il étoit si laid, que je m'en effrayai pour elle ; je retournai sur mes pas chez moi, je lui écrivis tout ce que la colere peut inspirer, je l'instruisois de ce que je sçavois, & du mépris que j'avois eu toute ma vie pour les fausses prudes. Elle se sentit piquée vivement, & elle aima mieux me confier son secret, que de me laisser quelques impressions désavantageuses à sa vertu. Elle m'envoya un de ses Parens, qui étoit le seul à qui elle eût avoüé son mariage avec cet homme. Il vint me l'apprendre, & je vous assûre que je tombai d'un étonnement dans un autre peut être plus grand: Vous croyez bien que j'ai travaillé à me guérir, je ne veux point aimer ce que je ne sçaurois estimer ; mais il m'en coûte de faire toûjours des violences à mon cœur, & je pensois très

sérieusement que je dois fuir les Dames comme l'écueil du-repos ; & que s'il arrive que je me sente le plus léger penchant pour quelqu'une, je ne la verrai de ma vie.

Vous faites une ménace au beau Sexe, que vous ne pourrez soutenir, repliqua Milord Stanley ; nous nous passerons bien l'un de l'autre, dit le Comte d'un air mutin, ma Sœur va vous faire un bon accüeil, repliqua le Milord, si elle sçait la résolution que vous faites : Quoi, dit le Comte, elle ne veut pas que l'on aime ce que l'on trouve aimable ? Non, ajoûta-t'il : Elle se déclare à tel point contre la galanterie, que vous n'avez jamais connu une si terrible personne : Venez donc la voir & la réjoüir de vos rares résolutions.

Si le Milord avoit pû comprendre l'extrême douleur qu'il causoit à son ami, en lui parlant de cette maniere, il l'auroit sans doute mieux ménagé ; il se seroit même apperçû de la tristesse qui paroissoit dans ses yeux pour peu qu'il les eut regardé, mais il n'y fit aucune réflexion.

Le Comte de Pembroc tournant ses pas vers l'appartement de Madame de Dévonshire, il ressentit un trouble dont il n'étoit pas le maître : Mes chaînes ne sont elles pas assez pésantes, disoit-il en lui-même ? Ai-je besoin de la voir afin de l'aimer davantage, & dois-je croire qu'elle soit dans une parfaite indifference pour le Comte de Warwick ? Elle lui a écrit durement, helas ! ce peut être l'effet d'un dépit,

d'une jalousie, d'un mauvais conte; l'on revient de tout cela quand on est bien prévenuë, & la résolution que je prends de lui déclarer ma passion, sera peut-être une des plus fatales de ma vie: Il voulut cent fois éviter une résolution si dangereuse; mais quelque péril qu'il envisageât, le plaisir l'emporta sur la crainte: Il se trouva à la porte de l'appartement, il y entra, & il eut beaucoup de peine à s'empêcher de courir comme un insensé vers cette belle malade.

Elle étoit au lit parée de ses propres charmes dans une négligence très propre, assez pâle pour laisser voir qu'elle souffroit; mais ses yeux brilloient malgré leur langueur, & ils n'en étoient pas moins dangereux.

Le Comte de Pembroc va vous faire des confidences qui vous charmeront, dit Milord Stanley en entrant; il fuit l'amour; il fuit les occasions d'en prendre; il s'échappe de la Cour, & il vient ici comme dans un azile: J'aurois mal choisi mon champ de bataille, répondit le Comte en l'interrompant; mais, Madame, Milord est un indiscret qui vous parle de mes sentimens, sans vous expliquer les raisons que j'ai pour les avoir; c'est à vous seule que je veux les justifier. Ne vous deffendez point, Milord, repliqua la Comtesse, de ne vouloir plus aimer; il ne faut pas quitter ce dessein, & si mon frere m'en croyoit, il le prendroit à son tour. Vous m'allez livrer une trop rude guerre avec un tel second, dit Milord Stanley en

riant: Adieu ma Sœur, je vais à la chasse ; & si j'y trouve quelque endroit solitaire qui me paroisse propre à rêver, je m'y établirai tout au moins pour la moitié du jour ; en achevant ces mots, il sortit ; & laissa le Comte en liberté d'entretenir Madame de Dévonshire ; c'étoit une des choses du monde qu'il avoit desirée avec le plus d'ardeur ; cependant il se trouva embarrassé ; il sçavoit assez ce qu'il vouloit lui dire ; mais il ne sçavoit si elle voudroit l'entendre, & il commença la conversation par des choses indifferentes.

Votre absence, Madame, dit-il à la Comtesse, ôte à la Cour son plus bel ornement ; depuis que vous en êtes partie, tout y paroît triste. On m'y voyoit si peu, repliqua-t'elle, qu'on ignore si j'y ai été & si je n'y suis plus ; Il s'en faut bien, Madame, que cela soit comme vous le pensez, dit-il ; le Roi parle souvent de vous ; le Comte de Warwick ne vous sçauroit oublier : Qui me nommez-vous là, Milord, lui dit-elle en rougissant ? Le Roi m'ayant trouvée par hazard proche de Windsor dans une maison où nous le reçûmes avec le respect qui lui est dû, ne m'a pas cherchée depuis ; pour le Comte il est venu voir Milord Dévonshire avec le Géneral Talbot, & je lui ay parlé à peine une ou deux fois en ma vie. Il m'est aisé de juger par ce que vous me dites, ajoûta le Comte, que vous les avez tout-à-fait oubliez ; je m'en réjoüis comme d'une bonne nouvelle.

A ces mots, la Comtesse ne douta point

que la lettre qui lui étoit revenuë par le Chevalier d'Hereford, n'eût été jusqu'au Comte de Pembroc ; elle en resta si affligée, que ses yeux parurent tout d'un coup pleins de larmes : Ah ! que vois-je, s'écria-t-il en se mettant à genoux au bord de son lit ? Vous pleurez Divine Comtesse, vous pleurez ? Cet heureux mortel vous coute des soupirs ? Ne confondez point ma juste colere avec des apparences qu'on peut exprimer comme l'on veut, lui dit-elle, & soyez persuadé que j'ay pour le Comte de Warwick toute l'indignation qu'il merite. Vous le haïssez, Madame ? Oüy, je le haïs, dit-elle, son souvenir m'est insupportable. Il est encore plus heureux que moi, reprit le Comte en soupirant ; vous ne le haïssez qu'après l'avoir honoré d'une estime particuliere, pendant que vous me regardez avec une si cruelle indifference, que je ne mérite pas même vôtre haine. Mais, Madame, continua-t-il, puisqu'il a osé vous aimer, & que vous l'avez sçû sans vous offenser, ne m'est-il pas permis de ressentir pour vous tout ce que l'admiration, le respect le plus passionné, & l'attachement le plus sincere peuvent inspirer. Je ne prétens point établir ma fortune sur les débris de la sienne, ni mériter quelque chose auprès de vous en travaillant à le détruire, quelque dangereux qu'il soit. J'ai une sorte de generosité qui s'accorderoit mal avec une supercherie ; mais au moins ne refusez pas d'entendre la déclaration de mes sentimens, puisque

votre vertu n'en sçauroit être blessée, & que l'Astre qui nous éclaire, est moins pur que le feu qui brûle dans mon cœur. Enfin, Milord, dit la Comtesse en l'interrompant, vous n'avez que trop profité du désordre où ma douleur m'a jettée; vous m'avez dit des choses qui me déplaisent, & qui me convainquent de la triste opinion où j'étois déja, que personne au monde n'est plus malheureuse que moi. Si le Comte de Warwick étoit plus équitable qu'il n'est, je ne vous aurois point laissé ignorer lorsqu'il vous a parlé de mes sentimens, qu'il n'a jamais eu lieu de s'en loüer, & qu'il n'y a rien que je n'aye fait pour me délivrer de sa persécution. Mais l'Astre fatal qui m'a donné peut être quelque beauté, ne l'a fait que pour m'empoisõner mieux; je serois plus heureuse d'être haïe de toute la terre, que d'être aimée comme je le suis. Quoiqu'il en soit, Milord, je vous estime trop pour vouloir rompre avec vous; je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, pourvû que vous me promettiez de ne me voir jamais. Quelle maniere de pardonner est la vôtre, Madame, repliqua-t'il brusquement, que je vous promette de vous fuir? Non, non, je ne suis plus assez le maître de mes actions, pour vous donner une parole de cette nature. Hélas! que n'ai je pas souffert depuis le moment où vous me parûtes dans le bois de Chelsey, toute brillante & toute belle? Parlez tant qu'il vous plaira, lui répondit la Comtesse: si j'étois levée, je vous quitterois; mais j'ai tant de cho-

ses dans l'esprit, que je pourrai bien ne vous pas entendre.

Cette marque d'indifference & de mépris toucha plus vivement le Comte, que n'auroit pû faire un veritable emportement. Ah! Madame, s'écria-t'il, je ne connois que trop, que vous avez pris votre parti. Vous ne me persuaderez pas que vous haïssez l'amour; mais vous me persuaderez sans peine que vous me haïssez. Il faut mourir, continua-t'il, il faut mourir; en achevant ces mots, il baissa la tête, & demeura comme un homme qui ne se connoît plus.

La Comtesse ayant peur que quelque contre-tems ne le fit surprendre à genoux proche de son lit, elle le pria de s'asseoir. Je suis si malheureuse, lui dit elle, que les choses les plus innocentes deviennent criminelles, dès qu'elles ont quelque sorte de rapport avec moi, & je ne pense pas que vous veüilliez ajoûter de nouvelles peines à celles que j'ai déja. Le Comte se remit dans sa place d'un air respectueux; mais il continua de garder le silence, & comme il l'ennuyoit par la longueur d'une visite si sérieuse, il se leva tout d'un coup, fit une profonde réverence, sortit de sa chambre, & un moment après du Château, n'ayant pas la force d'y rester & de se contraindre assez bien pour qu'on ne penetrât pas l'état où il étoit.

Comme il affecta de n'arriver à Londres que fort tard, il lui fut aisé d'y demeurer plusieurs jours renfermé dans sa maison, sans

que personne le sçût; il avoit besoin de repos pour chercher les moyens de calmer l'agitation du monde la plus violente. Enfin il parut à la Cour, & le Roi qui s'étoit apperçû de son absence, lui fit à son retour un accüeil favorable: Il lui demanda s'il s'étoit acquitté de la commission qu'il lui avoit donnée; le Comte répondit qu'il n'avoit pû trouver le tems d'entretenir la Comtesse en particulier, & qu'il sembloit qu'elle sçavoit ce qu'il vouloit lui dire, tant elle étoit soigneuse de l'éviter. Elle n'a point trop mal fait, dit le Roy en souriant; mais avoüez qu'elle est bien changée, & que je suis vangé de reste. Le Comte de Pembroc qui avoit de bonnes raisons pour souhaiter que son Maître ne pensât plus à elle, repliqua qu'elle n'étoit pas reconnoissable; & qu'il n'étoit point naturel qu'une si belle personne devînt si affreuse. C'est l'extravagante tendresse qu'elle a prise pour le Comte de Warwick qui en est cause, dit le Roy; mais croyez-vous qu'elle n'ait point changé pour lui? Sire, répliqua-t-il, je ne l'ay vûë qu'un instant; elle m'a paru chagrine, & ne m'a point parlé du Comte de Warwick; il n'en sera pas touché, ajoûta le Roi: Il ne l'aime plus; sa passion dominante est de me persecuter sur Madame Grey; il la haït mortellement; il me la represente toûjours infidelle: Mais je sçay trop le chagrin qui l'aigrit pour le croire; dites-lui cependant que cela ne me plaît point, que tout ce qu'il en raconte m'est suspect, &

que s'il veut me plaire il lui fera sa Cour.

Le Comte de Pembroc n'avoit garde de manquer à ce que le Roi venoit de lui commander. Il fut chercher le Comte de Warwick qui le reçût avec de grands temoignages d'amitié. Dites-moi des nouvelles de Madame de Dévonshire, lui dit le Comte : Suis-je toûjours bien mal dans son esprit ? Elle est si languissante, repliqua Pembroc, que je ne pense pas qu'elle ait assez de force pour aimer ou pour haïr quelque chose, & je l'ay vûë avec tant de monde, qu'il auroit été difficile qu'elle m'eût parlé de vous. Je suis ravi que vous n'ayez rien à me dire de sa part, continua le Comte de Warwick ; cela auroit peut-être détruit les progrez que j'ay faits depuis quelques jours : C'est la verité, Milord, je l'ay presque oubliée. Je vous en felicite, lui dit froidement Pembroc ; mais j'ay de la peine à vous croire. J'ay fait de sérieuses réfléxions, ajoûta le Comte, sur tout ce qui s'est passé jusqu'ici dans cette affaire ; je n'y trouve que des sujets de peine pour moi ; vous sçavez ce que je vous ai confié là-dessus ; je n'ay pas été un seul jour content de ma fortune ; il falloit risquer tout pour la voir un moment ; c'étoit même malgré elle. J'avois le Roi & le General d'un côté, son Mari & Madame Grey de l'autre : Jugez quel embaras pour un homme peu accoutumé aux contre-tems ; mais je l'aimois trop pour me rebuter par les difficultez ; il falloit qu'elle s'en mêlât elle-même.

Vous voyez comme elle a fait, & le gracieux congé qu'elle me donnoit pendant que je souffrois un assez rude exil à cause d'elle.

Toutes ces raisons m'ont paru si fortes, que je commence à ressentir une veritable indifference; ajoûtez à cela le bon procedé d'un aimable personne qui m'occupe à present: Elle en use avec moi aussi bien que la Comtesse en usoit mal; vous conviendrez que je n'ay jamais mieux fait que de prendre un dessein fixe de me mettre en repos.

Le Comte de Pembroc l'écoutoit avec un extrême plaisir: Ah! disoit-il en lui même, pourquoi faut-il que la belle Comtesse ne sçache pas l'indifference du Comte de Warwick? Peut-être qu'un heureux dépit lui parleroit en ma faveur. Il s'acquitta ensuite des ordres que le Roy lui avoit donnez. Croyez-moi, lui dit-il, Milord, voyez Madame Grey, & si vous ne pouvez gagner sur vôtre cœur de lui pardonner en effet; tout au moins pardonnez-lui en apparence; c'est une peine pour le Roi de voir son Favory & sa Maîtresse dans une guerre continuelle: Vous lui en parlez d'une maniere si desobligeante, que bien loin de faire vôtre Cour, vous le chagrinez. J'en suis persuadé comme vous, dit le Comte: & j'ay tort de le vouloir guerir d'une passion qui peut le mener trop loin pour sa gloire. Je vous avouë aussi que j'aurois peut-être moins de zele si je ne travaillois pas pour ma propre vangeance après ce qu'elle m'a fait. Je ne peux prendre

d'autre parti que celui de me déclarer son ennemi. Lorsque vous revîntes de Caerleon, reprit Monsieur de Pembroc, vous donnâtes parole au Roi de bien vivre avec elle. J'y vivrois bien, dit-il, si elle n'en usoit point mal avec moi; mais n'est-ce pas une chose rare qu'il me querelle, parce que je connois à cette Dame une ambition demesurée. Vous agissez avec passion, reprit le Comte de Pembroc: Il est difficile de croire qu'elle ait des desseins si élevez; elle se trouve la Veuve d'un simple Gentilhomme. N'importe dit Monsieur de Warwick, elle connoît tout son pouvoir. Là-dessus ils se separent, & le Comte de Pembroc ressentit une sensible joye de tout ce que lui avoit dit le Comte de Warwick dans cette conversation: Il se trouvoit délivré d'un dangereux Rival, & il faisoit sa Cour au Roi en lui inspirant de tenir une conduite pleine d'égards avec Madame Grey.

Pendant que l'on se tranquillisoit un peu à Withall, l'on s'affligeoit beaucoup à Twitnam; le Chevalier d'Hereford dont j'ai déja parlé, étoit de la Maison du Comte de Dévonshire; ils avoient beaucoup d'amitié & de confiance l'un pour l'autre: Mais pour que cela eut duré toûjours, il auroit fallu que le Chevalier n'eût pas vû Madame de Dévonshire, ou qu'il eût été moins sensible à ses charmes; il en avoit regardé les progrez comme un simple effet de pitié pour elle, comprenant bien qu'une personne si fiere ressentoit vivement les

injurieux soupçons de son mary. Lorsqu'il vit la lettre qu'elle écrivoit au Comte de Warwick, son estime en augmenta, il crut qu'elle vouloit l'éloigner, & que si elle l'avoit consideré dans son esprit plus qu'un autre, son cœur au moins n'avoit point sorti des plus austeres regles du devoir : Toutes ces pensées qui avoient d'abord rempli confusément son imagination, commencerent à se distinguer. Il regarda la Comtesse comme la plus belle personne du monde, qui alloit être désœuvrée à la Campagne, & qui pourroit peu à peu s'accoutumer a le voir & à l'entendre.

C'est ce qui lui fit embrasser avec tant de chaleur l'occasion de broüiller le Comte de Warwick avec elle ; un Amant caché avance fort ses affaires, quand il peut éloigner celui qui plaît ; tout alla au gré de ses desirs, Madame de Dévonshire décûë par les airs de bonne foy du Chevalier, conçût de la haine contre le Comte de Warwick. Elle envisagea sa perfidie & sçut gré en même tems au Chevalier de lui avoir rapporté sa lettre, Cette obligation jointe à la confiance que son mari avoit pour lui, l'engagerent à le voir volontiers, & à lui parler avec une entiere sincerité. Plusieurs mois se passerent ainsi, le Chevalier n'avoit pas bien démêlé d'abord ses veritables sentimens; je l'ai déja dit ; il s'étoit persuadé que la pitié & l'estime l'engageoient dans les interêts de la Comtesse ; il avoit envie de lui faire oublier le Comte de Warwick ; il lui en parloit avec

assez d'aigreur : mais l'amour est une sorte de mal que l'on découvre bien-tôt ; il connut avec une sensible douleur qu'il étoit pris à son tour. Il voulut alors se guérir ; il n'étoit plus tems : La Comtesse de son côté lui faisoit mille amitiez innocentes pour se l'acquérir ; c'étoit autant de filets sur filets, où le cœur du Chevalier demeuroit captif sans pouvoir s'échapper ; dès qu'il retournoit à Londres, & qu'il y vouloit faire quelque séjour, tout lui paroissoit ennuyeux, & il s'y trouvoit comme en terre étrangere ; son unique satisfaction étoit de voir la Comtesse.

Cependant, que ne se reprochoit-il pas ? c'étoit à son gré abuser de l'amitié du Comte de Dévonshire, de ce tendre Parent qui lui avoit ouvert son cœur avec tant de franchise : Non, s'écrioit-il quelquefois, je ne veux plus la voir ! je veux m'exiler volontairement d'une maison où je suis trop bien reçû pour demeurer en repos sur la situation où je me trouve. Il passoit alors plusieurs jours à Londres, & s'occupoit à faire sa cour avec beaucoup d'assiduité ; mais rien ne lui faisoit plaisir, & malgré qu'il en eût, il retournoit chez Monsieur de Dévonshire.

Enfin toujours combattu de la plus terrible passion qui puisse agiter un homme, il tomba dangereusement malade à Twitham ; la Comtesse commençoit à se porter mieux : & comme elle étoit fort reconnoissante du service qu'il lui avoit rendu, & qu'elle sçavoit aussi que

c'étoit faire sa cour au Comte de Dévonshire que d'avoir de grands soins du Chevalier, elle passoit les jours entiers au chevet de son lit avec une bonté qui ne soulageoit point cet infortuné malade; pour peu qu'il eût la fiévre, elle lui redoubloit dès qu'elle entroit dans sa chambre: Enfin le peril devint tel que les Medecins jugerent à propos de le faire transporter à Londres.

La Comtesse de Dévonshire fut la premiere qui lui apprit leur sentiment; elle remarqua que cette nouvelle le troubloit beaucoup: Qu'avez-vous, lui dit-elle, votre visage change? Madame, répliqua-t'il, je veux bien vous obéïr en vous disant ce qui cause l'état où vous me voyez; c'est la juste douleur de m'éloigner de vous, & la certitude où je suis de ne revenir jamais ici. Ah! ne me dites pas une chose si affligeante, reprit elle: vôtre santé n'est point desesperée: nous vous reverrons encore, Chevalier, & j'en serai ravie. Je mourrois trop heureux, dit-il, si je pouvois m'en flatter; mais, Madame, vous allez me haïr dès que je vous aurai declaré que je vous aime. Oüy, ajoûta-t'il, je vous aime si éperdûment, que c'est la seule violence que je me suis faite pour me taire qui m'a réduit en l'état où vous me voyez. Si quelque reste de pitié vous parle en ma faveur, cachez moi votre ressentiment, ou plûtôt n'en ayez point, divine Comtesse, contre un temeraire dont la mort vous vangera aussi tôt.

Il se tût après avoir dit ce peu de mots ; & ses yeux sembloient chercher grace dans ceux de Madame de Dévonshire ; elle le regarda aussi avec plus de pitié que de colere : Je vous ai de l'obligation, Chevalier, lui dit-elle, je ne sçaurois l'oublier malgré le déplaisir que vous me donnez à présent ; mais comptez que je n'en ai jamais reçû de plus sensible : Hélas! je vous regardois comme un ami fidele avec lequel je pouvois me consoler des sensibles chagrins qui m'accabloient depuis quelque tems ; je vous perds & cette malheureuse beauté qui feroit pour un autre un sujet de satisfaction, n'est pour moi qu'une source de douleurs qui se renouvelle tous les jours. L'abondance de larmes qui tomboit de ses yeux, & quelques sanglots dont elle ne fut point la maîtresse, l'empêcherent d'en dire davantage. Ah ! que vois je, Madame, s'écria le Chevalier ! vous pleurez, & j'en suis en quelque façon la cause ; ma mort suffira-t'elle pour expier ce crime ? Je ne souhaite point votre mort, repliqua t'elle, je ne veux que votre guérison, mais une guérison si parfaite, que vous ne me parliez de vôtre vie, comme vous venez de le faire. Je ne me sens point la force de vous le promettre, lui dit dit-il ; il me sera plus aisé de vous fuir, que de négliger une passion que je cheris malgré vôtre rigueur ; pourquoi ne suis je pas le Comte de Warwick ? Est-il possible, dit la Comtesse d'un air indigné, que si vous avez pour moi les sentimens

que vous venez de me declarer, il soit possible que vous enviez la fortune du plus cruel ennemi que j'aye au monde? Helas! Madame, lui dit-il, vous êtes bien trompée, si vous avez crû jusqu'ici haïr Monsieur de Warwick. Le secrêt interêt que j'avois d'étudier vos sentimens, m'a engagé plusieurs fois de vous parler de lui sans affectation, & de vous en entendre parler sans défiance; je n'ai que trop connu qu'il vous est encore cher, j'en ai été toujours au desespoir; mais mon respect pour vous, Madame, m'a forcé au silence: Je n'osois vous découvrir vos propres sentimens, la crainte de vous embarrasser ou de vous déplaire, m'étoit une loi pour feindre de ne me pas appercevoir des avantages qu'il s'est acquis dans vôtre ame; bien que j'aye été soigneux de guerir le Comte de Dévonshire des soupçons qui le dévorent, je lui parlois contre mes propres lumieres; mais je lui parlois, Madame, pour vôtre repos, & je voulois vous sacrifier tout le mien.

Quoique vous vous soyez trompé dans vos conjectures, dit la Comtesse en l'interrompant, je ne suis pas moins redevable de la conduite que vous avez tenuë à l'égard de mon mari, que de celle que vous avez gardée au mien; mais je peux vous assûrer que si vous étiez moins prévenu, ou si vous connoissiez mieux mes dispositions, vous ne m'accuseriez pas comme vous le faites, d'être assez foible pour vouloir quelque bien au plus malhonnête hom-

me du Royaume! oüy, je lui pardonnerois plûtôt ma mort, que je ne lui pardonnerai d'avoir travaillé à me deshonorer dans le monde. Vous ne l'aimez donc point, Madame, reprit le Chevalier en soupirant ? Je le hai implacablement, dit elle : Si cela est, continua-t'il, ne puis-je rien esperer de votre pitié ? Vous pouvez vous promettre, répondit la Comtesse, que j'oublieray tout ce que vous m'avez dit aujourd'hui, pourvû que vous ne me donniez aucun sujet de me plaindre à l'avenir. J'aime mieux m'exiler, lui dit-il : Je ne pourrois vous tenir la parole que vous exigez ; il faut, Madame, que je cesse de vous voir ; le Comte de Dévonshire n'en sera peut-être pas de meilleure humeur ; je l'ay souvent calmé, & un autre que moi auroit sçu s'en faire un merite auprès de vous. Mais lui dit-elle en l'interrompant, est il possible que vous ayez si peu d'attention pour lui, que de me parler comme vous le faites ? je vous avoüe que je n'en peux revenir, & que de tous les hommes qui sont capables de foiblesse, vous seriez celui que j'en soupçonnerois le moins. Je ne sçai point me justifier là-dessus, lui dit-il, si c'est un crime, Madame, je crois que je l'aurai bien-tôt expié par la fin d'une vie qui m'est odieuse depuis long-têms. En finissant ces mots, une grande foiblesse le saisit, il demeura sans connoissance ; la Comtesse agitée entre la compassion & le ressentiment, appella du secours & sortit ensuite de sa chambre pour se retirer dans sa

sienne,

sienne, elle y trouva Albine qui n'avoit point encore perdu son credit auprès d'elle.

Ah! qu'il vient de se passer une étrange scene, Albine, lui dit-elle, d'un air tout troublé, mes malheurs bien loin de diminuer augmentent à tous momens ; le Chevalier d'Hereford m'a fait une declaration qui me desole, je le regardois comme mon meilleur ami, helas! il n'est pas plus sage que le Comte de Pembroc, & je ne sçai encore comment je dois le traiter: Si je le rebute il s'en vengera, car mon mari l'écoute & croit tout ce qu'il lui dit ; si je lui témoigne de la considération, que pourra-t'il penser de mon indulgence, & que n'aurai-je pas même à craindre? ma condition en deviendroit pire, & puis, enfin, suis-je la maîtresse de mon cœur ? de ce cœur qui se revolte contre tous les préceptes que ma raison lui donne? il est assez lâche pour me faire encore voir du mérite dans mon plus mortel ennemi. Ouy, Albine, je ne sçaurois haïr le Comte de Warwick, que je suis heureuse de ne le voir plus; que j'aime cette solitude ; j'y souffre, mais qu'importe, j'y conserve mon innocence.

Albine n'avoit osé jusqu'alors parler en faveur du Comte de Warwick, sa Maîtresse lui avoit toûjours paru si irritée contre lui, qu'elle ne croyoit pas qu'il fut aussi bien dans son esprit qu'il y étoit, elle ne voulut point négliger cette occasion. Peut être, lui dit-elle, Madame, que le Comte est moins coupable qu'on ne vous l'a representé ; souvenez-vous que

c'eſt le Chevalier d'Hereford qui vous le fait voir criminel ; ne ſe peut il pas faire, qu'il avoit dès ce tems-là, des interêts ſecrets pour le détruire dans votre eſprit? Non, non, s'écria la Comteſſe, je ne dois point prendre le change, le Comte de Warwick a eu un procedé ſi indigne, qu'il faudroit que je fuſſe la plus aveugle de toutes les Femmes pour m'y tromper; je ne m'y trompe pas auſſi, continua-t'elle, je déplore ſeulement l'excez de mon malheur, qui me fait trouver tant d'ennemis parmi les perſonnes qui me doivent le plus d'égards. Elle ſe tût, & rêva profondément ſans vouloir entendre ce qu'Albine lui diſoit, & ſans y répondre une parole.

Le Comte de Dévonshire entra dans ce moment ; la maladie de ſon couſin l'inquiétoit beaucoup; il l'aimoit; C'étoit le ſeul homme à qui il eût confié ſa jalouſie & ſa peine; il prit la réſolution de l'accompagner à Londres, & de ne pas revenir, que la ſanté du Chevalier ne fût rétablie : Il dit à la Comteſſe qu'il alloit avec lui, qu'il n'auroit pas une bonne heure s'il le laiſſoit tout ſeul, & que ſi ſa maladie étoit trop longue, il prieroit Madame d'Anglefey & elle de revenir à la Cour ; elle répondit froidement, qu'il auroit pû lui donner quelque perſonne de confiance, & ſe diſpenſer d'y aller lui-même; mais qu'enfin il étoit le maître, & qu'elle avoit ſi peu de crédit ſur lui, qu'elle n'oſoit hazarder de lui rien repréſenter pour le faire reſter à Twitnam:

il la regarda d'un air chagrin, & sans lui répondre, il sortit de sa Chambre.

Elle entendit peu après assez de bruit dans la Cour, c'étoit le Chevalier qu'on avoit mis dans une Litiere, & le Comte de Dévonshire dans son Carosse qui le suivoit: ils arriverent ainsi à Londres; on le sçut bientôt à la Cour; le Comte de Warwick & le Comte de Pembroc en furent les premiers avertis, cette nouvelle réveilla leur passion. Le Comte de Warwick ne pouvoit esperer de parler à la Comtesse tant que son mari lui serviroit d'Argus, & le Comte de Pembroc de son côté, se flatta qu'ayant plus de liberté, elle voudroit peut être en joüir, & le recevoir favorablement.

Il ne fit point de mystere au Comte de Dévonshire, de son voyage à Twitnam; bien éloigné de cela, il lui rendit visite, & se chargea de ses Lettres pour sa Femme: Mais il ne dit point au Comte de Warwick qu'il alloit voir la Comtesse; il le regardoit toûjours comme son Rival; bien que la haine qu'il avoit pour Madame Grey, fit effectivement quelque diversion dans son cœur, & qu'il travaillât avec application à le détruire, elle n'ignoroit pas ses démarches, & comme elle en faisoit de son côté de très-vives contre lui, le Roi n'entendoit autre chose que des plaintes de son Favory sur sa Maîtresse, & des accusations de sa Maîtresse contre son Favory. Il s'étoit lié d'interêt avec Elisabeth de Lucy, c'étoit une Fille de

qualité, d'une beauté merveilleuse. Dans le tems que le Roi étoit Comte de la Marche, il prit un tendre engagement avec elle, la Couronne ne la détruisit point dans son cœur; mais les charmes de l'esprit aussi-bien que ceux de la beauté qui se rencontrerent unis en la personne de Madame Grey, faisoient grand tort à la jeune de Lucy, elle le ressentoit comme une Maîtresse outragée, & elle obligeoit bien souvent le Comte de Warwick à donner au Roi des mémoires contre la conduite de Madame Grey. Ces avis étoient suspects, venans d'un homme qui lui vouloit tant de mal. Cette aimable Veuve m'est fidele, disoit le Monarque: Pourquoi voulez-vous diminuer la passion que j'ai pour elle?& qui voulez-vous qu'elle choisisse dans mon Royaume pour me le préferer?Si l'amour & la raison étoient toûjours d'intelligence, repliqua le Comte, votre Majesté auroit lieu de croire que Madame Grey connoît tout son bonheur, & que j'impose à la verité, lorsque je dis des choses à son désavantage: Mais, Sire, l'amour est aveugle, éprouvez-là dans quelque rencontre qui vous confirme la possession de son cœur, ou qui vous éclaire sur sa conduite. Le Roi fatigué de tout ce qu'il lui répetoit si souvent, lui dit un jour qu'il ne lui sçavoit aucun gré du soin qu'il prenoit. Je n'en demande point de récompense à votre Majesté, repliqua-t'il, d'un air libre & enjoüé, mais j'aurai au moins la satisfaction de faire mon devoir. Ah! lui dit

le Roi, que votre zéle est importun, vous pouvez me servir en d'autres occasions, & me laisser en repos sur ce qui regarde ma Maîtresse.

Le Comte de Warwick ne se rebuta point, il informoit le Roi de plusieurs choses qui se trouvoient presque toûjours fausses, mais qui ne laissoient pas d'attirer de tems en tems des chagrins sensibles à la belle Veuve; & ce qui la touchoit davantage, ce fut son opiniâtreté, à faire valoir le mérite d'Elizabeth de Lucy; elle avoit de grands intérêts à l'éloigner de l'esprit du Roi, de sorte qu'elle ne garda plus de mesures avec le Comte.

Voilà l'état où les choses étoient à Witthall, lorsque le Comte de Dévonshire vint à Londres avec le Chevalier d'Hereford; le Comte de Warwick qui ne pouvoit oublier les charmes de la Comtesse de Dévonshire, & qui souhaitoit passionnément de l'entretenir, afin de lui faire des reproches & de regagner quelque credit auprès d'elle, s'il l'avoit entierement perdû, n'auroit pas manqué de l'aller chercher à Twitnam, sans qu'il regardoit comme un point essentiel à son repos & à son élevation de détruire Madame Grey; il avoit déja frappé des coups pour l'éloigner qui auroient été bien certains avec tout autre qu'un Roi fort touché, & préveuu de la plus forte estime: Mais comme il esperoit que sa bonne fortune lui aideroit à découvir quelque chose au désavantage de son ennemie, il dis-

feroit le voyage de Twitnam.

Le Comte de Pembroc qui avoit ses desseins, ne voulut pas manquer de s'instruire de ceux du Comte de Warwick, il l'embarqua aisément sur le chapitre de Madame de Dévonshire; & comme il ne croyoit pas parler à son Rival, il lui dit de bonne foy, que sans une affaire de la derniere conséquence qu'il avoit à la Cour, il tenteroit à la faveur d'un déguisement de voir la belle Comtesse. Pembroc fut ravi que le Comte de Warwick se trouvât pour lors occupé, de sorte qu'il n'y pût aller; il ne perdit pas un moment à travailler au dessein qui lui étoit venu dans l'esprit d'enlever la Comtesse, & de la mener secretement dans quelqu'une de ses Terres, où il la garderoit le plus long-tems qu'il pourroit: il n'osoit écouter tout ce que sa raison lui représentoit là-dessus; il étoit amoureux, c'est tout ce qui se peut dire pour le justifier.

Il fit faire un petit Vaisseau extrêmement leger, peint & doré, mais d'une maniere si jolie & si bizarre, qu'il n'y avoit rien du goût Européen; il vouloit faire croire qu'il arrivoit de la Chine; & comme il étoit impossible que dans un si long voyage, ce Vaisseau eût conservé l'air propre & magnifique qu'il avoit, il disoit que c'étoit par un secret extraordinaire.

Après avoir pris toutes les mesures necessaires, il partit à la faveur de la nuit, & le lende-

main l'on vit briller proche de Twitt Merveille flottante;il étoit dessus habill nois & si bien déguisé qu'on ne pouvo... re-connoître ; il envoya un de ses gens qui passoit pour son Truchement proposer aux Comtesses d'Anglesey & de Dévonshire de venir voir les raretez qu'il avoit apportées. Elles allerent le même jour dans ce Vaisseau, où il avoit rassemblé tout ce que l'on trouve de plus curieux aux Indes ; il ne s'est jamais vû un Marchand plus poli & moins interessé ; il dit à la Comtesse de Dévonshire en mauvais Anglois que si elle vouloit venir le lendemain sans Madame sa Mere, il lui montreroit les plus riches Etoffes & les plus belles Porcelaines de l'univers. Pourquoi, repliqua-t-elle, ne voulez-vous pas que ma Mere y soit ? Parce, lui dit-il, qu'en partant de Pekim j'ay promis à nos Pagodes & à nos Bonzes de ne vendre la Marchandise dont je vous parle qu'à de jeunes personnes dont le goût n'est point encore usé. La Comtesse ne put s'empêcher de rire de la bizarrerie du Chinois ; elle ne retourna point au Vaisseau le lendemain, mais elle s'y rendit le jour d'après, n'étant suivie que de quelques-unes de ses Femmes.

Dans le tems où elle étoit la plus occupée à choisir mille jolies choses, on avoit tendu les Voiles, & le Vaisseau voguoit déja ; lorsqu'elle s'en apperçût, elle regarda vers le rivage, elle s'en vit assez éloignée. Cette promenade ne l'effraya pas d'abord ; Où allons-nous, dit-

cile au prétendu Chinois ? Nous allons à la Chine, Madame lui dit-il; l'Empereur mon Maître m'a envoyé exprès pour vous y mener. Ce compliment la fit rire, elle croyoit encore que c'étoit quelque ceremonie étrangere, & que sur le champ elle alloit revenir au Port: Mais voyant qu'il n'en étoit plus question, elle fut saisie d'une si étrange frayeur qu'elle en pensa mourir, ne vous attendez pas de m'emmener plus loin, je me donnerai la mort avant que d'y consentir. Le Comte de Pembroc voulut la rassurer ; il lui dit : Ne craignez rien, Madame, c'est le Comte de Warwick qui m'envoye ici, il faut qu'il vous parle ou qu'il meure, j'ay ordre de vous conduire dans un lieu delicieux, où vous le trouverez plus amoureux & plus fidele que jamais.

La Comtesse encore plus indignée lui dit, qu'elle ne vouloit le voir de sa vie, & qu'avant qu'il pût se rendre à l'endroit où le Comte de Warwick l'attendoit, elle se précipiteroit dans l'eau, ou se tuëroit de ses propres mains. L'excez de son désespoir paroissoit sur son visage & dans toutes ses actions ; elle ne pleuroit point, mais elle choisissoit d'un œil furieux un endroit pour se lancer dans la riviere.

Le Comte de Pembroc étoit à ses pieds n'osant se faire connoître crainte de l'irriter davantage; il la conjura de s'appaiser, & lui promit qu'il la rameneroit à Twitnam, en cas qu'elle le voulût absolument : elle ne daignoit l'écouter, ni lui répondre, quand tout d'un

coup; comme il s'en défioit le moins, elle se jetta dant la Tamise. O Dieu ! que devint cet Amant passionné, il n'auroit jamais crû qu'elle eût pris une résolution si contraire à sa vie; & ne songeant plus à ménager la sienne, il se jetta après elle. Comme il sçavoit fort bien nager, il la prit par sa robe dans le moment qu'elle revenoit sur l'eau; malgré cela ils seroient peris tous deux, si quelques Matelots ne les eussent promptement secourus. Les Femmes de la Comtesse jettoient des cris épouvantables; elles la voyoient sans aucune connoissance comme une personne morte.

Le Comte de Pembroc jugea bien par ce qui venoit de se passer au nom du Comte de Warwick, qu'il n'avoit rien à esperer sous le sien propre; il prit le party de ne se point faire connoître & de conduire la Comtesse où il l'avoit prise, Madame, lui dit-il, lorsqu'elle fut un peu revenuë à soi, il n'étoit pas necessaire de vous jetter dans l'eau & d'exposer vôtre vie pour mobliger de vous remener à Twitnam, l'on vouloit vous rendre heureuse, vous y avez de la répugnance, il seroit bien cruel de s'attirer vôtre haine, quand on ne cherche qu'à meriter vos bonnes graces: Vivez, Madame, vivez pour un mari jaloux, fuyez vos veritables amis, c'est une bizarrerie de vôtre Etoille, dont vous vous répentirez peut-être quelque jour.

Allez, fourbe, allez, imposteur, lui dit-elle, allez séduire quelque personne moins

vertueuſe ou plus credule que moi, & beniſſez le Ciel que je ſois ici la plus foible ; car je vous ferois reſſentir le juſte couroux que j'ay de la piéce que vous venez de me faire. En parlant ainſi ils arriverent ſi proche du bord de la riviere, qu'avec le ſecourts d'une longue planche, la Comteſſe & ſes Femmes ſortirent du Vaiſſeau. Le Comte de Pembroc prit terre un moment après, il quitta ſon habit de Chinois & ſe rendit à Londres pendant que ſes gens voguoient d'un côté tout opposé, & qu'à la faveur de la nuit ils mirent le feu au petit Vaiſſeau, après en avoir ôté toutes les choſes de prix dont il étoit rempli.

Cette précaution n'étoit pas inutile pour empêcher qu'on ne découvrît un myſtere qu'il étoit important de cacher par rapport aux perſonnes intereſſées. La Comteſſe de Dévonshire enviſagea tout d'un coup une partie des déplaiſirs que ſon enlevement alloit lui cauſer. Pluſieurs Bourgeois de Twitnam l'avoient vû entrer dans le Vaiſſeau qui s'étoit éloigné avec la derniere diligence;quelques autres la virent tomber dans l'eau & que le Capitaine Chinois s'y jettoit après elle; tout cela fit un ſpectacle où les Curieux prirent part ; on fut le dire chez le Comte d'Angleſey : la Comteſſe inquiete du ſort de ſa Fille, courut ſur le rivage où elle venoit de deſcendre encore toute moüillée ; elle lui demanda avec beaucoup de hauteur, quelle promenade elle avoit faite. La Comteſſe parut embaraſſée, & cet embar-

ras devint suspect à sa Mere, de sorte que sans attendre sa réponse, elle lui dit qu'il s'agissoit de quelque tour de jeunesse où l'amour avoit plus de part que la raison. Je vous assure, Madame, repliqua la Comtesse de Dévonshire, que vous me rendez la plus grande injustice du monde, vôtre esprit est prévenu contre moi, si cela n'étoit pas, vous m'en croiriez au récit que je vous ferois de cette avanture : mais je suis bien certaine que vous n'y voudriez pas ajouter foy. Vous ne devez point juger de mes pensées, répondit Madame d'Anglesey; parlez seulement & je verrai si vous êtes sincere ou si vous ne l'êtes pas. Je suis dans un état, ajouta la Comtesse de Dévonshire, qui m'empêche, Madame, de vous rendre compte tout-à-l'heure de ce qui s'est passé; ce sera, s'il vous plaît, dans vôtre appartement, que je me justifierai. Elles monterent en Carosse, & la jeune Comtesse avoit l'air si effrayé, qu'on eût pensé en la voyant qu'elle étoit coupable.

Mais pour peu qu'on eût fait réflexion qu'elle s'étoit exposée à se noyer pour fuir le Comte de Warwick (car elle croyoit qu'il la faisoit enlever) il est certain qu'on ne l'auroit pas soupçonnée, comme l'on fit, d'y avoir donné les mains. Dès qu'elle fut arrivée, elle se coucha, elle avoit souffert par sa chûte dans l'eau : mais elle souffroit bien davantage par les pensées qui l'accabloient : ce que le Comte de Warwick venoit d'entreprendre lui paroissoit irre-

miſſible dans les regles de la vertu & de la bienſeance ; enlever une femme mariée, de ſa qualité & de ſa conduite, c'étoit une action ſi témeraire, qu'elle ne pouvoit partir que d'une paſſion ſans bornes ; il lui ſembloit le voir à ſes pieds lui jurer un reſpect éternel & s'excuſer d'en avoir manqué ſur la force de ſon amour : mais elle ne laiſſoit pas de s'irriter contre lui. Quoi m'enlever, diſoit-elle à la vieille Albine ! quelle opinion a-t-il de moi ? peut-il m'aimer s'il l'a ſi mauvaiſe ? & s'il l'a meilleure peut-il penſer que j'euſſe voulu reſter un moment en ſon pouvoir ? Helas ! continuoit-elle, je ſerai accuſée de tout ce qui s'eſt paſſé ; & dans le tems où je veux oublier le Comte de Warwick, que je me défends juſqu'au plaiſir de penſer à lui, on croira que je conſens à le ſuivre dans un lieu ſolitaire. Que je ferois heureuſe, ajoutoit-elle, ſi l'on ne m'avoit pas ſauvée du peril où je me ſuis miſe aujourd'hui ! que de diſgraces épargnées dans le cours de ma triſte vie ! En diſant ces mots elle pleuroit amerement.

Albine prit la liberté de l'interrompre. Il faudroit être bien injuſte, lui dit-elle, pour vous accuſer d'une choſe où vous avez ſi peu de part. Non, Madame, ne vous allarmez point, vôtre innocence confondra vos ennemis, & quelque irrité que puiſſe être le Comte de Warwick contre vos rigueurs, il ne pourra s'empêcher de vous admirer & de publier vôtre vertu ; L'on eſt mal loüée par un

Amant en colere, réprit la Comtesse; quoiqu'il pût dire de moi, il pourroit être suspect: Mais Albine, qu'en croira le Comte de Dévonshire & ma Mere, je suis certaine qu'ils me regarderont comme une criminelle. O jour fatal à mon répos! cruelle entreprise, par où me suis-je attiré ce dernier malheur.

Elle parloit ainsi, lorsque la Comtesse d'Anglesey entra dans sa Chambre; l'émotion où elle s'étoit trouvée par tous les sujets d'alarmes & de chagrins qui avoient agité son ame, lui ayant fait apprehender de prendre un parti trop extrême avec sa Fille, elle s'étoit renfermée quelques momens pour chercher dans la force de son esprit la tranquillité dont-elle avoit bésoin; en effet la Comtesse de Dévonshire lui trouva des dispositions si favorables que sa crainte cedant tout d'un coup à sa confiance, elle prit les mains de sa Mere, elle les baisa plusieurs fois & lui fit un récit sincere de tout ce qui s'étoit passé: sa prevention pour le Comte ne l'empêcha pas d'avoüer qu'il étoit l'Auteur de cet enlévement; elle s'imagina qu'il suffisoit de dire la verité pour persuader qu'elle la disoit: Mais la Comtesse d'Anglesey rappella toutes les impressions qu'elle avoit déja prises que le Comte de Warwick & la Comtesse de Dévonshire agissoient de concert; son Portrait trouvé dans la Tabatiere & cent autres circonstances jointes à celle-ci la convainquirent que sa Fille avoit le malheur d'aimer & d'être aimée; son humeur severe ne

put supporter sans emportement une idée qui lui faisoit envisager tout le peril où la Comtesse étoit exposée; bien loin de la consoler, elle l'accabla de reproches, elle lui dit que l'aveu qu'elle venoit de lui faire lui paroissoit forcé, qu'elle ne lui confioit que les choses qui alloient sans doute éclater; mais qu'elle pénétroit son caractere faux à travers ces airs de simplicité & de bonne foy: qu'elle pouvoit compter qu'elle prendroit toûjours le parti de Monsieur de Dévonshire contr'elle; qu'elle lui préteroit la main pour l'opprimer, puisqu'elle étoit assez malheureuse de se laisser prévenir par des sentimens si propres à faire rougir. La Comtesse de Dévonshire resta si éperdüe de la maniere dont elle avoit expliqué tout ce qu'elle venoit de lui dire, qu'elle n'eut plus la force de se deffendre; son silence acheva de la condamner devant sa Mere, elle la quitta convaincuë que le Comte de Warwick, n'avoit fait la tentative de l'enlever que par sa permission.

Bien que la Comtesse d'Anglesey eût l'esprit frappé de cette erreur, elle étoit trop prudente pour négliger de prendre toutes les mesures necessaires afin que le Comte de Dévonshire n'en sçût jamais rien; elle cherchoit à donner des allarmes à sa Fille, dont elle ne vouloit pas qu'elle éprouvât les effets, & son envie de la corriger n'alloit point jusqu'à la perdre.

Le Comte de Dévonshire ne revenoit presque plus à Twitnam, depuis la maladie du

Chevalier d'Hereford, son amitié pour lui & son indifference pour sa femme l'arrêtoient à Londres; il faisoit régulierement sa cour: s'il lui avoit été possible d'oublier que la Comtesse étoit la plus aimable personne du monde, il se seroit volontiers attaché à quelque autre; Mais il est des charmes dont l'impression ne sçauroit s'effacer, cependant il auroit peut être ignoré l'enlevement de sa femme, si le Comte de Pembroc qui étoit revenu à Withall possedé du plus noir chagrin, ne se fût mis dans l'esprit que le meilleur moyen de se guerir, c'étoit de s'occuper tout entier du soin de sa fortune; quelques bontez que le Roi eût pour lui, elles auroient été bien plus loin s'il avoit voulu; mais sa passion pour la Comtesse lui tenoit lieu de tant de choses, qu'il préferoit le plaisir de rêver à elle dans le fond de son Cabinet, à tous les avantages qui pouvoient lui revenir de faire régulierement sa cour.

Il regretta alors le tems qu'il avoit perdu, & le désir de se vanger du Comte de Warwick en l'éloignant de la faveur, l'obligea de s'attacher à Madame Grey, il gagna l'amitié d'Edoüard Wodewille, Comte de Riviere, dont le mérite le distinguoit plusque l'avantage d'être frere de cette belle Veuve; sa fortune d'ailleurs étoit fort bornée, le Comte de Pembroc qui étoit un des plus grands Seigneurs d'Angleterre, ne voulut plus rien avoir sans le partager avec lui. Des manieres si genereuses toucherent Madame Grey de re-

reconnoissance, & elle ne trouvoit rien à souhaiter dans le Comte qu'une extrême aversion pour le Comte de Warwick, il lui avoit même laissé entendre que s'il avoit trouvé en son chemin un autre Rival que le Roi, il se seroit attaché à elle; & comme elle étoit extrêmement sage, & qu'elle vouloit un établissement sérieux, elle n'auroit pas été fâchée de l'acquérir assez fortement pour qu'il pensât à l'épouser; il étoit bien fait, magnifique, engageant, ainsi tout concourut à leur intelligence.

Le Comte de Pembroc sçavoit les sujets de plaintes que Madame Grey avoit contre le Comte de Warwick, il ne prit pas beaucoup sur lui pour le haïr autant qu'elle, il en avoit des sujets qui n'étoient gueres moins vifs, & il se fit un plaisir de lui raconter comme chose très-véritable, la tentative que le Comte venoit de faire d'enlever la Comtesse de Dévonshire; le Vaisseau orné tout exprès, le consentement qu'elle y avoit donné,& tout ce qui devoit suivre ce projet, sans que par malheur, elle étoit tombée dans la riviere, & que cet accident avoit dérouté l'entreprise.

Madame Grey s'étonna qu'une chose si singuliere qui venoit d'arriver à huit lieuës de Londres, n'eût fait aucun éclat, & que le Comte de Dévonshire plus interessé que personne dans l'avanture l'ignorât, si bien qu'il continuoit de rester à la Cour: elle n'étoit pas moins surprise du procedé de Monsieur de Warwick, il

Il avoit toujours paru attaché à sa nouvelle Maîtresse, ses occupations d'affaires & de plaisirs étoient les mêmes, & son air paroissoit tranquille : Peut-on, disoit-elle, sçavoir mieux l'art de feindre ? qui le soupçonneroit pendant qu'il donne des fêtes à toutes les Dames & qu'il ne les quitte presque point, qu'il songe à en enlever une, & qu'il sçache par sa propre experience l'obligation que l'on a aux gens qui troublent notre repos de gayeté de cœur ?

En effet elle convint avec le Comte de Pembroc de répandre dans le monde le bruit de cet enlevement, il l'informa de toutes les particularitez. Qui pouvoit mieux les sçavoir que lui ? rien ne fut obmis ; & comme elle ne gardoit aucune mesure avec le Comte de Warwick, elle apprit cette nouvelle au Roi, & il y parut plus sensible qu'elle ne l'auroit souhaité. Est il possible, lui dit-il, qu'une personne de tant de merite & de naissance égare, sa raison jusqu'au point de consentir à se perdre pour jamais ? si elle ne vouloit plus garder de mesures, que ne choisissoit-elle preferablement mon cœur à celui d'un indiscret & volage ? Ces réflexions ne réjoüirent pas la belle Veuve, elle en rougit plus d'une fois, & prit sur elle-même de se taire.

Le Roi étoit si rempli de cette avanture, qu'aussi tôt que le Comte de Warwick parut, il lui en parla ; son étonnement causa du dépit au Monarque, il crut que c'étoit une feinte pour ne rien avoüer, de sorte qu'il s'en fallut

fort peu qu'il ne se mît en colere.

Le Comte de Warwick ne pouvoit de son côté comment expliquer une avanture où on lui donnoit tant de part, bien qu'il n'y en eût aucune; il en étoit si occupé qu'il ne prenoit pas garde aux mouvemens du Roi, car ils auroient dû lui paroître trop serieux pour ne se pas persuader tout au moins que son Maître pensoit ce qu'il disoit; malgré cela il tourna toujours cet enlevement prétendu en raillerie, mais il ne laissoit pas de vouloir s'éclaircir en diligence de ce qui pouvoit y avoir donné lieu.

Madame Grey haïssoit trop Madame de Dévonshire pour perdre une si belle occasion de vangeance, de sorte que son Mari fut informé de ce qui s'étoit passé à Twitnam; il ajouta aisément foi à son malheur, & vint en faire part au Chevalier d'Hereford, qui le partagea comme le sien propre. Monsieur de Pembroc étoit le seul qui tenoit la clef de ce secret: Il avoit le plaisir de desesperer toutes les personnes qui s'interessoient au sort de la Comtesse de Dévonshire, & de se vanger de ses rigueurs: à la verité c'étoit d'une maniere cruelle; il est même certain qu'il ne l'auroit pas mis en usage sans Madame Grey, pour laquelle il commençoit d'avoir une extrême consideration.

Le Comte de Warwick ressentit alors toutes les peines de la jalousie, il croyoit être guéri, il s'amusoit d'une autre passion avec

quelque sorte de goût : mais il se trouva plus touché & plus malheureux qu'il l'eût encore été. Il voyoit que la Comtesse ne l'avoit méprisé que pour donner la preference à un nouvel Amant; il lui venoit là-dessus mille chimeres dans l'esprit qui le persecutoient. Quels projets de vangeance ne faisoit-il point ? il vouloit devenir le Confident du Comte de Dévonshire pour lui donner des conseils violens contre sa femme ; il vouloit connoître son Rival, afin de le poignarder aux yeux de la Comtesse, & il trouvoit que cet enlevement avoit quelque chose de si hardi & de si peu reglé, qu'il se reprochoit d'être encore capable d'estimer une personne qui venoit de s'exposer à une telle avanture.

Le Comte de Pembroc voulant joüir de son triomphe vint le voir, & le Comte de Warwick impatient de l'entretenir, se donna à peine le tems de fermer la porte de son cabinet pour lui dire qu'il mouroit d'envie de lui parler de l'extraordinaire enlevement de la Comtesse de Dévonshire, qu'on mettoit sur son compte. Il est vrai, repliqua Monsieur de Pembroc, qu'on vous en charge, & qu'enfin il ne seroit pas extraordinaire qu'un Pâris comme vous ravît une Helene comme elle. Si je l'aimois encore, répondit le Comte, sa gloire me seroit trop chere pour l'exposer ; & ne l'aimant plus, il y auroit de l'extravagance de vouloir me charger d'une affaire aussi délicate. Qu'est-ce donc, ajouta Pembroc, qui peut

avoir donné lieu au ſoupçon que l'on a qu
ce coup s'eſt fait par vos ordres? C'eſt ce qu
j'ignore & ce que je tâcherai de découvrir
dit le Comte ; mais il faut que vous m'y a
diez, & que la profeſſion que vous faites d'êtr
ami de Madame Grey, n'altere point les ſentimens que nous avons l'un pour l'autre. Le
Comte de Pembroc l'aſſûra qu'il renonceroit
plus volontiers à elle qu'à lui, & qu'il lui
avoüoit qu'auſſi-tôt qu'on eut dit ce qui s'étoit paſſé à Twitnam, il avoit ajouté foi au
bruit public, mais qu'il alloit s'attacher à pénetrer l'intrigue, puiſqu'il le ſouhaitoit. Ils ſe
ſeparerent les meilleurs amis du monde.

FIN DU PREMIER TOME.

LE
COMTE
DE
WARWICK.

Par Madame DAULNOY.

Nouvelle Edition Revûë & Corrigée.

TOME SECOND.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCCXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



LE COMTE DE WARWICK.

TOME SECOND.

CEPENDANT le Chevalier d'Hereford, mieux gueri de sa grande maladie que de sa passion pour la Comtesse de Dévonshire, ne pou-
oit plus résister au déseſpoir que lui causoit
le nouvelle aussi étonnante que son enleve-
ent; & sous le pretexte d'épouser la que-
le du Comte de Dévonshire, il songeoit
ns cesse à vanger la sienne particuliere : N'ai-
ez rien, cruelle personne, n'aimez rien, s'é-

crioit-il quelquefois, le malheur de mes rivaux me consolera du mien ; mais ne croyez pas qu'il vous soit permis de faire un choix si injuste ; non, je ne souffrirai point que le Comte de Warwick joüisse seul de la felicité de vous plaire. Quels projets ne faisoit-il point là-dessus ? Helas ! que la Comtesse étoit à plaindre, sa vertu & son innocence ne suffisoient pas pour la garantir des fureurs de son mari & de ses adorateurs ; plus elle étoit aimée, plus ils la trouvoient criminelle, & plus ils vouloient lui faire de la peine.

Le Comte de Dévonshire & le Chevalier d'Hereford partirent ensemble pour Twitnam. Ils ressentirent l'un & l'autre une si furieuse émotion en approchant du Château où la Comtesse étoit, qu'ils furent obligez de s'arrêter dans un petit bois pour se tranquiliser un peu ; il faisoit frais ; le Soleil étoit déja couché ; ils mirent pied à terre, s'assirent sous des arbres, & aprés quelques momens, le Comte dit au Chevalier : Enfin vous ne vous opposerez plus à la vangeance que je me dois, il me sera permis d'enfermer pour jamais cette infidelle, & de lui faire un traitement proportionné à l'affront que j'en ai reçû. Je serois bien fâché, Milord, répondit le Chevalier, de vous voir dans d'autres dispositions ; il n'y a point de cachots assez obscurs pour mettre votre femme ; il faut l'enchaîner comme une petite Lionne, & lui donner les derniers dégoûts. J'appréhende la tendresse que sa mere

a pour elle, ajoûta le Comte; il eſt hors d'apparence qu'elle ſouffre que ſon Château ſerve de priſon à ſa fille. Milord Stanley viendra au ſecours de ſa Sœur; il ſeroit déſagréable pour moi d'entreprendre une choſe dans laquelle j'échoüerois. Ce que vous dites eſt judicieuſement penſé, reprit le Chevalier, il faut les faire entrer dans vos juſtes plaintes. Qu'auront-ils à répondre, quand vous leur dirés que vous êtes inſtruit de ſa mauvaiſe conduite, que ſon enlevement fait un grand bruit à la Cour; que le Comte de Warwick ne vous regarde plus que d'un œil ironique, & que vos ennemis triomphent de votre malheur? Il eſt aiſé, dit le Comte, de trouver les excuſes, lorſqu'on en cherche pour appaier les déſordres d'une rupture; croyez-moi, uiſque l'éclat eſt fait, ne ménageons rien, l faut l'enlever à notre tour; notre diligence réviendra celle de ſes parens. Le Chevalier pprouva fort ce projet, & la nuit étoit déja en avancée, quand ils ceſſerent d'en parr.

La Comteſſe de Dévonshire alloit preſe tous les jours dans le même bois pleurer disgraces, & s'abandonner à ſon chagrin; e trouvoit quelque conſolation dans l'horır de la nuit & du ſilence. Bien que Mada- ſa mere lui eut ôté toute ſorte de liber-, elle avoit encore celle de s'éloigner de ıx qui l'accompagnoient, & de reſter ſeule ſi long-tems qu'elle vouloit. Le hazard qui

avoit conduit le Comte de Dévonshire & son cousin dans un lieu proche de celui où elle étoit, permit qu'ils ne s'en apperçûrent point, & qu'elle entendit leur conversation; car encore qu'ils parlassent assez bas, elle se trouva si proche d'eux, que sans un buisson très épais qui les séparoit, ils l'auroient assûrément découverte.

Son désespoir fut égal à son étonnement; elle trouva ses malheurs augmentez par mille circonstances plus cruelles les unes que les autres; elle connut alors qu'il ne suffisoit pas d'être innocente pour n'être ni accusée, ni persecutée, & qu'elle alloit fournir matiere à toutes les médisances que l'on voudroit faire sur son compte; elle connut encore que son mari se portoit encore aux résolutions les plus violentes, & que le Chevalier d'Hereford irrité contre elle, profitoit de cette occasion pour se vanger de l'indifference qu'elle avoit pou[r] lui, enfin elle connut que le Comte de Wa[r]wick, qui lui attiroit tant de déplaisirs, & q[ui] sçavoit mieux que personne ce qu'elle éto[it] capable de faire pour ne pas tomber en s[on] pouvoir, étoit spectateur tranquille des inj[u]stices qu'on lui faisoit.

Ces differentes réflexions se présenterent to[ut] d'un coup à son esprit; elle demeura d'abord accablée, qu'elle se résolut d'attendre le fou[dre] qu'on alloit lancer sur sa tête, & de se lai[sser] conduire où le Comte de Dévonshire voudr[oit]. Que m'importe, disoit-elle, de mourir d[...]

une tour ou dans un cachot, d'être empoisonnée ou poignardée; en quelque lieu que l'on me mene, & quelque genre de mort qu'on me destine, j'aurai pour consolation le secret témoignage de ma conscience, je sçaurai que je n'ai rien à me reprocher, que je n'ai point mérité les maux qui m'accablent; n'en est-ce pas assez pour quitter la vie sans regret? mais elle trouvoit ensuite que sa gloire étant inséparable de sa justification, elle ne dévoit négliger aucun moyen de faire connoître son innocence; elle s'affermit dans ce dessein, & le regarda comme une chose digne de ses soins. Non, disoit-elle, je ne peux me résoudre à fournir des armes à mes ennemis; si je les laisse maîtres de ma destinée, je ne serai plus en état d'effacer les soupçons que l'on a pris contre moi; ne vaut il pas mieux les fuir, & me cacher en quelque lieu? Le Ciel qui permet que j'entende la conversation de mon mari avec son parent, ne semble-t'il pas m'ordonner d'en profiter? Les momens me sont précieux. Helas! je n'en ai déja que trop perdu. Où me mettrai-je en sûreté? Comment sortir de ce bois sans être entenduë? Grands Dieux! que vais-je devenir? pour me tirer d'un labyrinthe, j'entrerai dans un autre.

Elle se leva toute tremblante; elle n'osoit partir de sa place; le Comte & le Chevalier continuoient de s'entretenir avec tant d'application, qu'ils ne songeoient gueres à ce qu'on faisoit autour d'eux; le vent qui s'étoit levé

agitoit si fort les feuilles, qu'il étoit très-facile de marcher sans être entendu; elle prit enfin sa résolution, & se tirant doucement du voisinage de son mari, elle s'avança avec la derniere diligence du côté de Twitnam, ne sçachant encore si elle se mettroit sur la riviere, ou si elle se refugieroit dans quelqu'une des maisons de cette petite Ville. Malgré cette incertitude, elle ne laissoit pas de se hâter, & de voir tout le péril qu'elle évitoit, & tout celui qu'elle alloit courir.

Une femme de sa qualité, si belle & si jeune, devenir fugitive, se sauver comme une criminelle, pour se garantir de la rage de son époux, ne pouvoit guéres esperer qu'une telle démarche fût bien expliquée dans le monde: mais les horreurs de la prison dont elle étoit menacée, la troubloient si fort, qu'il n'y a rien qu'elle n'eût tenté pour l'éviter.

Elle entendit dans ce moment du bruit, & s'apperçût que c'étoit deux chevaux qui n'étoient conduits par personne; elle ne douta point que ce ne fussent ceux du Comte de Dévonshire & du Chevalier d'Hereford; elle ne se trompoit point, ils les avoient mal attachez, & ils retournoient vers Londres. Aussi-tôt elle se jetta sur l'un, & ôta la bride de l'autre pour qu'on ne pût la suivre, & partit plus legerement qu'un trait: elle avoit besoin de tirer des forces de sa propre foiblesse; la peur l'accompagnoit, tout ce qu'elle voyoit l'effrayoit; elle ne laissa pas d'arriver à Londres

quelques momens avant le jour (car elle étoit fort bonne Cavaliere) elle mit pied à terre, laissa son cheval, & fut chez sa nourrice qui étoit une riche Bourgeoise, très-fidelle & très-attachée à son service : mais la crainte d'être découverte l'engagea de l'envoyer sur le champ lui acheter un habit de Cavalier, dont elle se travestit après avoir caché ses cheveux sous un bonnet, car en ce tems-là on ne portoit pas de perruques; elle parut si belle & si bien faite, qu'on ne pouvoit la voir avec indifference; sa taille étoit des plus majestueuses & des mieux prises; son air avoit tout ensemble de la fierté & de la douceur; quelque chose de vif & de spirituel brilloit dans ses yeux, & le déguisement lui étoit si naturel, que tout le monde y pouvoit être trompé; elle ne trouva pourtant point que ce fut une assez grande sûreté pour se cacher à la vigilance de Monsieur de Dévonshire; de sorte qu'ayant raconté à sa nourrice tous les sujets d'appréhension qu'elle avoit, elles tomberent d'accord que cette bonne femme écriroit à Madame Digby qui demeuroit à la campagne, qu'elle lui manderoit qu'elle lui envoyoit son fils, qu'il lui étoit arrivé une fâcheuse affaire, & qu'elle la prioit de le garder jusqu'à ce qu'elle fût accommodée.

Comme elle ne l'avoit jamais vû, il n'y eut rien de plus aisé que de la tromper là-dessus. Madame de Dévonshire sortit de Londres en diligence, de peur d'y être trouvée par les

personnes à qui elle avoit interêt de se cacher; elle ne voulut être accompagnée que d'un vieux valet de sa nourrice, qui la conduisit jusques chez Madame Digby, & qui revint sur ses pas : Mais avant de parler de l'accueil qu'elle y reçut, il faut retourner à Twitnam.

Les gens de Madame de Dévonshire étoient assez accoûtumez à lui voir passer plusieurs heures au bord d'un ruisseau qui traversoit le bois, & la nuit étoit fort avancée avant qu'ils eussent rien soupçonné de son départ ; il n'y eut donc que la crainte qu'elle se trouvât mal qui les obligea de la chercher. Ils resterent fort surpris de rencontrer le Comte de Dévonshire & son cousin, qui s'informerent s'ils avoient vû leurs chevaux, & qui leur dirent d'entrer dans le plus épais du bois pour les ramener. Une partie obéit à cet ordre, & l'autre continua de parcourir tous les endroits où la Comtesse se cachoit quelquefois: mais leur peine fut inutile, elle n'y étoit plus, comme je viens de le dire, & le cheval à qui elle avoit ôté la bride jouissant de sa liberté, s'étoit promptement éloigné.

Le Comte de Dévonshire ignoroit que sa femme eût passé la soirée dans le bois. Lorsqu'on lui apprit qu'elle ne paroissoit point, & qu'on ne sçavoit pas ce que leurs chevaux étoient devenus, il fut tres-surpris ; & il lui vint tout d'un coup dans l'esprit que cette perte n'étoit point un effet du hazard, & que la Comtesse y avoit plus contribué que person-

ne. Il en parla au Chevalier qui ne put le croire, il lui dit qu'elle étoit peut-être retournée toute seule au Château, qu'il y falloit aller, qu'aussi bien quand ils voudroient la suivre ils n'avoient pas de chevaux, & que le meilleur parti étoit de s'éclaircir de ce qui se passoit.

Comme le Comte de Dévonshire & le Chevalier n'étoient pas revenus à Twitnam depuis l'aventure que la Comtesse avoit eu sur la mer, leur abord fut triste & embarrassé. Madame d'Anglesey craignoit pour sa fille les effets d'un esprit irrité, & son premier mouvement fut de l'avertir qu'elle restât dans sa chambre sans venir dans la sienne, jusqu'à ce qu'elle eût penetré les dispositions du Comte de Dévonshire : mais la personne à qui elle donna cet ordre lui dit tout bas qu'elle ne paroissoit point, qu'on la cherchoit inutilement, & que le Comte étoit dans ce bois en même tems qu'elle.

Cette nouvelle lui causa une extrême inquietude ; elle craignit tout d'un coup les plus sinistres évenemens pour sa fille ; son teint changea plusieurs fois de couleur ; la violence qu'elle se faisoit pour cacher sa peine, contribuoit à la faire paroître.

Le Comte de Dévonshire & le Chevalier d'Hereford n'étoient pas moins agités. Ce dernier demanda des nouvelles de la Comtesse, & si l'on pouvoit la voir sans l'incommoder. A ces mots Madame d'Anglesey ne se sentit plus maîtresse de garder le silence. Ah! Milord, dit-el-

le à son gendre, vous sçavés mieux que personne où vôtre femme peut-ètre, je n'ignore pas que vous ne l'ayés rencontrée, puis qu'elle ne paroît plus; que lui avés-vous dit de si effrayant? elle n'est point revenuë; vous ne rendés justice ni à son merite, ni à sa vertu. Le Comte la regarda froidement, & lui répondit sans entrer dans aucun détail, que s'il avoit trouvé la Comtesse ils seroient revenus ensemble, que son absence lui faisoit de la peine, qu'il la supplioit de trouver bon qu'il envoyât la chercher, & qu'il y fût lui-même. Il sortit de sa chambre, & donna ordre qu'on retournât dans le bois avec des flambeaux. Tout le tems qu'on mit à le parcourir fut necessaire à la Comtesse de Dévonshire pour lui donner lieu de se mettre en sûreté. Enfin l'on vint dire à son mary que l'on remarquoit les pieds d'un cheval nouvellement imprimés sur la terre, & que c'étoit en des endroits si peu frequentés, qu'il y avoit toute apparence que la Comtesse avoit pris cette route. Le Comte & le Chevalier le crûrent, & partirent pour s'en informer, ne voulant confier ce soin à personne.

La piste qu'ils suivoient les conduisit vers des hautes montagnes pleines de rochers & de précipices; ils y perdirent les traces qui les avoient guidé jusques-là. Le jour ayant dissipé la nuit, ils mirent pied à terre au bord d'un ruisseau, & s'y reposoient, lors qu'ils virent passer devant eux le cheval du Chevalier d'Heréford, qui n'avoit ni selle ni bride, & qui

touroit de toute sa force; le Chevalier qui étoit toûjours amoureux de la belle Comtesse pensa mourir de peur. N'en doutés point : Milord, s'écria-t'il, vôtre femme s'est tuée dans ces montagnes; je penetre à present tout le mistere, elle a entendu nôtre convesation, & pour se garantir de la vengeance que vous méditiés, elle a profité du rencontre de mon cheval, & s'est jettée dessus; elle l'a poussé à l'avanture; contente de fuir, elle n'a point regardé où elle fuyoit. Helas! il l'a portée dans ce desert; il faut que quelque mauvais pas ait fait tourner la selle, & qu'en se détachant cette malheureuse personne soit perie dans quelqu'un des abymes qui nous environnent.

Bien que la douleur fût peinte sur son visage, le Comte étoit si occupé de ce qu'il lui disoit : qu'il ne remarqua point le trouble du Chevalier. Toutes les apparences aident à me persuader ce que vous dites, repliqua-t'il : mais il est de certaines choses dont on ne doit parler qu'avec une entiere certitude, celle-ci est de ce nombre; si je disois que ma femme est morte de la maniere que vous le dites, je ne sçay si l'on ne seroit pas assés injuste pour me soupçonner d'y avoir eu quelque part; & si nos conjectures sont fausses, qu'elle vive & qu'elle se retrouve, je m'attirerois mille mauvaises plaisanteries qui pousseroient ma patience à bout. Je suis donc d'avis qu'après avoir tout emploïé pour sçavoir où elle est, nous nous retirions dans une maison que j'ay au mi-

lieu des bois, nous y pourrons attendre l'éclairciſſement dont j'ay beſoin.

Le Chevalier approuva ce deſſein; ils continuerent de chercher, & ne trouvant rien, ils ſe rendirent à un village qu'ils apperçurent de l'autre côté de la montagne; ils entrerent dans une maiſonnette avec leurs gens, & donnerent tous les ordres neceſſaires pour que l'on allât à Londres & en mille autres endroits à la quête de la Comteſſe.

Dès que cela fut fini, le Comte & le Chevalier remonterent à cheval, gardant l'un & l'autre un morne ſilence; ils ne parloient point pour avoir trop de choſes à ſe dire; le Comte, s'il eſt permis de le croire, craignoit un peu que ſa femme ne ſe fût tuée, & le Chevalier en avoit une ſi horrible peur, qu'il eut tout lieu de ſe convaincre qu'il n'étoit pas guéri comme il avoit oſé s'en flatter. La jalouſie & la haine agitoient le Comte, l'amour & la crainte agitoient le Chevalier: Eſt-il poſſible, lui dit-il, que vous perdiés la plus aimable perſonne du monde, que vous ſçachiés qu'elle eſt morte, & que vous ſoyez auſſi tranquille que je vous vois? Qui vous a dit, repliqua le Comte, que je l'ay perduë, & je ſuis tranquille? tout m'intereſſe dans la ſcene qui ſe paſſe, le rôle que j'y joüe eſt trop cruel pour le joüer avec indifference; mais il eſt des peines d'une eſpece ſi terrible, qu'on les renferme toutes dans ſon cœur ſans les donner en ſpectacle. Vous pourriés les partager avec moi, dit le Chevalier, nôtre ami-

tié est trop étroite pour que ces reserves vous soient permises, & je les prens aussi comme des offenses. Je ne sçay ce que vous en jugés, repartit froidement le Comte, je sçay bien seulement que vous avez beaucoup de disposition à me faire injustice. Le Chevalier auroit pû lui alleguer son état, & lui prouver qu'il étoit encore plus touché que lui; mais il ne jugea pas à propos de lui faire une telle confidence; il s'observoit même pour lui cacher la déplorable situation où il se trouvoit.

Enfin ils arriverent chez le Comte. Sa maison étoit au milieu d'une sombre forêt; il falloit des guides pour pouvoir y arriver sans se perdre; il n'y étoit allé en toute sa vie qu'une seule fois. Ce vieux Château avoit quelque chose de si funeste, qu'il n'étoit que trop propre à nourrir la noire jalousie dont le Comte se sentoit occupé.

Pendant qu'ils s'établissoient dans ce triste sejour, le Comte d'Anglesey & sa femme mouroient de déplaisir à Twitnam; l'incertitude du sort de leur fille leur causoit des allarmes continuelles, plus elle leur étoit chere, & plus leur imagination étoit ingenieuse à les tourmenter. Le Comte de Devonshire, qui devoit naturellement revenir chez eux, avoit pris un autre parti avec son ami; ils inferoient de cette conduite que sa conscience lui reprochoit quelque crime à l'égard de sa femme, & qu'il ne pouvoit soûtenir leur vuë; ils donnerent ordre que l'on s'informât par tout de son

fort ; & Madame d'Anglesey ne pouvant être tranquille en aucun endroit, quitta la campagne, & revînt à Londres, où son inquiétude la suivit avec la même vivacité.

Il auroit été difficile qu'un évenement qui interessoit tant de personnes de la premiere qualité eût pû être long-tems ignoré à la Cour. Le Roi sçut que la Comtesse de Dévonshire étoit disparuë, & que l'on accusoit son mari de lui avoir fait un méchant parti ; il plaignoit tendrement le sort d'une si aimable personne ; & comme le Comte de Warwick entra dans son cabinet au moment qu'il y rêvoit, il lui dit : Que n'avés-vous pas à vous reprocher, Milord, sur le chapitre de Madame de Dévonshire ? on croit qu'elle est morte, & que l'extravagance que vous avez faite de vouloir l'enlever lui cause ce malheur. Ce Comte resta si surpris de cette nouvelle, qu'il fut long-tems sans pouvoir répondre ; tout le merite & toute la beauté de la Comtesse se renouvellerent à tel point dans son cœur & dans son esprit, qu'il ressentit les mêmes feux dont il avoit brûlé pour elle. Ne jugés pas, Sire, dit il au Roi, par les divers changemens de mon visage & par l'alteration où je me trouve, que j'aye rien à me reprocher sur ce que me dit Vôtre Majesté ; je n'ay de ma vie tenté d'enlever Madame de Dévonshire, & j'ay ressenti vivement la foiblesse qu'elle a euë dans cette occasion en faveur de quelque autre que moi ; je me flatois même que cela m'avoit guéri de la passion que

j'avois pour elle, mais, Sire, je sens toute la force de ses charmes par la crainte mortelle où je suis de ne les revoir plus : voilà ce qui me met dans l'état du monde le plus déplorable. Ses yeux se couvrirent de larmes ; & le Roy l'ayant remarqué : Vous la pleurés, Warwick, lui dit-il ? Non, Sire, repliqua le Comte, je ne suis pas capable d'une si grande foiblesse. Ah ! pleurés, pleurés ; s'écria-t'il, il est permis à un amant cheri de regretter sa maîtresse. Je n'ay jamais eu lieu de la regarder sur ce pied, continua le Comte, elle ne m'a témoigné que de l'indifference & du mépris ; je le ressentois à tel point, que je m'étois attaché ailleurs ; je l'avois presque oubliée ; mais j'avoue à Vôtre Majesté que l'incertitude où me met sa destinée me cause un désespoir dont je ne suis point le maître. De quelque maniere que vous en ayés usé, reprit le Roi, soit qu'en effet vous l'ayés enlevée ou seulement que vous la perdiés, je vous plains, & le meilleur parti à prendre, c'est de vous guerir. Le Comte baissa la tête sans rien répondre sur un conseil qu'il trouvoit difficile à suivre ; & son cœur étant pressé de douleur, il se retira le plûtôt qu'il put.

En traversant le Jardin de Withall, il trouva la Comte de Pembroc qui se promenoit dans une allée sombre. Le Comte de Warwick n'eut pas la force de se refuser la consolation de l'entretenir ; il l'aborda d'un air si triste, qu'il comprit aussi-tôt qu'il avoit quelque

grand sujet de déplaisir. Helas ! Milord, lui dit Warwick, je ne la reverray plus. Et de qui parlés-vous, repliqua Monsieur de Pembroc en l'interrompant ? Je ne puis parler que d'elle, continua le Comte de Warwick, se peut-il rien ajoûter au malheur de la perdre ? Le Comte de Pembroc ne devinoit pas sur qui rouloit cette plainte ; & pour s'en expliquer, je vous entends, lui dit-il, votre jeune Maîtresse se va marier & quitter la Cour, vous êtes bien sensible à cette séparation. Plût au Ciel ! s'écria Milord, qu'elle fut l'objet de ma douleur, vous me verriés plus de courage ; il n'en est pas de même à l'égard de la Comtesse de Dévonshire ; c'est elle, c'est elle dont je déplore le sort. Son mari vient de l'enlever de la maison de son pere ; on ne sçait où elle est ; tout le monde pense qu'il l'a sacrifiée à sa jalousie, & l'on m'accuse d'en être la cause ; mais ce ne sont pas les reproches publics qui m'affligent, c'est sa perte particuliere. Vous souvenez-vous, Milord, continua-t'il, de cette taille majestueuse qui surpasse toutes les autres, de son air plein de douceur & de noblesse, de tant de charmes enfin qui se font admirer & respecter. Avec toutes ces beautez, au milieu de son pays & de sa famille, cette pauvre femme n'a personne qui prenne l'affirmative pour elle ; ce nom terrible de mari impose à tous ses parens, ses cruautez leur deviennent respectables. He bien, je serai donc le seul qui entreprendra sa deffense ; mais je

la porterai si loin, que le Comte de Dévonshire & ceux qui le secondent auront lieu de s'en souvenir. Il eut à peine achevé ces dernieres paroles, que tout transporté par sa colere il s'éloigna plus vîte qu'un trait, sans se souvenir qu'il vouloit consulter le Comte de Pembroc. Celui-ci fut bien-aise de n'être pas obligé de se contraindre devant lui, comme il auroit fallu le faire. Dès qu'il l'eût perdu de vuë, il se coucha sous un arbre, & s'enseve-lit dans la plus profonde rêverie.

Quels sujets n'avoit-il pas de s'ffliger, puisque c'étoit sa passion trop violente & trop indiscrete qui causoit à la Comtesse la perte de son repos, & peut-être celle de sa vie? Il soupira, & fermant les yeux, il resta comme un homme qui va mourir. Le nouvel engagement qu'il avoit pris avec Madame Grey, étoit si fort affoibli par le souvenir de la Comtesse de Dévonshire, par tous les sentimens d'estime qu'il devoit à son mérite, & par la pitié qu'il ressentoit pour ses malheurs, qu'il souhaita mille fois que la fin de sa vie put servir à la justification d'une innocence si violemment opprimée. Ouy, disoit-il je vais publier toutes les extravagances que j'ai commises; je veux m'exposer aux fureurs de son mari, à l'indignation du Roi, à la colere de sa Maîtresse, & à la vangeance du Comte de Warwick; je veux enfin être hay de toute la terre, perdre mes amis & ma fortune, & je ne serai pas encore assez puni.

Il se tourmentoit lui-même, & se faisoit mille reproches, lors qu'il fut abordé par Madame Grey. Le Roi venoit de lui raconter avec quelle douleur le Comte de Warwick avoit apris ce qui se publioit touchant Madame de Dévonshire. Sa joye pouvoit à peine se contenir. Elle se promenoit seule pour s'abandonner toute entiere au plaisir de la vengeance; elle envisageoit son plus cruel ennemi dans un état pitoyable; & lors qu'elle apperçut le Comte de Pembroc qui servoit si bien sa haine contre le Comte de Warwick, elle fut à lui d'un air gay: Enfin, nous triomphons, Milord, s'écria-t'elle, le Comte de Warwick payera cher le mal qu'il a voulu me faire; si vous sçaviés toute la douleur qu'il a euë quand le Roi lui a dit que la Comtesse de Dévonshire ne paroît plus, & qu'on croît que son mari s'est porté aux dernieres violences contre elle, vous jugeriés aisément de ma satisfaction.

Le Comte de Pembroc qui avoit les yeux fermés les ouvrit, & ne soûtint son discours qu'avec la derniere impatience. Oserois-je vous dire, Madame, repliqua-t'il, que vous êtes trop vindicative; helas! de quel crime est-elle coupable à vôtre égard? Quoy! dit-elle, n'est-ce point un crime d'avoir sçu plaire au Roi? n'en est-ce point un autre d'aimer le Comte de Warwick? Ce perfide qui me devoit tant d'égards, non seulement par la profession qu'il a toûjours faite d'être ami de la maison de Luxembourg, qui est celle de ma mere, mais aussi par rap-

port

port à tous les bons offices que j'essayois de lui rendre, n'a cherché qu'à me perdre; vous sçavés assez les contes ridicules qu'il a faits au Roi de gayeté de cœur, ce sont des choses impardonnables, & je vous avouë que tout ce qu'il souffre & tout ce qui peut être arrivé à la Comtesse ne me suffit pas encore.

Hé bien, s'écria Pembroc, s'il vous faut une nouvelle victime pour calmer vôtre colere, me voici, Madame, je vous demande la mort comme le seul bien que je suis à present en état de goûter. Ne me croyés pas moins coupable que le Comte de Warwick, j'aime la Comtesse de Dévonshire plus que lui, je n'ay pas laissé de servir vôtre haine contre elle & contre mon rival; quelle horreur n'ay je point de ce crime? je l'ay commis sans peine, le ressentiment que j'avois de son indifference, la jalousie qui me tourmentoit, en un mot le pouvoir de vos charmes sont cause des fautes que j'ay faites contre elle; si ma vie peut resister à l'excés de ma douleur, je veux publier par toute la terre ce qui se passe.

Madame Grey écoutoit le Comte de Pembroc avec tant de surprise, qu'elle ne concevoit pas que tout ce qu'elle entendoit pût être possible; elle resta long tems sans lui répondre: mais elle l'accabla ensuite de reproches & de menaces. Il entendit l'un & l'autre, mais sans s'en émouvoir, sans s'excuser & sans chercher par un retour à lui faire oublier tous les écarts qu'il venoit de faire.

Elle alloit le quitter, saisie de rage & de colére, lors qu'elle fit reflexion que s'il parloit au Comte de Warwick, il pourroit démêler que c'étoit par ses soins que l'on avoit répandu le bruit de l'enlevement de la Comtesse de Dévonshire; & bien qu'elle eût lieu de croire qu'il seroit difficile à l'avenir de lui faire tort dans l'esprit du Roi, elle connoissoit que le Comte de Warwick y avoit tant de crédit, qu'elle ne voulut pas hazarder la chose; elle prit un air moins terrible, & pria le Comte de Pembroc de garder encore pour quelques jours le silence. Que hazardez-vous par cette conduite? lui dit-elle, je vous en sçaurai gré, & vous ne trouverez que trop le tems de parler à l'avantage de votre merveilleuse Comtesse. Il connut par ce retour à quel point la chose lui tenoit au cœur, puisqu'elle vouloit bien malgré sa fierté naturelle & son ressentiment lui faire une priere. Il lui dit qu'en l'état où il se trouvoit, il étoit si peu le maître de se taire, qu'il aimoit mieux prendre le parti de s'éloigner que de lui donner une parole à laquelle il pourroit manquer, que tout rouloit sur la permission du Roi, qu'elle se chargeât de l'obtenir, & qu'il iroit dans une de ses maisons de campagne se cacher à toute la terre.

Madame Grey goûta cet expedient; elle se fit fort de l'agrément du Roi, & l'assura qu'elle alloit lui en parler; elle pretexta ce petit voyage de ce qui lui parut plus plausible, & ne

laissa pas d'avoir de la peine à faire consentir le Roi que ce nouveau favory s'éloignât. Vous voyez la tristesse du Comte de Warwick, lui dit-il; les fâcheuses nouvelles qui se sont répanduës de la mort de Madame de Dévonshire lui font perdre la raison, il n'est pas en état d'être souvent auprès de moi, & je comptois que Pembroc rempliroit sa place, jusqu'à ce que l'esprit du Comte fût plus tranquile. Madame Grey répliqua que le Comte de Pembroc lui paroissoit malade depuis quelques jours, qu'il pourroit en changeant d'air rétablir sa santé & se mettre plûtôt en état de revenir; enfin elle le vouloit, & ç'en étoit assez pour ne se pas rendre aux raisons du Roi, il se rendit donc aux siennes.

La jeune veuve fit partir le Comte de Pembroc avec toute la diligence possible; elle lui dit qu'il ne revint que lorsqu'il seroit tout-à-fait guéri des visions dont sa tête étoit remplie, & qu'elle lui promettoit de ne rien négliger en son absence pour sa fortune. Faites ce qu'il vous plaira, Madame, lui dit-il froidement, je ne suis plus touché d'ambition, il me semble que je ne desire que la mort, & je vous serois plus obligé de m'en annoncer une bien prompte, que de me laisser vivre le plus malheureux de tous les hommes. Est ce moi qu'il en faut accuser? repliqua-t'elle d'un air impatient: mais je vous pardonne malgré vous, je veux bien vous regarder comme un insensé qui n'est plus le maître de ce qu'il fait; allez

chercher la raison où vous l'avez perduë, & revenez en état de me faire oublier tous les sujets de plainte que vous me donnez. Le Comte de Pembroc se retira sans lui répondre ; il ne pouvoit lui pardonner l'éclat qu'elle avoit fait contre la pauvre Comtesse de Dévonshire.

Lorsqu'il laissa Madame Grey, elle sentit plus vivement qu'elle eût encore fait, qu'il ne lui étoit point indifferent; elle craignit que bien loin de négliger sa tristesse à la campagne, il ne contractât une habitude avec elle qui pourroit interesser sa santé. Il va, dit-elle, dans quelque maison éloignée du monde, s'enterrer avec le souvenir de la Comtesse de Dévonshire, il sera difficile de l'en retirer, il y tombera malade ; que sçai-je ? il y mourra peut être ; helas ! il y mourra. Cette pensée lui causa une extrême peine ; elle fut fort surprise de s'interesser si tendrement à ce qui touchoit Pembroc ; son austere vertu s'en seroit effrayée, si elle n'avoit pas eu à se retrancher sur la fortune qu'elle feroit étant fille & veuve de simples Gentilshommes, d'épouser une personne de si grande distinction, & dans son inquietude elle ne put s'empêcher d'envoyer querir le Comte de Riviere son frere pour l'entretenir.

Il n'y avoit point à la Cour de si joli homme que lui : il étoit parfaitement bien auprès du Roi, independamment de la faveur de sa sœur ; on le regardoit comme un des favoris, & les bontez de son Maître lui attirerent à tel

point la jalousie du Comte de Warwick, qu'ils s'étoient voulu battre il n'y avoit pas long-temps. Pour empêcher qu'ils n'eussent aucun different à l'avenir, le Roi leur avoit prescrit une conduite de laquelle ils ne pouvoient s'éloigner sans lui déplaire; ils ne laissoient pas d'avoir un fond d'aigreur l'un contre l'autre, que Madame Grey avoit si bien nourri, que cela étoit irreconciliable : elle pensa donc qu'elle ne pouvoit remettre Pembroc en de meilleures mains que celles de son frere, pour l'empêcher d'avoir commerce avec le Comte de Warwick.

Dès qu'il fut entré dans sa chambre, elle lui dit qu'elle vouloit lui donner lieu de l'obliger, que le Comte de Pembroc avoit un noir chagrin, qu'il alloit le porter au fond d'une solitude, où loin de diminuer il prendroit de nouvelles forces, qu'elle faisoit profession d'être de ses amies, qu'elle le prioit de le mener à sa belle maison de Grafton, & d'y aller passer quelque temps avec lui : Vous voudrez peut-être me representer, continua-t'elle, que vous ne pouvez vous éloigner sans faire tort à vôtre fortune, sur tout quand vous laissez le Comte de Warwick maître du champ de bataille ? Mais, mon frere, fiez-vous sur la parole que je vous donne, de parler si souvent de vous au Roi, que vous trouverez à vôtre retour vos affaires bien avancées.

Il n'en fallut pas davantage pour engager le Comte de Riviere à faire ce que Madame

Grey souhaitoit; il lui dit que cette occasion de lui faire plaisir lui étoit trop précieuse pour ne la pas ménager, qu'il alloit chez le Comte de Pembroc, & qu'il le persuaderoit assûrément de choisir Grafton plûtôt qu'aucun autre lieu. En effet il le trouva comme il se préparoit à partir. Ils étoient déja intimes amis, & le Comte de Riviere feignant d'ignorer son voyage, lui dit qu'il venoit le voir, parce qu'il alloit le lendemain à Grafton. Avez-vous fait quelque parti, repartit le Comte de Pembroc, qui vous oblige d'aller faire en ce lieu une course de chevaux? Non, répliqua-t'il, je vais chez moi me délasser un peu de la vie bruyante de la Cour; & si vous étiez assez de mes amis pour y venir, je vous en tiendrois compte toute ma vie. Je parts, dit le Comte de Pembroc d'un air triste, pour aller plus loin, j'ai des raisons pressantes de fuir ce qui me feroit le plus de plaisir. Le Comte de Riviere parut surpris de cette résolution, il la combattit avec tant de succès, qu'il lui persuada de ne le point refuser, puisqu'il seroit aussi solitaire chez lui que dans les deserts de la Thebaïde.

Leur départ ne fut differé que jusqu'au lendemain. Le Comte de Pembroc ne rencontra en aucun endroit le Comte de Warwick, car ils étoient enfermez chacun chez eux, & se désoloient de la mort, ou tout au moins de la perte de la Comtesse de Dévonshire. Elle étoit allée, comme je l'ai déja dit, chez Madame

Digby, où on l'avoit reçuë avec bonté ; & bien qu'elle passât pour être d'une mediocre condition, son air imposoit si fort, qu'on ne pouvoit lui manquer d'égards ; elle étoit proprement vêtuë en homme, & se faisoit appeller Jaïme, qui est un nom tres-commun en Angleterre. Madame Digby avoit deux fils déja grands, & une niéce fort bien faite ; c'étoit une fille mélancolique & serieuse, douce, tres-particuliere, & qui avoit de l'esprit ; elle s'appelloit Leonore. Madame Digby vouloit la marier à son fils aîné qui étoit petit, contrefait, & d'une humeur tres mutine : cela étoit cause que cette femme qui avoit de l'esprit, ne vouloit pas que Leonore vît personne plus aimable que son fils, dans la crainte qu'elle ne vînt à le haïr, & qu'elle refusât son consentement pour une alliance resoluë.

Leonore passoit ses beaux jours enfermée dans la maison de sa tante, lorsque la Comtesse de Dévonshire arriva. Son nouvel habit ne lui étoit point étranger ; il sembloit qu'elle étoit née pour le porter toujours ; elle ne faisoit rien qui ne fût accompagné d'une grace particuliere, & le premier moment où elle parut, capva Leonore : ses yeux accoûtumez à ne voir qu'un cousin laid & malfait, ne s'attacherent plus que sur Jaïme. Comme elle avoit l'esprit bien fait, Jaïme l'entretint assez souvent, & faisoit naître dans son ame une tendresse qu'il n'avoit aucun dessein de lui inspirer.

Sans compter qu'elles étoient de même sexe,

la Comtesse de Dévonshire avoit tant de sujets de détester l'amour, qu'elle ne se feroit pas permis la plus legere plaisanterie où il auroit eu quelque part; elle étoit toute occupée de ses malheurs, incertaine sur le parti qu'elle devoit prendre à l'avenir, irritée contre le Comte de Warwick, irreconciliable avec son mari & le Chevalier d'Hereford, inquiete des sentimens de sa famille & des histoires qui couroient dans le monde sur son compte : toutes ces choses étoient assez importantes pour meriter son application, & pour revenir souvent dans son esprit. Il est vrai aussi qu'elle se negligeoit avec excès; que si elle se trouvoit dans le parc en quelque lieu solitaire, elle y passoit la nuit à rêver, & que rien ne l'en détournoit que le plaisir d'apprendre à faire des armes, & à tirer aussi juste qu'aucun homme du monde. Madame Digby avoit un maître d'armes pour ses deux fils, qui voulut bien enseigner à Jaïme tout ce qu'il sçavoit, de sorte qu'en peu de tems cette belle Comtesse ne devint pas moins dangereuse par son bras, qu'elle l'avoit toujours été par ses yeux.

Léonore admiroit les progrès que Jaïme faisoit dans l'art militaire : elle avoit évité jusques-là de voir son cousin, le fleuret à la main, sa figure lui causoit de la peine; & quand elle songeoit qu'on vouloit le lui donner pour mari, sa douceur se tournoit en désespoir : mais depuis l'arrivée de Jaïme, elle prenoit tant de plaisir à se trouver où il étoit, qu'elle ne se soucioit

soucioit plus de la presence de Digby. Il ne sçavoit point comme il devoit expliquer ce changement : mais après y avoir bien rêvé, il le fit en sa faveur ; & dans l'excès de sa joie, il pria Jaïme de lui aider à faire un couplet de chanson pour sa belle cousine. Celui-ci s'en excusa seichement, & mit Digby en si grande colere, qu'il sauta à sa gorge, & qu'il l'auroit étranglé s'il l'avoit pû. Au bruit qu'ils faisoient, Leonore sortit de sa chambre, & sans hésiter elle prit son cousin par les cheveux, & le tira si fort, qu'il laissa Jaïme. Ingrate, s'écria ce petit homme, si vous sçaviez le sujet de nôtre querelle, vous le haïriez pour le moins autant que moi ; je le priois de mettre en vers quelques rimes que je voulois vous presenter, il a osé me répondre d'un air méprisant, qu'il ne sçavoit point faire de vers de commande, & que s'il travailloit pour lui, il en viendroit peut-être à bout. Leonore regarda son cousin avec mépris, sans daigner lui répondre ; & passant ensuite dans le parc, elle chercha un endroit écarté pour pleurer des malheurs dont elle se sentoit vivement penetrée.

En effet, depuis l'arrivée de Jaïme elle n'avoit plus goûté de repos. Dans les premiers jours son cœur ne s'en étoit point alarmé ; bien loin de cela, elle avoit regardé cette tendresse naissante comme un moyen de se consoler de la secrette horreur qu'elle ressentoit pour le petit monstre qui lui étoit destiné : mais elle connut peu après que l'amour ne

perſecute pas moins que la haîne, elle ouvrit alors les yeux ſur ſa ſituation, & la trouva ſi terrible, qu'elle ne ceſſoit plus de ſoûpirer & & de ſe plaindre.

Dès qu'elle fut au fond du grand bois dont le Soleil avoit peine à diſſiper l'obſcurité, elle s'aſſit au bord d'un ruiſſeau, & rêva long-tems, puis ſe parlant à elle-même : Que veux-tu donc ? infortunée Leonore, diſoit-elle, eſt-il poſſible que tu ſois aſſez ennemie de ta gloire pour avoir des ſentimens particuliers en faveur d'un jeune homme ſi fort au deſſous de toi ? quelle vuë as-tu, puis qu'il ne peut être ton mari ? Mais pourquoi ? reprenoit-elle, j'ay du bien & je n'ay pas d'ambition ; il n'y a point de lieu ſur la terre où je ne me trouve heureuſe avec lui, & ſans doute il regarderoit comme la meilleure fortune du monde de m'avoir épouſée. Elle continua de faire cent projets agréables qui ſe détruiſirent en un moment ; & de cette maniere variant entre la crainte & l'eſperance, elle ne prenoit aucun parti, & continuoit de s'affliger, lors qu'elle entendit quelque bruit proche d'elle. La peur d'avoir été écoutée par ſa tante ou par Digby, l'obligea de ſe lever bruſquement. Elle regarda de tous côtez, & vit Jaïme qui s'éloigna dès qu'il l'eut apperçuë.

Elle jugea que c'étoit par reſpect : mais n'étant plus la maîtreſſe de ſon cœur, elle l'appella & lui fit ſigne de s'approcher. Il eſt bien juſte, lui dit-elle en ſouriant, que je vous faſ-

se des reproches de la maniere dont vous avez refusé mon cousin quand il vous a prié de faire des vers pour moi. Je m'en serois trop mal acquité, repliqua-t'il, & je n'ay pas l'esprit assez libre pour m'attacher à ces sortes d'ouvrages. Dites plûtôt, ajoûta-t'elle, que vous êtes occupé secrettement d'une passion trop forte pour vous permettre de songer à quelque autre qu'à celle que vous aimés. Il resta un moment sans répondre; & l'impatiente Leonore continuant son discours: Vous gardés un silence bien intelligible, dit-elle. Ah! Jaïme, vous êtes amoureux; c'est peut-être pour cette personne que vous vous êtes battu à Londres; c'est elle qui est la cause que je vous connois; quelle fatalité! Jaïme reprenant ses esprits lui dit: Si vous sçaviés tous les sujets que j'ay de me plaindre de ma fortune, vous ne croiriés pas que je fusse en état de m'occuper d'une passion; je n'en ai jamais eu; le seul nom de l'amour me fait horreur. Seroit-il possible que vous eûssiés tant de haine pour ce que vous ne connoissés point? reprit-elle; il faut que vous ayez aimé, & que vous soyés mécontent: mais si vous avez été malheureux dans un tems, ce n'est point une raison qui doive vous rebuter. Je me connois un peu aux astres & à la phisionomie, je vois tout favorable pour vous; aimés & vous serés aimé.

Jaïme fut fort surpris de ce qu'elle lui disoit. Belle Leonore, dit-il, je ne suis pas assez docile pour suivre vos conseils; je ne veux m'occu-

per que du soin de ma fortune ; la mienne est déplorable ; j'ay trop de cœur pour m'en accommoder ; il faut que je meure ou que je parvienne à changer ma destinée. Je connois bien, dit elle, que vous êtes encore touché du traitement que vous avez reçu de mon cousin; cependant vous devés l'excuser, si vous vous souvenés qu'il a mille sujets d'être jaloux de vous. De moi ? reprit Jaïme, helas ! par quel endroit ? Il a vû continua-t'elle d'un air embarrassè, que je vous regarde toûjours avec plaisir, que je ne peux m'empêcher de vous loüer : il a peut-être encore vû que je pense en vôtre faveur bien plus de choses que je n'en dis. Helas ! Jaïme, ne l'avez-vous point vû comme lui ?

J'entends raillerie, répondit-il, vous voulés vous réjoüir à mes dépens, & pour peu que cela vous fasse de plaisir, j'y consens : mais souvenez-vous que ma complaisance n'ira pas jusqu'à vous laisser croire que je donne dans le panneau : & il n'est pas moins vrai que s'il étoit possible que vous vous abbaissassiés jusqu'à moi, je me trouve dans une situatio[n] si bizarre que je ne profiterois d'aucune de v[os] bontés. Quoi ! s'écria Leonore avec impatien[-]ce, vous ne voudriés pas m'épouser ? vous re[-]fuseriés une fortune si avantageuse ? Je paye[-]rois mal à Madame Digby l'hospitalité qu'el[le] exerce à mon égard, repliqua-t'il. Vous vou[s] vangeriés au moins de son fils, dit-elle. C[e] moyen ne me convient pas, continua-t'il :

veux travailler à mon repos avant que de songer à l'hymen. Je ferois vôtre fortune, dit elle, je suis riche, & je serois trop contente de partager la mienne avec vous. Vos parens en seroient indignés, repliqua-t'il. Je n'en verrois aucun, répondit-elle : nous irions dans le plus beau pays de l'Europe, nous ferions une espece d'hermitage dans un vallon délicieux où les fontaines couleroient doucement entre les saules & les peupliers : nous aurions des livres, des instrumens, des jardins cultivez, peu de domestiques, des meubles simples & propres : éloignés du monde, nos beaux jours couleroient comme un songe. Tout ce que vous venés de me dire en est déja un, répondit Jaïme en soûriant : & je ne sçavois pas qu'une aussi aimable fille que vous eût le don de faire des contes à perte de vuë. Ah! cessés, cruel, de me railler sur une tendresse que vous devriés respecter : vous ne voyés que trop les sentimens de mon foible cœur : je me dois encore ce témoignage, c'est qu'il n'y a rien que je n'aye fait pour les combattre, cela n'a servi qu'à me faire souffrir, toûjours present à mon esprit vous avez détruit mes plus serieuses resolutions. J'ignore ce que j'ay fait, dit-il, tout a été involontaire! Je vous le repete, Leonore, nous ne sommes pas nés l'un pour l'autre.

Cette fille penetrée de douleur & de honte se laissa tomber comme une personne morte; elle perdit toute connoissance; & ne donna

pas moins de peine que de pitié à Jaïme pendant qu'il la secouroit. Helas! disoit-il, qu'elle est donc mon étoile? voici l'amour qui me vient encore persecuter. Je croyois avoir trouvé dans la solitude un azile contre lui; il faut que cette charmante fille devienne trop sensible pour moi, & que je contribuë innocemment à la rendre malheureuse.

L'eau qu'il avoit jetté sur le visage de Leonore, étoit si fraîche, qu'elle revint bientôt à elle; ses yeux étoient à demi ouverts, pleins de langueur & de tendresse; elle avoit sa tête appuyée sur les genoux de Jaïme; ils rêvoient l'un & l'autre; chacun murmuroit contre son sort, lorsqu'ils entendirent un grand bruit de corps & de chiens, & qu'un cerf qui étoit entré par une bréche dans le parc, vint chercher un azile aux pieds de Léonore. Tous les chasseurs le suivoient, ils en firent la curée devant elle. La meute étoit au Comte de Riviere. Sa maison n'étoit qu'à trois lieuës de celle de Madame Digby: mais il ne la voyoit point, leur âge & leurs occupations n'ayant rien de commun.

Le Comte ne fut pas médiocrement surpris de trouver la charmante Léonore dans ce petit bois, avec l'homme du monde le plus beau & le mieux fait. Elle eût de son côté une extrême peine, qu'il l'eût vûë dans le tems où sa tête étoit appuyée sur Jaïme. Elle se leva brusquement, & voulut s'éloigner: mais le Comte de Riviere n'ayant plus d'attention

que pour ce qu'elle faisoit, il la suivit, & l'aborda d'un air mêlé de crainte & de confiance.

Je vous ai interrompuë, Madame, lui dit-il, dans un tems où vous alliés peut-être vous endormir; ne m'en voulez pas de mal, vous êtes déja vangée; & si j'ai dérobé quelques momens à vôtre repos, je dois craindre d'avoir perdu le mien.

Léonore connoissoit aussi péu le Comte, qu'elle en étoit connuë; cependant elle jugea bien que c'étoit un homme distingué, & elle auroit pû recevoir agréablement ce qu'il lui disoit, si sa prévention pour Jaïme lui avoit laissé quelque liberté d'esprit. Elle le regarda froidement: & lui dit: Si vous vous plaignez aussi peu de moi que je me plains de vous, Milord, je ne pense pas que vous puissiés être fâché de m'avoir rencontrée; mais pour vous laisser une entiere liberté, je me retire.

Elle vouloit s'avancer vers la maison qui étoit fort proche, lorsqu'il essaya de la retenir. Une idée comme la vôtre n'est pas facile à s'effacer, lui dit-il; il ne falloit point vous voir; le mal est fait, & ne peut qu'augmenter par vôtre absence. Léonore se donna à peine le loisir de l'entendre; elle rentra chez elle; & & le Comte craignant de lui déplaire s'il la suivoit plus loin, s'en retourna avec un chagrin qui ne lui étoit pas ordinaire. Il auroit bien voulu retrouver Jaïme où il l'avoit laissé, pour lui demander qui étoit Léonore, & sça-

voir, s'il le pouvoit, qui il étoit lui-même. Sa curiosité ne fût point satisfaite. Jaïme l'avoit vû avec la derniere inquiétude ; & bien qu'il n'y eut aucune apparence qu'on reconnût la Comtesse de Dévonshire aussi parfaitement travestie qu'elle l'étoit, elle n'en voulut pas, courir le hazard.

Après que le Comte de Riviere eut regardé de tous côtez pour appercevoir quelqu'un, il vit enfin Digby, & il courut vers lui, pour le prier de l'instruire de ce qu'il souhaitoit d'apprendre. Cette belle fille s'appelle Léonore, dit-il au Comte, elle est ma cousine, & sera ma femme avant un mois. Monsieur de Riviere ne le regarda pas comme un Rival redoutable : mais il eut pitié de celle que l'on destinoit à un homme si mal fait.

Il retourna chez lui. Le Comte de Pembroc l'attendoit avec sa mélancolie ordinaire. Le Comte de Riviere lui reprocha la paresse qui l'avoit empêché de venir à la chasse ; il lui rendit compte de ce qui s'y étoit passé, & n'oublia pas la belle Léonore, Jaïme & Digby. Le Comte de Pembroc dit qu'il connoissoit la mere de ce jeune garçon, qu'il avoit été chez elle lorsque le Roi séjournoit à Grafton, qu'apparemment sa niéce n'y étoit pas dans ce temslà, ou qu'on la lui avoit cachée. Quand on est fait comme vous, Milord, dit le Comte de Riviere, il est de la prudence de vous éviter. Mais, ajoûta-t'il, j'ai trouvé un jeune homme auprès d'elle, que je crois très-dan-

gereux; & si Madame Digby veut conserver le cœur de sa niéce à son fils, elle pourroit se dispenser d'avoir de tels hôtes. C'est peut-être encore un de ses fils, continua Pembroc. Quoiqu'il soit, repliqua le Comte, il n'est pas indifferent à Léonore; elle appuyoit sa tête sur ses genoux, & pouvoit à peine détourner ses regards, pour les attacher sur un autre chose que sur lui. Ah! que je voudrois bien sçavoir tous leurs secrets. Et qu'est-ce que cela vous fait? Milord, répondit froidement le Comte de Pembroc. Dites plûtôt, s'écria le Comte de Riviere, dites plûtôt, qu'est-ce que cela ne me fait pas? Est-il possible que vous ne voyiez point depuis une heure l'intérêt que j'y prens? Monsieur de Pembroc ne daigna pas lui répondre; enseveli dans sa rêverie ordinaire, il ne lui parla de fort long-tems, & pensa le désespérer par son silence.

Le Comte de Riviere crut que laissant passer quelques jours sans voir Léonore, son idée s'effaceroit de son esprit. Il se trompa. De quelque côté qu'il allât, il passoit toûjours proche de sa maison: mais les murailles avoient été trop bien réparées pour pouvoir entrer par aucune bréche; & le Comte de Pembroc n'avoit pas eu jusqu'alors la complaisance d'y vouloir aller, quelques priéres que son ami lui en eût faites. Ne suis-je pas assez persécuté par ma passion; disoit-il; faut-il que vous me tourmentiez de la vôtre? Laissez moi retourner à Londres, ou cessez d'aimer à Grafton.

Le Comte ne pouvoit s'empêcher de sourire de l'air brusque du Milord : mais il traitoit la connoissance de Léonore trop sérieusement pour l'abandonner.

Cependant cette belle fille étudioit toutes les démarches de Jaïme ; elle n'en remarquoit aucune qui n'aidât à lui persuader son indifference ; & c'étoit tous les jours des sujets de la plus vive douleur. Quelle honte pour elle, d'aimer un homme dont la naissance lui étoit si inférieure, & de s'en trouver méprisée! quel désespoir de lui avoir déclaré ses sentimens ! toutes ces choses lui paroissoient si humiliantes, qu'elle tomba enfin dans une noire mélancolie, dont elle ne pouvoit plus se retirer.

Digby le remarqua malgré son peu desprit; & sa jalousie naturelle le conduisit à se prendre à Jaïme de la mauvaise humeur de sa maîtresse. Il lui faisoit tous les jours mille brusqueries, & résolut de le tuer s'il trouvoit une main fidele à qui en confier le soin, car il n'étoit pas assez brave pour le prendre lui-même.

Après avoir rêvé aux moyens de faire réussir ses méchantes intentions, il jetta les yeux sur son maître d'armes, comprenant que personne ne s'en acquiteroit mieux : mais il choisit mal. C'étoit un honnête-homme ; & Jaïme ne lui étoit pas moins cher que s'il eût été son fils. Il feignit d'accepter cette commission, pour qu'elle ne tombât point en d'au-

tres mains ; & il avertit Jaïme des ſiniſtres deſſeins que l'on formoit. Helas ! que m'importe ? s'écria-t'il triſtement ; ma vie ne vaut pas la peine que je me donnerois pour la garantir ; je vous avouë que je ſerois ſeulement fâché de trouver en vous un ennemi : mais Digby n'a qu'à charger un autre de m'aſſaſſiner, je ne m'en détournerai pas. Voilà une indifference qui me dit bien de vos nouvelles, repliqua le maître d'armes, je ne puis la tolerer ; & je vous demande en grace de ſonger à partir, dans la crainte qu'il ne vous arrive quelque malheur.

Jaïme le remercia de l'interêt qu'il prenoit aux ſiens, & du reſte, il parut ſi indifferent ſur un projet où il y alloit du tout pour lui, que cet homme ſe trouva obligé d'en parler à Léonore. Il avoit reconnu qu'elle le diſtinguoit d'une maniere avantageuſe ; & de plus, c'étoit à cauſe d'elle, que Digby vouloit du mal à Jaïme. Il lui raconta ce qui ſe paſſoit, & l'alarma extrêmement. La violence qu'elle s'étoit faite pour le fuir, & pour lui témoigner une extrême froideur, ceda aux juſtes raiſons qu'elle avoit de l'entretenir.

Ce fut encore dans le même bois où elle lui avoit découvert ſes ſentimens. Elle l'aborda d'un air qui n'étoit pas moins triſte & moins embarraſſé que la premiere fois. Le procedé que vous tenez depuis quelque tems, lui dit-elle, pourroit bien me diſpenſer de m'intereſſer pour vous, ſi je pouvois m'en diſpenſer

moi-même : mais la fatale destinée qui m'a renduë sensible à votre mérite, ne me permet pas de sçavoir le péril où vous êtes, sans trembler pour vos jours. Ouy, Jaïme, votre vie m'est chere, malgré l'ingratitude dont vous m'accablez ; prenez donc des mesures pour la mettre en sûreté contre le perfide Digby. Il ne suffit pas à ce petit monstre de me persécuter par son importune passion;il faut qu'il vous soupçonne d'en avoir trop pris pour moi, & qu'il vous immole, s'il le peut, à sa jalousie. Je ne mérite pas, belle Léonore, repliqua Jaïme, l'inquiétude obligeante que je vous cause; vous devez me regarder comme un malheureux qui ne sçauroit répondre à vos bontez, vous devez enfin me voir périr sans douleur. Et pourquoi périr, lui dit elle, Jaïme? n'est-il point possible que vous preniez le parti que je vous ai offert ? Fuyez cette maison : mais souffrez que je partage votre fuite. Vos ennemis ne sont-ils pas les miens ? Allons dans tel pays que vous voudrez choisir, je serai toûjours contente avec vous. Jaïme se voyant plus pressé que jamais, poussa un profond soupir : Vous ne me connoissez point assez, belle Léonore,lui dit-il, pour vous déterminer si aisément en ma faveur; & s'il faut vous l'avoüer je suis attaché par des liens si étroits, que rien au monde ne peut les rompre. Quoi ! vous, vous êtes marié ? s'écria t'elle ; je perds toute espérance ; que ne m'avez vous dit plûtôt le secret que vous me confiez aujourd'hui? peut-

être que l'impossibilité de réussir dans une affaire que je souhaite, auroit aidé à me guérir. Elle lui fit beaucoup de reproches, & forma dans cet instant la résolution de mourir. Ce n'est pas une chose effrayante parmi les Anglois, ils se portent sans peine à des extrémitez où les autres n'oseroient seulement penser: mais elle ne voulut pas se tuer, ni prendre rien de violent; elle auroit appréhendé que l'on eut découvert le sujet de son désespoir; elle avala donc un poison lent, dont les premiers effets lui donnerent un air de langueur, qui ne diminuoit rien de ses charmes.

Cependant la Comtesse de Dévonshire attendoit avec impatience que ses affaires pussent lui permettre de prendre un autre parti que celui de rester travestie sous le nom de Jaïme chez Madame Digby. Elle recevoit souvent des nouvelles de sa nourrice, qui lui rendoit compte du bruit que son absence causoit, & de l'attention du Comte de Dévonshire pour la chercher. Bien qu'il ne parût plus à la Cour, il y avoit de si grandes correspondances, qu'il n'ignoroit rien de ce qui s'y passoit; & non content de cela, il envoyoit dans toutes les Provinces pour essayer de la découvrir; de sorte qu'elle avoit beaucoup de mesures à garder.

Cette seule raison pouvoit la retenir dans un lieu où la tendresse de Léonore, & la haine de Digby la persécutoient également. Ce n'é-

toit pas même à ces differentes peines que se terminoient les siennes ; le souvenir trop importun du Comte de Warwick revenoit à tout moment dans son esprit. Lorsqu'elle se trouvoit au fond d'un bois, elle croyoit le voir ; son air, sa taille, le son de sa voix, cet esprit supérieur aux autres, ces manieres engageantes : tout cela faisoit de nouvelles impressions que la solitude fortifioit. Elle passoit les jours dans quelque allée sombre à lui faire des reproches, comme s'il eut pû les entendre ; elle découvroit ainsi dans son ame une inclination pour lui qu'elle ne pouvoit vaincre ; elle se vouloit un mal mortel, & tournoit contre elle-même toute sa colere.

Le Comte de Riviere n'étoit guéres moins à plaindre. Les difficultez qu'il trouvoit pour entretenir Léonore, la rendoit à son imagination mille fois plus précieuse. Il parloit sans cesse d'elle au Comte de Pembroc, qui ne lui répondoit jamais rien sur ce chapitre, & qui continuoit de son côté à lui vanter le mérite & l'innocence de Madame de Dévonshire. Comme rien ne l'ennuyoit davantage, il évitoit de le jetter dans cette conversation autant qu'il lui étoit possible.

Lorsqu'il n'étoit pas le maître de changer de discours, il gardoit un silence opiniâtre, qui fâchoit le Comte de Pembroc. Je voudrois bien sçavoir, lui disoit-il d'un air impatient, quel a été vôtre dessen, quand vous m'avez amené ici ? Vous est-il entré dans l'esprit que

je n'y venois que pour être le Confident de votre amour chimerique, & qu'il ne me seroit pas permis de me plaindre du mien, & de chercher en vous un ami qui me consoleroit? Il ne s'agit point d'une vision, répondit le Comte de Riviere ; Léonore n'est pas un phantôme qu'on rencontre inopinément. Il semble que la même fortune qui nous l'a fait connoître, se doit mêler de tout le reste pour nous favoriser. Enfin, quoique vous en disiez, je me trouve très-raisonnable, la chose est toute differente à votre égard. Madame de Dévonshire n'aime rien ; & si elle aime, vous êtes bien certain que c'est le Comte de Warwick. Un tel rival ne se détruit pas quand on le veut, c'est perdre son tems, c'est perdre ses peines ; quel nom donnerai-je à votre entêtement ?

Telles étoient leurs conversations. Ils se quittoient quelquefois pleins de dépit l'un contre l'autre ; mais le Comte de Riviere ayant besoin du Comte de Pembroc, il commença de flatter sa douleur ; & ensuite il le conjura d'aller chez Madame Digby, afin de parler à Léonore, & d'éxaminer Jaïme qui lui avoit paru trop aimable pour n'être pas dangereux.

Les instances qu'il lui fit, jointes à la complaisance qu'il avoit marquée pour sa foiblesse, engagerent Pembroc d'aller chez Madame Digby, afin de trouver un moment favorable pour entretenir Léonore. Le Comte de Riviere voulant s'avancer le plaisir d'en sçavoir les nouvelles, suivit son ami au petit pas, &

l'avertit de l'endroit où il le retrouveroit dans la Forêt. Que je vais avoir d'impatience, lui dit-il en le quittant! tout mon repos est attaché au succez de votre conversation ; si l'on me rebute, comptez que je suis un homme perdu. Voilà une passion bien vive pour avoir si peu d'espérance, répondit Monsieur de Pembroc. Pourquoi parlez-vous ainsi, dit le Comte de Riviere ? ne sçavez-vous pas par votre propre expérience, que l'on peut aimer sans espoir ; & n'aurois-je pas même plus de raison d'en avoir que vous, par rapport à la situation de la Comtesse de Dévonshire ? Elle n'a eu que des rigueurs pour vous, elle est mariée, & vous sçavez qu'elle vous préfere le Comte de Warwick.

Il fut tellement frappé de ce que lui disoit son ami, qu'il pensa rester où ils étoient, sans pouvoir se résoudre à s'en éloigner. Vous voulez, dit-il, me tuer de gayeté de cœur? que vous ai-je fait pour me rappeller de si tristes souvenirs ? Il alloit continuer ses plaintes, lorsqu'il en fut empêché par les instances de Monsieur de Riviere, qui l'obligea d'aller chez Madame Digby. Il la trouva dans une extrême douleur de l'état pitoyable où Léonore étoit réduite. Le poison lent n'avoit eu que trop de diligence pour avancer la fin de sa vie. Tout le monde pleuroit dans cette maison. Il en demanda la cause à Madame Digby, qui lui dit que sa niéce n'avoit peut-être pas deux heures à vivre ; que l'on ne pouvoit la soulager,

soulager, parce qu'elle ne vouloit prendre aucun remede; & qu'effectivement, les meilleurs Medecins étoient ceux qui connoissoient le moins la cause de son mal.

Le Comte de Pembroc fut touché de pitié pour cette jeune personne. Il demanda la permission d'entrer dans sa chambre, & Madame Digby l'y conduisit. Léonore étoit dans un grand fauteuil, proprement coëffée, couverte d'une legere robbe de chambre, bien qu'il ne fit pas chaud : mais elle brûloit, elle vouloit toujours être appuyée sur Jaïme, & qu'il soûtint sa tête. Elle le regardoit avec de grands yeux qui n'avoient plus de vivacité ; sa pâleur étoit extrême, & sans cesse elle disoit : Je me meurs, me laisserez-vous mourir ? c'étoient les uniques paroles qu'on pouvoit tirer d'elle.

Le pauvre Jaïme étoit inconsolable de l'extremité d'une fille si charmante ; il soupiroit auprès d'elle. Il sembloit que ses soupirs la fatiguoient, & le regardant d'un œil irrité, elle continuoit de dire : Je me meurs, me laisserez-vous mourir ?

Le Comte regarda la malade avec attention ; il lui trouva de la jeunesse & de beaux traits. Son état étoit touchant ; & il sembloit qu'elle demandât la vie à quelqu'un. Il lui fit un compliment auquel elle ne répondit que par un signe de tête ; & ses plaintes ordinaires continuerent d'un ton de voix si mélancolique, qu'elle arrachoit des larmes de tous ceux qui l'entendoient.

Le Comte de Pembroc leva les yeux sur Jaïme, & lui trouva une si grande ressemblance avec la Comtesse de Dévonshire, qu'il est impossible de dire l'agitation qu'il ressentit. Comme elle le reconnut dès qu'il entra, plus il la regardoit, & plus elle étoit embarassée. Les divers changemens de son visage, marquoient assez son inquiétude. Elle seroit sortie de la chambre, si Léonore avoit pû le souffrir : mais elle ne vouloit point que Jaïme s'éloignât; de sorte qu'il se trouva exposé à toute la curiosité du Comte de Pembroc. Dès qu'il put s'en approcher, il lui dit : Vous êtes souvent auprès de cette pauvre mourante? Milord, répondit Jaïme d'une voix basse, crainte qu'il n'en reconnut le son, je lui rends tous les petits services dont je suis capable. Apparemment, ajoûta le Comte, que vous êtes de ses parens? Je n'ai pas cet honneur, repliqua-t'il. Et que faites-vous donc ici? continua le Milord; un jeune homme aussi bien fait que vous, pourroit se placer avantageusement sans rester à la campagne. Au lieu de répondre à cela, Jaïme lui dit: Milord, la malade ne veut pas que l'on parle si proche d'elle.

Le Comte qui s'étoit levé pour entretenir Jaïme, se plaça sur une chaise, d'où il pouvoit le voir & l'examiner. Plus il le regardoit & plus il lui trouvoit l'air & & les manieres de la Comtesse : Est-elle véritablement échappée aux fureurs de son mari? disoit-il en lui même;& seroit-elle venuë ainsi déguisée, chez

cher un azile dans ces lieux ? Il étoit enseveli dans une profonde rêverie. La Comtesse de Dévonshire l'examinoit, & commençoit à croire, que s'il ne la connoissoit pas encore avec une entiere certitude, il ne resteroit pas long-tems sans la découvrir.

Jamais embarras n'a été égal à celui de cette Dame : elle ne sçavoit à quoi se résoudre. Dès qu'elle vit un moment propre pour se retirer, elle sortit promptement; & n'ayant pas encore déterminé à ce qu'elle devoit faire, elle entra dans le bois, songeant à la nécessité où elle étoit de s'éloigner. O fatalité sans pareille! s'écria-t'elle; bizarre fortune, me poursuivras-tu long-tems? De quelque côté que j'aille, je trouve des persécuteurs. Les uns par une haine implacable conspirent contre ma vie, les autres par une passion que je ne puis approuver, ne me tourmentent pas moins. Fuyons, fuyons dans un désert où je puisse passer mes tristes jours, avec quelque sorte de repos. Elle prit ensuite la résolution de partir : mais comme elle vouloit sortir du parc, elle trouva le Comte de Pembroc qui l'arrêta.

Il s'étoit si bien apperçu de l'inquiétude, avec laquelle Jaïme étoit sorti de la chambre de la malade, que ses soupçons augmenterent. Il attendoit impatiemment que quelque chose lui donnât lieu de le chercher. Léonore lui en fournit bientôt l'occasion. Elle demanda où il étoit, elle s'affligea de ne le pas voir; & Mi-

lord se levant d'un air empressé, descendit pour le chercher, & fut dans le parc.

Léonore vous demande, dit il à Jaïme, mais je vous demande aussi ; il faut que j'aye un moment de conversation avec vous. Milord, repliqua-t'il, je ne me sens pas assez d'esprit pour vous entretenir ; vous sçavez qu'en l'état où se trouve cette pauvre mourante, il ne faut pas que je tarde à me rendre auprès d'elle. En achevant ces mots, il voulut passer en diligence. Tous les doutes du Comte s'étant confirmez par cette action, la crainte de perdre un bien si précieux l'empêcha de garder des mesures ; il courut à Jaïme, & l'arrêta avec quelque sorte de violence. Non, non, lui dit-il, vous n'aurez point la liberté de vous éloigner ; le prenant par la main, il le mena presque malgré lui dans le bois.

Lorsqu'ils y furent, le Comte le regarda, ses yeux découvroient une partie de ce qui se passoit dans son ame. Ne penetrez-vous pas, lui dit-il, ce que je sçai du mystere que vous me faites? adorable Comtesse ; ne me refusez plus votre confiance. Quels regrets, quelles larmes n'ai je pas données aux soupçons de votre mort ! Je vous reconnois ; rien ne sçauroit surprendre ma penetration ; consentez que je vous sois redevable d'un secret que je possede déja. Le respect que j'ai pour vous, Milord, répondit Jaïme modestement, me persuade plûtôt que vous m'avez pris pour le sujet de quelque raillerie, que de me laisser

croire que vous vous trompez dans ce que vous dites: mais enfin, oserois-je vous demander sur quoi fondé, vous m'appellez Comtesse? Ah! cruelle, reprit-il, pouvez-vous croire que je m'y méprenne? Quoi! ce cœur qui vous adore ne vous reconnoîtroit plus; ces yeux qui vous ont tant pleurée, se méprendroient lorsqu'ils vous voyent, & vos rigueurs mêmes, ne suffiroient pas pour m'apprendre que vous êtes toûjours la même? Je ne sçai pour qui vous me prenez, Milord, repartit Jaïme d'un air chagrin: mais vous pourriez bien vous passer de m'arrêter, lorsque Léonore me demande. Pour qui je vous prens, Madame, continua le Comte? Ah! je vous prens pour la plus inhumaine personne qui soit au monde; vous n'êtes accessible qu'au Comte de Warwick; cet heureux mortel dispute l'Empire de votre cœur à tous vos adorateurs; vous vous faites un plaisir sensible de me maltraiter pour lui plaire. Que de mépris, que de colere brillent dans vos yeux? Helas! vous prenez pour l'objet de votre haine l'amant de tous le plus respectueux, le plus tendre & le plus infortuné.

La Comtesse le voyoit si extraordinairement touché, qu'elle en ressentit de la peine; elle baissa la tête, croisa les bras, demeura en cet état quelque tems, incertaine si elle lui raconteroit ses malheurs, ou si elle continuëroit de lui cacher son nom. Il penetra tout d'un coup ce qui se passoit dans son cœur; & se seroit jetté

à ses pieds, pour la conjurer d'avoir une confiance parfaite en lui, s'il n'avoit appréhendé qu'on ne l'eut vû : mais que ne lui dit il pas sur l'obligation qu'il lui auroit de partager son secret avec lui ? Enfin elle ne le voulut point, & s'opiniâtra à se taire ; elle se contenta de lui dire en deux mots, qu'il y avoit beaucoup de dureté à persécuter une personne qui n'avoit rien à démêler avec lui ; & là-dessus, elle s'éloigna si troublée, qu'elle ne sçavoit plus ce qu'elle faisoit.

Le Comte ne l'étoit pas moins ; il ne pouvoit se déterminer sur aucun parti ; il la suivoit des yeux, & l'auroit bien vîte atteinte, si le respect ne s'y étoit opposé. Il tarda quelques momens dans le bois; ensuite l'impatience de la revoir, l'obligea de retourner dans la chambre de Léonore, mais il demeura fort surpris de ne l'y pas rencontrer. Elle damandoit Jaïme avec la derniere vivacité. Je vais mourir, disoit-elle, je veux lui parler pour une chose qui m'importe, & qui le regarde. Après l'avoir cherché de tous les côtez, l'on vint dire qu'il étoit monté à cheval, qu'on l'avoit rencontré, qu'il s'éloignoit en grande diligence. A ces nouvelles, Léonore & le Comte s'affligerent également ; la premiere poussa un profond soûpir, & pria le Comte de s'approcher.

Vous serez surpris, Milord, lui dit elle, que n'ayant point l'honneur de vous être connuë, je vous choisisse par préference à toute ma fa-

mille, pour vous rendre dépositaire de mes dernieres volontez : mais comme je désire qu'elles soient executées, & que Digby, ni sa mere n'en feroient rien, je me promets tant de votre generosité, que vous voudrez bien remettre entre les mains de Jaïme la donation que je lui fais, de tout ce que j'ai au monde. Il aura lieu d'en être surpris; j'ai le cœur aussi bon à son égard, qu'il l'a mauvais au mien: mais peut être encore que j'ai tort de me prendre à lui de son ingratitude. Car enfin, Milord, il s'agit des sentimens du cœur, dont on n'est pas toujours le maître; je lui demandois autant de part dans le sien, qu'il en a dans le mien; & malgré l'inégalité de nos conditions, j'aurois consenti à l'épouser, s'il l'avoit voulu: mais son indifference ne m'a pas laissé un doute agréable, Je meurs enfin, c'est le seul plaisir qu'il n'a sçû m'ôter.

A ces mots, ses yeux s'emplirent de larmes, & le Comte qui avoit la derniere disposition à s'affliger, partagea vivement sa douleur. Elle s'en apperçût, elle l'en remercia avec des paroles touchantes. Je mourrois satisfaite, dit-elle, si j'avois vû faire à Jaïme quelque chose qui me marquât des sentimens pareils à ceux que vous me témoignez. Tout autre que lui ne m'auroit pas denié une si médiocre consolation: mais si son cœur vous étoit connu, vous seriez surpris de sa dureté. Hélas! Madame, lui dit le Comte, je ne le connois que trop, s'il fait les malheurs de votre vie, il fait aussi

bien ceux de la mienne. Que me dites-vous, Milord, reprit Léonore? Avez-vous bien entendu que je vous parle de Jaïme, de ce jeune garçon, qui étoit dans ma chambre? Ouy, Léonore, répondit-il, je vous ai bien entenduë, & pour que vous m'entendiez à votre tour, sçachez que celui que vous cherissez sous le nom de Jaïme, est une Dame qui seroit encore céans, si je n'y étois pas venu; ma fatale présence lui déplaît, elle me fuit, nous ne la verrons plus; mais quoiqu'il en soit, gardez mon secret aussi religieusement que je garderai le vôtre.

Léonore éperduë & confuse des nouvelles qu'elle apprenoit, ne pouvoit parler. Elle avoit de la peine à croire le Comte; cependant elle souhaitoit qu'il lui eût dit la verité; il lui sembloit que son repos & sa vie en dépendoient; elle lui fit mille questions. Elle l'obligea de lui jurer cent fois que ce n'étoit pas un mensonge; & pour se le persuader, elle rappelloit à son souvenir mille choses qu'elle avoit vû faire à Jaïme qui convenoient bien mieux à une femme qu'à un homme, & qui lui feroient devenuës suspectes pour peu qu'elle eût été éclairée.

Enfin après avoir agité dans son esprit toutes les circonstances où elle se trouvoit, les approches de la mort commencerent à l'effrayer; elle avoit fait son compte de toucher Jaïme d'amour ou de pitié; elle lui devoit donner son testament, & lui declarer qu'elle

avoit pris du poison; elle se flattoit qu'une preuve si extraordinaire de sa tendresse auroit plus d'effet que tous ses discours; mais ce projet étoit renversé par son absence & par les nouvelles que le Comte venoit de lui apprendre. Elle rêvoit là-dessus ; & le Comte occupé de sa belle Comtesse ne songeoit qu'à elle, sans dire un mot à Léonore.

Elle reprit la parole au bout de quelque tems. L'aveu que je vous fais de mes sentimens, lui dit-elle, à dû être si difficile pour une personne de mon humeur, que tout ce qui suit cette premiere démarche me devient moins pénible. Je vous dis cela, Milord, continua-t'elle, par rapport à l'état où vous me voyez; c'est l'ouvrage de mon désespoir, je me suis empoisonnée. Le Comte frémit d'une chose si étrange. Est-il possible, Léonore, s'écria-t'il, que vous ayez eu le courage d'attenter à votre vie? Ah! que je vous fasse soulager, & que je cherche promptement les secours dont vous avez besoin. Jé n'y aurois peut-être pas de répugnance, repliqu'a-t'elle, si mes parens l'ignoroient: mais ils m'accableront de reproches, & ma tante me forcera de prendre son fils pour mari. Le désir d'éviter ce malheur, n'avoit pas médiocrement contribué à me faire accorder la préference à Jaïme.

Le Comte voyant que Léonore n'étoit plus combattuë que par sa vanité, & qu'elle consentoit de vivre, pourvû qu'on ne sçût pas qu'elle avoit voulu mourir, l'assura qu'il alloit

lui-même chercher ce qu'elle souhaitoit ; & que si ses affaires le rappelloient à Londres, le Comte de Riviere lui apporteroit du contrepoison ; que c'étoit un de ses meilleurs amis ; qu'il osoit lui dire qu'il s'interessoit pour elle d'une maniere si particuliere, qu'elle pouvoit lui accorder sa confiance sans craindre qu'il en abusât.

Il partit avec la derniere diligence. Le désir de retrouver son ami, & de lui apprendre tout ce qui s'étoit passé, l'obligea d'aller promptement dans l'endroit de la forêt où ils s'étoient donné rendez-vous. Il y étoit encore si inquiet & si surpris de ce qu'il sembloit l'avoir oublié, qu'il ne le lui pouvoit assez dire. Mais lorsque Monsieur de Pembroc lui particularisa ce qui s'étoit passé, l'on ne sçauroit exprimer son affliction. L'extrémité de Léonore ne lui causa pas seulement un trouble extrême ; il s'allarma de son rival, & pensa mourir quand il lui dit qu'elle avoit bû du poison. Il vouloit prendre la poste sur le champ, afin d'aller chercher tous les remedes dont on se sert en de semblables occasions. Le Comte de Pembroc ne lui conseilla pas de faire cette démarche. Si vous retournez à Londres, dit-il, & que vous en repartiez sans voir le Roi & Madame Grey, ils pourront le trouver mauvais ; si vous leur faites votre cour, il vous en coûtera du tems ; & s'ils vous arrêtent, ce sera bien pis. Croyez-moi, restez à Grafton ; je vais partir, il faut que je suive ma cruelle destinée.

Hélas! y en a-t'il encore une pareille? Je retrouve Madame de Dévonshire par l'avanture du monde la plus extraordinaire; il semble que l'amour vouloit me faire quelques faveurs; j'osois me flatter, lorsqu'il s'est montré aussi barbare qu'à son ordinaire. Que voulez-vous donc tenter de nouveau? lui dit le Comte de Riviere. La raison & le désespoir devroient m'avoir guéri, reprit-il: mais ils m'ont été d'un secours inutile.

Ils parloient de cette maniere, lorsqu'ils arriverent. Le Comte de Pembroc mangea un morceau pendant qu'il attendoit des chevaux de poste. Le Comte de Riviere profita de ce moment, pour lui faire mille questions sur Léonore. Pensez-vous, lui dit-il, qu'elle se guérisse de la passion qu'elle a pour Jaïme? Après s'être empoisonnée, elle voudra encore mourir pour lui. Les choses sont dans un état bien different à l'heure qu'il est, reprit Monsieur de Pembroc; je lui ai découvert son erreur; la mort commence à l'effrayer; & vous devez lui persuader que le meilleur secret du monde pour oublier Jaïme, c'est de vous mettre à sa place. Il est vrai, reprit le Comte, que si je pouvois la convaincre de cette nécessité, j'aurois lieu d'esperer quelque chose de favorable: mais ses maximes & les miennes, sont peut-être differentes. Hélas! ajoûta-t'il, il n'est pas encore tems de songer à lui plaire; songeons à nous la conserver. Milord, je vous conjure de ne pas perdre un instant pour m'en-

voyer du contre-poison : veüille le Ciel qu'il lui soit utile.

Ils s'embrasserent ; le Comte de Pembroc le laissa tout occupé de ses pensées ; il fut jusqu'à Londres enseveli dans les siennes, incertain de la conduite qu'il devoit tenir, soit en cherchant la Comtesse pour lui rendre tous les services dont il étoit capable, ou ne la cherchant point, de crainte de lui déplaire par cet empressement. Il souhaitoit même, que personne ne sçut qu'elle étoit encore au monde. Le premier motif regardoit le repos de la Comtesse; il craignoit que le Comte de Dévonshire ne le troublât par un éclat terrible ; il ne craignoit pas moins les suites de la passion du Comte de Warwick. L'état où il l'avoit vû depuis les nouvelles de Madame de Dévonshire, faisoit connoître qu'il l'aimoit toujours ; il avoit peur que s'il la retrouvoit, sa passion & sa perséverance ne la touchassent. Qu'il est difficile, disoit-il, d'être éternellement rigoureuse à un homme qui plaît, & qui mérite de plaire! mais si ma destinée pouvoit changer en mieux, il faudroit que je trouvasse la Comtesse, & qu'elle consentît de venir chercher du repos dans une douce solitude, où personne ne partageroit son secret ; j'en serois le seul dépositaire, j'aiderois à la cacher. Dieux! justes Dieux! s'écrioit-il, transporté de cette idée, vous porterai-je envie ?

Toutes ces choses agiterent son esprit plusieurs jours de suite ; cependant son premier

foin fut d'envoyer du contre-poiſon pour Léonore, qui en reſſentit des effets ſi heureux, qu'elle revint de ſa maladie. Cette diligence étant faite, il chercha la Comteſſe à petit bruit, & voyoit le Comte de Warwick, ſans lui rien dire qui approchât de ce qui s'étoit paſſé chez Madame Digby. L'extrême affliction qu'il lui témoignoit pour la perte de Madame de Dévonshire ne le touchoit d'aucune pitié; il nourriſſoit la douleur de ſon rival, il lui diſoit ſans ceſſe que la Comteſſe étoit morte; enfin le Comte de Warwick ne pouvant plus reſter à Withall, où ſon devoir l'appelloit à tous momens auprès du Roi, il lui demanda la permiſſion de ſe retirer à Sionhill : c'eſt une belle maiſon qui n'eſt qu'à trois lieuës de Londres; il l'avoit fait bâtir proche la Tamiſe, ſur le chemin de Windſor.

Comme le Comte de Pembroc étoit revenu, & que Madame Grey le protegeoit autant qu'elle nuiſoit au Comte de Warwick, elle engagea le Roi de le laiſſer aller à Sionhill; elle comptoit comme un bien pour elle d'éloigner cet ennemi; & c'étoit un bien pour lui de le laiſſer dans la liberté de s'abandonner à la plus vive douleur qu'on puiſſe reſſentir.

Il laiſſa preſque toute ſa maiſon à Londres; il mena ſeulement Berincour & quelques domeſtiques, auxquels il donna ordre de refuſer ſa porte à tout le monde. Ainſi renfermé avec lui-même, il eut la triſte conſolation de ſe plaindre ſans témoins, & de pouvoir rap-

peller à son souvenir toutes les circonstances d'un engagement qui le laissoit sans aucun espoir.

Dans l'excez de sa mélancolie, il prit la résolution de passer en France. Il voulut s'arrêter à Calais, dont le Roi lui avoit donné le Gouvernement; & bien qu'il y eût Vauclair Gentilhomme Gascon, auquel il avoit une extrême confiance, ce poste étoit si beau & si digne d'envie, qu'il falloit une passion du caractere de la sienne pour la Comtesse de Dévonshire, pour rester en Angleterre.

A quoi suis je réduit, disoit-il à Berincourt je veux fuir la Cour, je veux quitter Chelsey & Sionhill, je veux enfin m'éloigner de ce Royaume, parce que tout m'y rappelle le souvenir de ma Comtesse. Mais, Milord, repliquoit ce Gentilhomme, pouvez-vous croire qu'un souvenir si cher, ne vous suivra pas en quelque endroit que vous alliez ? avez vous oublié les tristes jours que vous passâtes à Caërleon? Que ce tems est different de celuici! s'écria-t'il; je croyois avec assez de raison, que la Comtesse ne me haïssoit pas; & je sçavois qu'elle étoit en repos au milieu de toute sa famille; il n'est plus question des mêmes choses; elle m'a écrit avec le dernier mépris, elle s'est fait enlever. Quelle démarche! grand Dieu, pour une femme d'un mérite si distingué? Que lui avois-je fait pour ne répandre pas sur moi ses faveurs plûtôt que sur un autre amant? Pouvoit-il l'aimer comme je l'ai-

mois ? Cependant ce fut dans le dessein de lui faire un sacrifice agréable, qu'elle rompit avec moi : mais, continuoit-il, tout ce que je rappelle à mon souvenir est à présent inutile ; je ne peux douter de sa mort ; son cruel mari l'a sacrifiée à sa jalousie ; je ne suis que trop vangé, & je ne pense plus à elle, que pour me persuader qu'elle n'a pas tant de tort à mon égard, comme je me le suis figuré ; je veux la croire fidelle, pour la regretter le reste de ma vie.

Le Comte avoit souvent des conversations semblables avec Berincour, & s'il gardoit le silence, ce n'étoit que pour s'abandonner avec moins de distraction au souvenir de Madame de Dévonshire. Il n'étoit capable que de cela. Le soin de sa fortune ne l'occupoit plus. Tous les coups que Madame Grey y portoit lui devenoient indifferens.

Les Comtes de Pembroc & de Riviere auroient pû mettre à profit, une absence qui leur étoit si avantageuse, s'ils en avoient été capables eux-mêmes. Le premier, plus touché qu'il n'eût été de sa vie, ne s'occupoit que du soin de chercher Madame de Dévonshire assez secrettement, pour ne répandre point dans le monde, une nouvelle qui auroit pû avoir de grandes suites. Le second ne songeoit qu'à Léonore. Le contre-poison qu'il lui porta fut reçu avec empressement. Cette belle fille ne vouloit plus mourir, elle en avoit perdu l'envie, dès qu'elle avoit sçû que Jaïme étoit une

femme; elle eût honte de ses foiblesses, & ne songea qu'à se guérir d'une passion malheureuse, qui ne l'avoit que trop tourmentée. Le Comte de Riviere n'oublia rien pour la persuader en sa faveur; & comme les soins qu'il lui rendoit, auroient pû devenir suspects à Madame Digby, il lui dit adroitement qu'il ne confieroit à personne la conduite de son remede, qu'il falloit qu'il en vît les progrez tous les jours, & que cela dureroit long-tems. Toute la famille de Léonore témoigna beaucoup de reconnoissance pour la peine qu'il vouloit prendre; l'on se garda bien de l'en empêcher; il y alloit de la vie de Léonore; & tous ceux qui la connoissoient, paroissoient également interessez à sa conservation.

Cependant la fuite de Jaïme faisoit quelque bruit. Une des femmes de Léonore avoit entendu plusieurs choses de sa conversation, avec le Comte de Pembroc; elle rassembla d'autres circonstances, qui lui aiderent toutes à la convaincre que Jaïme étoit travesti, & que ce n'étoit point un homme. Elle dit là-dessus son sentiment à ses amies, qui en parlerent à d'autres; de sorte qu'en peu de tems, le bruit se répandit de cette avanture, à laquelle on ajoûta tout ce qui pouvoit y manquer; & le Comte de Dévonshire qui avoit des espions en mille endroits, sçût bientôt ce qui s'étoit passé chez Madame Digby. La nouvelle en vint aussi à Londres; on le contoit de cent manieres differentes. Le Roi & Ma-

dame Grey firent des questions au Comte de Pembroc, qui l'embarrasserent fort. Il craignoit que Madame de Dévonshire ne l'accusât d'avoir divulgué son secret. Oüy, s'écrioit-t'il, je suis assez malheureux pour qu'elle fasse rouler sur mon indiscretion le dénouëment de toute cette affaire : moi qui lui suis plus fidele qu'aucun de ses amis, & qui choisiroit plûtôt la mort, que de lui causer le moindre mal, je suis certain qu'elle en jugera tout autrement.

Le Marquis de Montaigu qui étoit un des plus honnêtes hommes, & le plus aimable d'Angleterre, avoit une si tendre amitié pour le Comte de Warwick son frere, qu'il ne laissoit échapper aucune occasion de lui faire plaisir. Dès qu'il sçut les bruits qui couroient sur la Comtesse de Dévonshire, il le vint trouver à Sionhill, pour lui dire qu'on la croyoit encore vivante. Il sçavoit bien qu'il ne pouvoit lui faire un plus grand plaisir ; mais lorsqu'il fut arrivé, Berincour lui dit que le Comte ne voyoit personne; qu'il étoit sorti de Londres pour éviter le monde ; que s'il l'exceptoit entre tous ses proches, il n'y en auroit pas un qui ne le trouvât mauvais, & qu'il le prioit d'entrer dans ses raisons. Mon frere sçait, répondit le Marquis, qu'il me doit regarder comme son meilleur ami ; j'aurois lieu de me plaindre, s'il vouloit à présent me mettre sur un autre pied ; cependant allez lui dire, que s'il ne veut pas aujourd'hui me re-

cevoir, parce que je suis le Marquis de Montaigu, il me reçoive, parce que je suis un courier qui lui apporte des nouvelles de la Comtesse de Dévonshire.

A ces mots, Berincour entra dans la chambre de son Maître, auquel il apprit ce que le Marquis venoit de lui dire. Le Comte charmé du seul nom de cette Dame, courut au devant de lui, & l'embrassa de tout son cœur ; il le conjura, s'il avoit de bonnes nouvelles, de ne le pas faire attendre. Mais, mon cher frere, ajoûta-t'il, ne me flattez point ; que le désir de soûlager ma douleur, ne vous engage pas à me donner de fausses esperances. Je ne sçai rien d'assez certain pour vous en être caution, reprit le Marquis. Cependant, Milord, les apparences sont si favorables, que vous y pouvez faire un grand fond. Il entra dans le détail de tout ce qui se débitoit dans le monde; & le Comte ressentit une sensible consolation d'entendre quelque chose qui le soulageât, au moins pour quelques momens.

Quoiqu'il dit au Marquis qu'il n'osoit se promettre un si grand bien, il ne laissoit pas d'être ravi; son cœur qui étoit si agité depuis tout l'éclat que l'affaire de Madame de *Dévonshire* avoit fait, commença de prendre une assiette plus tranquille. Il arrêta le Marquis qui vouloit retourner à Londres. Demeurez ici, dit-il, agissons de concert pour me tromper; persuadez-moi que la Comtesse n'est point morte : Mais que dis-je ? ajoûta-t'il, ai-je ja-

mais crû qu'elle le fût ? n'en serois-je pas mort? Je vous avouë, mon frere, que j'en ay été garanti par un pressentiment que vous venez de confirmer. Le Marquis n'omit rien pour fortifier l'opinion où il étoit, & ils passerent le reste de la soirée dans une agréable conversation.

Le lendemain & les jours suivans, le Marquis ne quitta point le Comte ; ils alloient à la chasse, à la pêche, à la promenade, ensemble ; enfin Monsieur de Warwick se lassa de n'être pas seul pour rêver avec plus de liberté à la Comtesse. Ils étoient alors au bord de la Tamise, & prenant tout d'un coup la parole, il dit au Marquis : Mon cher frere, je vous conjure de permettre que je me promene sans vous : choisissez un côté, je prendrai l'autre, nôtre rendez-vous est à Sionhill. Hé quoi! Milord, dit le Marquis en riant, ai-je une conversation si fatiguante, que vous ne puissiez plus me souffrir? Helas! s'écria le Comte, je ne peux me souffrir moi-même. Le Marquis ressentit une véritable pitié de son état ; & sans lui rien repliquer, il s'éloigna de lui.

Le Comte de Warwick s'avança dans une saussaye, qui bordoit la riviere ; il se mit au pied d'un arbre, où il pouvoit être difficilement vû ; il agitoit dans son esprit, s'il devoit retourner à Londres pour y chercher la Comtesse, ou s'il écriroit au Comte de Pembroc, afin d'être informé de ce qui s'étoit passé chez Madame Digby. Ce qui l'en avoit empêché

jusqu'alors, c'étoit le mystere que Monsieur de Pembroc lui en avoit fait. J'ai déja dit qu'ils s'étoient vûs à son retour à Grafton, sans qu'il lui en eût parlé. Au contraire, le Comte de Pembroc l'avoit toujours assuré avec des certitudes extraordinaires, que Madame de Dévonshire étoit morte. Le Comte de Warwick le regardoit comme la créature de Madame Grey; il se souvenoit qu'il avoit passé plusieurs jours à la campagne avec le Comte de Riviere frere de cette Dame, contre lequel il s'étoit battu. Ces réflexions lui rendoient Monsieur de Pembroc très suspect. Il vouloit enfin prendre le parti d'envoyer Berincour s'informer soigneusement de tout ce que sçavoit Madame Digby: mais il craignoit que si effectivement, l'avanture touchoit Madame de Dévonshire, sa curiosité ne lui fit tort.

Il flotoit dans ces differentes pensées, lorsqu'il vit un homme assis dans un petit bateau. Son bonnet à l'Angloise étoit rabatu, & lui couvroit trop le visage, pour qu'on put le reconnoître. Un seul batelier le conduisoit. Ils s'approcherent, & après avoir attaché leur barque, cet homme entra dans la saussaye. Va à Sionhill, dit-il au Marinier, informe toi, si le Comte de Warwick ne veut encore voir personne, s'il-y auroit moyen de lui rendre une lettre, de quel côté il va, quand il sort; noublie rien; je vais t'attendre.

Le Comte étoit si proche de celui qui ve-

noit de parler, qu'il n'avoit perdu aucune de ses paroles. Dès que le Batelier se fut éloigné, la curiosité lui prit de sçavoir ce qu'on lui vouloit, & se levant du lieu où il étoit : Je suis dit-il, au Comte de Warwick ; si vous jugez à propos de me confier une lettre pour lui, je m'engage de vous en rapporter la réponse. Je vous connois trop bien, repliqua cet homme, surpris de le trouver en ce lieu, pour m'y méprendre ; je viens pour avoir votre vie, ou pour vous laisser la mienne. En même tems il mit l'Epée à la main, & la fit briller au yeux du Comte. Sans quartier, sans quartier, crioit-il, deffendez vous, ou je vous tuë. Il est aisé de croire que Monsieur de Warwick, qui étoit un des plus braves hommes du monde, n'auroit point eu besoin d'être pressé par cet inconnu ; si le son de sa voix ne l'avoit pas frappé d'abord. Il ne douta point que ce ne fut sa Comtesse, & que tout ce que le Marquis de Montaigu lui avoit raconté d'elle, ne lui fût arrivé.

Qu'elle joye d'être convaincu par lui-même, de la vie d'une personne si chere! mais quelle douleur de la retrouver si en colere, qu'il ne falloit pas moins que son sang pour l'appaiser! Dans cet état, il demeuroit immobile; enfin, il prit tout d'un coup son parti ; & bien loin de reculer, il s'avança. Vous voulez ma mort, divine Comtesse : frappez, lui dit il, voici peut être le seul moment où j'aurai pû vous plaire. Il se précipitoit sur l'épée

qu'elle tenoit (car c'étoit elle en effet.) Mais qu'une soumission si parfaite est propre à désarmer une personne déja touchée par la plus sensible estime!

Cette belle Dame demeura si surprise d'être reconnuë, & si incertaine de ce qu'elle devoit faire, qu'elle avoit de la peine à soutenir son épée; & sans un arbre contre lequel elle s'appuya, elle alloit tomber. Un tremblement la saisit; elle voyoit le Comte à ses pieds; il embrassoit ses genoux, il moüilloit ses mains de ses larmes; & sa voix entrecoupée par mille soûpirs, pouvoit à peine exprimer les sentimens de son cœur. Levez-vous, Milord, lui dit-elle, je ne sçaurois vous souffrir à mes pieds. Hé! Madame, repliqua-t'il, permettez que j'y meure, ou rendez-moi vos bonnes graces. Il y a si long tems, dit-elle, que vous avez travaillé à les perdre, que j'ignore par quel malheur je ne vous hay pas davantage. J'ai travaillé à m'éloigner de votre cœur, s'écria le Comte. Hélas! que faut-il donc faire pour s'en approcher? Ne vous ai-je pas toûjours servie avec autant de respect que l'on sert les Dieux? Non, Milord, non, lui dit-elle d'un ton de voix ferme, vous avez fait tout le mauvais usage que vous avez pû d'une lettre que je vous écrivis par Berincour. Quoi! s'écria-t'il, me parlez-vous de ces deux cruelles lignes qui me furent renduës pendant mon éxil, & qui m'ont fait plus de mal que toutes mes disgraces ensemble?

Ce fut en cet endroit que les éclairciſſemens commencerent de part & d'autre, & que leur ſurpriſe ne put s'exprimer. Car enfin, l'enlevement de la Comteſſe dans ce petit vaiſſeau, dont elle accuſoit le Comte de Warwick, & dont il ſe juſtifioit, la jetta dans un étonnement qu'il eſt impoſſible d'exprimer. Elle lui raconta de bonne foi, qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'en accuſer le Comte de Pembroc, ou le Chevalier d'Hereford, parce qu'ils lui avoient déclaré qu'ils l'aimoient. Le Comte connut alors, qu'il avoit bien été la dupe d'un homme qu'il croyoit ſon meilleur ami; & il rappella dans ſon ſouvenir, mille choſes qui s'étoient paſſées entr'eux, toutes propres à confirmer ces ſoupçons.

Mais enfin, Madame, dit-il à la Comteſſe de Dévonshire, qui eſt-ce qui vous a portée à venir ici pour me tuer ? que vous avois-je fait ? Si mon crime eſt de vous adorer, je ſerai toujours également coupable; & pourquoi differez-vous une choſe qui vous auroit fait quelque plaiſir ? Je vous avoue ingenûment, Milord, repliqua-t'elle, que ſi j'avois été ſeule informée de vos ſentimens, ils me touchent trop pour que j'eûſſe pû vous en punir; mais ſouvenez-vous que tout le monde croit que c'eſt vous qui m'avez enlevée, & que c'eſt moi qui l'ai voulu; que j'ai eu lieu de penſer que vous n'en uſiez point ainſi par l'excez d'une paſſion, dont on n'eſt pas toujours le maître; mais plutôt par un mouvement de mépris, &

pour me broüiller avec toute ma famille, en me perdant dans le monde. Cette idée trop forte m'a fait prendre le dessein de me justifier aux depens de votre vie; je croyois que ma gloire seroit reparée, lorsqu'on sçauroit ce que le désespoir m'auroit fait faire; & il me sembloit que c'étoit l'unique moyen de retrouver mon repos. Hé bien! Madame, lui dit-il, ne differez point, je consens avec plaisir de me sacrifier pour vous; vous connoitrez au moins ce que je suis capable de faire. Ce dessein, lui dit elle, que je conservois cherement dans mon cœur, m'a quittée aussi tôt que vous l'avez secondé; j'avois appris chez Madame Digby à faire des armes, tout exprès pour ne vous pas manquer; & malgré tout cela, je sentois bien que pour réussir, j'aurois plus de peine à me vaincre qu'à vous vaincre. Hé! ne sçaviez vous pas, Madame, que vous êtes toujours la maîtresse de ma vie? reprit le Comte; vous falloit-il une épée ou d'autres armes pour me donner la mort? Si vous croyez encore que ce soit une circonstance utile à votre gloire, n'épargnez pas un malheureux que vous avez toujours fait souffrir. Ha! Milord, repartit-elle, que vous avez de garands qui vous rassurent contre ma colere? n'insultez pas au moins à l'aveu de ma foiblesse; si elle fait ma honte, je peux m'assûrer qû'elle ne fera pas votre triomphe. Que vous ai-je donc fait, ajoûta t'il, pour me dire des duretez? Craignez-vous, Madame;

me, que je me flatte trop? Je ne ſçai ce que je crains, lui dit-elle: mais il me ſemble que je dois être avec vous dans une ſecrette défiance de moi-même.

Le Comte ne pouvoit plus contenir ſa joye. Il étoit ſur le point de ſe jetter aux pieds de la belle Comteſſe, quand il en fut empêché par le retour du Batelier, qui rendit compte de ce qu'il avoit appris à Sionhill. Elle lui dit de s'éloigner & de l'attendre. Que voulez-vous faire, Madame, lui dit le Comte? croyez-vous que je ſouffrirai que vous alliez ainſi ſeule, vous expoſer à de nouveaux périls? Venez paſſer quelque tems à Sionhill, nous y prendrons des meſures pour votre conſervation; je ne vous verrai qu'aux heures que vous voudrez me le permettre; & perſonne au monde ne ſçaura le ſéjour que vous y ferez. Hélas! je le ſçaurai, Milord, s'écria la Comteſſe, cela ſuffit pour ne le pas vouloir: de quelques dangers dont je ſois menacée, je ne puis me réſoudre pour les éviter de m'expoſer à ce que l'on pourroit dire d'une telle démarche. Quoi! vous voulez partir, cruelle perſonne? s'écria le Comte; faut-il que le déſir de me fuir vous faſſe tomber entre les mains d'un mari terrible? Il faut me cacher, reprit elle: mais il n'eſt pas abſolument néceſſaire que je vous en laiſſe le ſoin, je retournerai chez ma nourrice, & je profiterai de la premiere occaſion pour paſſer en France.

Ah! Madame, lui dit le Comte, vous allez

vous perdre de gayeté de cœur ? soyez certaine qu'il ne s'est rien fait dans la maison de Madame Digby, dont le Comte de Dévonshire ne soit informé. Il sçait que Jaïme venoit de la part de vôtre nourrice : toutes les circonstances rassemblées vous désignent parfaitement. Si votre délicatesse ne peut souffrir que je reste avec vous, je consens de retourner à Londres, & je vais partir dans cet instant si vous me l'ordonnés.

La Comtesse disputa encore long-tems, bien qu'elle connût tout le péril que le Comte lui représentoit; enfin elle se rendit à ses raisons, & ne voulut pas qu'il partît si tard. La nuit étoit venuë insensiblement, sans qu'ils s'en fussent apperçus ; ils avoient aussi tant de choses à se dire, que plusieurs heures ne suffisoient pas.

Le Batelier s'en retourna seul, & la belle Comtesse sous son habit de Cavalier, s'avança avec le Comte vers Sionhill : c'étoit pour la premiere fois qu'ils avoient eu quelque sorte de liberté. Le Comte transporté de joye l'arrêtoit à tout moment, & recommençoit à lui parler, comme s'il ne lui eût pas encore dit un mot ; qu'il se trouvoit heureux ; qu'il étoit satisfait ; il avoit craint d'être hay ; il avoit appréhendé la mort de sa Comtesse : toute ses allarmes étoient dissipées ; il la revoyoit, & elle ne paroissoit point fâchée de ne l'avoir pas tué.

Le Marquis de Montaigu ne s'inquiétoit

pas médiocrement de ce que son frere ne revenoit point; il craignoit tout pour lui, son désespoir & ses ennemis. La haute faveur qu'il possedoit lui en attiroit plusieurs, & particuliérement les parens de la Comtesse de Dévonshire lui vouloient un mal mortel; ils l'accusoient de ses malheurs; son mari n'étoit pas médiocrement irrité. Le Chevalier d'Hereford, dont la passion toute infortunée ne diminuoit point, regardoit le Comte de Warwick comme son plus cruel ennemi; & les créatures de Madame Grey ne témoignoient pas moins d'animosité contre lui; de maniere que le Marquis de Montaigu ne pouvoit rester dans une si terrible incertitude, il sortit seul, & parcourut tous les endroits où le Comte se faisoit des cachetes pour se plaindre, & pour soûpirer en liberté.

Comme il tournoit ses pas vers la saussaye, il le vit venir avec un homme qui parut surpris à son abord, & qui vouloit s'éloigner quand le Comte le rassura. Ne craignez rien, dit-il, je vous réponds de mon frere, & vous jugez bien que je ne serois pas capable de vous exposer. Il s'avança vers lui, & l'embrassant étroitement: Je ne peux, dit-il, m'empêcher de partager ma joye avec vous; ce Cavalier vient de m'apporter des nouvelles de la Comtesse de Dévonshire, soyez secret si vous m'aimez: mais quand nous serons à Sionhill, qu'il paroisse que c'est vous qu'il est venu chercher, afin de dépaïser par ce moyen la

curiosité de mes gens.

Le Marquis fut ravi des témoignages de confiance que le Comte lui donnoit, il salua ce Gentilhomme ; & lorsqu'il put le voir, il lui trouva une beauté si réguliere, & des traits si délicats, qu'il fut frappé d'une veritable surprise. Plus il le regardoit, & plus il confirmoit le soupçon qui lui étoit venu d'abord dans l'esprit, que c'étoit la Comtesse de Dévonshire qui cherchoit un refuge chez le Comte. Cette pensée se fortifioit par toutes les actions qu'elle faisoit ; le son de sa voix, la douceur de ses yeux, un air de modestie, & tant de graces rassemblées ne pouvoient gueres se trouver dans une autre personne.

Le Comte, le Marquis & elle souperent, ou pour parler plus juste, se mirent à table, car ils ne mangerent point. Le Comte étoit transporté de joye, le Marquis ne sortoit pas d'admiration, & s'abandonnoit à tout le *plaisir* de regarder la Comtesse. Elle n'étoit pas indifferente à la justification du Comte, & à la satisfaction de l'avoir retrouvé. Mais ses secrets mouvemens étoient troublez par tant de réflexions, que la tristesse paroissoit de temps en temps sur son visage. Le Comte qui l'étudioit, devinoit sans peine une partie de ses pensées. Dès qu'il pût lui parler en particulier, il la conjura de se tranquilliser. Que craignez-vous, Madame ? lui dit-il ; ma vie, ma fortune, mon crédit sont à votre disposition : je périrai avant qu'il vous arrive la plus légere

disgrace. Ah! Milord, s'écria-t'elle, en versant des larmes, les offres genereuses que vous me faites, ne sçauroient suffire à ma délicatesse. Pensez-vous que je m'envisage à Sionhill, travestie en Cavalier, seule, fugitive, abandonnée de ma famille, accusée par mille gens, sans fremir d'horreur contre moi même ? Ne m'alleguez point mon innocence, & la consolation que je dois avoir de ne sentir rien dans mon cœur, qui me puisse faire rougir ; je ne sçai même si je dois me flatter d'être dans cette situation depuis que je vous connois : & comme il me souvient toujours de ce que César disoit à l'égard de sa femme, je ne m'en dis pas moins, & je suis plus severe sur mon conte qu'on ne le peut être. Dans ces dispositions, Milord, que faut-il donc que je devienne ? Si je m'arrête ici, ne suis-je pas perduë ? si je m'en éloigne, je m'expose : jugés par mon état de mon inquiétude. C'est moi qui m'éloignerai, Madame, reprit le Comte : j'ay déja pensé que je peux vous laisser mon frere. Il est sage & spirituel, je dois compter sur lui : j'iray cependant m'informer de tout ce qui se passe à Londres : permettez-moi de venir de tems en tems vous en rendre compte & recevoir vos ordres. La Comtesse qui souhaitoit son départ ne laissa pas de soûpirer quand elle connut qu'il ne seroit differé que jusqu'au lendemain : elle le remercia de sa complaisance, & lui dit qu'en toute autre occasion elle n'auroit pas souffert qu'il eût quitté sa maison :

mais que c'étoit pour donner quelque repos à son esprit.

Le Comte se retira afin qu'elle eût la liberté de se coucher. Comme il ne pouvoit dormir, il se jetta sur son lit avec le Marquis de Montaigu, & ils employerent le reste de la nuit à parler de la Comtesse. Le Comte ne regrettoit plus les maux qu'il avoit souffert pour elle : il envisageoit même à l'avenir beaucoup de traverses qu'il se préparoit à combattre, & tout lui paroissoit doux pourvû qu'il pût lui plaire.

Vous me confiés l'objet de vôtre tendresse, lui dit le Marquis : mais encore que cela me suffise pour me rendre insensible à ses charmes; j'ay des yeux, j'ay un cœur ; permettés, Milord, que je ne m'expose point au plus grand danger que je puisse courir. Il seroit extraordinaire, repliqua le Comte, qu'ayant été indifferent jusqu'ici, vous commençassiés par aimer ce que j'aime ; non, je vous connois mieux que vous ne vous connoissés ; ne vous effarouchés point mal-à propos ; songés seulement à me garder un trésor qui m'est plus cher que ma vie.

Le jour parut, la Comtesse se leva, elle reçut le Comte & le Marquis avec une magnifique robe de chambre, un ruban couleur de feu, passé dans le col de sa chemise, ses cheveux bouclez tombant sur ses épaules, & un petit bonnet sur sa tête, couleur de feu & or, doublé de velours noir. Le Comte la trouva si belle en cet état, qu'il fut quelques momens

sans parler. Il vint ensuite se mettre à genoux proche d'elle. Je vais retourner à Londres, Madame, lui dit-il; mon frere qui possede nôtre secret demeure ici pour vous tenir compagnie, pour vous parler quelquefois de moi, & pour me donner à tout moment de vos nouvelles. Vous engagés le Marquis, repliqua-t'elle dans un embarras inutile; il ne me faut que des livres & quelque cabinet solitaire où je puisse rêver en liberté. Le Marquis ne répondit rien; il sentoit déja les premieres atteintes d'un feu qu'il vouloit étouffer. Mais le Comte n'y faisant pas d'attention, le pria de rester & dit ensuite à la Comtesse tout ce que la plus vive passion peut faire imaginer de tendre & de respectueux; & comme il avoit une peine mortelle à la quitter, il la conjura de lui accorder la permission de passer encore un jour à Sion-hill. Si elle n'en avoit consulté que son cœur, elle ne lui auroit pas refusé : mais elle étoit déja assez allarmée d'être chez lui. Mes malheurs sont tels, répondit-elle, que je dois me refuser tout ce qui peut contribuer à ma satisfaction. Vous sçavés, Milord, que c'est une regle que je me suis faite depuis long-tems, un autre pourroit à l'égard du monde de cette petite violence, & il semble que le monde aussi pourroit s'en payer: mais le destin m'est si contraire, qu'il empoisonne toutes les choses où j'ay quelque part. En finissant ces mots, les larmes lui vinrent aux yeux. Le Comte s'en étant apperçû, en fut penetré de tristesse. He-

las ! Madame, s'écria-t'il, emporterai-je une si cruelle ? Je vous ay vû pleurer, est-ce qui en suis la cause ? moi, dis-je, qui vous aime avec tant de respect & d'attachement ! Ma passion vous fait-elle souffrir ? La Comtesse ne répliqua rien, & levant les yeux vers le Ciel, elle rêva quelque tems, ensuite elle pancha la tête vers le Comte. Allés, Milord, allés, lui dit-elle ; fuyés-moi, je vous en conjure, & ne m'ôtés jamais vôtre cœur. Il prit aussi-tôt congé d'elle : ce fut avec la même violence que s'il eût été question d'aller au bout du monde.

Son retour à Witthall surprit toute la Cour. Chacun l'étudioit ; on lui remarquoit un air de tranquillité dont on vouloit deviner la cause. Madame Grey, & le Comte de Pembroc s'en tourmentoient plus que personne. Le Roi en avoit de la joye, parce qu'il retrouvoit dans son favori toute cette belle humeur qui lui plaisoit au point de ne pouvoir s'en passer ; & les veritables amis du Comte s'y interressoient par rapport à lui.

Cependant le Comte de Dévonshire & le Chevalier d'Hereford étoient revenus à Londres, pour suivre les lumieres qui brilloient déja à leurs yeux. Ils avoient lieu de croire que la Comtesse n'étoit point morte ; il falloit la trouver ; ils y donnoient tous leurs soins ; & l'on n'a jamais fait plus de pas, & mis plus de gens sur les voyes. Ils sçavoient que le Comte de Warwick se rendoit tous les soirs

au

au coucher du Roi, & qu'il partoit un moment après pour Sionhill. Ils n'ignoroient point que le Marquis de Montaigu y étoit resté, & que le Comte y avoit envoyé un fameux Peintre d'Italie, auquel il donnoit une grosse pension, pour ne travailler que pour lui. Il l'avoit envoyé à Sionhill, pour tirer la Comtesse sous son habit de Cavalier, ne croyant pas qu'il pût la reconnoître. Il se faisoit une sensible joye de mettre son Portrait dans un lieu, où il eût le plaisir de le regarder à tous momens: mais elle refusa de se laisser peindre. Il fallut plusieurs jours pour l'y résoudre, pendant lesquels le Peintre qui la voyoit souvent, démêla que c'étoit une femme. Il se garda bien d'en parler; bien éloigné, il feignit parfaitement d'être dans l'erreur, & ne dit rien qui pût le rendre suspect.

Le Marquis de Montaigu s'acquitoit avec beaucoup de soin & de fidelité, de la commission que le Comte de Warwick lui avoit donnée; il gardoit la Comtesse exactement, & ne négligeoit rien pour la désennuyer. Le Comte le secondoit. Il venoit la voir tous les deux jours, & seroit venu plus souvent, s'il n'avoit pas eu des raisons pour s'en empêcher. Il rendoit compte à Madame de Dévonshire de tout ce qu'il apprenoit; il composoit des nouvelles pour l'effrayer, afin qu'elle ne songeât point à changer de lieu; & il faisoit sa souveraine felicité de la retenir à Sionhill.

A l'égard du Marquis de Montaigu, il sen-

toit bien que toutes les résolutions d'indifference, qu'il avoit faites en se chargeant de rester avec la Comtesse, échoüeroient contre son mérite & sa beauté. Mon frere ne peut se plaindre, disoit-il; je souffre sans demander le plus leger soulagement. Helas! que lui avois-je fait pour m'ériger en confident? Je n'ai encore rien aimé; peut-il croire que je serai insensible à tout ce qu'il y a de plus aimable? Il m'a préparé un martyre dont les suites ne peuvent qu'être funestes à mon repos.

Comme il faisoit ces réflexions, le Comte de Warwick arriva. Il l'apperçut au bord de la Riviere, assis sur le pied d'une roche. Il fut droit à lui, & le trouva si rêveur, qu'il ne pût s'empêcher de lui en demander la cause. Je veux bien vous l'avoüer, repliqua le Marquis, c'est que j'aime Madame de Dévonshire; ses yeux n'ont pas moins de pouvoir sur moi qu'ils en ont sur vous. J'ai gardé jusqu'à présent un profond silence: mais j'ai eu mille fois envie de le rompre. Je ne vous dis pas cela comme quelque chose qui doive vous faire de la peine: je ne suis pas un rival dangereux pour vous; cependant je ne me pardonnerois pas d'abuser ici de votre confiance. Vous voulez, Milord, que je ne lui parle que de vous, je ne sçaurois plus lui parler que de moi; vous voulez que je vous serve, je meurs d'envie de vous desservir. Après cette déclaration, permettez que je retourne à Londres; mon devoir m'y rappelle, & je ne ferai rien qui puisse vous déplaire.

Le Comte le regarda quelque tems, ensuite il l'embrassa, & lui dit: Demandez-moi tout ce que j'ai au monde, je vous le donnerai: Mais, mon cher frere, à l'égard de votre passion, je ne peux rien faire pour la soulager. Vous me faites un vrai plaisir de vouloir vous rendre à Witthal; car je sens que je deviendrois aisément jaloux. Nous retournerons ensemble, dit le Marquis. Plût au Ciel n'être jamais venu ici! Le Comte ne repliqua rien. S'il aimoit cherement son frere, il aimoit plus cherement la Comtesse, & il ne concevoit pas par quel aveuglement il l'avoit laissé auprès d'elle, avec tant de mérite & de bonnes qualitez.

Ils allerent ensemble la trouver. Elle avoit une mélancolie extrême de voir des difficultez presque insurmontables à son départ. Le Comte étoit très soigneux d'en faire naître, & de la consoler ensuite par quelques espérances. Tantôt il lui ménageoit la protection du Roi; une autrefois le retour des bonnes graces de la Comtesse d'Anglesey sa mere; il ajoûtoit qu'il la conduiroit lui même en France. Pour toutes ces choses, il ne lui demandoit qu'un peu de tems, & insensiblement il l'arrêtoit dans un lieu où il avoit souvent le plaisir d'être auprès d'elle.

A l'égard du Marquis de Montaigu, il lui dit qu'il se trouvoit si inutile à son service, qu'il retournoit à Londres pour essayer de lui en rendre de plus essentiels. Elle repliqua qu'-

elle étoit fâchée qu'il s'éloignât de Sionhill que son esprit & sa complaisance n'avoient pas médiocrement adouci l'amertume de ses déplaisirs, & qu'elle l'auroit retenu sans qu'elle espéroit de n'y être pas encore long-tems. Il ne répondit à tout ce qu'elle disoit d'obligeant, que par un silence respectueux, plus intelligible pour le Comte que pour elle; il ne voulut pas l'exposer à voir davantage une si belle personne: & ce fut pour la premiere fois, qu'il eut envie de retourner à Londres pour l'emmener avec lui.

Le fameux Peintre que le Comte avoit envoyé pour peindre Madame de Dévonshire, n'avoit pû refuser aux instances du Marquis de Montaigu, de lui donner une copie du Portrait qu'il venoit de tirer à Sionhill. C'étoit un médiocre soulagemement, pour un homme aussi touché qu'il l'étoit: Mais enfin, il le regardoit comme la seule chose qu'il pouvoit se permettre sans offenser son frere. A l'égard du Peintre, il ne se divertissoit pas assez à la campagne pour y rester; il aimoit passionnément une jeune écoliere, qui faisoit des Portraits merveilleux en émail. Elle auroit bien eu la presse, si l'Italien qui s'étoit assez impatronisé dans sa maison, n'en eût éloigné tout le monde autant qu'il le pouvoit. Mais malgré ses précautions, le Comte de Dévonshire ne laissa pas d'être informé de tout ce qui s'étoit passé à Sionhill. Il en parla à cette fille, & la mit aisément dans ses intérêts. La passion

que le Peintre avoit pour elle, ne put prévaloir sur celle de faire sa fortune; elle pensa même qu'en découvrant la Comtesse de Dévonshire, ce n'étoit point sacrifier son Amant; & elle craignoit peu les suites de cette affaire, parce qu'elle étoit résoluë de passer en Italie dès qu'elle auroit gagné de quoy s'y marier.

Ces considerations l'engagerent de promettre au Comte de Dévonshire tous ses soins pour découvrir sa femme. Et comme son Amant n'étoit qu'un habile Peintre, & que d'ailleurs il avoit mediocrement de l'esprit, elle lui dit, qu'elle ne croyoit point qu'il eût été à Sionhill; que c'étoit un prétexte dont il s'étoit servi pour la quitter, & pour aller se promener ailleurs; que l'amour avoit été cause de son absence: & peu à peu ses reproches prenant plus de force, elle lui témoigna qu'elle ne cesseroit jamais de le soupçonner, s'il ne se justifioit parfaitement. Ce Peintre en prit la résolution, & lui confia le secret de son Maître. Le Comte de Warwick, lui dit-il, m'a fait peindre une jeune Dame que je ne connois point, & qu'il a si peu envie que je connoisse, qu'elle a toûjours été vêtuë en homme. Je l'ai habillée en Affriquain: tout cela s'est fait devant lui, car il ne m'a guéres perdu de vûë: mais malgré ses précautions, j'en ai tiré secretement une copie pour le Marquis de Montaigu, & une que je veux vous montrer, & que j'ai coëffée en femme. Je vous avouë que je la trouve

mieux ſous ſon véritable ſexe, que ſous celui où elle ſe cache.

Cette fille charmée du Portrait de la Comteſſe, conjura le Peintre de lui laiſſer pour le faire en émail. Il n'en ſçavoit point les conſéquences; il le voulut bien; & par ce moyen le Comte de Dévonshire découvrit un myſtere qu'on avoit grand intérêt de lui cacher, & dont il avoit déja de terribles ſoupçons.

Il eſt aiſé de croire qu'il ne perdit pas un moment à prendre des méſures, pour arracher ſa femme d'entre les mains du Comte de Warwick. Le Chevalier d'Hereford, qui n'étoit pas ſeulement irrité contre ſon parent & ſon ami, mais qui l'étoit comme un Amant mépriſé, le ſeconda de tout ſon pouvoir. Ils raſſemblerent leurs amis; & malgré la qualité & la faveur du Comte, ils réſolurent de faire un éclat proportionné à l'affront qu'ils croyoient en recevoir. De quels injurieux ſoupçons ne noirciſſoient-ils pas la vertu de la Comteſſe? Les apparences étoient contre elle; ils ignoroient ce qui pouvoit la juſtifier; & dans leur emportement, ils auroient été bien fachez de la trouver innocente.

Sionhill eſt une très-belle maiſon ſans deffenſe, & uniquement propre aux plaiſirs de la promenade, de la chaſſe & de la pêche; il ne falloit pas prendre de grandes méſures pour y enlever la Comteſſe, ſur tout dans un tems où elle croyoit être en ſûreté, par le ſecret qui s'étoit obſervé depuis ſon arrivée. Ils ſça-

voient que son appartement regnoit sur une terrasse ; & qu'il n'étoit question que d'enfoncer quelque fenêtres pour y entrer aisément. Ils sçavoient même que le Comte de Warwick (dont l'intrépidité auroit pû les obliger à garder des mésures) n'y devoit pas venir ce soir-là ; de sorte qu'ils entrerent sans bruit dans le jardin, se partagerent par petites troupes, & au même signal, ils environnerent le corps de logis où couchoit la Comtesse ; de maniere qu'il n'étoit pas possible qu'elle leur échappât.

L'action fut si vive & si prompte, sur tout dans un tems où tous les domestiques étoient endormis, qu'ils se rendirent les maîtres de la chambre où la Comtesse logeoit ; & voyant un homme endormi sur le lit, ils lui eurent plûtôt mis un mouchoir dans la bouche, qu'il n'eût le tems d'appeller du secours. Chacun prêtant le bras pour le porter, on le jetta dans une litiere. Le Comte de Dévonshire & le Chevalier d'Hereford l'entourerent ; on la fit marcher vers la maison que le Comte avoit proche de Windsor, cet endroit ayant été choisi, parce que Sionhill n'en est pas éloigné.

Lorsqu'on fut arrivé, & que toutes les portes eurent été fermées avec beaucoup de précaution, le Comte de Dévonshire qui avoit gardé jusques-là un morne silence, commença d'éclater par de furieux reproches. On tira le captif de sa litiere ; & comme l'on s'attendoit

à voir paroître la belle Comtesse toute en pleurs, & qu'on se fortifioit contre un objet de pitié si touchant, on vit un jeune garçon, laid & borgne, si éperdu de peur, qu'il sembloit être sur le point de mourir. Jamais métamorphose n'a été si surprenante. On chercha par tout la Comtesse sans la rencontrer. Le Comte de Dévonshire prit beaucoup sur lui-même, pour ne pas maltraiter celui qu'il trouvoit à la place de sa femme.

Voici ce qui l'avoit garantie d'être enlevée. Berincour auquel le Comte de Warwick l'avoit confiée, voyant qu'elle s'ennuyoit, lui proposa d'entrer dans une barque, de se promener sur la riviere, & d'y jetter des filets: mais comme c'étoit lui qui conduisoit ce petit batteau, ne voulant se fier à personne, ils s'éloignerent insensiblement, & dans le tems où ils espéroient de revenir au rivage, ils furent surpris d'un vent & d'une tempête si extraordinaire, que la Comtesse & Berincour crurent que c'étoit le dernier jour de leur vie.

La nuit étoit déja fort avancée, avant qu'ils fussent au bord. Quelques pêcheurs les reçurent dans leurs pauvres cabanes; on leur offrit un lit de glayeux & de roseaux. La tempête étoit trop grande pour hazarder de retourner à Sionhill pendant la nuit. Ils prirent la résolution de rester chez leurs bons hôtes, dont ils ne laisserent pas d'être regalez en leurs manieres simples & rustiques.

Cependant le Concierge du Comte & quelques autres domestiques, ayant entendu une partie de ce qui s'étoit passé dans l'appartement de la terrasse, y coururent, & trouverent un grand désordre. Les fenêtres & les portes étoient brisées, & tous les bijoux qui ornoient la chambre cassez en mille pieces. Ils ne pouvoient imaginer ce qui avoit donné lieu à un si grand désordre. Ils monterent à cheval, & furent en avertir le Comte de Warwick. Personne n'osa le réveiller; mais aussitôt qu'on put lui parler, on lui rendit compte de ce qui s'étoit passé à Sionhill. Que devint-il à ces nouvelles? Il étoit furieux, & dans le désordre de son esprit, il confondoit ce garçon enlevé avec la Comtesse. Il croyoit que c'étoit elle; il ne se donnoit pas le tems de s'en éclaircir; il envoya querir le Marquis de Montaigu. Dès qu'il l'apperçut, il courut à lui, & l'embrassant, il lui dit: Ah! mon cher frere, mourons, mourons, je n'ai pû garder le trésor que la fortune m'avoit confié. Il lui raconta là-dessus ce qui s'étoit passé. Le Marquis dont la douleur ne cedoit point à la sienne, se trouva hors d'état de le consoler. Il joignit ses plaintes à celles du Comte; ensuite ils prirent la résolution d'aller à Sionhill, pour s'informer de toutes choses.

Il n'a jamais été un petit voyage plus triste que celui-là. Le Comte prenoit des résolutions de la derniere violence contre Monsieur de Dévonshire: bien qu'à regarder cette af-

faire dans son véritable point de vûë, ce ne fût pas lui qui eût sujet de se plaindre : mais la faveur qu'il possedoit, l'avoit accoûtumé de longue-main à croire qu'il ne pouvoit avoir tort. Enfin, ils arriverent proche du Château. A sa vûë, son déplaisir prit de nouvelles forces. Voilà donc, disoit-il, cette infidelle maison, qui n'a pû garder celle que j'aime ? Je la brûlerai, je ne veux pas qu'il en reste une pierre, & ma vangeance égalera mon désespoir. Le Marquis lui dit, qu'il le seconderoit avec chaleur, bien qu'il dût lui paroître moins terrible de voir la Comtesse chez son mari, que chez un rival qui l'adoroit, & dont le mérite étoit fort superieur aux autres.

Ils étoient encore aux bords de la riviere quand ils virent une petite barque qui s'approchoit. Ils reconnurent aussi-tôt la Comtesse & Berincour. Le Comte & le Marquis ne pouvoient croire leurs yeux; ils pousserent leurs chevaux dans l'eau, avec si peu de ménagement, qu'ils ne remarquerent pas combien la pluye de la nuit l'avoit grossie. Le cheval du Comte perdit terre, & le courant l'ayant emporté malgré ses efforts, il se trouva au bout d'un moment, dans le plus grand danger où l'on puisse être.

Ce fut ce moment aussi qui convainquit la Comtesse, qu'elle l'aimoit plus cherement qu'elle n'avoit jamais voulu le croire. Elle poussa des cris si perçans, qu'il eût la consolation de les entendre : & comme elle le

perdit de vûë, & qu'elle ne doutta plus de sa mort, elle tomba dans la barque demi-morte, & sans aucune connoissance. Berincour ne pouvoit la soulager, parce que lui & son batelier ramoient de toutes leurs forces après le Comte, pour essayer de le secourir. En effet, lorsqu'il sentit que son cheval ne pouvoit plus nager, il s'en débarrassa ; & trouvant heureusement une chaloupe enfoncée, dont le mâts paroissoit un peu, il s'y attacha de toute sa force. Berincour arriva au bout d'un moment, & le fit entrer dans la petite chaloupe.

Madame de Dévonshire n'étoit point encore revenuë de son évanoüissement. Le Comte s'approcha d'elle, & lui jetta de l'eau sur le visage, l'appellant plusieurs fois, la soûtenant entre ses bras, & lui donnant tout le secours possible. Elle revint un peu. Le premier objet qui frappa ses yeux, ce fut le Comte qu'elle croyoit noyé. Ah ! Milord, lui dit-elle, dans quelles allarmes venez-vous de me jetter ? quel plaisir de vous voir ! Mais vous-même, Madame, lui dit-il, par quel bonheur inesperé vous trouve-je ici, lorsque je vous croyois entre les mains du Comte de Dévonshire ? & comment en êtes-vous échappée ?

La Comtesse parut surprise, & s'inquiéta de ce qui pouvoit s'être passé en son absence. Elle apprit au Comte l'avanture qui l'avoit empêchée de coucher à Sionhill ; & le

Comte jugea par-là, que le jeune homme enlevé étoit le fils de son Concierge, qui couchoit toujours dans l'appartement bas, à cause des meubles magnifiques qui auroient pû être volez. Cependant le Comte & la Comtesse virent bien que leur secret étoit découvert, que Monsieur de Dévonshire la cherchoit par tout, & qu'il n'y avoit guéres d'apparence que ce fut pour lui faire un bon parti.





TROISIEME PARTIE.

LE Comte de Warwick & la Comtesse de Dévonshire agiterent entr'eux, ce qui pouvoit arriver d'un commencement si violent. Il résolut de la mener dans sa belle maison de Chelsey. Personne au monde, lui dit-il, ne le sçaura. Si vous y venez, répliqua-t'elle, il n'en faudra pas davantage. Non, Madame, continua-t'il, je me ferai toute la violence nécessaire, pour vous garantir de vos ennemis. Je viens de ressentir de trop cruelles allarmes, de la seule appréhension de vous voir enlevée; je me garderai bien de vous y exposer; il m'en couteroit la vie; & si vous sçaviez ce que j'ai souffert, vous auriez lieu de croire qu'il n'y a jamais eu un attachement si parfait que le mien. Elle avoit trop de sagesse pour lui répondre dans les mêmes termes. Au contraire, elle s'affligeoit qu'il eut été témoin de son évanoüissement; elle en prétextoit la cause

sur sa surprise plûtôt que sur sa tendresse; & elle auroit souhaité de tout son cœur qu'il ne se fût jamais apperçu du penchant qui le rendoit aimable à ses yeux.

Aprés une longue conversation, ils arrêterent de se séparer. Le Comte descendit au bord de l'eau, & la Comtesse continua d'aller sur la Tamise: bien que ce ne fut pas le plus court; mais c'étoit au moins le plus certain. Le Comte lui fit un adieu aussi touchant que s'il l'eût quittée pour le reste de sa vie. Ensuite il s'avança vers Sionhill, & trouva le Marquis de Montaigu avec tout son monde. Leur joye parut extrême quand ils se virent. Le péril avoit été si évident, qu'on n'osoit presque se promettre qu'il l'éviteroit. Il avoit été trop mouillé, pour que ses habits ne fussent pas penetrez d'eau. Il vint en changer, & resta quelques heures chez lui.

Pendant ce tems-là, le Marquis étoit passé dans le cabinet du Comte, pour avoir la liberté d'y rêver quelques momens. Quel est mon sort! disoit-il; je suis devenu le Rival d'un frere qui m'a toûjours été cher; je frémis encore de la crainte où j'ai été de le perdre: & cependant il va faire tous les malheurs de ma vie. Le Comte de Warwick l'ayant apperçu dans cette profonde rêverie, entra, & lui dit: Ne vous plaignez pas seul, mon cher frere; je souffre tout ce qu'on peut souffrir, de n'avoir pas assez de force pour vous ceder le peu d'avantage que j'ai sur vous, auprès

de notre belle comtesse : mais je vous avouë, que tous mes efforts sont inutiles. Ah! Milord, repliqua le Marquis, de quoi me parlez-vous? Seroit il possible que vous eussiez des sentimens si tendres pour moi ! La seule intention de rompre vos chaînes, est un crime irrémissible à l'égard de la Comtesse. Si je suis condamné à porter les siennes comme vous, que mes malheurs ne troublent pas vos plaisirs. Je sçai bien qu'il m'en coûtera la vie ; mais n'est-il pas juste que je meure après l'imprudence que j'ai euë de rester avec elle, & de croire que je pourrois me garantir de l'aimer? Je sçavois l'état où vous étiez réduit, & j'avois la temerité de ne rien craindre. Vous n'avez pas eu le tems de faire des reflexions, répondit le Comte ; il me parut que ses premiers regards vous avoient penetré ; & si je manquai d'y faire une sérieuse attention, c'est qu'il me sembla qu'on ne pouvoit la voir sans l'admirer. Le Marquis soûpira, & lui dit qu'il n'osoit s'informer du lieu où elle étoit allée ; parce que malgré toute son envie de la fuïr, il la chercheroit soigneusement, dés qu'il pourroit esperer de la voir. Si cela est ainsi, dit le Comte de Warwick, je ne vous confierai pas mon secret. Helas! mon frere, ajoûta-t'il d'un air triste, seroit-il possible que l'amour interrompît le cours de notre parfaite amitié? Quels pressentimens avez-vous ? repliqua le Marquis ; Milord, ne suis-pas assez affligé, n'ajoûtez rien à mes peines. Ils se tendirent alors les

bras ; & s'embrassant étroitement : Aimons-nous, aimons-nous, s'écrierent-ils, & que rien au monde n'altere notre tendresse.

Dans ce petit espace de tems, le bruit se répandit à Londres que le Comte de Warwick s'étoit noyé. La nouvelle étoit circonstanciée, comme toutes celles qui courent, où chacun ajoûte quelque chose du sien ; de sorte que le Roi la reçût avec tant d'apparence de verité, que Madame Grey, chez qui il étoit alors, eut le déplaisir de lui voir la plus sensible douleur que l'on puisse imaginer. Il partit sur le champ pour aller lui même à Sionhill. On l'informa pendant le chemin de ce qui s'y étoit passé ; que le Comte de Dévonshire croyant y trouver sa femme, avoit enfoncé les fenêtres & les portes, & qu'il avoit enlevé le fils du Concierge.

Le Comte de Warwick revenoit à Londres, lorsqu'il rencontra le Roi. Cette marque de sa bonté, étoit precedée de tant d'autres, qu'il n'en fut pas surpris ; mais il y parut aussi sensible qu'il le devoit. Le Roi lui dit mille choses obligeantes sur les allarmes qu'il venoit d'avoir. Il le fit monter auprès de lui dans son chariot, & lui demanda de bonne foi, s'il étoit vrai que la Comtesse eût cherché un azile à Sionhill ? Je souhaite là-dessus un aveu sincere, ajoûta-t'il ; & vous me ferez plaisir de ne me le pas refuser. Le Comte resta fort embarrassé. S'il n'avoit été question que de découvrir son secret, & celui de la Comtesse au

Roi,

Roi, il l'auroit fait sans hésiter, mais il n'ignoroit pas qu'il passeroit jusqu'à Madame Grey ; & il ne pouvoit le remettre à personne qui s'en prévalût mieux pour lui faire du mal. Dans cette pensée, il dit au Roi en riant, qu'il le supplioit d'examiner, s'il étoit en sa place, s'il parleroit d'une Dame qui se fieroit à lui; qu'il étoit certain que le Comte de Dévonshire s'étoit trompé, qu'on lui avoit donné de faux mémoires ; & que s'il arrivoit qu'un jour, la Comtesse eût assez de confiance en lui, pour venir dans sa maison, il mourroit plûtôt que d'en rien dire. Le Roi connut bien par cette réponse, qu'il le questionneroit inutilement. Il ne laissa pas de trouver très-mauvais qu'un favori, pour lequel il avoit une si forte amitié, refusât de lui ouvrir son cœur.

Le Comte de Dévonshire n'eût pas de peine à sçavoir de celui qu'il avoit emmené, que Jaïme étoit à Sionhill, qu'il n'y avoit pas couché cette nuit là, & que selon toutes les apparences il alloit changer de retraite. Sa colere étoit montée à tel point, qu'elle n'avoit plus de bornes ; & ne pouvant differer davantage, de chercher querelle avec le Comte de Warwick, puisque c'étoit lui qui l'offensoit, il revint à Londres, suivi de ses amis, & fut le lendemain à la Comédie où il sçut que le Comte étoit.

Comme le bruit s'étoit déja répandu de ce qui s'étoit passé à Sionhill, & qu'il y avoit long-tems qu'on ne les avoit vû paroître dans

le même endroit, chacun devint plus attentif à ce qui se passeroit entr'eux qu'au spectacle. Mais ils ne tarderent pas sans en donner un autre; car le Comte de Dévonshire s'avança fierement vers le Comte de Warwick, au moment que le premier Acte finissoit, & lui donna un coup de son gand dans le visage. Si le Comte fut sensible à cet affront, lui qui avoit autant de fierté que de valeur, il est aisé d'en juger. Il mit l'épée à la main. Le Comte de Dévonshire y avoit déja la sienne. Le Theâtre alloit leur servir de champ de bataille, lorsque tous ceux qui s'y étoient placez se jetterent entr'eux, & les séparerent malgré le desir qu'ils avoient, de ne pas differer le combat.

Ils sortirent avec un air furieux, qui ne respiroit que la vangeance. Le duel ayant été reglé pour le lendemain, ils quitterent promptement la Cour, de crainte que le Roi ne les fit arrêter, & ne les empêchât de se battre. En effet, il donna ordre qu'on gardât les portes, & voulut qu'on allât dans tous les endroits où l'on pourroit les trouver, paroissant fort inquiet de l'évenement d'une querelle, qui ne pouvoit gueres finir que par une semblable catastrophe.

Madame Grey, qui connoissoit le Comte de Dévonshire pour un des plus braves hommes qui fût au monde, & qui pourroit bien la défaire de son ennemi, disoit au Roy qu'i ne devoit pas empêcher le combat entr'eux

que toutes les apparences étoient fausses, ou que le Comte de WARWICK aidoit à la Comtesse de Dévonshire à se cacher: que c'étoit là un sujet de plainte difficile à digerer pour un mari; que d'ailleurs le Comte de WARWICK avoit reçu un affront si signalé à la Comedie, que rien ne pouvoit le dispenser d'en avoir raison. Je vous entends, Madame, repartit impatiemment le Roy; vous êtes ravie qu'on vange votre querelle particuliére: & pourvû que le Comte de Warwick soit égorgé, vous vous chargeriez volontiers de faire son oraison funebre. Pour moi qui regarde la chose avec d'autres yeux que vous, je conçois que je ne peux manquer de perdre dans l'évenement de cette affaire. Si le Comte de Warwick périt, je serai inconsolable; si le Comte de Dévonshire succombe, j'aurai à regreter un homme de merite: ainsi je veux les accommoder, à quelque prix que ce soit.

Cependant les deux Comtes avoient pris leur rendez-vous le long de la Tamise, à deux lieuës de Londres. Cet endroit s'appelle Barnealms, & c'est un des plus agréables que l'on puisse trouver. Ils avoient chacun un second. Du côté du Comte de Warwick le Marquis de Montaigu, & de celui du Comte de Devonshire le Chevalier d'Hereford. Ces deux derniers ne se battirent pas l'un contre l'autre comme des seconds qui servent seulement leurs amis. Une aversion secrete, dont ils ignoroient la raison, les engagea au comba-

avec la derniere fureur. En effet ils étoient rivaux, & ne se séparerent que par la mort du Chevalier d'Hereford, & par l'extrémité du Marquis de Montaigu, qui tomba cruellement blessé. Les Comtes de Warwick & de Dévonshire s'attaquerent en lions, & soûtinrent le combat de même. Le peu de ménagement qu'ils avoient pour leur vie, les mit bientôt en état de la perdre. Le Comte de Dévonshire reçut un coup d'épée dont il tomba mort, & le Comte de Warwick en eut un dans le bras : c'est ainsi que se passa cette funeste affaire.

Le Comte de Warwick ressentit vivement la dangereuse blessure du Marquis de Montaigu. Il se persuada que sa passion pour la Comtesse, & le peu d'esperance d'en être aimé en étoient la cause. Il se reprocha de l'avoir choisi pour second. Helas! c'est moi, disoit-il, qui ai engagé mon frere dans une affaire que je devois démêler tout seul. Ne suis-je pas bien malheureux de l'avoir fait rester à Sionhill auprès de la Comtesse ! Je sçavois que le pouvoir de ses charmes est inévitable. Que j'étois imprudent de le laisser dans un lieu si dangereux? Je dois, continuoit-il, périr, s'il périt, & s'il ne périt pas, je dois lui ceder celle qu'il aime, & dont il est plus digne que moi.

Pendant qu'il faisoit ces regrets, il ne laissoit pas de secourir le Marquis, lorsqu'il s'apperçut que son sang couloit abondamment. L'ardeur du combat l'avoit empêché de sentir

un coup d'épée qui lui perçoit le bras; & comme cet endroit n'étoit pas un lieu où ils deussent demeurer long-tems, il se mit sur la Tamise avec son frere, & se rendit en diligence à Londres, où il l'obligea de rester caché jusqu'à ce qu'on eût penetré les sentimens du Roi sur cette affaire. Ensuite il se rendit secretement à Chelsey, où il entra seul par une porte qui donnoit dans le jardin, & dont il avoit toûjours la clef.

Comme il étoit blessé; & qu'il avoit perdu beaucoup de sang, il chercha un endroit où se reposer. Il tourna ses pas vers un grand cabinet de verdure qui n'étoit guere couvert, parce que la saison étoit peu avancée; de sorte qu'il y remarqua une femme. Il s'approcha doucement, & vit que c'étoit la Comtesse de Dévonshire. Cette vûë lui causa une émotion qu'on peut aisément imaginer: & ce qui venoit de se passer étoit un évenement qui alloit décider de tant de choses, qu'il ne sçavoit comment le lui raconter, ni comment le taire. Enfin cette inclination naturelle qui nous engage à chercher ce que nous aimons, l'emporta sur tous les égards qu'il devoit à la veuve du Comte de Devonshire. Il entra dans le cabinet où elle rêvoit à ses disgraces. Il l'aborda d'un air timide, & se jettant tout d'un coup à ses pieds, il lui présenta son épée. Si vous croyez que je merite votre colere, lui dit-il, punissez moi, Madame: voici la même épée qui vient de vous

vanger du Comte de Dévonshire. Il n'est plus. Voudriez-vous percer un cœur qui vous adore ?

Pendant son discours la Comtesse étoit restée éperduë, ne sçachant quelle en seroit la fin, lorsqu'elle apprit que l'homme du monde qui lui étoit le plus cher avoit tué son mari. Elle jetta un cri douloureux, avec lequel elle pensa rendre l'ame. Ses yeux resterent ouverts & sans mouvement. Son corps transi sembloit petrifié. Elle ne pouvoit parler. Quelle suite funeste n'envisageoit-elle pas ? Le Comte connoissoit assez l'état où elle étoit. Il n'osoit lui rien dire : mais son émotion devint si grande, que le sang qui couloit de son bras en abondance, mouilloit toute la terre. Je vais mourir, lui dit-il, vous le souhaitez, Madame. Je ne me plaindrai pas de mon sort. Oui, cruel, dit-elle, se faisant violence pour parler, je desire la fin de votre vie, c'est un sacrifice que je dois à la memoire du Comte de Dévonshire. Vous êtes son meurtrier ; helas ! que n'êtes-vous plûtôt le mien ! je vous pardonnerois ma mort ; mais il ne m'est pas permis de vous pardonner la sienne. Tout m'engage à vous haïr. Il faut que je vous déclare une guerre implacable, & que je n'oublie rien pour me vanger. Encore un coup, lui dit-il, ne cherchez aucun secours contre moi que votre aversion. Vous voyez l'état où je suis ; je crains que mon sang ne coule trop lentement pour servir votre colere, employez mon épée;

ne me refusez pas la triste consolation de mourir de votre main. Hé! le puis je ? barbare, s'écria-t-elle ; ignorez-vous le fatal ascendant que vous avez sur mon cœur ? Helas! vous n'en êtes que trop instruit ; vous m'insultez quand vous osez vous presenter à mes yeux ; vous ne m'insultez pas moins quand vous voulez que je vous donne la mort. Laissez-moi pleurer en repos l'excès de mes malheurs. Cette derniere catastrophe me jette dans un désespoir inconcevable. Car enfin je vois en vous l'ennemi de mon mari, de mes enfans & de ma maison ; & cependant je vous souffre & je ne ressens point les mouvemens de l'implacable haine que je vous dois. Punissez-moi, Madame, je suis à vos pieds prêt à tout souffrir, repliqua le Comte d'une voix alterée & foible. En finissant ces mots, ses forces l'abandonnerent ; il tomba tout couvert de sang; une sueur froide le surprit ; il ne pouvoit plus parler.

L'embarras de la belle Comtesse n'est pas concevable. Elle remit dans ce moment le soin de sa vangeance aux Loix du Pays & à la volonté du Roi ; & trouvant qu'il y avoit une espéce de lâcheté à battre un ennemi déja vaincu, elle ne songea plus qu'à le secourir. Berincour, qui avoit été averti de l'arrivée de son Maître, & qui le cherchoit, vint le trouver dans ce moment. Dès qu'il l'apperçut avec la Comtesse, il voulut par respect se retirer ; mais elle lui dit de s'approcher ; &

lui montrant le Comte, dont elle soûtenoit la tête: Venez à notre aide, s'écria t'elle, nous allons tous deux mourir. Berincour demeura fort effrayé de voir l'état où étoit son Maître. Il pria la Comtesse de lui aider, & lui relia le bras avec tant d'adresse, que le sang s'arrêta. Il fut chercher de l'eau pour lui en jetter, & d'un élixir qui rappella tous les esprits qui avoient été dissipez par la perte de son sang, & par la douleur que lui causoient les reproches de la Comtesse de Dévonshire. Il ressentit une extrême joye de la voir si proche de lui. Helas! Madame, lui dit-il, est ce vous? suis-je digne de votre pitié? voulez-vous que je vive, ou me reservez-vous à une vangeance plus éclatante? Elle ne lui répondit rien, & continua de pleurer.

Le Comte de Warwick s'étant levé, marcha doucement, appuyé sur Berincour, vers la maison. La Comtesse ne le suivit point; elle demeura dans le cabinet où il l'avoit trouvée, pour s'abandonner à toute sa douleur. La présence du Comte l'avoit un peu suspenduë; mais lorsqu'elle fut seule, combien de tristes reflexions fit-elle sur sa destinée? Elle avoit trop d'esprit pour ne pas envisager les suites d'un si funeste commencement. Que ne devoit-on point lui imputer sur la mort du Comte de Dévonshire, dans le tems même qu'elle étoit cachée chez le Comte de Warwick. A quoi cela ressembloit-il? Qui pouvoit penetrer son innocence au travers de tant d'obscuritez?

E

Elle se regardoit comme une femme proscrite dans le monde, abandonnée de ses proches & de ses amis. A qui avoir recours après des circonstances si tristes? Comment paroître à la Cour, & comment passer le reste de sa vie, errante, & soupçonnée d'une galanterie? Sa douleur reprenoit tant de force, qu'elle étoit sur le point de mourir, quand Berincour vint la conjurer de la part du Comte de monter dans sa chambre. Je ne veux jamais le voir, lui dit-elle d'une voix entrecoupée par ses sanglots; il m'ôte ma gloire, il trouble tout le repos de ma vie; je suis resoluë de partir d'ici, quoi qu'il m'en puisse arriver.

Berincour auroit été surpris de ce qu'elle lui disoit, si ç'avoit été dans une autre occasion; mais il comprit assez les justes sujets de déplaisir qui l'affligeoient. Il ne négligea rien pour la consoler; & lui fit de si grandes instances de voir le Comte pour conferer sur leurs affaires, lui representant au reste qu'elle seroit cause qu'il se leveroit pour la chercher, qu'enfin elle se laissa persuader.

Madame, lui dit le Comte, je suis trop jaloux de tout ce qui vous regarde, pour souffrir patiemment que l'on puisse vous accuser d'avoir pour moi quelque indulgence favorable. Je voudrois vous plaire, c'est l'unique desir qui m'occupe, & l'unique bien que je connoisse: mais si ce bonheur, le plus grand de tous, m'arrivoit aux dépens de votre gloire, je serois capable d'y renoncer. Jugez après

cela si je pense serieusement à ce que vous devez faire dans cette occasion-cy. J'oze vous conseiller d'aller au-plûtôt vous jetter aux pieds du Roi, de lui demander ma tête, puisque je me suis battu contre votre mari sans sa permission, que les Loix le défendent, & que je l'ai tué. Cependant, Madame, comme il pourra arriver que le Comte & la Comtesse d'Anglesey continueront d'être irritez contre vous, & que les tuteurs de vos enfans, mal prévenus en votre faveur, vous refuseront les secours necessaires pour paroître à la Cour, voici des pierreries considerables que je vous supplie d'acceptèr, afin d'être en état de poursuivre ma mort.

Quelles armes me présentez-vous pour vous combattre ? oh ! le plus genereux ennemi qui sera jamais ! s'écria la Comtesse. Quoi ! voulez vous que je me serve de vos bienfaits pour vous persecuter, & que je me déclare votre ennemi quand vous me comblez de graces ? Laissez moi, Milord, l'entiere liberté de vous haïr ; le chemin que vous prenez pour arriver à mon cœur est trop offensant : je ne veux rien de vous, afin de n'être pas ingrate quand je vous ferai du mal. Le Comte employa tout son esprit pour la persuader ; mais ce fut inutilement : son ame étoit trop noble pour contracter une telle obligation.

Après qu'elle eut dit tout ce qu'il est naturel de dire sur un procedé si rare : Pourrai-je, ajoûta t'elle, demander au Roi une van-

geance proportionnée au mal que vous m'avez fait, quand je vous dois d'ailleurs une si grande reconnoissance? Et bien qu'on en ignore les motifs dans le monde, l'on est déja tellement persuadé à mon desavantage, qu'on croira que je joue la Comedie. Cela n'importe, Madame, repliqua le Comte, il faut que vous n'ayez rien à vous reprocher: le tems & la fortune décideront du reste. Est-il possible, dit-elle, que vous puissiez vous imaginer que je serai à l'avenir votre plus cruelle ennemie? Et seroit il possible, lui dit il, Madame, que vous la pussiez devenir? Je vous ai toûjours aimé avec des sentimens si purs & si respectueux; j'ai eu si peu de part aux contre-tems qui vous ont désolée; j'ai reçû un affront si sanglant du Comte de Dévonshire, avant que d'en tirer la vangeance, que si vous examinez toute ma conduite, vous conviendrez que je suis seulement digne de pitié.

Après avoir parlé long-tems ensemble, le Comte la vit partir avec une douleur si sensible, que jamais séparation n'a causé plus de peine. Berincour l'accompagna jusqu'à Londres. Le Comte se mit dans sa berge, & y revint aussi. Il conduisoit des yeux le petit bâteau où son adorable Comtesse s'étoit embarquée. Il auroit bien mieux aimé la suivre, fût-ce au bout du monde, que d'être Roi d'Angleterre.

Le combat des Comtes de Warwick & de Dévonshire étoit à peine fini, que le Roi &

tous leurs parens en étoient déja informez. Chacun courut à Barnealms, les uns par amitié, les autres par curiosité : mais on n'y trouva personne ; les morts avoient été enlevez, & les blessez s'étoient retirez. Le Roi ressentit une extrême inquietude; il ne sçavoit pas l'évenement de cette affaire : & de quelque maniére qu'elle tournât, elle ne pouvoit qu'être fâcheuse pour le Comte de Warwick & pour la Comtesse de Dévonshire. Il conservoit encore de l'inclination pour elle, bien qu'il fût irrité du procedé qu'elle avoit eu avec lui.

Le Comte de Warwick n'oza descendre à Witthall. Il écrivit au Roi une lettre respectueuse & soûmise, pour le supplier de lui accorder sa protection contre la veuve & les parens du Comte de Dévonshire. Il lui representoit que l'affront qu'il en avoit reçû à la Comedie étoit d'une nature à ne pouvoir s'effacer que par la mort de son ennemi, & qu'il n'ozoit s'aller jetter à ses pieds avant d'en avoir la permission. Le Roi reçût favorablement sa lettre; mais il ne laissa pas de lui mander de rester caché ; parce que s'il étoit venu si-tôt dans l'appartement qu'il occupoit à Witthall, toute la famille du Comte de Dévonshire se soûleveroit pour se plaindre de le voir toûjours dans une faveur qui sembloit les éloigner de celle du Roi.

La Comtesse de Dévonshire arriva de son côté, & se rendit chez sa nourrice. C'étoit

presque la seule maison où l'on voulût la recevoir. Quel étrange revers de fortune pour la plus belle personne du Royaume, qui étoit née avec tant de biens, & qui appartenoit à tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour! Quel étrange revers, dis-je, pour une femme de son âge qui avoit sacrifié son inclination à sa vertu, & qui n'avoit rien d'essentiel à se reprocher! Il est vrai que son innocence la consoloit; & si elle avoit été coupable, ses malheurs l'auroient bien plus troublée. Elle écrivit à toute sa famille, elle parla aux tuteurs de ses enfans, pour qu'ils voulussent prendre des mesures avec elle, afin de poursuivre le Comte de Warwick: mais ils la reçurent si mal, qu'après lui avoir dit mille duretez, ils lui déclarerent qu'ils alloient directement l'attaquer, & qu'elle pouvoit songer à se défendre, parce que c'étoit une des plus sérieuses affaires de sa vie. Un accueil si different de celui qu'elle se promettoit, la surprit & l'affligea; elle tenta tout auprès du Comte & de la Comtesse d'Anglesey pour renter dans leurs bonnes graces. Leur tendresse pour elle n'étoit pas assez éteinte pour manquer de se réveiller, si l'on n'avoit pas travaillé à lui rendre mille méchans offices.

Tous ces malheurs ne purent affoiblir son courage. Elle avoit pris la resolution la plus difficile, qui étoit de demander justice contre le Comte de Warwick. Les peines qu'on lui faisoit d'ailleurs ne pouvoient égaler celle-là.

Elle vint ſe jetter aux pieds du Roi avec ſon habit lugubre de veuve ; & bien que ſes yeux fuſſent noyez de larmes, ils n'en étoient pas moins dangereux. Le Roi la trouva mille fois plus belle que lorſqu'elle fit ſa conquête ; & le Comte de Warwick lui parut mille fois plus coupable d'avoir ſçû plaire à une perſonne ſi charmante, que d'avoir tué le Comte de Dévonshire. Il promit à la Comteſſe de traiter ſon ennemi dans toute la rigueur des loix. Il ſe faiſoit un plaiſir ſenſible de la tourmenter par un moyen dont elle n'oſoit ſe plaindre. Mais quelque meſure qu'elle gardât pour empêcher que ſon viſage ne la trahît, le jeune Monarque ne connoiſſoit que trop ſa douleur : c'eſt ainſi qu'ils ſe vangeoient l'un de l'autre ; le Roi en menaçant celui que la Comteſſe aimoit ; & la Comteſſe en lui laiſſant voir ſes ſentimens pour un rival aimé.

Enfin elle apprit qu'on la comprenoit dans les pourſuites qu'elle avoit elle-même commencées contre le Comte de Warwick, & qu'on ne prétendoit pas moins que de s'aſſurer de ſa perſonne, pour lui faire rendre compte de ce qu'elle étoit devenuë en s'éloignant de ſa maiſon. Ces nouvelles diſgraces l'engagerent d'avoir recours à la bonté du Roi ; elle vint l'implorer un ſoir qu'elle ſçut qu'il s'étoit trouvé un peu mal, & que les ordres étoient donnez pour la faire entrer dans ſon cabinet. Elle étoit ſeule en chaiſe, & couverte d'un grand voile. Comme elle paſſoit ſous

une galerie assez obscure, un homme enveloppé de son manteau s'approcha, & fit arrêter les porteurs. Où allez vous, Madame, lui dit il; ne vous souvient il plus de l'attachement que le Roi a pour vous; & des louanges qu'il vous a données depuis peu? Ah! cruelle, vous voulez me sacrifier à ce dangereux rival, vous voulez rallumer ses premiers feux. La Comtesse à ces mots reconnut le Comte de Warwick. Helas! ignorez-vous, lui dit-elle, l'état de mes affaires? faudra-t'il que je périsse sous le pouvoir de mes ennemis; & ne croyez-vous pas comme moi, que le Roi a pris des engagemens si forts avec Madame Grey, qu'il m'a oubliée? Je ne sçaurois m'endormir sur cette fausse confiance, repartit le Comte; je sçai que les impressions que vous faites sont trop vives pour s'effacer: si le Roi vous revoit encore, le Roi vous aimera; je viens de le quitter, c'est lui qui m'a informé que vous deviez arriver. Il vous attend avec impatience; n'y allez pas, Madame, au nom des Dieux, garantissez-moi du malheur que j'apprehende.

Vous m'effrayez pour moi-même, Milord, lui dit-elle; je ne cherche point à plaire au Roi: parlez en ma faveur, obtenez un ordre pour me faire recevoir dans un Monastere. Helas j'y serois déja, si la brigue de mes ennemis ne m'empêchoit d'y aller; & puisqu'il ne m'est plus permis de vous voir sans crime, faites que je ne voye personne au monde. Le

Comte fut ravi de la complaisance que la Comtesse avoit pour lui. Après qu'il lui eut fait mille tendres remercîmens, il l'assura qu'il ne negligeroit rien pour l'ordre qu'elle souhaitoit du Roi ; mais aussi-tôt qu'il voulut lui parler du dessein que la Comtesse avoit pris, ce Prince lui dit qu'il n'y consentiroit pas ; qu'elle n'en avoit pas envie lorsqu'elle vint le trouver ; que c'étoit l'effet de ses conseils ; & qu'il n'étoit pas assez bon pour le mettre en repos à ses dépens. Le Comte demeura surpris de la réponse du Roi ; il connut bien que le tems & les charmes de Madame Grey n'avoient point effacé ceux de la Comtesse de Dévonshire ; & il jugea qu'il ne pouvoit l'engager trop tôt à se cacher.

Quelque grande que fût l'autorité du Comte de Warwick en Angleterre, il se trouva obligé de garder des mesures de bienséance, à cause de la mort du Comte de Dévonshire, de sorte qu'il ne se laissoit voir qu'à ses meilleurs amis. Le Marquis de Montaigu n'étoit pas moins retiré. Ses blessures avoient été si dangereuses, qu'on désespera plusieurs fois de sa vie. Le peu de soin qu'il en prenoit l'empêchoit même de guérir. Le Comte de Warwick auroit bien voulu rester toûjours auprès de lui : mais la passion qu'il avoit pour la Comtesse de Dévonshire l'appelloit dans tous les endroits où il pouvoit la servir.

Cette belle veuve ayant appris que le Roi

ne vouloit pas favoriser le dessein de sa retraite dans un Couvent, elle ne pensa plus qu'à s'en faire une qui ne fût sçûë de personne. Elle avoit besoin du Comte de Warwick pour la trouver : ç'auroit été une chose bien impossible s'il n'y avoit pas réussi. Il fit acheter sous main une maison de peu d'apparence, dont il rendit les dedans si magnifiques & si ornez, que le Palais de Psiché, bâti par l'Amour même, ne put être ni plus promptement fait, ni plus agréable.

La Comtesse y voulut bien aller, à condition que Monsieur de Warwick ne viendroit point la voir. Elle étoit persuadée qu'elle ne pouvoit conserver sans crime un commerce étroit avec un homme qui venoit de tuer son mari : & comme il craignoit qu'on ne découvrît son séjour, si elle differoit d'aller dans celui qu'il venoit de lui faire preparer, il lui promit tout ce qu'elle souhaitoit.

Le Comte de Warwick envoya Berincour chez Madame de Dévonshire dans son nouveau Palais ; & pour lui il resta à Londres avec le Marquis de Montaigu. Il n'auroit pas même été long-tems sans se trouver de cruels ennemis sur les bras, si l'amitié que le Roi avoit pour lui l'eût abandonné à leur ressentiment ; mais il les arrêta : & bien qu'ils réiterassent sans cesse leurs instances, pour obtenir la permission de le poursuivre selon les Loix du Païs, le Roi qui ne le vouloit point, eludoit toûjours ses réponses, & n'en faisoit aucune qui n'eût

un ſens alteré, ſur lequel ils voyoient bien qu'il ne falloit pas agir.

D'ailleurs la Comteſſe, qui s'étoit retirée, comme je viens de le dire, ne ſongeoit qu'à regler ſes affaires : & vivant ſans bruit & ſans éclat, elle ſe flattoit quelquefois d'être oubliée de tout le monde, lorſque le Comte de Pembroc plus touché pour elle, qu'il l'eût été de ſa vie, découvrit ſa maiſon, & mit tous ſes ſoins à pouvoir ſe la rendre praticable. L'affaire n'étoit pas aiſée : mais en Angleterre comme ailleurs, il n'eſt gueres de choſes dont on ne vienne à bout, quand on n'y épargne rien.

Le Comte gagna une des femmes de la Comteſſe. Celle-ci lui ouvrit la porte d'un petit jardin plein de fleurs rares, où ſa Maîtreſſe alloit ſe promener tous les ſoirs. Il s'étoit caché derriere des quaiſſes d'orangers, quand il l'apperçût venir négligée dans ſon deüil, & plus belle que la mere des amours. Sa préſence le jetta dans un trouble inconcevable. S'il l'aimoit pluſque toutes choſes au monde, il ne la reſpectoit pas moins ; il craignoit de lui déplaire en l'abordant. Elle ſera offenſée, diſoit-il, de ma liberté ; mes ſermens n'empêcheront point que je ne lui ſois ſuſpect, & qu'elle ne me regarde comme le meilleur ami de Madame Grey. Que ſçai je même ſi elle ne croit pas que je l'aime ? Mais elle ne daignera pas faire ces ſortes de réflexions ; l'heureux Comte de Warwick l'occu-

pe trop, pour qu'elle s'occupe de moi.

Cette derniere pensée fut celle qui s'imprima avec plus de force dans son esprit. La Comtesse avoit déja fait plusieurs tours de jardin, avant qu'il eût osé paroître ; enfin il sortit du lieu où il s'étoit mis ; & vint tout d'un coup se jetter à ses pieds. Elle fût si effrayée, qu'elle s'enfuit de toute sa force. Le Comte se figura qu'elle l'avoit reconnu, & que la seule aversion lui attiroit un mauvais accueil. Il la suivit brusquement, résolu de s'éclaircir avec elle, sur tout ce qui le tourmentoit. Non, Madame, lui dit-il, en l'arrêtant ; non, je ne viens point déplorer à vos pieds les maux inconcevables que vous me faites souffrir, je viens pour vous les reprocher, comme à la plus cruelle de toutes les femmes ; je viens, dis-je, pour me plaindre de l'injuste préference que vous avez accordée au Comte de Warwick, à celui qui a tué votre mari, à l'ennemi de votre maison ; c'est lui que vous choisissez pour le dépositaire de vos secrets, pour votre protecteur & pour le plus cher de vos amis, pendant que je traîne une vie infortunée, qu'il m'est impossible de soûtenir sans vous plaire, & que je viens vous sacrifier, si vous ne la trouvez pas digne de vos soins. Il y a si peu de raison à tout ce que vous m'avez dit, repliqua la Comtesse, piquée de ses reproches, qu'il faut être bien offensant, pour venir dans un lieu où je ne veux voir personne, m'insulter sur ma méchante fortu-

ne. Une fois pour toute, Milòrd, je vous défends de m'y chercher jamais. Dans ce même moment, le Comte de Pembroc apperçut le Comte de Warwick. Quelle vuë pour un homme amoureux & jaloux! Il ne douta point qu'ils n'eussent tous les soirs des conversations dans ce jardin, & que leur intelligence ne fût parfaitement établie. Le Comte de Warwick ne fut pas médiocrement irrité d'une rencontre si imprévuë.

Quoi ! c'est vous, Milord, s'écria Monsieur de Warwick ; est-il possible que la curiosité vous rende si peu attentif, à ce qu'on doit aux personnes de la qualité & du mérite de Madame de Dévonshire ? & vous-même, Milord, repartit le Comte fierement ; quel exemple me donnez-vous ? n'ai-je pas pour elle autant de zele & de respect, n'ai-je pas une extrême envie de la servir ; en un mot ; ai-je contribué à ces malheurs ? Tout cela ne signifie rien, répondit brusquement le Comte de Warwick ; la comparaison de votre attachement avec le mien n'est pas juste : mais nous ne sommes point ici pour disputer là-dessus.

Comme le Comte de Warwick portoit encore son bras en écharpe, le Comte de Pembroc ne put contenter l'envie qu'il avoit depuis long tems, de se battre contre lui ; & pendant qu'ils parloient, la Comtesse avoit pris le parti de se retirer. Son déplaisir étoit extrême, d'être découverte dans sa retraite :

c'étoit peut-être la seule consolation qui lui restoit, de se croire cachée en ce lieu pour tout le monde. A l'égard du Comte de Pembroc, il étoit accoûtumé à faire des fautes par chagrin, dont il ressentoit ensuite les plus cuisans déplaisirs : c'est ce qui arriva dans cette rencontre. Il se retira comme un furieux, & se rendit chez Madame Grey, à laquelle il raconta des nouvelles de leurs communs ennemis. Elle parut charmée de trouver une occasion si favorable pour se vanger d'eux. Et sans perdre un moment, elle fit répandre dans le monde, que la Comtesse de Dévonshire ne se contentoit pas d'attirer mille malheurs à sa maison, qu'elle demeuroit impunément à Londres, & qu'elle y occupoit une maison du Comte de Warwick.

Ces nouvelles piquerent à tel point toute la famille de cette Dame, qu'il seroit difficile de comprendre le méchant effet qu'elles produisirent contre elle. Cependant les tuteurs de ses enfans, présenterent une Requête au Parlement qui étoit assemblé, pour qu'on deffendît au Comte de Warwick d'aller chez la Comtesse. Le Parlement reçût favorablement la Requête, & condamna le Comte à cent marcs d'or d'amande, chaque fois qu'il la verroit.

Quand on le lui signifia, il s'en embarrassa fort peu ; & pour la Comtesse, elle en ressentit une secrete joye. Enfin, dit-elle, je ne serai plus dans le risque de recevoir des visites qui m'auroient toûjours fourni mille sujets de

trouble. Une longue absence est quelquefois nécessaire pour guérir : mais après quelques réflexions, puis-je espérer un tranquille repos? n'ai-je pas éprouvé depuis le jour fatal que j'ai vû le Comte de Warwick, que le destin qui me persécute ne m'a encore jamais laissé la liberté de l'oublier? Quels combats n'ai-je pas livré à mon cœur? Je n'ai point à me reprocher de lui avoir été trop indulgente, & plût au Ciel que le monde fût aussi bien informé que moi, de la droiture de mes sentimens.

Comme elle vivoit dans une grande retraite, le Roi chercha inutilement à la voir; elle ne vouloit point qu'on ajoûtât de nouvelles histoires sur son conte, & elle s'en deffendit avec autant de force que de respect. Le Roi en accusoit le Comte de Warwick. Qu'elle est prévenuë pour lui! disoit-il en parlant d'elle, & qu'il pousse loin ma patience d'oser aimer ce que j'aime! Toutes ces réflexions effaçoient peu à peu les sentimens de reconnoissance, que ce Monarque devoit au Comte. Il oublioit qu'il lui avoit mis la Couronne sur la tête, ou s'il s'en souvenoit, ce n'étoit plus que pour regretter de lui en avoir obligation.

Il est certain qu'un homme moins touché que le Comte de Warwick, ou moins genereux, auroit eu de l'attention pour une amande de cent marcs d'or. A son égard il la méprisa; & s'il prit des mésures quand il fut chez la

Comteſſe, il n'eût point d'autre vuë que d'empêcher qu'on ne parlât d'elle.

Son impatience de l'aller trouver le mit au deſſus de toutes les réfléxions. Il ſe contenta de ſe cacher ſous ſon manteau, d'aller ſeul & fort tard chez elle. On ne peut être plus ſurpriſe qu'elle le parût, lorſqu'il entra dans ſa chambre. Songez-vous bien, Milord, lui dit-elle, à la démarche que vous faites, aux armes que vous allez fournir à nos communs ennemis, & à ce que vous peut coûter une viſite auſſi inutile que celle que vous me rendez? Pourvû qu'elle ne vous déplaiſe point, repliqua-t'il, j'ai penſé à tout le reſte. Madame, ce n'eſt pas acheter bien cher le plaiſir de vous voir, que de payer cent marcs d'or toutes les fois que j'aurai cet honneur; & je ne ſerois point aſſûrément embarraſſé de l'amande, ſi vous me donnniez la permiſſion de me mettre dans le riſque de la payer plus ſouvent. Il y a trop peu de raiſon dans ce que vous me dites, ajoûta-t'elle: Mais, Milord, il ne faut pas ſeulement ménager votre bien dans cette occaſion-ci, il faut ménager ma gloire qui vous doit être mille fois plus chere. Figurez-vous ce qu'on pourroit croire, ſi vous me rendiez des ſoins; je n'ai pas ceſſé d'être la Veuve du Comte de Dévonshire. Ha! Madame, repartit le Comte, vous n'avez pas ceſſé en effet, d'être pour moi la plus cruelle perſonne du monde; mon attachement, ma conſtance, mon reſpect, rien ne peut m'applanir une route

dans votre cœur ; vous m'êtes toûjours également rigoureuse. La Comtesse ne répondit rien à ses reproches ; elle se contenta de lever les yeux vers le Ciel, & de pousser un profond soûpir.

Le Comte resta auprès d'elle, aussi longtems qu'elle le voulut bien souffrir. La visite fut sçuë, on l'épioit, & l'on sçavoit tous ceux qui entroient chez Madame de Dévonshire. L'on n'eût donc point de peine à le convaincre d'être allé la voir ; & par conséquent qu'il devoit l'amande, laquelle il paya avec une noblesse qui donna plus de confusion à ses ennemis, qu'elle ne lui causa de chagrin.

Le Roi ne laissa pas de lui en parler. Est il possible, lui dit-il, que vous vouliez vous ruiner de gayeté de cœur, & que vous ne soyez pas assez sage pour vous empêcher d'aller chez la Comtesse de Dévonshire ? Si votre Majesté sçavoit jusqu'où va mon extravagance, repliqua-t'il, elle me parleroit bien autrement. Car enfin, Sire, jusques ici, je n'ai pas vû le plus petit jour à me flatter d'être aimé ; je la cherche malgré elle, j'en souffre des duretez qui m'affligent ; & pour achever de m'accabler, l'on me condamne à cent marcs d'or. Je ne veux pas vous croire, dit le Roi en riant ; car en verité, il faudroit vous envoyer aux petites maisons.

La Comtesse apprit avec un déplaisir extrême, que le Comte de Warwick avoit payé l'amande, & que cette derniere circonstance étoit

étoit toute propre à persuader contre elle les mieux intentionnez. Elle s'en affligea, & pleura plusieurs jours de suite. Le Comte qui ne pouvoit se passer de sçavoir à toute heure de ses nouvelles, n'eut plus de repos qu'il ne retournât la voir pour tâcher de la consoler; mais ayant aussi mal pris ses mésures que la premiere fois, il fut découvert tout comme il l'avoit déja été, & l'on ne lui fit pas meilleur quartier; de maniere qu'il lui en coûta encore autant. Le Roi le ménaça de sa disgrace, s'il ne vouloit pas se corriger, & la Comtesse d'Oxford, Sœur du Duc s'aigrit à tel point contre la Comtesse de Dévonshire, qu'elle se joignit à Madame Grey & à ses autres ennemis pour la déchirer.

Cette aversion venoit d'une furieuse jalousie qu'elle avoit contre elle. Leur beauté les avoit toûjours mises en concurrence. La Comtesse d'Oxford qui aimoit cherement son mari, s'étoit persuadée qu'il soûpiroit pour la Comtesse de Dévonshire, peut-être qu'elle ne se trompoit point: mais s'il ressentoit de la passion pour elle, sa destinée n'étoit point meilleure que celle de toutes les personnes qui l'aimoient. Cette Dame ne laissoit pas de haïr la Comtesse de Dévonshire, bien que ce fut sans sujet: cela l'engagea de faire un bruit désespéré dans le monde, sur les extravagances du Comte de Warwick. Il s'en fâcha inutilement, il cessa de la voir; elle s'aigrit davantage, sans cesser de prendre l'affirmative, & de répandre dans

le monde des avantures fabuleuſes, que l'on reçut comme veritables. Il ſuffit ordinairement que les coups portent contre une jolie femme, pour trouver beaucoup de ſectateurs. A plus forte raiſon, à l'égard d'une perſonne malheureuſe, dont la beauté & les charmes attiroient l'envie.

Le Comte de Warwick déſeſperé de trouver tant d'obſtacles à ſon chemin, s'aviſa de faire creuſer ſous terre des chambres & des allées, qui répondoient juſqu'à la maiſon de la Comteſſe de Dévonshire. Il fit là des appartemens pour toutes les ſaiſons; les uns incruſtez de marbre & de lapis étoient pour l'été, les autres lambriſſez de bois rares, parquetez & remplis du beau lac de la Chine & de glaces, étoient pour l'hyver. Il y mit pour deux cens mille écus de meubles; & ceux à qui il permettoit d'y entrer, croyoient voir un enchantement. Ce n'étoit que ſtatuës de bronze, vaiſſelle d'or, vaſes de criſtal, tableaux, lits de brocard: tout y étoit d'un goût ſi exquis & ſi particulier, qu'il n'y avoit rien qui ne pût ſervir de modele.

Quand il eut achevé ces appartemens, ce qu'il fit avec autant de diligence, que s'il avoit eu la baguette des Fées, il écrivit à la Comteſſe la lettre du monde la plus reſpectueuſe & la plus touchante, pour la conjurer d'y vouloir venir. Il ne falloit pour cela, que lui permettre de faire une porte qui entrât dans ſon jardin; mais il y eut une répugnance

invincible, & le refusa d'une hauteur à ne lui laisser là-dessus aucune espérance.

Il en demeura accablé pour plusieurs jours. Le Marquis de Montaigu étant alors avec lui, remarqua toute sa tristesse. J'ai de la peine, lui dit-il, à vous demander vôtre secret; vous croyez peut-être, que je suis curieux par rapport à moi-même, plûtôt que par rapport à vous. Mais, Milord, quelque idée qui puisse vous venir là-dessus, je ne sçaurois m'empêcher de partager votre douleur, & de la regarder comme la mienne propre. Ha! mon frere, s'écria le Comte, ne craignez point de m'être suspect, mes affaires sont trop dans un mauvais état, pour que personne veuille les traverser. La Comtesse de Dévonshire me défend de la voir; je ne sçai que soupçonner d'une rigueur si peu méritée. Le Roi l'aime toûjours. Hé quoi! s'écria-t'il, l'éclat de sa Couronne effaceroit-il auprès d'elle le mérite de ma passion? Ignore-t'elle que si j'avois été capable de profiter de tous mes avantages, je serois à présent sur le Trône qu'il occupe? Un procedé si désinteressé n'est-il point digne d'estime? J'ai peine à croire, dit le Marquis, que la Comtesse vous préfere le Roi; & plût au Ciel n'avoir que lui à redouter dans son cœur: Mais, Milord...... Je vous entends, mon frere, dit le Comte, vous continuez de l'aimer; & vos égards pour moi empêchent que vous ne vous embarquiez sur cette fatale mer. Vous ne sçavez pas à quel point encore, elle la

rend terrible ; mais ne m'en croyez pas, & ne me ménagez plus ; si je suis destiné au malheur d'avoir des rivaux, vous m'aiderez à les combattre ; & s'il ne m'est pas accordé de lui plaire, faites-vous aimer, ce me sera une espece de consolation.

Le Marquis transporté de joye de ce qu'il lui disoit, l'embrassa étroitement. Quoi ! Milord, repliqua-t'il, vous consentez que je serve votre divine Comtesse ? Ce que vous venez de me dire part-il d'un premier mouvement, ou le dois-je à vos réflexions ? Ne vous inquiétez point, dit le Comte, de la cause de mon discours ; mais profitez-en, si vous le pouvez. Monsieur de Montaigu se garda bien de pousser la conversation plus loin ; il étoit si rempli de l'idée flateuse de plaire à la Comtesse, ou tout au moins d'y travailler, & de mourir à ses yeux, si elle ne lui permettoit pas de vivre pour elle, qu'il ne songea plus qu'aux moyens de la voir. Ce n'étoit pas un chose aisée ; elle étoit si fort en garde contre les visites que le Roi, les Comtes de Warwick & de Pembroc vouloient lui rendre, que sa maison étoit devenuë une espece de petite forteresse.

Cependant le Marquis y fut ; son nom la surprit, elle hesita à le voir. C'étoit le frere du Comte de Warwick, c'étoit lui qui l'avoit secondé dans son combat : Mais quel moyen de se dérober toûjours au plaisir d'en apprendre quelques nouvelles ! elle croyoit qu'il ve-

noit lui en dire, & rien ne la touchoit davantage. Le Marquis l'aborda avec une crainte qui la surprit. Je viens me justifier, Madame, lui dit-il; vous avez peut-être pensé que j'étois informé de ce qui se passoit entre les Comtes de Dévonshire & de Warwick, lorsqu'ils se battirent. Je l'aurois sçu en effet, si je m'étois trouvé à Londres; mais le hazard m'en ayant fait sortir le jour de leur querelle, le hazard ne m'y ramena qu'au moment où mon frere eut besoin de moi. Il se contenta de me faire sçavoir le lieu où je devois aller. Je me trouvai au rendez-vous; & je vous laisse à juger de ma surprise, quand je vis le Comte de Dévonshire & le Chevalier d'Hereford. Ce dernier m'attaqua: vous n'êtes que trop informée du reste, Madame. Helas! Milord, lui dit-elle, ne me rappellez point des malheurs affreux; je ne laisse pas de ressentir quelque consolation du soin que vous prenez de me justifier. Elle poussa un profond soûpir; & le Marquis incertain s'il lui étoit permis de parler, se jetta à ses pieds, comme un homme qui ne se possede point. Jamais surprise n'a été égale à celle de la Comtesse; elle penetra sur le champ les secrets d'un cœur amoureux, qui n'avoit sçû jusqu'alors, que brûler & se taire. Vous voyez, Madame, lui dit-il, d'un ton de voix tremblant & alteré, une déplorable victime qui vient s'offrir à votre colere; & si l'on vous offense de vous chérir plusque la lumiere du jour, je suis le plus coupable de vos adorateurs. C'est le sort

de votre maiſon, s'écria la Comteſſe, d'accabler la mienne de diſgraces; qu'ai-je donc fait pour m'attirer tant de déplaiſirs? Mais plûtôt, repliqua le Marquis, quel a été mon crime, pour être livré à toute votre indifference? vous ne daignez pas ſeulement vous fâcher. Ah! Madame, je ſuis mille fois plus malheureux que je ne croyois l'être. Le Comte de Warwick, ajoûta-t'elle, ſçait-il la converſation que vous avez avec moi? Oui, il la ſçait, repliqua le Marquis; il m'a plaint, & ſans doute il a jugé par ſa propre experience, que ma deſtinée ne ſeroit pas meilleure que la ſienne. Mais, Madame, la bienſéance qui vous défend de le choiſir pour votre époux, ne vous défendroit rien, ce me ſemble, à mon égard. Je pourrois vous garantir des vifs empreſſemens du Roi, & de l'animoſité de vos ennemis. J'oze vous repeter qu'il eſt de certains noms que l'on n'opprime pas aiſément; mon Frere verra ma felicité avec ſatisfaction. Ce que vous me dites ſeroit-il poſſible? reprit la Comteſſe en l'interrompant: ſi cela eſt, il faut mourir. Dieux! qu'entends je? dit le Marquis, je m'étois trop flatté. Il tomba auſſi tôt dans une rêverie affreuſe. La Comteſſe n'étoit guere moins triſte; elle formoit mille deſſeins confus, qui ſe terminoient tous à fuir l'Angleterre, dès que les ports ſeroient moins bien gardez: mais le Roi qui avoit prévû ſes intentions, ayant ordonné qu'on ne la laiſſât pas paſſer, il étoit inutile d'en faire la tentative.

Le Marquis se retira le plus amoureux & le plus affligé de tous les hommes. Il s'étoit flatté que Madame de Dévonshire ne seroit point fâchée de quitter son nom pour prendre le sien. La grandeur de sa maison, la faveur où elle étoit montée, la bienveillance des peuples, & plus que tout cela son merite personnel, parloient si fort pour lui, qu'il n'y avoit presque pas lieu d'en douter. Mais bien que Madame de Dévonshire fût encore dans sa belle jeunesse, elle avoit déja fait de si cruelles experiences des revolutions du monde, elle y avoit eu de si tristes jours, qu'elle ne songeoit plus qu'aux moyens de trouver du repos, en cachant cette beauté fatale qu'on ne pouvoit voir avec indifference.

Le Roi continuoit de voir Madame Grey avec de grands soins, pendant qu'il travailloit d'ailleurs à détruire, par tous les moyens possibles le Comté de Warwick dans l'esprit de la Comtesse de Dévonshire, & qu'il n'oub[illegible] rien pour persuader à Elisabeth de Lucy qu'il n'aimoit qu'elle. Tant de galanteries pouvoient difficilement le rendre heureux, & pouvoient encore moins satisfaire ses Maîtresses.

La fiere vertu de Madame Grey lui donnoit un empire sur le Roi, qu'elle auroit perdu, si elle n'avoit pas été une des plus sages personnes de son siecle. Elle commençoit à se lasser de voir toûjours éluder le mariage dont il l'avoit flattée. Vous sçavez, Sire, lui

disoit-elle, sous quelles conditions vous m'avez engagée de quitter ma solitude, pour venir à la Cour. Il ne seroit pas juste que l'envie de tenir votre parole, vous obligeât à conclure un mauvais traité avec moi; mais il seroit encore moins juste que je demeurasse plus long-tems dans un lieu où l'on pourroit me soupçonner de quelques complaisances criminelles. Vous m'avez tout promis; je ne vous demande rien, Sire, que la permission de vous éviter. Entrez un peu dans l'état de mes affaires, repliquoit le Roi; je suis à peine affermi sur un Trône, qui m'est encore disputé par les Lanclastres; ils ont leurs partisans, qui ne manqueroient pas de profiter de la conjoncture de nôtre mariage, pour me faire tort dans l'esprit des Anglois; le Comte de Warwick, dont le pouvoir n'est que trop grand seroit leur Chef; vous sçavez ses sentimens; & si vous voulez m'accorder quelque tems, je tenterai jusqu'à l'impossible pour votre satisfaction. Vôtre Majesté se trompe apparemment la premiere, quand elle me parle comme vous faites, Sire, ajoûtoit Madame Grey, car il ne m'est pas permis de croire qu'elle voulût tromper ma bonne foi; cependant je connois assez bien le langage qu'elle me tient, pour m'y méprendre un peu moins que je n'ai fait. Je sçai votre passion, Sire, pour la Comtesse de Dévonshire; je sçai vos sentimens pour Elisabeth de Lucy; je ne sçaurois passer ma vie a détruire leurs progrès; & j'ai une

une sorte d'orgueïl qui me laisse croire qu'un cœur partagé n'est pas digne de moi.

Le Roi répondoit aux reproches de la belle Veuve en amant touché: mais il ne prenoit aucunes mesures pour lui tenir sa parole; il étoit trop occupé de la Comtesse de Dévonshire, il vouloit la voir ; cela ne dépendoit que de lui, parce qu'elle avoit changé de maison, & que le peu de personnes qui possedoient son secret sçavoient se taire. Ces difficultez le tourmentoient sans le rebuter ; il s'imagina que le Comte de Warwick étoit seul heureux ; les extrêmes obligations qu'il lui avoit, le chagrinoient suffisamment, il n'avoit pas besoin pour le haïr de trouver en lui un Rival.

Comme le Comte de Pembroc avoit toûjours eu beaucoup de part dans ses bonnes graces, & qu'il remarquoit une grande froideur entre Monsieur de Warwick & lui, il le choisit pour confident. Je n'ai point cessé d'aimer la Comtesse de Dévonshire, lui dit-il ; son procedé avec moi me pique ; il me semble que ma gloire s'y trouve interessée ; elle me fuit, elle se cache à mes soins, Warwick a toutes les préferences ; je veux qu'elle m'aime pour me vanger d'elle & de lui ; essayez-donc à la découvrir ; je ferai ensuite mon capital de lui plaire.

Le Comte de Pembroc reçut cet ordre avec la derniere joye ; il étoit absolument broüillé avec le Comte de Warwick. Celui-ci l'avoit accablé des plus sanglans reproches, jusqu'à

l'appeller ingrat & perfide. Pembroc n'étoit pas accoûtumé à recevoir des noms si outrageans, il y avoit répondu avec beaucoup de fierté : & depuis ce tems-là, ils ne se voyoient que chez le Roi. Sa passion pour la Comtesse n'avoit plus rien que de furieux ; il ressentoit toute la rage d'une affreuse jalousie, & tout le désespoir qui est inséparable d'un amour maltraité. Il lui vint aussi-tôt dans l'esprit, de persuader au Roi d'éloigner le Comte de Warwick ; il lui en fit la proposition, & le Roi la goûta infiniment : il ne falloit plus qu'un prétexte.

J'ai déja dit que Monsieur de Warwick & Madame Grey, avoient une haine implacable l'un pour l'autre. Ce Comte étoit persuadé, que cette Dame l'avoit sacrifié au Roi, & qu'elle étoit en partie la cause des disgraces de la belle Comtesse de Dévonshire. Madame Grey croyoit de son côté qu'il avoit jusqu'alors empêché le Roi de l'épouser. Le Comte de Pembroc la fit entrer dans le projet d'éloigner ce Favory. L'âge & les affaires du Roi, demandoient qu'il se mariât. On avoit jetté les yeux sur trois partis qui pouvoient lui convenir ; c'étoit Marguerite, Princesse d'Ecosse ; Isabelle heritiere de Castille, qui épousa le Roi d'Arragon, & Bonne de Savoye, Sœur de Charlotte, Femme de Loüis XI. Roi de France. Il feignit de préferer cette derniere aux autres ; il en parla au Comte de Warwick, d'un air qui lui persuada que c'étoit son dessein ; & comme il avoit toûjours craint que

le Roi n'épousât Madame Grey, il ne manqua pas de saisir cette occasion, pour lui montrer tous les avantages qui lui reviendroient de cette alliance. Il ajoûta que Marguerite d'Anjou, dont le courage ne cedoit point à sa mauvaise fortune, & qui pressoit sans cesse Loüis XI. de lui donner des troupes, pour les conduire en Angleterre, & l'aider à remettre Henry sur le Trône, ne pourroit plus lui demander du secours dès qu'il seroit son beau-frere. Enfin il n'omit rien pour convaincre Edoüard, de la nécessité de suivre ce dessein. Le Roi lui dit alors, que pour une négociation si importante, il ne pouvoit jetter les yeux sur personne qui sçût s'en acquiter mieux que lui, & qu'il souhaitoit, que sans s'arrêter à prendre un train magnifique, il passât la mer en diligence. Le Comte se voyant effectivement utile au service de son Maître, n'hesita pas à l'assûrer de son zele, & aussi-tôt, il alla se préparer à son voyage.

Le Marquis de Montaigu l'attendoit chez lui. Mon cher frere, lui dit le Comte, je vais en France pour le service du Roi, & pour le repos de la Comtesse; j'espere qu'une Princesse telle que Bonne de Savoye, fixera son cœur; que nous ne le verrons plus amoureux de toutes les belles personnes qu'il voit; que Madame Grey sera éloignée, & qu'il se souviendra de ce que nous avons fait pour lui. Il faut que je voye Madame de Dévonshire, que je lui rende compte de ce qui se passe, & que je re-

çoive d'elle, les loix que je dois suivre : Allez, Milord, répondit tristement le Marquis, elle vous recevra sans chagrin ; ce n'est point vous qu'elle veut éviter quand elle se cache, c'est le Roi, c'est Pembroc, c'est Oxford, enfin c'est moi. Plût au Ciel, s'écria le Comte! mais il n'est que trop vrai, que ma destinée n'a rien de particulier ; elle écoute son devoir, préferablement à son inclination ; je suis proscrit depuis mon combat avec son mari; & vous en pouvez juger par le soin qu'elle a pris de se cacher mieux pour moi que pour vous. Cependant, mon frere, soit qu'elle me haïsse, je vous la recommande comme tout ce que j'ai de plus cher au monde; vous avez assez de dispositions à la servir, pour qu'il soit inutile que je vous en presse : mais je ne laisserai pas de vous en être aussi obligé, que si vous le faisiez avec répugnance. Helàs! Milord, repliqua le Marquis, qu'ai-je à vous répondre? Vous sçavez ma passion, je vous ai choisi pour mon unique confident, & je me possede encore assez pour n'être point jaloux des progrez que vous ferez auprès d'elle. Je la servirai donc à votre nom comme au mien : Après cela, que voulez vous exiger du plus infortuné de tous les hommes? Il se tut. Le Comte ne répondit rien; & lorsqu'il put sortir sans être découvert, il alla chez la Comtesse. Elle avoit changé de quartier & de nom. Le Comte étoit informé de toutes ces choses. Il n'avoit mené personne avec lui, de crainte d'être reconnu ; & s'étoit

contenté d'écrire un billet qu'il porta lui-même ; & qu'il donna à ceux qui lui ouvrirent la porte, sans faire aucune instance pour entrer.

La Comtesse le lut avec une extrême émotion. Le départ du Comte la surprit ; elle ne sçavoit à quoi se résoudre. Quel moyen de le laisser passer en France sans le voir ! & quel moyen de le voir sans craindre mille nouveaux malheurs ! Cependant elle écouta moins sa prudence que son inclination; elle permit au Comte d'entrer dans son cabinet. Est-il possible, Milord, que vous me chercherez toûjours ? N'est-il pas tems de me laisser mourir en repos ? Vous sçavez ce que je dois appréhender de ceux qui me haïssent. Ne me reprochez pas mes empressemens, Madame, repartit le Comte ; j'ai pris sur moi au-delà de ce qu'on y peut prendre, pour me moderer sur l'envie de vous voir: mais enfin, auriez-vous la dureté de m'ordonner de partir sans vous venir conjurer d'être du voyage ? Je trouverai le moyen de vous faire embarquer, Madame ; vous laisserai-je à Londres, quand je vais à Paris ? Et puis-je vous y suivre, Milord ? s'écria la Comtesse d'un air impatient ; qu'elles couleurs donneroit-on à cette démarche ? entrez dans mes véritables interêts, & dites-moi vous-même s'il m'est permis de le faire.

Si le danger que vous allez courir étoit moins grand, répondit le Comte, je ne vous pousserois point si vivement de l'éviter. Mais croyez-moi, Madame, le Roi n'est pas si occupé

de Madame Grey, ni d'Elisabeth de Lucy; il ne pense pas si fort au mariage qu'il veut contracter avec la Princesse de Savoye, qu'il ne songe aux moyens de gagner vôtre cœur. Plus la conquête lui paroît difficile, plus il la desire, plus il y trouve de gloire, & plus il y sent de plaisir; enfin, Madame, il est Roi, il est aimable, bien fait, spirituel, que n'ai-je point à craindre? Rien, Milord assûrément, lui dit-elle; rien du tout; vous n'êtes pas Roi, il n'a tenu qu'à vous de l'être.

Au reste, vous sçavez si j'ai accordé dans mon esprit quelque avantage au Roi, & plût au Ciel que je pûsse vous traiter comme lui! Hé! venez-donc en France, ajoûta le Comte, en se jettant à ses pieds; venez, divine Comtesse, dans une Cour où l'on vous rendra toute la justice que vous méritez; éloignons-nous de celle-ci; je connois depuis quelque tems, que le Roi a pour moi une secrette aversion; elle éclate malgré le soin qu'il a de me la cacher; & si vous aviez quitté l'Angleterre, je pourrois bien la quitter aussi.

Milord, dit la Comtesse, d'un air triste & sérieux, l'attachement que vous me témoignez, me touche trop pour que je me pique d'y paroître indifferente. Malgré toutes les raisons de bienséance qui me prescrivent de prendre d'autres sentimens pour vous, je n'en suis point assez la maîtresse pour les écouter. Si cet aveu vous peut être de quelque consolation, goûtez en toute la douceur: mais après cela, Mi-

lord, ne souhaitez & ne demandez rien ; je vous fuirai toute ma vie ; & je sens bien que ne pouvant vous voir, je ne verrai plus personne. Ouy, mon parti est pris ; nous sommes malheureux l'un & l'autre ; il n'est pas même possible que nous nous plaignions ensemble ; tout nous est deffendu, jusqu'à la triste consolation de mêler nos larmes & nos soûpirs. Qui vous a donné des loix si séveres, repliqua l'amoureux Comte ? & par où me suis-je rendu si odieux ? Ne me flattez point, Madame, d'une attention particuliere ; je vois toute l'étenduë de ma disgrace ; & si vous ne me haïssiez pas, pourriez-vous prendre les résolutions que vous prenez ?

La Comtesse lui dit toûjours les mêmes choses qu'elle avoit déja dites. Ne croyez pas, ajoûta-t'elle, qu'en me deffendant de passer avec vous en France, je n'y veuille point aller ; je prendrai mon tems pour m'y rendre secrettement : mais je vous avouë que je n'oublierai rien pour vous le cacher ; je vous crains plus qu'un autre, parce que je vous estime davantage. Ce motif en est obligeant, & les effets cruels, repliqua le Comte, d'un air chagrin ; & s'étant tû quelque tems : Enfin, Madame, lui dit-il, si je ne peux rien esperer de favorable pour moi, ne refusez pas mon frere ; il vous adore, il a du mérite, rendez-lui justice, épousez-le, son bonheur me consolera, & vôtre vertu sçaura bien le garantir de tous les soupçons qu'il pourroit avoir contre le Roi.

Ah ! Milord, s'écria Madame de Dévonshire, je ne vous pardonne point un si grand défaut de délicatesse; non, je ne donnerai point ma main au Marquis de Montaigu, je ne la donnerois pas au Maître de l'Univers; la fatalité qui m'empêche de recevoir la vôtre, ne me prescrit point de recevoir celle de vôtre frere: mais seroit-il possible encore une fois que vous pussiez souffrir, que je devinsse vôtre belle-Sœur ? Helas ! Madame, repartit le Comte, en prenant sa main, & la baisant malgré elle; je ne sçai ce que je veux, quand vous m'ôtez toute esperance, je perds la raison, & je tombe dans un désespoir qui feroit pitié à tout autre qu'à vous. La Comtesse dont les yeux étoient pleins de larmes, le regarda tendrement. Leur cœur se saisit à tel point, qu'ils resterent quelques momens sans pouvoir parler. Ils convinrent ensuite qu'elle prendroit un habit d'homme; & que pour être mieux cachée, elle se laisseroit mener par le Marquis de Montaigu dans ces merveilleuses caves, que le Comte de Warwick avoit fait accommoder pour la voir, & où elle avoit toûjours refusé de descendre. Le Comte ne la quitta qu'avec une peine extrême; il voyoit bien qu'il pouvoit se flatter d'être aimé: mais il payoit cherement ce bonheur.

Le Comte de Pembroc n'avoit pas compris de meilleur moyen, pour découvrir le séjour de la Comtesse de Dévonshire, que de suivre par tout le Comte de Warwick. Il ne mettoit

pas en doute, qu'étant sur le point de partir pour la Cour de France, il verroit la Comtesse. Des gens fideles & adroits, s'étoient fait fort de lui rendre bon compte de ses démarches ; & en effet, ils vinrent lui dire au milieu de la nuit, que le Comte étoit allé dans un des endroits de la Ville le plus reculé ; & que sans doute, c'étoit en ce lieu que la Comtesse se retiroit. Sur la relation qu'ils lui firent, Monsieur de Pembroc se le persuada aisément. Cependant Monsieur de Warwick prit congé du Roi, & s'embarqua pour Calais, dont il étoit Gouverneur. Il avoit instruit le Marquis de Montaigu de ce qu'il devoit faire en son absence ; & il suffisoit que les interêts de la belle Comtesse s'y rencontrassent pour s'assurer de tous ses soins.

En effet, le soir même il fut la prendre, & la conduisit sous l'habit de Cavalier avec deux de ses femmes travesties de même dans ces caves ravissantes, dont la beauté surpassoit celle du plus magnifique Palais. La Comtesse en demeura si surprise, que malgré son accablement, elle ne put s'empêcher d'admirer une chose si rare pour les peintures & les marbres ; car les meubles & les bijoux en avoient été ôtez. Il y avoit plusieurs endroits où on pouvoit se retirer si parfaitement fermez, qu'il falloit les connoître de longue-main, pour les pouvoir ouvrir. Le Marquis en apprit tous les secrets à Madame de Dévonshire ; & dans la crainte qu'elle ne lui deffendît de la venir voir, s'il continuoit

à l'entretenir de sa passion, il se fit violence; ses yeux seulement lui en parlerent. Elle l'estimoit trop, pout être insensible à un procedé si noble & si rare; elle le pria d'être persuadé de son estime, & de venir quelquefois la consoler dans ses disgraces.

Le Comte de Pembroc voulant être en état de rendre un compte exact au Roi de ce qui regardoit la Comtesse, s'étoit déguisé, & se tenoit proche de sa maison, lorsque le Marquis de Montaigu y vint. Il le reconnut malgré l'obscurité, & reconnut aussi Madame de Dévonshire dès qu'elle parut. Il l'avoit vûë chez Madame Digby sous le même habit qu'elle avoit: mais de quelque maniere qu'elle eût été, auroit-il pû la méconnoître? Le trait fatal dont elle le blessa à Chelsey quand il la rencontra avec la Comtesse d'Oxford; ce même trait, dis-je étoit toûjours dans son cœur, avec cette difference qu'il ne ressentoit plus que les fureurs d'une cruelle jalousie, qu'il vivoit sans espoir, & qu'il agissoit comme un homme qui ne ménage plus rien.

Il courut chez le Roi, il l'informa du séjour de la Comtesse; & ce Monarque qui n'étoit plus arrêté par les égards qu'il conservoit pour le Comte de Warwick, ne songea qu'à surprendre une personne malheureuse, dénuée de protection, & accablée d'ennemis. Il choisit la plus sombre nuit, & ne voulut avec lui que le Comte de Pembroc, le Chevalier Harbert son frere, & quelques autres Courtisans.

Ils se rendirent à la porte de cette cave, dont il falloit bien sçavoir le chemin pour la trouver : ils n'eurent pas de peine à l'enfoncer. Le grand bruit qu'ils firent jetta la Comtesse & ses femmes dans la derniere frayeur; elles étoient toutes trois retirées dans un de ces cabinets, dont il étoit impossible de découvrir la porte ; mais elles pouvoient aisément entendre ce qui se passoit. Le Comtesse reconnut la voix du Roi & celle de Pembroc. Ils chercherent par-tout, & conclurent qu'il falloit qu'elle en fût sortie pour aller ailleurs. Pourquoi ai je differé à venir ici, s'écria le Roi ? Je l'aurois sans doute trouvée : où pourrai-je donc la rencontrer ? Le Comte de Pembroc lui faisoit tout esperer de ses soins. Elle a peut être voulu, lui disoit-il, tenter son embarquement : & comme elle n'y réussira pas, elle reviendra encore ici. Mais, repliqua le Roi, dès qu'elle verra la porte enfoncée, cette retraite lui deviendra suspecte, elle sera soigneuse de l'éviter. Tout sera reparé avant le jour, repliqua Pembroc ; Votre Majesté peut s'en reposer sur moi. Le Roi ne put se retirer, qu'il n'eût parcouru une seconde fois les caves ; & passant proche d'une grande glace incrustée dans un cadre de lapis, il écrivit dessus avec la pointe d'un diamant : *Si je l'eusse trouvée, Vvarvvick ne l'auroit plus.*

Il jugea bien qu'il lui étoit inutile de rester davantage en ce lieu : il se retira avec un sensible déplaisir d'avoir fait des démarches si

inutiles: La Comtesse n'étoit pas mediocrement inquiete sur le parti qu'elle devoit prendre : elle avoit entendu le départ du Roi; mais elle entendoit le Comte de Pembroc qui disoit à quelqu'un qu'il avoit retenu : Dès que le jour paroîtra, il faut que vous alliez chercher des ouvriers pour raccommoder la porte; à mon égard je resterai ici jusqu'à ce que j'aye mis tous mes espions en campagne. Madame de Dévonshire craignoit que si le Marquis de Montaigu venoit la chercher, il ne la fit découvrir, ou que trouvant le Comte de Pembroc en ce lieu, ils ne se portassent l'un contre l'autre à des extrémitez violentes. Elle prit une resolution qui partoit autant de son desespoir que de son courage : ce fut de sortir avec ses deux femmes du lieu où elles s'étoient enfermées, de mettre toutes l'épée & le pistolet à la main, & de se défendre si le Comte les attaquoit.

Aussi-tôt qu'elles parurent, Pembroc & son frere voyans briller des armes, incertains de ce que ce pouvoit être, ils s'avancerent fierement pour attaquer la Comtesse, qu'ils n'avoient pas reconnuë : mais elle se jetta sur le Comte, ménageant si peu sa vie, qu'elle mit la sienne en grand péril. Elle le blessa d'un coup d'épée, qu'elle alloit redoubler, si elle n'eût pas remarqué qu'il ne se deffendoit plus. En effet il la reconnut ; & sa passion triomphant toûjours de toutes ses autres résolutions, il n'osa s'opposer à son couroux, ni l'arrêter,

quelque envie qu'il eût de le faire. Le Chevalier Harbert, moins respectueux, alloit vanger son frere, quand il lui saisit le bras; ainsi la belle Comtesse s'étant fait passage à travers ses ennemis, elle sortit de sa retraite soûterraine, & sans vouloir retourner dans la maison qu'elle avoit quittée, elle alla dans une autre, qui ne lui étoit pas moins fidelle.

Il auroit été difficile que le Comte de Pembroc fût blessé, sans qu'on l'eût sçû à la Cour. Le Roi ayant appris toute cette avanture par le Chevalier Harbert, il ressentit un chagrin mortel de n'avoir point découvert le lieu où la Comtesse de Dévonshire s'étoit enfermée; & il ne pouvoit s'empêcher de vouloir quelque mal à Pembroc & à son frere, de ne l'avoir pas retenuë. D'ailleurs Madame Grey formoit mille soupçons confus contre le Roi, qu'elle ne pouvoit bien éclaircir; elle étoit toûjours persuadée que la jeune Comtesse tenoit un grand rang dans son cœur, mais lorsqu'elle pensoit à la passion que Pembroc avoit pour elle, elle détruisoit l'idée qu'elle avoit peut être prise que le Roi étoit de la partie nocturne. On ne parloit pas du Roi dans tout ce qu'on disoit: on parloit aussi peu de la Comtesse de Dévonshire: il n'étoit question que d'un combat entre des hommes: la chose paroissoit assez évidente; mais malgré les apparences, elle n'ôtoit point de son esprit que l'avanture rouloit sur le Roi & sur la Comtesse. Le Marquis de Montaigu ressentoit encore plus d'a-

quilliser, ajoûta-t'elle, je suis venuë à la Cour avec assez de repugnance, je la quitteray sans peine. Ma curiosité est contente, Milord, je souhaite que la vôtre le soit aussi. En achevant ces paroles elle sortit de cette retraite souterraine, & laissa le Marquis dans un étrange embarras d'esprit. Il ne pouvoit plus douter que le Roi ne fût celui qui avoit fait enfoncer la porte de la cave : & comment se flatter que la Comtesse eût échapé à des empressemens si violens ?

De quelque maniere qu'il regardât la chose, il avoit dequoi s'affliger au delà de toute imagination. Madame de Dévonshire s'interessoit assez à son repos pour souhaiter de le tirer de peine : mais à qui se fier dans une occasion si delicate ? Ne pouvant douter d'avoir été trahie, elle craignoit de l'être encore.

Pour Madame Grey, elle n'avoit point voulu s'éclaircir avec le Roi, elle ne pensoit plus qu'à l'éviter ; & sur le champ elle fit tourner sa litiere du côté de Grafton, resoluë de fuïr la Cour comme un écüeil dangereux pour son repos. Le Roi étant allé chez elle, il fut surpris de la trouver sortie : mais après quelques heures de là, il le fut beaucoup plus d'apprendre qu'on l'avoit rencontrée au milieu de la campagne, qui s'éloignoit avec une grande précipitation. Son attachement pour la Comtesse de Dévonshire ceda dans ce moment à celui qu'il avoit pour cette aimable veuve ; il fit appeller le Comte de Riviere son frere, qui n'étoit re-

venu à la Cour que depuis tres-peu. Vous me servirés mieux qu'un autre, lui dit-il d'un air obligeant, puisque vous aimés, & que vous pouvés bien comprendre dans quelle inquietu-je dois être pour le départ de Madame Grey; je ne crois pas qu'elle ait aucun sujet de m'abandonner. Allés, Comte, allés la trouver, ramenés-là, & soyés certain que si vous me rendés ce bon office, je consentiray à ce que je vous ai toûjours refusé. Ah! Sire, s'écria le Comte de Riviere en se jettant à ses pieds; seroit-il possible que Vôtre Majesté me permît d'épouser ma chere Leonore? je n'ose plus m'en flatter: mais, Sire, n'attachés aucune recompense à l'honneur de vous obéïr; je serai trop heureux si j'y réüssis. Partés tout-à-l'heure, continua le Roi; assurés-la de l'entiere possession de mon cœur, & que je suis tres-sensible aux marques qu'elle me donne de son indifference.

Le Comte de Riviere transporté de joye de la parole que le Roy lui avoit donnée en faveur de son amour pour la belle Leonore; qui n'étoit point morte du poison qu'elle avoit pris, ne tarda pas un instant à monter à cheval: mais en approchant d'un grand bois, il découvrit dans un valon plusieurs cavaliers qui alloient si vîte, qu'encore qu'il suivît la même route il auroit été difficile qu'il les eût joints. En effet en arrivant chez Madame Grey, il sçut que c'étoit le Roi qui n'avoit pas cru devoir charger un autre du soin de persuader sa

maîtresse. Il avoit aussi toutes les qualitez necessaires pour gagner les cœurs. Son esprit n'étoit pas moins aimable que sa personne. Il ne disoit rien qui n'eût une grace particuliere ; & comme il étoit admirablement beau & spirituel, il passoit de bien loin tous ceux de sa Cour. Le seul Comte de Warwick avoit quelques avantages au dessus de lui.

Il fit mille tendres reproches à Madame Grey. Pouvés-vous croire, lui disoit-il, que je veüille vous manquer de parole, lorsque j'ay fait la démarche d'éloigner WARWICK sous un pretexte aussi important que celui de rechercher la Princesse de Savoye ? Je me hazarde à choquer Louis XI. qui est continuellement pressé par Henry & par Marguerite d'Anjou pour leur accorder des troupes afin de me venir faire la guerre, & qui s'y resoudra volontiers, quand je lui auray donné un sujet de *plainte* aussi essentiel que celui-ci ; cependant bien que j'en aye veu les consequences, je n'ay été frappé que du plaisir de vous posseder ; & dans le tems où je prepare tout pour cet heureux jour, vous m'abandonnés, Madame, sans aucun sujet. Ce ne sera ni par mes larmes ni par un profonde tristesse, Sire, répondit-elle, que je me justifierai. Vôtre Majesté m'a fait esperer un honneur que j'ay trouvé fort au dessus de moi, que je ne me suis jamais permis de le desirer comme une chose possible : mais enfin lorsque j'ay vû le Comte de WARWICK éloigné, j'ay commencé à devenir plus credule, & je

ferois peut-être encore dans l'erreur si j'ignorois que Vôtre Majesté continuë d'aimer la Comtesse de Dévonshire ; c'est elle que vous vouliés arracher au Comte de Warwick ; ce n'est point moi, Sire, que vous aviés envie de placer sur le Trône ; je ne pense pas que dans une occasion si interessante, j'aye eu rien à faire de plus convenable au respect que je vous dois, & à la vertu dont je fais profession, que de me retirer dans mon desert & d'y mener, si je peux, une vie douce & tranquille sans plaisirs & sans peines.

La passion du Roi prit de nouvelles forces par la resistance qu'elle trouva dans cette belle veuve. Elle avoit beaucoup d'esprit, de grace & de conduite ; elle connoissoit la foiblesse d'Edoüard, & comme elle vouloit faire un mari de son Amant, elle le mena au point d'abjurer la Comtesse de Dévonshire, Elizabeth de Lucy & tout ce qu'il avoit jamais aimé. Il la ramena en triomphe à Londres, & déclara qu'il vouloit l'épouser.

Tout ce qu'on en avoit dit jusqu'alors à Madame la Duchesse d'Yorc mere du Roi, ne l'avoit point allarmée ; mais elle trouva quelque chose de si bizarre dans cette derniere nouvelle, qu'elle voulut s'en éclaircir avec lui, & il n'hesita point à l'assurer que c'étoit un dessein fixé dont rien au monde ne pourroit le détourner. Madame la Duchesse n'eut pas la force de retenir ses larmes & de moderer ses remontrances. Comme elle étoit une tendre mere,

elle prévoioit avec une vive douleur le tort qu'un mariage si inégal alloit faire à son fils: & particulierement la colere qu'auroit le Roi de France de voir sa belle-sœur deceüe & joüée si désagreablement. Qu'est-ce, lui dit-elle, Sire, qui pouvoit vous engager à la démarche que le Comte de WARWICK fait à present par vos ordres ? Je voulois l'éloigner, répliqua le Roi, & si je ne lui avois pas donné une commission honorable, il auroit trouvé des pretextes pour rester qui m'auroient chagriné. La Duchesse leva les yeux au Ciel comme une personne penetrée de douleur.

Dès que le Roi se fut retiré, elle fit avertir Elizabeth de Lucy de s'opposer à ce mariage, l'assurant de sa protection. Cette fille descendoit d'une Maison illustre. Le Roi l'avoit aimée, dans le tems qu'il étoit Comte de la Marche; & comme elle ne trouvoit rien de plus cruel pour elle que de perdre un Prince *si cher*, elle fût chez l'Evêque de Londres & le supplia de ne point marier Edoüard, puis qu'il lui avoit donné sa foy. La Duchesse d'YORCK étant avertie de cette démarche, dit que son fils ne pouvoit pas en conscience épouser Madame Grey. Mais le Roi piqué contre Elizabeth l'obligea de lui soutenir ce qu'elle venoit d'alleguer. Soit le respect qu'elle conservoit pour le Roi soit la force de la verité, elle convint qu'elle avoit aimé ce Prince sans aucune vûe d'être Reine: Mais, ajoûta-t'elle en se jettant à ses pieds & les moüillant de ses larmes, si la

passion que j'ay euë pour vôtre gloire, Sire, m'a détournée de souhaiter une chose qui pouvoit la blesser, à present que vous la negligés jusqu'au point de vouloir épouser Madame Grey, ne m'est il pas permis de vous demander la preference ? Je ne lui suis inferieure en rien ; elle est veuve d'un simple Gentilhomme à qui elle avoit accordé son cœur, & Vôtre Majesté ne le possedera qu'après lui. A mon égard je vous ay donné le mien sans autre condition que de vous aimer ; vous êtes le seul qui avez eu ma tendresse ; ayez pitié, Sire, d'une fille que vous allés rendre la plus malheureuse personne du monde ; je ne vous demande pour toutes graces que de ne point voir ma rivalle sur le Trône ; placés-y la Princesse de Savoye, ma destinée alors ne me fera aucune peine.

Le Roi l'écouta sans l'interrompre, & poussant ensuite un profond soupir : Je ne suis point né ingrat, ma chere Elizabeth, lui dit il, je vous estimeray toute ma vie, & je vous en donneray des marques solides : mais il n'y a rien au monde qui puisse me faire changer la resolution que j'ay prise en faveur de Madame Grey. N'en parlons plus, s'écria la jeune Elisabeth, vous ne me verrés jamais, Sire, je vous dis un adieu éternel. En finissant ces mots, elle se retira & partit pour un Couvent, afin de s'y cacher sous un voile de Religieuse. Comme elle descendoit de sa litiere, elle ne fut pas mediocrement surprise de voir Milord Stanley

qui lui presenta la main. Il étoit venu rendre visite à la Comtesse de Dévonshire sa sœur, qui s'étoit mise dans ce même Monastere par l'ordre de la Comtesse d'Anglesey. Dès qu'il eut reconnu les livrées d'Elizabeth de Lucy, il courut au devant d'elle. Hé bien Madame, lui-dit-il, serés-vous nôtre Reine? personne au monde ne le mérite mieux que vous. Ah! Milord, s'écria t'elle, je suis inconsolable, le Roi n'a que de l'ingratitude pour moi; il faut que je me cache pour le reste de ma vie; je viens chercher ici une retraite éternelle.

Avant que d'y entrer, continua-t'il, je vous supplie que je puisse vous entretenir un moment. Il la fit passer dans une grande salle; & se trouvant seul avec elle: La passion que j'ai pour vous, lui dit-il, m'a rendu jusqu'à present le plus malheureux de tous les hommes. Je sçavois, Madame, les sentimens du Roi, je sçavois les vôtres, & mon unique parti étoit de souffrir & de me taire. Je ne vous en aimois pas moins, Madame: souvenez-vous de l'empressement avec lequel j'ai exposé ma vie pour garantir la vôtre, lorsqu'étant à la chasse, un terrible sanglier, après avoir fait plus d'une victime de sa fureur, s'élança sur vous. Je me serois moins tourmenté pour conserver la Maîtresse d'Edoüard, si je n'y avois pas eu un interêt particulier. C'est en vain que vous sçachant engagée avec lui, j'ai appellé la raison à mon secours; mon cœur vous a toûjours fait triompher d'elle; & sans que vous

l'ayez voulu, j'ai pris votre parti contre moi-même. A present, Madame, que la situation de vos affaires est changée, & que vous ne songez à vous enterrer dans cette maison, que par un mouvement de dépit & de douleur, il me semble que je peux vous faire voir le peril où vous allez vous précipiter. Pour vivre tranquille dans la retraite, il faut y être conduit par d'autres motifs que ceux de la colere & du chagrin : dès qu'ils sont passez, on regrete le monde, on s'ennuye, on se dégoûte, & on se désespere.

J'ose vous proposer un meilleur parti ; unissons, Madame, nos destinées par des liens éternels. Je vous estime. Ha ! Milord, s'écria-t'elle en l'interrompant, si je pouvois m'en flatter, je vous accorderois ma main avec une veritable satisfaction ; mais je tiens qu'il vaut mieux que je passe le reste de ma vie dans un Couvent, que de courir le risque d'être méprisée. Il n'y eut point de promesses & de sermens que Milord Stanley ne lui fit. Elle aima mieux s'y fier, que de se faire Religieuse ; de sorte qu'elle revint à Londres, où il l'épousa contre le gré du Comte d'Anglesey, Mais il ne tarda gueres à lui pardonner. Il reçut chez lui la belle Eilzabeth, & sa bonne conduite fit oublier toutes les foiblesses qu'elle avoit euës pour le Roi.

La Duchesse d'Yorck, qui s'étoit flattée que son fils auroit quelque retour pour cette premiére Maîtresse, & que cela donneroit le

temps au Comte de Warwick de revenir avec des réponses positives de la part du Roi de France, s'affligea que cet expedient eût si mal réüssi ; de sorte qu'elle seconda volontiers le Milord Maire de Londres, quand il vint accompagné d'un grand nombre de Seigneurs, faire ses très-humbles remontrances au Roi sur un mariage dont l'inégalité des conditions feroit tort à sa gloire. Edoüard en demeura offensé, & soûtint qu'une femme aimable & vertueuse devoit être preferée aux avantages qu'on peut tirer d'une grande naissance.

Il ne laissa pas d'écrire au Comte de Charolois fils du Duc de Bourgogne, qu'il le prioit de faire passer à Londres quelques-uns des plus proches parens de Madame Grey, afin que leur nom imposât aux Anglois le respect qu'elle méritoit.

Le Comte de Charolois ravi de voir manquer le mariage de la Princesse de Savoye, qui lui causoit beaucoup d'inquietude par rapport à l'alliance qu'Edoüard avoit contractée avec Loüis XI. ennemi capital de la Maison de Bourgogne, ne manqua pas d'envoyer aux nôces du Roi d'Angleterre Jacques de Luxembourg Comte de Saint Paul, oncle de la belle veuve. Il menoit avec lui un nombre considerable de grands Seigneurs, & cent Chevaliers, qui n'avoient rien épargné pour pa-roître magnifiques dans un jour si célébre. Leurs noms, la richesse de leurs habits, & beauté de leurs équipages imposa silence à

pl-

plus mutins ; de ſorte que le Roi épouſa Madame Grey avec des applaudiſſemens publics ; & il ne négligea rien pour que tout parut dans une ſomptuoſité extraordinaire.

Le Comte de ſaint Paul étant ſur le point de repaſſer la mer, Edoüard lui donna une chaîne d'or qui peſoit trois cent nobles, & à chacun des Chevaliers qui l'accompagnoient, un préſent de cinquante. Il le pria d'aſſurer le Comte de Charolois de ſa parfaite amitié, & qu'il lui envoyeroit d'excellentes troupes, que même pour les unir plus étroitement, il ſouhaitoit qu'il portât l'Ordre de la Jartiere, dont il le chargea, afin de le lui préſenter.

Le Comte de Riviere étoit touché trop ſenſiblement du merite & de la beauté de Léonore Digby pour negliger de ſupplier le Roi de lui permettre de l'épouſer. Vous avez bien voulu me flatter, Sire, lui dit-il, qu'un jour Vôtre Majeſté ne s'oppoſeroit plus à ma felicité ; il me ſemble qu'après l'honneur qu'elle nous a fait d'élever ma ſœur ſur le Trône, je peux ſans temerité eſperer cette nouvelle grace. Si elle vous étoit avantageuſe, répliqua le Roi, j'en ſerois ravi : mais ſongés vous que Léonore ne vous aporte ni bien ni alliance ? En ai je beſoin ? Sire, répondit le Comte. Ayant l'honneur de vous appartenir, il me ſemble que je ne dois plus chercher que la ſatisfaction de mon cœur ; & je n'en connois point de plus eſſentielle que d'avoir une femme digne d'être aimée. Mais ſi je vous manquois avant d'a-

voir fait vôtre fortune, ajoûta le Roi, vous passeriés de méchans quarts-d'heures; car souvent l'on cesse d'être amoureux, & le bien est plus necessaire que l'amour. Je suis trop veritablement touché, Sire, dit le Comte, pour être en état d'imaginer que je puisse jamais me repentir d'avoir épousé Léonore; bien eloigné, il me semble qu'avec elle je n'ay rien à desirer, & que sans elle rien ne me peut donner du plaisir. Oüi, Sire, je seray toûjours riche si je l'ay, je seray toûjours pauvre si je ne l'ay pas. Hé bien, dit le Roi, suivés les mouvemens d'une passion si tendre, je serois injuste de la troubler dans le tems où je viens de sacrifier tout à la mienne.

Le Comte de Riviere comblé de joye se jetta aux pieds du Roi, & lui dit tout ce qui se presenta à son esprit de plus propre pour exprimer sa reconnoissance; il le supplia d'obtenir aussi l'agrément de la Reine. Edoüard s'en fit fort, & en effet elle dit le lendemain à son frere qu'elle verroit sa chere Léonore avec plaisir, que son unique envie étoit de le rendre heureux, que s'il l'en avoit laissée la maîtresse, elle auroit pû y parvenir, mais qu'elle ne vouloit pas le contraindre. Le Comte l'assura que la possession de tout l'Univers le toucheroit moins que celle de sa maîtresse, & que sa fortune ne pouvoit être mauvaise tant qu'il la partageroit avec une personne si aimable.

Il ne tarda pas à l'aller trouver chez Madame Digby. Son équipage étoit proportionné au

rang qu'il tenoit à la Cour. Leonore qui ne sçavoit point encore le mariage du Roi avec Madame Grey, ne pouvoit comprendre d'où venoit cette magnificence ; mais ce fut un bien plus grand sujet d'étonnement lorsqu'il presenta les pierreries & les habits dont la nouvelle Reine l'avoit chargé. Il lui raconta l'état de ses affaires, & il ajoûta qu'il venoit la conjurer de quitter cette triste retraite afin de justifier son choix à Londres. Toute sa famille & elle-même croyoit rêver. Quel changement de fortune pour une pauvre Demoiselle qui a passé sa vie à la campagne de se trouver tout d'un coup belle sœur du Roi d'Angleterre, & transplantée dans la plus brillante Cour de l'Europe ?

Comme Léonore avoit naturellement beaucoup d'esprit & de raison, il ne lui falut pas de grandes leçons pour devenir parfaite. Elle aimoit cherement le Comte de Riviere, & elle connoissoit ce qu'il faisoit pour elle avec la plus sensible reconnoissance; enfin il la ramena à Withall, où les noces se firent avec autant de pompe que si elle avoit été une Princesse.

Pendant que toutes ces choses se passoient à Londres, sans que le Marquis de Montaigu eût paru dans aucune des festes publiques qui s'étoient faites, le Comte de Warwick qui avoit negocié le mariage d'Edoüard avec Bonne de Savoye, reçut plusieurs avis de la part de ses freres & de ses amis de ce qui se passoit ; sans

y vouloir ajoûter foy. Il y avoit à cela une conduite si peu reglée de la part du Roi, & il avoit si bonne opinion de son esprit, qu'il aimoit mieux douter de la sincerité de ceux qui lui écrivoient : Mais enfin il fallut bien les croire, lorsque le Roi de France lui en parla.

Comme ce Prince se possedoit, & qu'il étoit un des plus grands politiques du monde, il modera toute sa colere, & dit froidement au Comte, qu'il y avoit certaines fautes qui punissoient plus ceux qui les commettoient, que ceux contre qui elles étoient commises. Si le Roi votre Maître, ajoûta-t'il, avoit préferé une autre Princesse à ma belle-sœur, je serois sensible à cette offense : mais comme il s'agit d'une simple Demoiselle née sa sujette, qui ne lui apporte d'autre avantage, que de satisfaire la passion qu'il a pour elle, je vous assure, Monsieur l'Ambassadeur, que je reste fort tranquille. Ah ! Sire, s'écria le Comte, je supplie Votre Majesté de ne me plus nommer Ambassadeur ; je ne le serai jamais d'un Roi capable de manquer à sa parole. Il sentit alors que pour peu qu'il parlât, il découvriroit trop son ressentiment : ainsi il essaya de se moderer, afin que le Roi n'en penetrât pas l'excès, sçachant bien que cet habile Prince mettoit tout à profit.

Comme il sortoit de l'audience, la Reine lui fit dire qu'elle vouloit lui parler. Il la trouva avec la Princesse de Savoye ; elles

étoient l'une & l'autre transportées de colere. Dites à votre Maître, lui dit la Reine, qu'il nous renvoye le portrait de ma sœur; il est indigne de posseder jamais l'original, & même d'en garder la copie. La Princesse regardant alors l'Ambassadeur : L'affront qu'on me fait, lui dit-elle, est commun avec vous; je ne me serois pas fiée à des propositions qui m'auroient été faites par tout autre que par le Comte de Warwick; j'aurois apprehendé la legereté du Roi d'Angleterre; mais votre nom, Milord, m'a rassûrée : souvenez-vous donc du traitement que nous recevons, & si vous avez quelque pouvoir, employez-le à nous vanger. Je n'ose plus vous rien promettre, Madame, repliqua le Comte : mais le tems vous fera connoître si je suis sensible au procedé que l'on a pour votre Altesse, & pour moi.

Son impatience de se rendre à Londres étoit trop forte, & le personnage qu'il faisoit à Paris étoit trop desagréable pour y rester plus longtems. Il en partit tout occupé de ce qui venoit de se passer en faveur de Madame Grey. L'aversion qu'ils avoient l'un pour l'autre ne lui permettoit plus de se promettre à l'avenir aucune part dans les bonnes graces du Roi, & la préference qu'il lui avoit donnée pour l'envoyer négocier un mariage, qu'il ne vouloit pas faire, lui paroissoit si cruelle, qu'il n'y avoit point de vangeance au-dessus de son ressentiment.

ne sçavoit pas encore ce qui s'étoit passé
gard de la Comtesse de Dévonshire ; il
oit la trouver dans sa retraite soûterrai-
& si quelque chose pouvoit adoucir l'a-
ume de son cœur, c'étoit le plaisir de re-
la personne du monde qui lui étoit la plus
e. Il apprit, en approchant de Londres,
les réjoüissances publiques y continuoient;
Antoine bâtard de Bourgogne avoit passé
ier si bien accompagné, que deux vais-
x de Corsaires qui s'étoient hazardez à
iquer, avoient été pris chargez de biens
iderables, & que les autres s'étoient reti-
C'étoit un des plus braves & des plus
nds Chevaliers de son siecle. Charles Com-
le Charolois, infiniment content d'E-
ard, & des marques d'amitié qu'il lui
t données par le Comte de Saint Paul, ju-
it qu'il lui étoit de grande consequence
'allier evec ce Monarque, pour le déta-
entiérement de la ligue que Loüis XI.
roposoit contre le Duc de Bourgogne, pe-
: ce Comte ; chargea son frere naturel de
'entir Edoüard sur le mariage de Madame
guerite d'Yorck sa sœur. Il ne pouvoit
re ses interêts en de meilleures mains
les siennes. A son arrivée on renouvella
s les jouxtes & tous les tournois : le Sei-
r Descalles, beau frere de la nouvelle
e, devoit soûtenir contre lui ; & le jour
rrêté entr'eux pour un combat, où l'ami-
é n'auroit point de part.

Le Comte de Warwick ſçut toutes ces circonſtances en approchant de Londres : mais au lieu d'y aller tout droit, il ſe rendit à Sionhill ſi ſecretement, que le Marquis de Montaigu l'ignora. Le Comte de Warwick chargeà Berincour de lui avoir des armes noires, & de faire peindre ſur ſon écu un bras qui lance le foudre ſur une couronne, avec ces mots : *C'eſt ainſi que les Dieux ſe vangent.* Les plumes, ſon écharpe, & la houſſe de ſon cheval étoient couleur de feu, pour ſignifier ſa colere. Et pour que ceux qui le ſçauroient en chemin, penſaſſent qu'il y étoit encore ; il fit répandre le bruit d'une maladie. Il ne voulut, en partant de Sionhill, que Berincour pour le ſuivre : ils avoient l'un & l'autre baiſſé la viſiere de leurs caſques ; & comme ils avançoient au petit pas vers Londres, ils virent traverſer le chemin par un Chevalier, dont les armes étoient ſi ſemblables à celles du Comte, qu'ils ne purent s'empêcher de le regarder avec attention ; puis jettant les yeux ſur ſon bouclier, il lut ces mots :

Jamais les yeux n'ont vû une ſi belle Dame.

Ces paroles intereſſoient trop les charmes de la Comteſſe de Dévonshire, pour que le Comte de Warwick les ſouffrît patiemment. Qui que vous ſoyez, Chevalier, dit il à cet inconnu, vous décidez avec trop de préſomption en faveur de celle qui vous paroît belle ; & je peux m'aſſurer que j'en connois une qui la ſurpaſſe. Il me ſemble que vous déci-

dez encore plus temerairement que moi, repliqua l'inconnu : mais je suis si certain de ce que j'ai avancé, que je vous en ferai convenir dès que vous aurez vû son portrait : si vous ne l'avoüez pas, voici, dit-il en montrant son épée, ce qui vous le fera avoüer. Telle menace m'effraye peu, repliqua le Comte en sourjant ; montrez-moi donc ce divin portrait, & vous préparez en même tems au combat. L'inconnu, sans repliquer, tira une longue chaîne d'or qui attachoit à son coû une boëte magnifique couverte de diamans, dans laquelle il fit voir au Comte de Warwick le portrait de la Comtesse de Dévonshire.

Tout ce qu'on peut imaginer est au-dessous de la surprise du Comte. Il poussa un cri douloureux, & demeura quelque tems comme un homme qui ne se possede point : mais revenant tout d'un coup à lui. Non, dit il, je ne dispute pas que cette Dame ne soit *la* plus belle de toutes : mais je soûtiens que vous ne méritez pas un gage si précieux de son amitié. En achevant ces mots, il voulut prendre sa lance que Berincour tenoit, pendant que l'inconnu piqué de ces paroles, se préparoit à fondre sur lui : mais Berincour, qui voyoit tout ce qui se passoit avec plus de sang froid, ayant reconnu la boëte de diamans où étoit le portrait de la Comtesse, parce qu'il avoit été chargé de la faire faire, il ne douta pas que ce Chevalier ne fût le Marquis de Montaigu.

Ah! Milord, dit-il à son Maître, en refusant de lui donner sa lance, c'est Milord votre frere, jettez les yeux sur lui avec attention, & vous le reconnoîtrez comme moi. Le Comte de Warwick le reconnoissant en effet, lui fit signe de la main, qu'avant de commencer le combat, il falloit qu'il lui parlât. Eh quoi! mon frere, lui dit-il, voulons-nous tourner des armes contre nous, qui ne doivent être employées que contre nos communs ennemis. En achevant ces mots, il leva la visiere de son casque; & le Marquis au desespoir de ce qui s'étoit passé, se précipita de son cheval, pendant que le Comte qui venoit d'en descendre, s'avança vers lui les bras ouverts.

Vous êtes ici, Milord, s'écria le Marquis, & vous me l'avez laissé ignorer! Que vous ai-je fait? Ne m'accusez point d'indifference, repliqua le Comte; vous sçavez à quel point je vous aime: mais ayant appris les courses & les tournois où la Reine a ses Chevaliers, j'ai eu envie de m'y trouver *incognitò*; de soûtenir que la beauté de la Comtesse de Dévonshire surpasse la sienne, & d'attirer le Roi dans la querelle, pour commencer à lui faire sentir la force de mon bras. Je ne voulois pas vous y mêler, afin de ne point vous détourner des soins que vous rendez à votre adorable Comtesse. Le Marquis levant les yeux vers le Ciel: Ah! Milord, lui dit-il, vous ne sçavez encore qu'une partie des sujets de plaintes que nous avons contre Edoüard.

Ils se retirerent l'un & l'autre vers une touffe d'arbres, où ils pouvoient parler en liberté ; & ce fut là que le Marquis dit à son frere l'enlevement de la Comtesse, & toutes les circonstances de leur commun malheur. Vous voyez, continua-t'il, les armes noires que je porte, ce n'est que par rapport à elle; j'allois dans le même dessein que vous, pour jouxter contre le Roi & contre l'indigne Pembroc, s'il est guéri des blessures qu'il a reçûës: enfin je vous attendois avec la derniere impatience, pour unir nos justes ressentimens contre notre commun ennemi.

Pendant que le Marquis parloit, le Comte rouloit dans son esprit mille funestes pensées, qui lui ôtoient l'usage de la voix. Au bout de quelques momens il revint à lui ; mais ce ne fut que pour attester le Ciel & la terre, qu'aucun sujet ne se vangeroit avec plus d'éclat. C'est donc ainsi, s'écria-t'il, qu'il oublie de qui il tient la Couronne d'Angleterre? Je ne la lui ai pas seulement donnée, je l'ai affermie sur sa tête ; & pour recompense il me fait deux affronts si sanglans, qu'il les épargneroit à son plus cruel ennemi. Allons, mon frere, au tournois ; s'il paroît, unissons-nous pour l'attaquer : & si nous mourons vangez, ne regrettons point de mourir.

Non, Milord, dit le Marquis, il ne faut pas courir le risque d'une partie si inégale ; nous pouvons disputer aux Chevaliers de la Reine, qu'elle mérite seule le prix de la beauté : si le

Roi en eſt un, nous l'épargnerons moins que les autres : mais il faut que de longues & ſérieuſes réflexions conduiſent vos grands deſſeins.

Le Comte goûta fort ce que lui diſoit ſon frere : ils remonterent à cheval, & parurent au bout de la lice dans le tems que la Reine ſuivie d'une groſſe Cour, ſe plaçoit ſur un balcon tout brillant de riches tapis & de carreaux brodez d'or. Le Comte de Warwick & le Marquis de Montaigu, en jettant les yeux ſur elle, reſſentirent une augmentation de fureur qu'ils pouvoient à peine moderer.

Le Comte de Riviere, le Seigneur d'Haſſingue Duc d'Exceſtre & Grand Chambellan, le Seigneur Deſcalles beau-frere de la Reine, Jean Comte d'Oxfort, Jean de Moubray Duc de Norfolk, & Humfray Duc de Bouquinkam étoient à cheval autour des barrieres qui attendoient le Bâtard de Bourgogne, avec toute la brillante jeuneſſe qui l'accompagnoit. Comme il tardoit un peu, & que le Comte de Warwick & ſon frere étoient impatiens, ils envoyerent un des Herauts du camp défier le Seigneur Deſcalles & le Comte de Riviere ; leur mandant qu'ils s'offroient de ſoutenir contre eux, que la beauté de la Reine & de toutes les perſonnes de ſa Cour, n'égaloit pas celle de la Dame qu'ils ſervoient. Un défi ſi offençant ne le ſurprit pas moins que les autres Chevaliers que je viens de nommer. Il ſe fit un murmure entre eux qui fut bientôt por-

té au Roi & à la Reine : ils rougirent de dépit, & trouverent qu'il falloit être bien impoli, pour venir de gayeté de cœur offenser tant de Dames.

Cependant comme le droit de franchise étoit inviolable, particulierement dans ces sortes de fêtes, on ne voulut pas essayer de faire dédire par la violence ces deux Chevaliers; outre qu'ils avoient un si grand air, qu'ils inspiroient du respect à tous ceux qui les voyoient. La Reine fit appeller le Comte de Riviere : Mon frere, lui dit-elle modestement, si j'étois seule interessée dans le défi qu'on vous fait, je ne vous conseillerois pas de soûtenir une aussi mauvaise cause : mais voilà votre femme, & tant de personnes si aimables & si charmantes, que vous devez l'entreprendre avec courage : au reste je vous laisse le maître des conditions. Madame, dit le Roi en l'interrompant, personne ne les *fera* mieux que moi, je veux soutenir une beauté que j'adore, le Comte de Riviere sera mon second. Non, Sire, s'écria la Reine s'efforçant de le retenir, je vous demande en grace de vouloir être seulement spectateur du combat; & de quelque maniere qu'il tourne, je serai trop contente après l'honneur que Votre Majesté veut me faire. Le Roi ne se donna pas la patience de l'écouter, il s'arma & descendit.

Aussi tôt qu'il parut, les barrieres furent ouvertes, on entendit de tout côté le bruit des trompettes & des timbales. Comme il n'é-

toit pas encore monté à cheval, le Comte de Warwick & le Marquis de Montaigu mirent pied à terre & s'avancerent. Chevaliers, dit le Roi, vous venez à ma Cour soûtenir la beauté d'une inconnuë contre celle de la Reine & de ses Dames; peut-être que par complaisance ou par justice on vous cederoit, si on la voyoit; mais qui peut en décider ? C'est vous-même, Sire, dit le Comte de Warwick en lui lançant des regards plus vifs que les éclairs : il n'y a pas d'apparence que vous la méconnoissiez; & lui montrant le portrait de la Comtesse de Dévonshire, le Roi en demeura si surpris & si charmé, qu'il hésita un moment s'il devoit continuer à soutenir pour la Reine, ou s'il devoit se ranger du côté des Chevaliers de la Comtesse ; il regardoit son portrait, il regardoit ensuite ces inconnus; tout ce qui se passoit lui faisoit démêler le Comte de Warwick. Un procedé si hardi ne pouvoit guere convenir qu'à lui. Je doute, dit-il, que celle dont vous avez le portrait, vous avoüât, si elle sçavoit l'usage que vous en faites; elle a trop de respect pour la Reine, & trop de politesse pour vouloir insulter à sa beauté & à celle de toutes les Dames de la Cour. Je n'ai rien dit de sa part, Sire, repliqua fierement le Comte : mais j'oze demander si vous êtes contre elle. J'y aurois de la peine, dit le Roi, en toute autre occasion que celle ci : cependant je n'hésite point : songez à vous défendre, nous romprons chacun trois

lances, & celui qui aura l'honneur du combat, emportera le portrait de la Dame vaincuë. Cela ne suffit pas pour nous, Sire, repliqua le Comte de Warwick; il faut que nous ayons plus d'un portrait à remporter à celle dont nous sommes les Chevaliers : ainsi nous supplions Votre Majesté d'ordonner que ceux qui sont armez aux barrieres courront contre nous : s'ils sont vaincus, ils nous donneront le portait de leurs Dames; si nous le sommes, nous leur donnerons celui de la nôtre. Le Roi leur fit signe de s'approcher, ne voulant pas répondre sans leur avoir parlé; mais il n'y en eut aucun qui ne goutât cette proposition,

Ils avoient sur eux des portraits, les uns de leurs femmes, & les autres de leurs maîtresses. Quel moyen que les galans du tems jadis, se passassent de voir ce qu'ils aimoient si cherement ! c'étoit la source de leur courage, & c'étoit leur consolation dans les tristes avantures attachées au métier des Chevaliers errans. Le Roi fut le premier qui mit le portrait de la Reine, sous un arc de triomphe élevé à un des coins de la lice : le Comte de Riviere y mit celui de sa Léonore Digby, & toutes les autres en apporterent dans des boëtes d'or fermées.

La course commença entre le Roi & le Comte de Warwick, le Marquis de Montaigu & le Comte de Riviere. Mille cris de joye s'éleverent en l'air, lorsqu'on vit partir ces quatre

combattans si bien à Cheval & d'un si grand air. Ce fut aussi tout autre chose quand ils se rencontrerent ; mais quelque adresse que le Roi pût employer, le Comte de Warwick étoit trop animé pour rester trop long-tems incertain de l'avantage. La Reine & toutes les Dames voyoient tout ce qui se passoit avec un sensible déplaisir, & s'il avoit été permis de faire quelque supercherie dans cette occasion, elles n'auroient rien épargné. Le Comte & son frere remporterent toute la gloire de la course. Ils ne prirent point le portrait de la Reine. Chacun jugea que c'étoit par respect, sans juger que c'étoit par aversion. A son égard elle ne s'y trompa point. Elle avoit reconnu son ennemi particulier en la personne du Chevalier aux armes noires, & la devise dont son écu étoit chargé ne lui échappa point.

Le Roi & le Comte de Riviere se retirerent avec beaucoup de chagrin. Ceux qui coururent contre Messieurs de Warwick & de Montaigu, n'eurent pas une meilleure avanture. Ils perdirent tous les portraits de leurs Dames. Les deux victorieux n'en voulurent point profiter. Ils rendirent aux Chevaliers les deux boëtes fermées, sans avoir même la curiosité de les ouvrir. Ils se contenterent d'emporter celles du Duc d'Excestre & du Comte d'Oxfort leurs beaux-freres. Cependant le bâtard de Bourgogne étoit venu aux barrieres ; il avoit vû avec admiration l'adresse des deux braves inconnus, & il avoit déja demandé

permiſſion à la Princeſſe d'York, de ſoûtenir pour elle contre eux; mais elle ne le voulut point, & ce qu'il venoit de faire lui donna tant de crainte, que ſon portrait n'eût le ſort des autres, qu'elle repliqua modeſtement qu'elle ne ſe piquoit de rien, & qu'elle le prioit de ſe ſouvenir, puiſqu'il ſe déclaroit ſon Chevalier, que la courſe étoit arrêtée contre le Seigneur Deſcalles. Ce peu de mots fut un ordre auquel le Bourguignon ne répondit qu'avec beaucoup de reſpect. Il rompit pluſieurs lances à l'honneur de la Princeſſe, & ces Chevaliers exercerent leur adreſſe contre les Anglois ſans que l'on vît ni d'une part ni de l'autre rien qui égalât le Comte de Warwick.

Il s'étoit retiré avec ſon frere ſi diligemment, que le Roi n'eut pas le tems de le faire ſuivre, & la Reine étoit de ſi mauvaiſe humeur, qu'elle feignit de ſe trouver mal afin de ſe retirer, & de pouvoir donner un libre cours à ſon dépit. Le Roi ne tarda guere à la venir trouver. Ah! Sire, lui dit-elle, ne doutez point que le temeraire qui vient de courir contre vous ne ſoit Warwick: je l'ai encore mieux connu au deſſein de m'offenſer qu'à ſa taille & à tout ce qui le déſignoit. J'en ſuis perſuadé comme vous, Madame, repliqua le Roi; il eſt piqué de ſon voyage de France, & peut être que s'il étoit ſecondé, il eſſayeroit de me chagriner: mais le parti de Henry ſe trouve dans un tel état, qu'on ignore à préſent qu'il y ait eû dans le monde une Maiſon de Lenclaſtre.

Le

Le Comte de Warwick & son frère retou
nerent à Sionhill. Ce premier envoya Ber
cour chercher la vieille Albine pour lui par
secrettement. Comme elle n'avoit point qui
la Comtesse d'Anglesey, il se persuada q
pourroit apprendre par cette voye quelq
nouvelles de la Comtesse de Dévonshire.
tôt qu'il fut parti, le Comte & le Marquis
garderent les boëtes qu'ils avoient emport
par préference. Leur surprise fut extrême
trouver le Portrait de la Comtesse de Dévo
hire, dans celle du Comte d'Oxfort. Je v
avouë, dit le Comte, en le montrant au M
quis de Montaigu, que je ne pouvois sou
frir la jalousie de ma sœur contre la Comte
mais vous voyez assez qu'elle n'avoit po
de tort. Hé quoi! est il donc possible que M
dame de Dévonshire ait assez consideré
Comte d'Oxfort, pour lui en donner u
telle preuve? Quelque malheureux que je s
répondit le Marquis de Montaigu, je lui ren
plus de justice que vous. Sans doute le Com
d'Oxfort a eu ce Portrait sans sa participati
c'est ainsi que j'ai celui qui a pensé causer
combat entre nous. Ah! mon frere, s'écria
Comte, que vous me soulagez! je vous avou
que je n'ai jamais ressenti une peine plus v
que la vûë du Portrait que vous avez. Je
voulois point vous questionner là-dessus d
la crainte de vous embarrasser par ma cur
sité: mais il y a eu cent momens où la jalou
m'a fait une peine inexprimable. Hèlas! Milo

que craignez-vous ? reprit triſtement le Marquis ; ne ſçavez-vous pas que vous êtes aimé ? que pourrois-je vouloir avec un pareil bonheur ? Il ſe tût & s'abîma dans ces triſtes réflexions. Regardez-vous mon ſort, dit le Comte, comme un état digne d'envie ? Soit qu'on me veuille du bien, ſoit qu'on me veuille du mal, ne ſçavez-vous pas de quelle maniere on me traite ? Toute eſperance m'eſt ôtée par mon combat contre ſon mari. Je ſerois plus heureux qu'il m'eût tué, continua-t-il, car je ne ſçai point de martyre comparable au mien. Le Marquis leva les yeux vers le Ciel, comme voulant dire qu'il en connoiſſoit de plus à plaindre que lui. Après quelques momens de ſilence, le Comte demanda au marquis la conduite qu'il lui conſeilloit de tenir à l'égard de la Cour. Je vous conſeille d'y paroître, lui dit-il, afin de ne vous pas rendre ſuſpect ; cela ne vous empêchera point de prendre toutes les méſures que vous voudrez. Mes démarches, repliqua Monſieur de Warwick, dépendent beaucoup des nouvelles que j'apprendrai de vôtre chere Comteſſe ; ainſi je reſterai encore deux jours à Sionhill avant que de me rendre à Londres. Le Marquis approuva ſa réſolution. Il attendoit impatiemment Berincour, lorſqu'il revint & qu'il préſenta au Comte une lettre de Madame de Dévonshire. Il la reçût avec une joye inexprimable, & l'ayant ouverte, il lût ces paroles.

» Je mets vôtre eſtime à trop haut prix,

» pour hazarder de la perdre par un silence,
» qui pourroit vous laisser croire que le Roi
» m'a enlevée, & que je suis entre ses mains.
» Vous sçaurez, Milord, ce qui m'en a garan-
» tie, par la personne qui s'est chargée de vous
» dire de mes nouvelles; elle vous priera de
» ma part de ne songer plus à me voir; c'est
» une chose également nécessaire, pour ma
» gloire & pour mon repos.

Le Comte de Warwick donna ce billet à lire au Marquis, qui lui dit ensuite: Je vous avouë, Milord, que j'aurois une terrible crainte, & il ne falloit guere moins qu'un miracle, pour garantir la Comtesse du péril où elle étoit. Dites-nous-en les particularitez, continua le Marquis, en s'adressant à Berincour. Milord, reprit ce Gentilhomme, j'ai vû Albine; elle a fait d'abord de grandes difficultez de me parler avec franchise de la Comtesse de Dévonshire: mais comme je connois son humeur interressée, je lui ai dit que j'avois fait faire en France une bague pour elle, & que je la lui apportois. A ces mots, toute sa confiance s'est réveillée. S'il étoit possible, m'a t'elle dit, que vous voulussiez m'épouser, & que cette bague fût un gage de vôtre foy, je la recevrois avec plaisir: mais il est certain que vous n'avez songé qu'aux affaires de vôtre Maître, sans vous inquiéter de mes sentimens. Dès qu'on en use ainsi, je n'ai plus rien à dire. J'ai promis tout ce qu'a voulu Albine, conti-

nua Berincour, & j'ai ſçû que Madame de Dévonshire s'étoit cachée dans un des Cabinets de la cave, lorſque le Roi y vint avec le Comte de Pembroc. Ils la chercherent, & lui firent une extrême frayeur ; enfin le Roi ayant dit qu'il alloit ſe retirer, Monſieur de Pembroc étant reſté, elle ne prit conſeil que de ſon déſeſpoir, & parut tout d'un coup ſous l'habit d'homme qu'elle avoit mis pour ſe traveſtir. Elle tenoit courageuſement des piſtolets, & ſe faiſant un paſſage, elle ſe retira chez une ancienne amie de ſa maiſon, mais ſi tremblante du péril qu'elle venoit d'éviter, qu'elle prit la réſolution de voir ſon frere ; & de tout tenter pour retrouver un azile dans ſa famille.

Milord Stanley aimoit cherement ſa Sœur. Il a toûjours été penetré de ſes malheurs ; & il n'étoit pas poſſible que la colere du Comte d'Angleſey & de ſa femme allât plus loin, ſans expoſer leur fille à des avantures cruelles. C'eſt ce que Milord Stanley ſçut leur repréſenter ſi tendrement, qu'ils convinrent de la recevoir & de la défendre contre ſes ennemis, qu'elle ſuivit à l'avenir leurs conſeils, qu'elle ne vit jamais le Comte de Warwick, & qu'elle demeura en Religion auſſi long tems qu'ils le jugerent à propos. Milord Stanley avoit une ſi grande envie de voir ſa Sœur tranquille, qu'il accepta toutes les conditions que la Comteſſe d'Angleſey impoſoit à ſa fille, & Madame de Dévonshire elle-même, n'heſita point à obéir

de sorte qu'elle vint se jetter aux pieds de sa mere, & qu'elle regagna aisément dans son cœur ce que les contre-tems de sa vie lui avoient fait perdre.

Elle est, continua Albine, dans une Abbaye où je ne sçaurois vous la faire voir : mais je lui parlerai dès demain du Comte de Warwick. En effet, ajoûta Berincour, elle m'a donné le billet que je viens de vous rendre Milord, elle m'a dit que Madame de Dévonshire vous conjure de ne faire aucunes démarches qui ayent quelque rapport à elle, & que rien au monde ne seroit plus opposé à ses intentions.

Enfin, s'écria le Comte, en interrompant son Ecuyer, la Comtesse a eu le bonheur d'éviter le Roi & son indigne favory, je commence à respirer : car je vous avouë, mon frere, que j'étois ingenieux pour me faire de la peine. Une secrette jalousie dont je ne pouvois me rendre le maître, dévoroit mon ame & m'abîmoit dans la tristesse. J'ai encore plus souffert que vous, Milord, repliqua le Marquis; quelque habitude que j'aye à m'affliger, je trouvois dans cette avanture des choses si cruelles, que j'étois inconsolable. Le Comte ne répondit rien à son frere, & après quelques momens de silence, ils convinrent ensemble de partir le lendemain pour la Cour.

Le Comte de Warwick n'avoit pas médiocrement à prendre sur lui-même, pour cacher son ressentiment au Roi. Il en fut reçu avec la

derniere froideur. La Reine étant chagrine de ce qui s'étoit passé au tournois, & ne doutant point que ces deux inconnus ne fussent le Comte de Warwick & le Marquis de Montaigu, elle en avoit parlé cent fois au Roi. C'est pour vous braver, Sire, lui disoit-elle, & pour insulter à votre choix qu'ils ont soûtenu si hautement la beauté de la Comtesse de Dévonshire, au préjudice de la mienne. Le Roi aimoit extrêmement la Reine, & n'étoit guere satisfait que le Comte de Warwick eut remporté dans la course tant d'avantage sur lui; de sorte qu'au lieu d'essayer par un accueil favorable à lui faire oublier l'affront qu'il lui avoit fait en préferant Isabelle Wodville à la Princesse de Savoye, il renouvella si fort le chagrin du Comte, qu'il résolut de s'en vanger, & de détruire un Monarque qu'il avoit élevé sur le Trône. Il prit pour cet effet, des liaisons avec le Duc de Clarence, l'un des freres du Roi: ils se virent, & le Comte lui fit épouser sa fille, qui étoit fort jeune, & la plus grande heritiere d'Angleterre. Le mariage s'accomplit à Calais, pendant que l'Archevêque d'Yorck & le Marquis de Montaigu allerent en plusieurs endroits, où leurs présences étoient nécessaires pour faire de grandes intrigues.

Le Comte de Warwick étant de retour, leva une grosse armée, & marcha droit à Londres, à dessein de déposer Edoüard, & de remettre Henry sur le Trône. Edoüard ne resta pas

médiocrement surpris de ces nouvelles inopinées. Bien qu'il fut un des Princes du monde le plus courageux, il s'endormoit volontiers parmi les plaisirs, & se flattoit toûjours, que sa bonne fortune triompheroit de ses ennemis: cependant il trouva que les affaires devenoient si sérieuses, qu'il ordonna au Comte de Pembroc de ramasser en diligence tout ce qu'il pourroit trouver de troupes, & d'aller au devant des rebelles. C'êtoit une occasion bien agréable pour le Comte; il ne pouvoit pardonner à Monsieur de Warwick, d'être mieux que lui dans l'esprit de la Comtesse de Dévonshire. Richard Harbert son frere étoit aussi un des Generaux; & quand le Comte de Warwick sçût que c'étoit eux qu'il avoit à combattre, sa haine & son émulation augmenterent; de sorte qu'il se passa mille belles actions de part & d'autre, dont l'Histoire parle. Mais enfin la bataille de Bamberick ayant été donnée, les troupes de Warwick étoient sur le point de ceder, lorsque Jean Clapan, brave Capitaine & ancien Serviteur de cette Maison, s'avança avec cinq ou six cens hommes de Nortampton, portans dans leurs enseignes un ours blanc, qui étoit celle du Comte; & criant tous ensemble, vive Warwick, ils inspirerent une si grande terreur à l'armée du Roi, qu'elle se mit en fuite. Le Comte de Pembroc & son frere, inconsolables de cette disgrace, combatirent jusqu'au dernier tronçon de leurs épées, & furent enfin pris par les

troupes victorieuses. Le Comte de Riviere frere de la Reine, se trouva enveloppé dans la même disgrace. La Comtesse de Riviere qui l'aimoit avec les sentimens de la plus vive reconnoissance & de la plus forte tendresse, ne pouvoit goûter aucun repos en son absence. Elle craignoit pour lui tous les malheurs qui arrivent à la guerre: & lorsqu'elle sçût qu'il étoit prisonnier, elle en fût au désespoir. Le Roi Edoüard avoit fait si peu de quartier à ses prisonniers, & la triste catastrophe de Henry Duc de Sommerect étoit encore si recente, qu'elle ne douta point que son mary ne fut sacrifié sur le prétexte de raison d'Etat, à l'aversion particuliere que la Reine & le Comte avoient l'un pour l'autre. Elle ne comprit rien de meilleur pour se mettre à l'abri des malheurs qui la menaçoient, que le crédit de la Comtesse de Dévonshire. Elle fut la trouver dans le Couvent où elle s'étoit retirée. *Helas!* Madame, lui dit-elle, vous voyez l'infortunée Léonore qui vient implorer votre pitié pour le Comte de Riviere, il est entre les mains du Comte de Warwick; l'on craint qu'il refuse la rançon de ses prisonniers: jugez de l'état où je peux être, & de la passion avec laquelle je vous conjure de vous interresser à la conservation d'un homme, qui n'a pour crime que de servir son Roi, & d'être frere de la Reine. Préservez sa vie du terrible coup qui la ménace; en vous demandant la sienne, je vous demande la mienne, Madame, n'y prendriez-vous plus d'interêt?

l'interêt ? auriez-vous oublié que sans mes soins, le méchant Digby sacrifioit Jaïme à sa jalousie ? Je sçai ce que je vous dois, Madame, repliqua la Comtesse, en l'embrassant tendrement, & vous n'avez pas besoin des motifs de ma reconnoissance, pour m'engager à faire tout ce qui est à mon pouvoir. Ne perdons pas un moment, Madame, car il n'en est aucun qui ne soit précieux dans un tel rencontre. Elle écrivit une lettre au Comte de Warwick, la plus touchante qu'elle eût jamais écrite, & la donna à la Comtesse de Riviere, & lui conseilla de profiter de tous les instans.

Cette Dame choisit le meilleur Courier pour la porter ; mais par un malheur extrême il arriva dans le moment, où l'on venoit de trancher la tête au Comte. La priere de Madame de Dévonshire auroit été un ordre irrévocable pour celui à qui elle l'adressoit. Il courut dans la tente où l'on gardoit cet illustre prisonnier. Vous devez tout à la Comtesse de Dévonshire, Milord, dit-il en entrant ; elle me prescrit de vous rendre la liberté, jouissez du bien qu'elle veut vous faire. Comme il ne paroissoit point, & que tous ceux qui l'entendoient parler, craignoient d'avoir trop précipité sa mort, personne n'ozoit l'annoncer : mais il jugea bien par ce morne silence, que c'en étoit fait.

Il en ressentit un déplaisir extrême ; c'étoit la seule grace que la Comtesse de Dévonshire

lui eût demandée ; un instant le mettoit en état de la satisfaire ; il leva les yeux vers le Ciel Que je suis malheureux, s'écria-t'il ! tous les contre-tems sont faits pour moi. Barbares loix d'une implacable guerre, où on ne reconnoît plus les sentimens d'humanité, à quoi me contraignez-vous ? Il s'affligea beaucoup, ensuite il écrivit à la Comtesse de Dévonshire, pour se justifier de ne lui avoir pas obéi.

Cependant la Comtesse de Riviere, impatiente de revoir son cher époux, s'avançoit à grandes journées sur les pas du courier qu'elle avoit dépêché, lorsqu'elle l'apperçût qui revenoit comme un homme consterné.

Elle n'eût pas besoin de lui parler pour décider la triste catastrophe de son mari. Un serrement de cœur, & mille funestes pressentimens, ne lui annonçoient que trop les nouvelles qu'elle craignoit. Elle poussa des cris & des plaintes capables de toucher les rochers dont elle étoit environnée. Elle voulut cent fois se précipiter de leur sommet, & tous ceux qui l'accompagnoient, n'étoient pas médiocrement embarrassez à la retenir. Quoi ! disoit-elle, m'empêchera t'on de suivre celui qui m'a tant aimée, & que j'aimois si cherement ? Il n'a sçû vivre sans moi ; aurois je l'ingratitude de vivre sans lui ? & quand je serois capable de le vouloir, helas ! le pourrois-je ? Ses domestiques prirent le parti de la conduire dans une Abbaye de filles, peu éloignée du lieu où

elle étoit. Elle n'en voulut pas sortir, & elle eût au moins la triste consolation de pleurer le reste de sa vie, ce qu'elle avoit si cherement aimé.

Le Comte de Pembroc & Richard Harber son frere étant prisonniers de guerre, le Comte de Warwick les condamna à perdre la tête comme le Comte de Riviere.

A ces funestes nouvelles, Pembroc voulut parler au Comte de Warwick. Ce n'est point, lui dit-il, pour vous prier de me conserver la vie, que j'ai voulu vous entretenir; je serois fâché de vous devoir un si grand bien, & qu'une raison si forte pût diminuer la haine que j'ai pour vous: Mais, Milord, que vous a fait mon frere? est-il cause de ce que nous sommes Rivaux? Sa jeunesse, son courage, sa naissance, tout vous demande grace pour lui. Une victime comme moi ne suffit-elle pas pour vous? Sauvez-le, & me perdez tout seul. Je n'aurai rien à vous reprocher, vous n'aurez rien à me reprocher, & nous serons l'un & l'autre contens. L'état où vous êtes, Milord, repliqua le Comte de Warwick, pourroit me faire oublier les trahisons que vous m'avez faites, & m'engager à vous les pardonner, s'il ne s'agissoit à présent que de mes interêts particuliers: mais je ne sçaurois vous faire grace, sans manquer à ce que me prescrivent les loix de la guere. Si j'étois tombé entre vos mains, vous en useriez pour moi, comme j'en use pour vous. Ouy, Milord, repartit

fierement le Comte de Pembroc, je pourrois bien en effet songer à me défaire de vous : mais examinez sans passion votre sort & le mien ; vous avez toûjours été mon rival, vous avez toûjours été aimé, j'ai toûjours été maltraité, que n'ai-je pas souffert ? Vous en êtes l'unique cause, & vous n'en sçauriez avoir de justes, que l'impatience d'immoler un malheureux qui ose chérir celle que vous cherissez : mais en m'ôtant la vie, vous me rendez malgré vous un bon office. Il y a si long-tems qu'elle m'est odieuse, que je serois fâché de vous demander autre chose que la mort. Commandez donc qu'on me la donne promptement. Il n'en est pas ainsi de mon frere. Helas ! que vous a-t'il fait ? il ignore mes sentimens pour la Comtesse & pour vous, il sert son Roi & son bienfaicteur ; ne seriez-vous pas dans les mêmes interêts, si vous n'aviez pas un sujet particulier de vous plaindre d'Edoüard ; & n'est-ce pas vous qui l'avez mis sur le Trône, d'où vous voulez l'arracher ? Milord, dit le Comte de Warwick, en l'interrompant, ma colere n'agit point dans cette occasion-ci, c'est la la raison d'Etat ; je ne peux faire ce que vous souhaitez ; je vous quitte, car il me seroit impossible de vous résister. Il sortit craignant que la pitié ne l'empêchât de sacrifier à la Comtesse de Dévonshire un homme qui avoit voulu la perdre. C'est de cette maniere que finirent le brave Comte de Pembroc & son frere.

Edoüard en fut plus touché que de la perte de la bataille. Helas! disoit-il, que mon amitié est funeste à mes fidelles Sujets! qui pourra jamais remplir la place que ces braves gens occupoient dans mon affection?

Edoüard infiniment touché de tant de mauvais succéz, joignit avec des troupes nouvelles le reste de celles qui avoient été battuës: mais se trouvant trop foibles, il fit parler d'accommodement; & dans l'esperance d'en conclure un avantageux, il se relâcha de la discipline qui se doit observer à l'armée. Le Comte en étant averti, profita de l'obscurité de la nuit, tua tout ce qui vouloit l'empêcher de se rendre maître du Camp, & parvint ainsi jusqu'à la tente du Roi, qui dormoit d'un profond sommeil.

Quelle surprise pour ce Prince, de voir à la lueur des flambeaux le Comte de Warwick tout armé, l'épée à la main, qui tiroit son rideau d'un air hardi, & qui le regardoit avec des yeux pleins de feu & de fierté! Le Roi connut bien qu'il n'étoit plus en état de se défendre. Vous êtes victorieux, lui dit-il, d'une voix ferme & tranquille, je suis votre prisonnier: mais j'espere, Milord, que vous n'abuserez pas des faveurs de la fortune. Je sçai le respect que je vous dois, Sire, repliqua modestement le Comte; plût au Ciel que Vôtre Majesté eût sçû de même, ce qu'elle devoit à un serviteur tel que moi. Comte, dit le Roi, mes malheurs sont assez grands, ne me faites

point de reproches ; vous n'avez aucun sujet de vous plaindre que sur mon mariage. *Il me semble que personne au monde ne doit sçavoir mieux que vous, jusqu'où va la puissance de l'amour : mais pour vous marquer la bonne opinion que je conserve pour vous, je vous conjure que si la Reine tombe en vôtre pouvoir, vous ayez pour elle tous les égards que son rang & sa vertu méritent.* Sire, repliqua le Comte, l'honneur où Vôtre Majesté l'a élevée & son sexe, me mettent dans des engagemens si précis, que je n'y manquerai jamais. Edoüard poussa un profond soupir, & laissant voir une sombre tristesse sur son visage, il ne parla plus : mais il se leva pour suivre son vainqueur, qui le conduisit dans le Château de Warwick. Cependant après quelques réflexions, il ne le trouva pas assez sûrement. Il pria l'Archevêque d'Yorck son frere de le recevoir dans le Château de Medelan, & de l'y garder ; ensuite il partit & fut à Londres avec la derniere diligence. Son cœur le rappelloit toûjours vers la Comtesse de Dévonshire ; il sçavoit le Couvent où elle s'étoit retirée, il s'y rendit & la demanda.

Tout ce qui s'étoit passé depuis que la Comtesse ne l'avoit vû, étoit si considerable, qu'elle ne crut pas devoir refuser de lui parler. Je parois devant vous, lui dit-il, Madame, malgré la deffense que vous m'en avez faite : mais il est bien juste de vous consulter sur la destinée de deux grands Rois, sur la vôtre & sur la mienne.

Vous n'aurez pas de peine à croire, Madame, que je n'ai jamais souhaité la Couronne d'Angleterre, puisque ayant été le maître de la mettre sur ma tête, j'ai préféré celle d'Edoüard. Comme je me trouve encore dans la situation de vous l'offrir, je ne peux résister à ce plaisir. Je viens donc mettre à vos pieds la Couronne d'Angleterre. Si vous voulez que je vous aide à monter sur le Trône, & si vous voulez m'y faire place, je vous devrez mille fois plusque vous ne me devez. Henry est encore en prison dans la tour deLondres, Edoüard est à Medelan, & moi, Madame, je suis plus prisonnier que ces deux Princes ; faites de sérieuses réflexions sur ce que je vous dis, le tems presse, & vous pouvez me rendre heureux, sans que personne au monde s'y oppose.

Milord, dit la Comtesse, je n'ai pas besoin de faire de longues reflexions pour répondre aux offres que vous me faites. Ce n'est point l'éclat d'uneCouronne qui pourroit m'éblouïr; je n'ai pas attendu que vous fussiez en état de m'en donner, pour rendre justice à vôtre mérite. Je vous rends donc justice, Milord, & je ne m'étendrai pas même davantage sur ce chapitre, ne voulant point vous découvrir jusqu'où va mon malheur, quand je me trouve forcée par le devoir & par la bienséance de refuser un époux, qui peut faire la felicité de ma vie. Ah ! Madame, s'écria le Comte, en poussant un profond soupir, n'adoucissez point

par des termes obligeans toute l'amertume d'un discours si cruel. Vous trouveriez bien des raisons pour m'accorder vôtre main, si la mienne ne vous étoit pas odieuse : mais vous aimez mieux renoncer au Royaume que je vous offre que de regner avec moi. Après cela, Madame, il ne me reste plus rien à faire qu'à mourir. Je vais être aussi soigneux d'en chercher les occasions que je l'aurois été de les éviter, si vous aviez d'autres sentimens. Achevez, Milord, achevez de m'accabler, repliqua la Comtesse ; doutez de mes paroles, doutez, puisque vous me forcez de le dire, doutez de la possession de mon cœur, doutez que je vous aime plusque tout ce qui respire. Helas ! Madame, dit le Comte, en l'interrompant, qui est-ce qui pourroit m'en persuader ? Vous avez la bonté de ne me pas assommer tout d'un coup, vous me destinez à un plus long martyre : mais je ne suis point en *état de* résister au refus que vous me faites, j'en mourrai assûrément.

Toute la conversation du Comte de Warwick & de la Comtesse de Dévonshire, roula sur des prieres & des reproches, sur des assurances d'amitié & de justifications. Enfin, *ils* se séparerent avec une égale douleur de se quitter, & la Comtesse demeura penetrée de la plus vive inquiétude pour son cher Comte. Le rôle qu'il joüoit étoit si grand, il y avoit tant de périls attachez pour lui, que tout allarmoit cette belle personne.

Le Comte de Warwick déſeſperant de pouvoir perſuader Madame de Dévonshire de recevoir la Couronne de ſa main, & n'étant capable de la vouloir qu'à cauſe d'elle, il tourna ſes pas vers Londres, réſolu de tirer Henry de la tour, où Edoüard l'avoit toûjours tenu priſonnier, & d'oppoſer ce Roi à l'autre : mais comme il étoit en chemin, le Duc de Clarence ſon gendre & le Marquis de Montaigu vinrent le joindre, & lui apprirent qu'Edoüard ayant perſuadé à l'Archevêque d'Yorck de le laiſſer ſortir quelquefois du Château de Medelan pour aller à la chaſſe, ce Prélat n'en voyant pas les conſéquences, n'avoit pû refuſer une ſi petite choſe à ſon Roi, lequel s'étoit ſauvé par le moyen de Guillaume Stanley & de Thomas Borogh, tous deux fideles à ce Prince.

Ces nouvelles changeoient abſolument la face des affaires. Bien loin de s'approcher de Londres, il falloit s'en éloigner, parce qu'Edoüard y étoit déja retourné, & qu'il y avoit été reçû avec de grandes acclamations. Ils ſe rendirent tous à Lincolne. Le Roi de ſon côté ne tarda pas à former une armée, qui ayant rencontré celle du Comte de Warwick, commandée par Robert Weles, le combat ſe donna proche de Staford ; Weles fut pris, le Roi lui fit trancher la tête, & le parti du Comte fut mis en déroute.

Un changement de fortune ſi prompt & ſi peu attendu, auroit été capable de déconcerter

un genie moins ferme que le sien. Il vit bien qu'il n'y avoit point de salut pour lui en Angleterre. Tout son désespoir étoit d'y laisser la Comtesse de Dévonshire. Que ne craignoit il pas pour elle, de l'amour ou de la haine d'Edoüard? Il lui écrivit une lettre & lui envoya Berincour.

Les guerres civiles du Royaume, agitoient tant de differens interêts, que la Comtesse étant obligée de se relâcher un peu de la grande retraite qu'on lui avoit prescrite, elle parla à Berincour. Il lui raconta les disgraces de son maître, comme quoi il alloit à Calais avec le Duc & la Duchesse de Clarence; qu'il la conjuroit d'y venir, qu'elle n'auroit rien à craindre de leurs communs ennemis; & qu'en la voyant, il jouiroit d'un repos dont il avoit bien besoin, pour n'être pas accablé par mille autres contre-tems. La Comtesse parut très sensible aux malheurs de son Amant, aussi-bien qu'à tout ce qu'il faisoit de tendre pour elle: mais elle ne pût se résoudre de passer la mer. *L'on* oublieroit tout ce que je dois craindre d'Edoüard en Angleterre, dit-elle, pour ne se souvenir que du Comte de Warwick, que je trouverois en France. Je ne prétends pourtant pas braver le péril; je serai soigneuse de me cacher. Elle écrivit au Comte afin de le consoler; mais sa douleur la pressant, elle quitta Berincour, & s'enferma pour répandre des ruisseaux de larmes.

En effet l'on n'a jamais aimé plus cherement

qu'elle aimoit cet illustre Comte, depuis le premier jour qu'elle l'avoit connu, jusqu'alors. Elle ne pouvoit lui reprocher un moment de négligence. Les choses ont bien changé dans le tems où nous sommes. Il ne faut point être Héros pour être infidele ; il suffit d'être écouté : en ce tems-là, le Héros étoit fidele sans être écouté.

Le Comte de Warwick attendoit impatiemment le retour de Berincour. La lettre de la Comtesse étoit si positive, que ne pouvant se flatter qu'elle se laisseroit persuader de venir à Calais, il songea que son salut dépendoit de la diligence qu'il feroit pour s'y rendre. Il quitta les côtes d'Angleterre, regrettant amérement Madame de Dévonshire, & lui faisant mille reproches secrets. Enfin il arriva dans le port de Calais, où bien-loin de le recevoir, il éprouva le contraste ordinaire aux personnes persecutées par la Fortune. Il y avoit laissé, pour commander en son absence, Vaucler Gentilhomme de Gascogne. Celui-ci sçachant la déroute de son bienfaicteur, loin de lui ouvrir les portes, fit tirer le canon sur sa petite flotte ; & sans que le Comte de Warwick ordonna promptement qu'on tint le large, il auroit été coulé à fond.

Il est aisé de juger de l'inquiétude & de l'indignation de ce brave homme. Pour comble de disgrace, la Duchesse de Clarence sa fille, effrayée du péril où elle se trouvoit, fut prise de violentes douleurs, & mit au monde

un fils qui manquoit de tout secours, & même de ceux qui sont nécessaires à la vie. Le Comte de Warwick la voyant en cet état, fit ceder son ressentiment contre Vaucler, à sa tendresse pour sa fille. Il l'envoya prier de souffrir que le petit Prince de Clarence qui venoit de naître, reçût le baptême dans la ville, & qu'on en rapportât quelques rafraîchissemens pour la Duchesse qui étoit mourante dans le vaisseau. Vaucler voulut bien l'un & l'autre; le Comte & le Duc ne se promettans plus l'azile qu'ils avoient lieu d'esperer dans cette place, remirent à la voile, & arriverent à Dieppe, où ils furent très bien reçûs.

Après s'être donné le tems de s'y reposer, la Duchesse de Clarence se trouva assez bien, pour entreprendre avec son pere, son mari & sa sœur, d'aller joindre Louis XI. à Amboise. Il leur fit un accueil si favorable, qu'ils eurent tout sujet de se promettre l'honneur de sa protection; en effet, il ne doutoit pas que le Comte de Warwick, sensible à l'affront commun qu'il avoit reçû de la Princesse de Savoye, s'étoit revolté contre Edoüard, pour s'en vanger. Le Comte sçût à son tour que Charles Duc de Bourgogne, avoit été assez hardi pour menacer le Roi d'une rude guerre, s'il prenoit son parti, & que ce Prince piqué vouloit embrasser ses interêts hautement.

Marguerite d'Anjou femme du Roi infortuné, qu'Edoüard tenoit prisonnier, menoit une vie triste en France; c'étoit le seul endroit

d'où elle pût se promettre du secours pour remonter sur le Trône. Elle sçavoit ce que le Comte de Warwick vouloit faire pour le service du Roi son mari ; la reconnoissance qu'elle lui devoit la pressa de le voir & de le remercier elle-même. La Duchesse de Clarence étant incommodée de la fatigue du voyage, la Reine vint chez elle avec son fils; c'étoit un jeune Prince dont la taille fort au-dessus de son âge, la beauté & le grand air désignoient assez la noblesse de son Sang. La Reine & la Duchesse de Clarence, répandirent beaucoup de larmes: le souvenir de leurs malheurs les empêcha pour quelque tems de pouvoir penser & parler d'autre chose; mais lorsque la Reine jetta les yeux sur Anne de Neville fille du Comte de Warwick, & la cadette de la Duchesse, elle resta un moment comme éblouye de sa ravissante beauté. Le Prince de Galle en ressentit la force aussi-tôt qu'il la vit, & bien qu'il eut l'esprit agréable & fin, il ne fut capable que d'admiration sans pouvoir l'entretenir comme il l'auroit voulu.

La Reine prit de grandes mesures avec le Comte, en faveur d'Henry contre Edoüard. Cette Princesse l'engagea de joindre son crédit au sien, pour obtenir des troupes de Louis XI. Bien qu'elle lui appartint, & qu'elle l'en pressât depuis long-tems, il l'avoit toûjours refusée sur divers pretextes; mais aussi tôt que le Comte en voulut partager l'obligation, le Roi leur accorda tout ce qu'ils souhaitoient.

L'esperance de retourner bientôt en Angleterre à la tête d'une armée, donnoit une secrette joye à la Reine & au Comte. Pour entretenir l'union dans leurs familles, ils se voyoient tous les jours, & faisoient de petites fêtes sans éclat où le Prince de Galle se surpassoit pour Miledy Anne; il lui apportoit des couronnes de fleurs & des guirlandes qu'il lui présentoit d'un air timide & embarrassé. Elle les recevoit avec émotion, & bien qu'ils parlassent peu quand ils étoient ensemble, ils s'ennuyoient dès qu'ils étoient separez.

Le Prince de Galle s'étoit flatté que la Duchesse de Clarence & Miledy Anne accompagneroient la Reine sa mere, qui vouloit passer à la tête des troupes qu'on préparoit pour l'Angleterre; mais il sçut que le Comte de Warwick ne jugeoit pas à propos que ses filles quittassent la Cour de France, & il le sçut avec un déplaisir capable de le faire mourir. Il n'avoit point encore découvert ses sentimens à Miledy Anne. Les premieres passions sont plus respectueuses & plus fortes que toutes les autres. Il trembloit dès qu'il se plaçoit auprès d'elle, & quelque envie qu'il eût de lui parler, il n'ozoit le faire. L'inquiétude & les divers combats qui se passoient dans son cœur, le rendirent bientôt méconnoissable. La Reine d'Angleterre en étoit effrayée, & le reste de la Cour commençoit à s'en appercevoir.

La Duchesse de Clarence étoit souvent dans

sa chambre. Miledy Anne l'accompagnoit, & quand la Reine y venoit, comme elle parloit avec la Duchesse, le Prince entretenoit Miledy Anne: Au reste, Madame, lui dit il un jour, malgré la langueur qui m'accable, je suis très-vif sur tout ce qui vous regarde, & j'ai été soigneux d'envoyer demander chez Madame, votre boëte. Cela s'appelle, repliqua Miledy, que sa loterie est tirée; je vous avouë que je serois ravi d'y avoir quelque chose, j'en prendrois un bon augure pour nos grandes affaires. Cette loterie est composée de tant de lots differens, dit le Prince, qu'il nous en viendra peut-être quelqu'un que vous ne trouverez pas à vôtre gré. Il est vrai, repliqua-t'elle, en baissant la voix, que s'il y a quelques bijoux curieux, Madame les fera tomber au Comte de Beaujeux. Quoi! vous vous êtes donc apperçûë, continua le Prince, que cette Princesse a des sentimens particuliers pour lui? En verité, il ne faut pas être fort habile, reprit elle, pour deviner ce qu'elle pense là dessus, & mon pere en parle si souvent avec Madame ma sœur, que je ne mérite pas seulement l'honneur de la découverte. Mais, Seigneur, ajouta-t'elle, satisfaites ma curiosité, donnez-moi ma boëte. Une si belle main, lui dit-il, ne sçauroit tirer que de bons billets. En achevant ces mots, il lui présenta une boëte fort jolie, cachetée avec une antique qui représentoit le Dieu du silence. Devinez, lui dit Miledy Anne en riant, ce que veut dire ce hiero-

gliphe ; c'est que si nous n'avons rien, nous en garderons le secret, car en ce monde, il ne se faut pas vanter de ses disgraces. Pour moi, Madame, repliqua le Prince de Galle, je l'explique encore d'une autre maniere ; ce Dieu du silence prescrit aux gens contens de se taire, car en ce monde, il ne faut pas se vanter de sa bonne fortune. Quoi ! vous ne parleriez point de la vôtre, lui dit-elle. Non, Madame, continua-t'il, je n'en parlerois point, ou je n'en parlerois qu'à vous.

Cependant Miledy ouvroit la boëte, & décachetant un petit billet, elle fit un cri : Ah ! Prince, dit-elle avec un air de joye, j'ai quelque chose ; elle lût aussi-tôt,

Le Cœur du Prince de Galle pour Miledy Anne.

Elle rêvoit à ce qui venoit de se passer, lorsque saisissant cette occasion : Madame, lui dit-il, je n'avois pas besoin pour me donner à vous, que le hazard déterminât mon sort ; mais j'oze profiter de cette conjoncture pour vous faire un aveu sincere & respectueux, que vous recevrez peut être avec mépris, bien qu'il vous fasse connoître la force de vos charmes, & celle de mon attachement. Pourquoi, Seigneur, dit Miledy, vous entendrois-je avec cette indifference offensante que vous craignez ? Helas ! Madame, continua-t'il, je me rends justice, je suis un Prince infortuné, sans Couronne, sans Royaume ; vous en méritez, Madame, je ne puis vous en offrir ; j'ai pour

pour tout bien un cœur fidele & tendre qui vous adore. Il se tut en cet endroit ; ses yeux timides n'ozoient plus regarder Miledy : mais comme elle n'avoit rien vû en sa vie de si aimable que ce jeune Prince, elle lui dit avec beaucoup de modestie & de grace : Croyez-vous, Seigneur, que j'aye oublié que vous êtes le fils d'un grand Roi, & que la même revolution qui l'a arraché du Trône peut l'y remettre avec plus d'éclat ? C'est en effet une chose possible, ajoûta le Prince : mais, Madame, si je restois toûjours malheureux, me défendriez vous de vous adorer ? Miledy rougit, & lui dit en riant, qu'elle n'étoit pas accoûtumée à répondre à des questions si peu nécessaires.

La Reine accoucha en ce tems-là d'un Dauphin, qui fut Charles VIII. Toute la France en ressentit une excessive joye, & le Roi voulut que le Prince de Galle fût un des parrains. La cérémonie ayant été fort pompeuse, le jeune Prince alla remercier ce Monarque de l'honneur qu'il lui avoit fait : & comme il le trouva seul dans son cabinet, & que le Roi, qui étoit ravi d'avoir un fils, lui disoit avec bonté : Je veux vous rendre heureux, il se jetta à ses pieds, & embrassant ses genoux : Sire, dit-il, Votre Majesté peut tout pour la felicité de ma vie. Ce n'est ni vos trésors, ni vos troupes que je desire ; j'ai une ambition qui surpasse tout cela. Que desirez-vous donc, mon neveu, repliqua le Roi sur-

pris des paroles du jeune Prince ? Sire, continua-t'il, puisque Votre Majesté me permet de le dire, je desire Miledy Anne ; faites que je l'épouse. Quelque cruelle que me soit la fortune, je serai toûjours content. Le Roi lui promit d'y penser : & comme il lui sembla qu'il feroit fort bien d'unir la Maison de Warwick à celle de Lencastre ; & que par ce moyen le Duc de Clarence deviendroit beau frere du Prince de Galle, la Reine d'Angleterre ayant parfaitement bien reçû la proposition que le Roi lui fit de ce mariage, il se celebra avec une grande magnificence, & la plus sensible joye que l'on ait jamais ressentie de la part de deux jeunes époux.

Les partisans du Comte n'avoient pas discontinué de travailler secretement à rétablir son parti. Ses deux freres paroissoient en apparence dans celui d'Edoüard ; mais ils ne s'étoient attachez à lui que pour être informez de toutes ses démarches. Il croyoit ses ennemis abattus sans ressource. Toute son application alloit à inventer des fêtes, des chasses, & des jeux où les plus belles personnes de la Cour triomphoient à leur tour.

Le Duc de Bourgogne son beau-frere, moins galant & mieux averti, ne discontinuoit pas de lui mander qu'il auroit bientôt une hidre à combattre, dont il ne pourroit couper toutes les têtes ; & qu'il devoit l'empêcher de bonne heure de se former : mais ces avis étoient trop méprisez pour être suivis.

L'on écrivoit sans cesse au Comte de Warwick, que tout étoit prêt, qu'il parût seulement, & qu'on lui répondoit du reste. Il ne manqua pas d'en rendre compte au Roi de France & à la Reine d'Angleterre : & comme les troupes que Louis donnoit à Marguerite n'étoient pas encore en état de partir, l'on fut d'avis que le Comte allât devant, afin de profiter de la bonne volonté de ses créatures. Un seul obstacle faisoit de la peine ; c'est que le Duc de Bourgogne avoit couvert la mer de vaisseaux, pour empêcher le passage à l'armée de France. Il falloit tout hazarder dans ce trajet ; & que ne devoit pas craindre le Comte de Warwick du Duc de Bourgogne son ennemi capital ; Il voyoit le peril aussi grand qu'il l'étoit : mais il ne le voyoit pas pour le fuir, & la seule pensée qu'il alloit se rapprocher de sa chere Comtesse suffisoit pour le faire partir.

Une providence particuliere veilloit à sa sûreté. La formidable flotte du Duc de Bourgogne fut dispersée par une tempête au moment que le Comte passoit : ainsi il prit terre à Darmouth, avec tous ceux qui l'accompagnoient, sans trouver aucune opposition. Il se hâta de mander son arrivée à ses amis. Aussi-tôt on courut de toutes parts pour se joindre à lui. Il fit publier que ceux qui pourroient porter les armes, depuis 16. jusqu'à 60. ans, vinssent lui aider à rétablir Henry, que le Duc d'Yorck avoit injustement chassé

du Trône, de maniere qu'il se trouva à la tête d'une armée de 60000. hommes.

A ces nouvelles Edoüard se reveilla du sommeil létargique où l'amour & les plaisirs le tenoient enchanté. Il avoit un courage capable de soûtenir de plus rudes assauts que celui-ci. Il rassembla en diligence ce qu'il put de troupes; mais il en avoit si peu, que son premier soin fut de se camper proche de la mer, pour être prêt à tout évenement. Celui qui lui arriva d'être abandonné de sa petite armée, à la sollicitation du Marquis de Montaigu, pour lequel il avoit de la confiance & qui en abusa dans ce rencontre, le contraignit à ne plus songer qu'à s'embarquer. Il étoit pour lors au Château de Linnes: & comme il entendit crier de tous côtez, Vive le Roi Henry, il commanda qu'on gardât bien le pont, pendant qu'il entreroit, avec le Duc de Glocestre son frere, dans un vaisseau, pour se refugier chez ses voisins. Il prit la route de Flandres, tres-mal accompagné, manquant de provisions & des choses les plus nécessaires à la vie. Il n'avoit que ses armes pour se défendre, ou pour mourir en homme de courage. Quelle revolution, mon frere! disoit il au Duc de Glocestre; nous voici errans sur la mer, sans biens, sans retraite, sans amis, qui peut compter sur la fortune? Je n'ai plus d'espoir en quittant l'Angleterre, qu'au Duc de Clarence. Et quoi! Sire, dit le Duc de Glocestre, mon frère est-il assez heureux pour rentrer dans vos bonnes

graces ? Votre Majesté lui a-t'elle pardonné sa rebellion ? C'est un secret, repliqua la Roi, que je veux bien vous confier.

J'ai renvoyé en France une des femmes de la Duchesse de Clarence, à qui j'ai trouvé tant d'esprit & de conduite, que je lui ai laissé le soin de negocier avec son Maître ce que je souhaitois. Elle lui a fait connoître que rien n'étoit plus opposé à la grandeur de notre Maison, que de servir celle de Lenclastre ; que ses véritables interêts & ceux du Comte de Warwick sont fort differens ; & que je lui pardonnerai volontiers, s'il se repent de bonne foi.

C'est ce qu'il a fait, ajoûta Edouard : mais le tems de se déclarer n'est pas encore venu ; cependant cette idée me flatte, mon ame flottante entre la crainte & l'esperance, trouve des possibilitez dans mon retour qui me soûtiennent. Je suis persuadé comme Votre Majesté, dit le Duc de Glocestre, que nous verrons encore une révolution favorable qui vous remettra sur le Trône que vous venez de perdre. C'est ainsi que ces Princes infortunez cherchoient quelque consolation à leurs peines.

Dès que le Marquis de Montaigu eut joint son frere, ils s'enfermerent ensemble, & tout le monde jugea que c'étoit pour concerter ce qu'ils devoient faire dans la suite d'une entreprise, dont les commencemens étoient si heureux. Mais après s'être embrassez, ils ne parlerent que de la Comtesse de Dévonshire. Le Comte en demanda des nouvelles avec le der-

nier empressement. Le Marquis lui dit, qu'Edoüard ayant découvert sa retraite, il y étoit allé, & l'avoit conjurée qu'il pût l'entretenir ; que la crainte de lui déplaire, & de le mettre en droit d'en mal user, l'avoient obligée de paroître. Ah ! mon frere, que me dites-vous, s'écria le Comte ? ce Prince est aimable : que je redoute la conversation qu'il a euë ! Il est certain, repliqua le Marquis, que je n'en étois pas moins allarmé que vous, & que j'aurois donné ma vie pour interrompre leur tête-à-tête : mais au retour le Roi m'appella & me dit : Quelque rebuté que je sois de l'indifference & de la fierté de la Comtesse, je ne peux lui refuser mon estime. Elle a tant de vertu, qu'en perdant l'espoir de lui plaire, je ne peux cesser de l'aimer. Cette confidence, continua le Marquis, me soulagea au point que vous pouvez vous l'imaginer. Je priai le Roi de bannir de son cœur une personne si peu reconnoissante ; & comme je m'apperçus qu'il songeoit encore à la revoir, je lui écrivis, que si mes conseils ne lui étoient point suspects, il me sembloit qu'elle ne feroit point mal de s'éloigner de Londres, pour éviter des empressemens fâcheux. Elle me sçut gré de mes soins, & partit presque aussi-tôt avec Milord Stanley & sa femme, pour Nothingham. Quoi ! s'écria le Comte, elle est si près de nous ? Allons, allons la chercher, je ne peux vivre sans la voir.

Si le Comte de Warwick avoit eu moins

de passion pour la Comtesse de Dévonshire, il auroit suivi Edoüard, & l'auroit arrêté : mais il n'avoit point d'interêts qui ne cedassent à son amour. Il pria son frere de rester dans le camp pendant qu'il chercheroit la Comtesse. Il voulut encore lui offrir une Couronne que la fortune venoit de remettre entre ses mains, & dont il pouvoit disposer au gré de ses désirs. Mille pensées differentes le flatterent & le désespererent là-dessus : tantôt il croyoit qu'elle l'accepteroit, tantôt il craignoit qu'elle ne la refusât. Il se rendit à Nothingham avec la derniere diligence : mais il sçut en arrivant que Milord Stanley n'y étoit plus ; que toute sa famille effrayée par les armées qui environnoient cette ville, s'étoit mise en chemin pour retourner à Londres ; & que la Comtesse de Dévonshire meditoit une retraite qui seroit difficile à trouver.

Dès que le Comte eut appris ces particularitez, il voulut la suivre : mais enfin il comprit tout le peril où il alloit s'exposer, s'il étoit rencontré par quelque reste du parti d'Edoüard ; qu'il n'étoit point accompagné, & qu'il valoit mieux dépêcher Berincour à la Comtesse. Il le chargea d'une Lettre en ces termes.

„ Ce même cœur qui vous adore, Madame, vient s'offrir à vous avec la Couronne
„ d'Angleterre ; disposez du cœur, disposez
„ de la Couronne ; rendez mon sort heureux,
„ acceptez l'un & l'autre.

Persuadez à Madame de Dévonshire, dit le Comte, que si elle me refuse avec la même opiniâtreté qu'elle me fit paroître la derniere fois que je l'ai vûë; qu'en perdant l'esperance de la posseder, je n'aurai plus de soin pendant ma vie, que de chercher une prompte mort. Berincour partit, & trouva la Comtesse à quelques milles de Londres, dans une maison où elle s'étoit arrêtée. Lorsqu'elle l'apperçut, elle changea de couleur, & ressentit toute l'émotion que l'on a quand on va apprendre des nouvelles de ce qu'on aime.

Milord est encore victorieux, dit-elle en s'avançant vers ce Gentilhomme; vous jugez bien que j'en ai plus de joye que personne. Il ne tiendra qu'à vous, Madame, repliqua Berincour, de le convaincre de cette verité: jusqu'à present vous l'avez mis en état d'en douter. La Comtesse ne répondit que par un profond soûpir; & prenant le billet qu'*il lui* presenta, alle le lut plus d'une fois, ensuite elle dit à Berincour les mêmes choses qu'elle avoit dites à son Maître. Je suis plus tendre qu'ambitieuse, ajoûta-t'elle; je connois le mérite infini du Comte de Warwick; j'ai lieu de croire qu'il m'aime, j'en ai une sincere reconnoissance; je sens bien que je ne peux être heureuse sans lui & sans sa tendresse: mais après cet aveu que me demande-t'il? N'est-ce pas lui qui s'est battu contre mon mari? N'est-ce pas lui qui l'a tué? Il ne m'est pas permis de l'épouser: & si j'étois capable d'y consentir,

je suis persuadée qu'il cesseroit de m'estimer. Tout ce que Berincour put dire pour lui inspirer d'autres sentimens, devint si inutile, qu'il fut obligé de la quitter avec un extrême chagrin de n'avoir pas réussi. Elle écrivit au Comte, pour le remercier de l'honneur qu'il lui faisoit; & pour l'assûrer de sa douleur d'être hors d'état d'accepter ses offres. Enfin Berincour partit, elle resta plus affligée qu'elle l'eût été de sa vie.

Le Comte de Warwick attendoit impatiemment le retour de son Ecuyer. Les nouvelles qu'il lui apporta de Madame de Dévonshire, ne servirent qu'à le rendre plus malheureux. Il s'enferma dans son cabinet, pour laisser un libre cours à ses plaintes. Il pleura, il souhaita mille fois la mort: ensuite il agita ce qu'il devoit faire d'une des plus belles Couronnes du monde, dont il étoit le maître; & prenant tout d'un coup son parti, il se mit à la tête de l'armée qui attendoit ses ordres, & cria, Vive le Roi Henry, que le Ciel le conserve, & que son regne soit rempli de felicité. A ces mots les Officiers & les soldats pousserent de grands cris, repeterent les paroles du Comte. Ils prirent tous ensemble le chemin de Londres, où le Comte de Warwick voulant achever son ouvrage, il fut dans la tour retirer Henry de l'ennuyeuse & longue captivité qu'Edoüard lui avoit fait souffrir.

Il est aisé de juger de la joye & de l'étonne-

ment de ce Roi infortuné, & de ce qu'il put dire à son liberateur, dans un tems où il se promettoit si peu la liberté & la Couronne. Le Comte reçut ses caresses avec un profond respect ; & lorsqu'il lui parla de sa reconnoissance, il le supplia de le regarder comme un sujet soûmis, qui s'estimoit trop heureux d'avoir contribué à le remettre sur le Trône. Il le mena ensuite à l'Evêché ; & le jour étant arrêté, il le conduisit à la Cathedrale, revêtu des ornemens royaux, après avoir donné les ordres nécessaires pour que cette ceremonie se passât avec tout l'éclat possible.

Cependant l'infortunée Reine Elizabeth, qui n'avoit pû suivre Edoüard dans sa fuite, apprenant l'étrange révolution qui venoit d'arriver aux affaires du Roi, son mari, & que le Comte de Warwick son plus cruel ennemi entroit victorieux dans Londres, elle courut s'enfermer dans l'Eglise de Wesminster, s'y promettant un azile ; & soit que l'affliction qui la dévoroit eût avancé son terme, elle mit au monde l'aîné des fils d'Edoüard, qui porta le nom de son pere, & qui ne fut guere plus heureux que lui. Le Comte sçachant l'état où cette Princesse étoit réduite, envoya Berincour l'assûrer de son respect, & la prier de ne rien craindre dans un lieu où il avoit quelque credit. La Reine ne repliqua à ce compliment que par des sanglots & par des larmes.

Berincour dit au Comte que la Reine étoit dans un état pitoyable, manquant de tout. Il

fût penetré de compassion, & le renvoya sur le champ lui presenter une somme tres-considerable dans une cassette magnifique. Quelque droit que j'aye, dit-elle, sur l'argent que vous m'apportez, il suffit qu'il me vienne par le Comte de WARWICK, pour le refuser. Le triste état où je suis réduite ne peut me faire oublier qu'il est notre plus cruel ennemi reportez-lui son present, il s'accoûtume volontiers à donner ce qui n'est pas à lui; témoin la Couronne d'Edoüard, qu'il va mettre sur la tête de Henry. Madame, lui dit Berinçour, j'oze representer à Votre Majesté, qu'il est des tems où l'on ne doit point écouter tout son ressentiment; acceptez ce que mon Maître vous offre, ce sera peut-être un moyen de le appeller dans vos interêts. Non, s'écria-t'elle, je ne me promets rien d'un sujet revolté. Dans l'état où la Maison Royale est réduite, nous ne pouvons attendre que du Ciel des secours favorables. C'est ainsi que cette grande Princesse refusa ceux du Comte, & qu'elle demeura toûjours dans Wesminster, pour éviter les violences de Lanclastre.

Aussi-tôt que sous l'autorité du Roi, le Comte eut mis l'ordre nécessaire aux affaires presentes, & qu'il eut dépêché des Couriers à Louis XI. & à la Reine Marguerite, pour leur donner avis du bon succès des affaires dont il avoit pris la conduite, il s'informa exactement du parti que l'infortuné Edoüard avoit pris en partant d'Angleterre. Il sçut qu'étant en

pleine mer, huit Vaisseaux Corsaires s'étoient trouvez sur son passage; qu'ils l'avoient poursuivi; que la partie étoit si inégale, qu'il n'y avoit aucune apparence de combattre, lorsqu'un vent favorable les poussa dans le port d'Alcmar en Hollande. Le Seigneur de la Grutuze, qui en étoit Gouverneur, se trouva heureusement pour Edoüard dans cette petite ville. Aux premieres nouvelles da sa disgrace & de son arrivée, il le fut trouver & lui offrir tout ce qui pouvoit être en son pouvoir. Ma situation est déplorable, lui dit Edoüard: mais vous me recevez si bien, que je n'ai pas lieu de m'apperçevoir de mon malheur: ensuite se tournant vers le Capitaine du navire qui l'avoit conduit, il lui presenta sa robe doublée de marthe zibeline. Je vous donne peu de chose, lui dit-il, c'est tout ce qui me reste. Le Capitaine mit un genou en terre, & baisant la main du Roi: Je suis trop recompensé, Sire, repliqua-t'il, par l'honneur que j'ai eu de servir Votre Majesté.

Le Seigneur de la Grutuze fournit à Edoüard & à tous ceux qui l'avoient suivi, des robes, du linge & de l'argent, avec lequel il se rendit à la Haye, à la Cour du Duc de Bourgogne. Sa situation étoit si déplorable, qu'elle toucha ce Prince, qui d'ailleurs étoit son beaufrere. Il prit soin de lui & de sa suite; on leur donna toutes les choses nécessaires à leurs personnes: mais les secours qu'il demandoit pour retourner en Angleterre ne lui furent pas accordez avec tant de facilité.

Le Comte de Warwick, moins occupé du poids de ses affaires, que de celui de son amour, ne songeoit qu'à sa chere Comtesse. Il la cherchoit inutilement, & se désesperoit de ne la pas trouver. Helas ! disoit-il au Marquis de Montaigu, puisque vous l'aimez toujours, épousez-la, mon frere, je vous verrai heureux; ce sera un motif de consolation pour moi, & une raison pour me guérir de l'espérance que je ne sçaurois perdre d'être un jour son mari. Vous voyez cependant sa rigueur; elle me fuit, je ne puis parvenir à la voir. Elle n'a pas moins de dureté pour moi, repliqua le Marquis; avec cette difference, qu'elle vous aime, & qu'elle me regarde comme un visionnaire, dont la passion l'importune. Ils parlerent long-tems de leurs communs chagrins; c'étoit l'unique consolation qu'ils connoissoient en l'absence de la Comtesse : & enfin le Comte pressé de sa douleur, avoua à son frere, qu'il souhaitoit passionnément que la mort le délivrât des cruelles peines qu'il souffroit.

Comme le Roi Henry avoit nommé le Comte de Warwick & le Duc de Clarence Gouverneurs du Royaume; ce premier veilloit soigneusement à tout ce qui se passoit. Il fut obligé de partir de Londres pour mener des troupes au Nord du Royaume, où il arrivoit souvent des choses contre les interêts du Roi; cela fut cause qu'il ne sçut pas qu'Edoüard venoit de prendre terre avec deux mille hommes. Ceux qu'il avoit commis à la garde des

côtes le laisserent passer; & le Duc de Clarence son frere, qui paroissoit si irrité contre lui, & qui s'étoit acquis beaucoup de crédit dans l'esprit de Henry & du Comte, les abandonna l'un & l'autre, pour se joindre à son frere, & grossir son parti de tous ses amis.

Ils s'approcherent ensemble de Londres. Cette ville inégale dans son choix, ne songea qu'à lui ouvrir ses portes. L'infortuné Henry qui étoit à Withall ne put l'empêcher : il se vit au pouvoir du Victorieux, & prisonnier pour la quatriéme fois. A ces nouvelles aussi tristes que surprenantes, le Comte de Warwick revint sur ses pas ; & ramassant ce qu'il put de troupes, il vouloit prévenir Edoüard : mais ce Prince aussi vigilant dans les grandes occasions, qu'il étoit paresseux dans les petites, étoit déja en campagne, & marchoit au devant de lui.

Le Comte animé par la présence d'un Monarque qui avoit si peu ressenti ses services ; & craignant que son parti ne se fortifiât par le tems à mesure que le sien s'affoibliroit, ne voulut pas attendre le secours que la courageuse Marguerite d'Anjou lui amenoit. Vous voulez combattre, lui dit le Marquis de Montaigu, & je le veux aussi : mais il faut que cette journée décide du reste de nôtre vie. Si nous sommes battus, ayons au moins la triste consolation de mourir sur le champ de bataille, sans porter plus loin nôtre honte & nos malheurs. Il faut nous ôter jusqu'aux moyens de fuir en cas

que nous fussions assez lâches pour les chercher, reprit le Comte. Alors mettant pied à terre, le Marquis en usa de même. Ils envoyerent leurs chevaux hors du camp; & Berincour partit par l'ordre de son maître, pour assurer la Comtesse de Dévonshire, que s'il mouroit dans cette grande journée, il ne regretteroit point la vie, mais qu'il regretteroit uniquement de n'avoir pu mériter son cœur & sa main.

La fameuse bataille de Barnet commença aussi-tôt; les grandes actions d'Edoüard, celles du Comte & du Marquis effacerent toutes les autres. Mais enfin la fortune du Roi étant victorieuse, les troupes que le Comte commandoit, après avoir fait reculer celles d'Edoüard, reculerent à leur tour. Il en périt plus de dix mille les armes à la main. Le Comte de Warwick secondé par le Marquis de Montaigu, n'oublia rien pour soûtenir son parti. Le Roi de son côté voloit par tout, il animoit ses troupes du geste & de la voix; dès qu'il apperçut le Comte, il courut vers lui l'épée à la main, il fut reçû de même; & le combat alloit décider entr'eux leurs querelles particulieres, lorsqu'une foule de soldats se jetterent sur le Comte, & le blesserent mortellement. Le Marquis de Montaigu eut le même sort en voulant défendre son frere. C'est ainsi que périrent ces deux grands hommes.

On les avoit toûjours vûs redoutables. Le Comte de Warwick ayant été surnommé l'A-

chille d'Angleterre, s'étoit rendu l'amour des peuples & la terreur de ses ennemis. Ils furent universellement regrettez: Edoüard seul comprit de grands avantages dans cette perte generale.

En effet le bruit à peine s'en répandit, que tout le parti de l'infortuné Henry perdant courage, Edoüard ne trouva plus de résistance que celle de la Reine Marguerite, & du Prince de Galle qui venoit d'arriver, & qu'il rencontra près de Teukisbery; avec toutes les forces qu'ils conduisoient de France. Il regarda la bataille qu'il avoit gagnée contre le Comte de Warwick, comme un présage de celle qu'il alloit remporter sur la Reine. Cette courageuse Princesse combattant mieux qu'une Amazone à la tête de ses troupes, vit tomber proche d'elle son cher fils le Prince de Galle percé de plusieurs coups. Elle se précipita sur son corps, pour le garantir de ceux qu'on auroit encore pu lui porter; elle le serroit étroitement d'un de ses bras, pendant qu'elle le défendoit de l'autre: mais elle s'exposoit inutilement, cet enfant unique n'étoit déja plus. Dès qu'elle s'en fut apperçûë, elle négligea le soin de sa vie. Edoüard la prit prisonniere. Le Duc de Sommerset Prince du Sang de Lenclastre étant pris à ses côtez, eut le lendemain la tête tranchée par l'ordre d'Edoüard. C'est ainsi que l'Angleterre arrosée du sang de ses Princes & de ses Sujets, se déchiroit elle-même par des guerres intestines.

Le Roi victorieux traînoit à sa suite le triste Henry & la Reine Marguerite. (déplorable exemple de l'instabilité des grandeurs humaines!) L'on menoit proche de leurs litieres un chariot, sur lequel on portoit les corps découverts du Comte de Warwick & de son frere le Marquis de Montaigu. Edoüard vouloit les faire voir à tout le monde, afin que l'on ne se flattât plus de les trouver encore prêts à se mettre à la tête d'un nouveau parti. Il prit la route de Londres avec cette espece de triomphe; il y enferma Henry dans la tour, & peu de jours après le Duc de Glocestre, d'une main trop témeraire, osa le tuer. A l'égard de la Reine: le Roi de Sicile son pere paya cinquante mille écus pour sa rançon.

La Comtesse de Dévonshire menoit une vie si retirée, depuis le dernier refus qu'elle avoit fait d'épouser Monsieur de Warwick, & ce refus lui coûtoit si cher, qu'elle ne vouloit pas même voir sa famille. Elle avoit acheté une petite maison dans le quartier le plus solitaire de la Ville; elle se faisoit un plaisir de l'ajuster, l'on y peignoit par son ordre toutes ses avantures dans un cabinet où le portrait du Comte de Warwick paroissoit en mille endroits. Elle avoit avec cela des livres, des oiseaux, un jardin rempli de fleurs, & trois de ses femmes, qui sçavoient chanter & joüer de plusieurs instrumens de la manière du monde la plus parfaite. Il lui sembloit que cette solitude pouvoit lui tenir lieu d'un Couvent; elle n'y rece-

voit aucune visite, & sans cesse, elle prioit le Ciel d'être favorable aux armes du Comte de Warwick. Le péril qu'il couroit ne la laissoit joüir d'aucun repos; elle se le figuroit au milieu d'une armée faite à la hâte, qui pouvoit abandonner son parti pour suivre celui d'Edoüard: & même sans que cette circonstance arrivât, elle appréhendoit la décision d'une bataille ou quelque funeste rencontre.

Elle étoit dans ces dispositions, lorsque Berincour arriva auprès d'elle. Il lui dit que son Maître l'avoit fait partir dans le moment où il alloit donner une bataille; que les grandes affaires qui rouloient sur ses soins ne déroboient rien à sa passion, qu'il sembloit y apporter toutes choses. Que quelque rude que lui fut son éloignement, il n'en étoit pas moins fidele, & que le Héros chez lui ne faisoit point de tort à l'Amant. Je sçai tout ce que je dois au Comte, repliqua la Comtesse; sans cesse remplie de son idée, je demande au Ciel qu'il le conserve, fût-ce aux dépens de mes jours: & la gloire dont il se fait une Couronne immortelle, me donne des mouvemens de vanité, où mon amour propre trouve bien son compte. Mais, Berincour, que je paye cher ces instans de plaisirs! Je tombe dans des accablemens de tristesse, qui me font tout craindre pour une tête si chere. Que l'heureuse indifference est digne d'envie! En disant ces mots, ses yeux s'emplirent de larmes. Vous voyez, continua-t'elle, que je pleure sans avoir la

force de m'en empêcher ; des songes si tristes m'allarment. O Dieux ! s'écria-t'elle, pourrois-je survivre à mon illustre ami ? Retournez auprès de lui ; informez-le de mes foiblesses, recommandez-lui de ma part le soin d'une vie à laquelle la mienne est attachée ; qu'il revienne. Mais, Madame, dit Berincour, vous ne me donnez aucune parole pour le mariage qu'il désire. Tant que vous refuserez d'unir vôtre destinée à la sienne, soyez persuadée qu'il ne se ménagera point. S'il mouroit, Madame, que n'auriez-vous pas à vous reprocher ? Vous m'accablez, continua-t'elle ; mais croyez-moi, je suis assez malheureuse, n'y ajoûtez point de nouvelles allarmes. Berincour fut ainsi obligé de partir sans avoir rien obtenu en faveur de son Maître.

Comme elle ne vouloit point être vûë de personne, lorsqu'elle alloit à l'Eglise, elle sortoit tous les jours fort matin dans sa litiere ; elle se rendoit couverte d'un voile à la Chapelle du Comte de Warwick. Elle y étoit quand son corps & celui du Marquis de Montaigu furent exposez dans l'Eglise de saint Paul par l'ordre d'Edoüard. Ils étoient encore couverts de sang, leurs blessures paroissoient en plusieurs endroits, & la mort étoit peinte sur leurs visages.

Je ne peux exprimer ce que la Comtesse de Dévonshire ressentit à cette vûë. Elle avoit été aimée du Comte & du Marquis avec une passion si vive, si égale & si respectueuse,

qu'ils ne lui avoient jamais donné que des sujets de se loüer d'eux. Il n'étoit pas moins vrai qu'elle ne connoissoit personne, dont le mérite fut au dessus de celui du Comte de Warwick. Il possedoit dans un dégré sublime, l'esprit, la valeur, & les qualitez qui forment le plus parfait Cavalier de toute la terre; jusqu'à ce fatal moment, elle avoit été maîtresse de cacher dans son cœur la tendresse infinie qu'elle ressentoit pour lui : Mais alors toutes ces passions arrêtées sous l'empire de la raison, agirent sur elle avec tant de violence, qu'après avoir fait mille cris & mille plaintes, elle se jetta sur le corps froid & sanglant de son fidele Amant. Elle y répandit un torrent de larmes, quand elle perdit tout d'un coup la vûë & la voix. Elle ne pleura plus. Ses yeux ouverts & sans mouvement se fixerent sur lui. Son tein de lis & de roses se plomba & se couvrit d'une pâleur mortelle. On voulut l'emporter, elle serra encore plus étroitement la main du Comte qu'elle tenoit sur son cœur; & poussant enfin un profond soûpir, elle mourut entre les bras de ses femmes, avant qu'on eût pu l'arracher de ce lieu, ni la secourir. Heureuse dans son infortune, que sa douleur la mit hors d'état de survivre à ce qu'elle aimoit.

La qualité de la Comtesse étoit si distinguée, & sa beauté si rare & si connuë, qu'il n'y eut personne en Angleterre qui ne sçût sa triste destinée, & qui ne la plaignît, Milord Stanley

son frere qui l'aimoit cherement devint inconsolable : il supplia le Roi de permettre qu'elle fût renfermée dans le Tombeau du Comte de Warwick. Edoüard trouva qu'il étoit juste d'unir des cendres si précieuses. Il ne put apprendre la déplorable fin d'une si merveilleuse personne, qu'il avoit si cherement aimée, sans en être extrêmement touché : mais il se trouvoit encore tant d'ennemis; qu'il ressentit moins dans ce tems-là, qu'il n'auroit fait dans un autre, la mort de la Comtesse de Dévonshire.

FIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre; a nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT; Notre bien-amé FRANÇOIS DIDOT, Libraire à Paris, nous aïant fait remontrer qu'il souhaitoit faire imprimer *le Comte de Vvarvvick par Madame Daulnoi, la Vie de Guzman d'Alfarache, Lucien, de la traduction de Perrot d'Ablancourt, traduction des Satyres de Perse & de Juvenal par le P. Tarteron*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour

modele sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES, volant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer lesdits Livres ci dessus specifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement, ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractere conforme à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous notre contre scel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *huit années consecutives*, à compter du jour de la datte desdites presentes; Faisons deffenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire lesdits livres ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation ou correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'impetrant se conformera aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdits livres, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de

notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin : le tout à peine de nullité des presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro & Charte Normande, & lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatriéme jour du mois de Fevrier l'an de grace mil sept cent vingt-neuf, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roy en son Conseil, FOUBERT.

Registré ensemble la Cession ci à côté sur le Registre VII, de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 306. fol. 257, conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 8. Fevrier mil sept cent vingt-neuf. COIGNARD, *Syndic.*

J'ai fait part du present Privilege à Messieurs Osmont pere, Charpentier & Compagnie, pour en joüir conjointement avec moi. A Paris ce huitiéme Fevrier mil sept cent vingt-neuf. DIDOT.

CATALOGUE
des Livres qui se trouvent chez les mêmes LIBRAIRES.

HIstoire Genealogique des Maisons de France, fol. 6. vol.
——— De l'Empire, par d'Ess, 4. 2. vol. } sous presse.
——— La même, 12. 8. vol. }
——— De France, par Mezeray, 4. 3. vol.
——— La même, 12. 10. vol.
——— De Dom Quichotte, 12. 8. vol.
Les Oeuvres de M. S. Evremond, 12. 7. vol.
——— De M. Racine, 12. 2. vol. Edition augmentée 1729.
——— De M. Moliere, 12. 8. vol.
——— De Lucien, par M. d'Ablancourt, 12. 3. vol.
Juvenal Latin-François, par le R. Pere Tarteron, 12.
Les Fables choisies de M. de la Fontaine, 12.
——— Les mêmes, 8. 3. vol. fig. 1729.
——— Les mêmes, 8. 2. vol. sans fig. 1729.
La Conquête du Perou, 12. 2. vol. fig.
——— Du Mexique, 12. 2. vol. fig.
La Princesse de Cleves, 12.
Zaïde, histoire Espagnole, 12. 2. vol.
Guzman d'Alfarache, 12. 3. vol. sous presse.

1874
1729
0145

RD

